
3 1761 04409 5420


HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

I

47



LES JOURNÉES AMUSANTES,

DÉDIÉES AU ROI;

Par Madame de GOMEZ.

NEUVIEME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE;

AVEC FIGURES.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVI.

PQ
1985
G7J6
1776
t.3-4





LES
JOURNÉES
AMUSANTES.

SEPTIEME JOURNÉE

LES mariages de Thélamont & d'Uranie, d'Orophane & de Félicie, n'ayant fait qu'augmenter leurs ardeurs mutuelles, ne diminuerent point aussi le desir qu'ils avoient de jouir encore des douceurs de la vie champêtre.

La mort de Géronte, qui arriva peu de temps après leur union, ne servit pas peu à les déterminer à suivre leur penchant, n'ayant plus de considération qui les pût retenir. Ainsi, lorsque l'hiver eut fait place au printemps, & que la ville eût été témoin assez long-temps de leurs satisfactions, ils résolurent de reprendre leurs instructives & innocentes occupations.

Camille & Florinde ſe firent un plaiſir extrême de les ſuivre : Célimene, Hortence & Mélente leur promirent d'en faire bientôt autant, & la charmante Julie n'eut pas de peine à faire conſentir Orſame à venir augmenter le nombre de cette aimable ſociété.

Ils partirent & ſe rendirent à la maiſon d'Uranie, voulant qu'elle fût éternellement le théatre de leurs amuſemens. Uranie, qu'un *décorum* néceſſaire avoit rendu extrêmement réſervée avant ſon mariage, ne craignant plus de faire éclater toute ſa tendreſſe pour Thélamont, prit un air de liberté & d'enjouement qui donna de nouvelles graces à celles dont elle recevoit ordinairement ſes amis.

Thélamont, toujours plus amoureux, ayant l'eſprit & le cœur ſatisfait, n'en parut que plus aimable : Orophane & Félicie, quoique dans une étroite union, méloient une certaine différence de caractere, qui, ſans avoir rien d'une oppoſition choquante, faiſoit naître ſouvent entr'eux une ſuite de diſpute qui, en marquant leur ſavoir, faiſoit encore mieux voir le fond d'eſtime & de tendreſſe qui les uniſſoit. Camille & Florinde faiſant conſiſter leur bonheur dans celui de leurs amies, ſemblerent prendre de nouveaux charmes pour contribuer à leurs plaiſirs. Avec de telles diſpoſitions il ne fut pas néceſſaire de s'impoſer de nouvelles loix ; le cœur & l'eſprit de cette compagnie étant d'accord, on ſuivit naturellement & ſans

contrainte la premiere regle qu'Orophane y avoit établie.

Et ce qu'il y eut de particulier, fut de voir Camille qui, la premiere conduisit ses pas à la Bibliotheque. On n'eût pas plutôt dîné, que cette aimable fille s'y rendit avec autant d'exactitude que si c'eût été une habitude qu'elle n'eût point quittée. La compagnie, qui lui remarqua une espece de rêverie qui ne lui étoit pas ordinaire, la suivit en gardant un profond silence, voulant se donner le divertissement de voir où sa distraction alloit la mener; elle ne fut pas longtemps à s'en instruire.

Camille, qui rêvoit effectivement, entra dans le sallon des livres sans savoir si on la suivoit ou non, & ce ne fut qu'à l'éclat de rire qui prit à ses amies qu'elle reconnut qu'elle n'étoit pas seule dans le lieu où elle étoit. Il faut avouer, dit-elle en les regardant agréablement, que les bonnes impressions s'effacent difficilement, puisque, sans y penser, j'ai pris le chemin de ce cabinet préférablement à un autre. Cela vous doit faire juger que mes distractions mêmes ont su profiter de l'esprit & du goût que vous avez eu soin de m'inspirer dans notre premier voyage. C'est se tirer d'affaire bien spirituellement, dit Uranie; mais je voudrois fort en savoir davantage, & que vous voulussiez nous apprendre le sujet d'une rêverie où votre humeur vive & enjouée ne vous fait jamais tomber. Camille seroit plus embarrassée que vous ne croyez, dit Florin-

de en ſouriant ; ainſi je vous conjure, belle Uranie, de lui faire grace pour aujourd'hui. C'eſt-à-dire, répondit Julie, que ſa rêverie eſt auſſi intéreſſante que ſa joie eſt agréable. Comme nous ne ſommes ici, ajouta Félicie, que pour faire jouir nos amis d'une entiere liberté, je ſuis d'avis de donner des bornes à notre curioſité, & de ſuivre la loi que la diſtraction de Camille a paru nous preſcrire en nous conduiſant ici.

La diſcrétion de Félicie ne ſe dément point, dit alors Orophane, & ſi nous l'en croyons nous ignorerons long-temps ce qui regarde Camille. N'importe, interrompit Thélamont, conformons nous à ce qu'elle ſouhaite, auſſi bien le ſilence de Camille me perſuade aiſément qu'elle ne cherche point à nous inſtruire.

Je vous l'avoue, répondit-elle ; ce n'eſt pas mon deſſein : liſons, parlons, amuſons-nous ; mais pour mon ſecret donnez-lui du temps. Il faut convenir, dit alors Orſame, que la ſincérité de l'aimable Camille dédommage bien du myſtere qu'elle nous fait. S'il ſuffiſoit d'être ſincere pour nous ſatisfaire, continua Orophane, je trouverois encore la charmante Camille coupable à notre égard, puiſqu'elle nous cache la vérité. Mais du moins, dit Félicie, elle ne la déguiſe pas, puiſque, ſelon mon ſentiment, la ſincérité n'eſt autre choſe que de dire franchement ce que l'on penſe, & ce n'eſt pas en manquer que de ſe taire en certaines occaſions.

Je ſuis de cet avis, ajouta Uranie, & je crois même qu'il vaut mieux pécher par trop de circonſpection, que par trop de franchiſe, la derniere étant ſouvent dangéreuſe & nuiſible. Il n'en faut point douter, dit Thélamont, l'excès de ſincérité eſt un défaut auſſi grand que la profonde diſſimulation : les perſonnes qui diſent ordinairement ce qu'elles penſent ſans ménagement, confondent ſouvent la médiſance avec la ſincérité. On ne devroit uſer d'une exacte franchiſe que dans ce qui regarde l'honneur & la probité, & ne la jamais hazarder dans les choſes purement civiles. Mais, dit Orſame, lorſque je demande à un ami de me donner ſon avis ſur un doute que j'aurai, doit-il n'être pas ſincere; & la crainte de ſe montrer d'un ſentiment contraire au mien, ne le rendra-t-il point criminel, s'il le porte à ne pas parler franchement ?

Cela eſt très-différent, dit Julie : lorſque nous conſultons un ami, cela prouve une confiance qui permet une libre étendue à la ſincérité ; mais les eſprits dont parle Thélamont ſont ceux qui, ſous prétexte d'être francs & ſinceres, ſe licencient à dire leurs ſentimens ſur les actions de tout le genre-humain, qui approuvent ou condamnent la conduite des uns & des autres, ſans nul ménagement, & qui diſent quelquefois du mal d'eux-mêmes pour mieux en impoſer. Ces ſortes de caracteres ſont des plus dangereux, reprit Florinde; lorſqu'on les connoît, on doit les bannir de la ſociété.

Il y a un autre genre de ſincérité, dit Orephane, qui me paroit pas moins à craindre que celui que vous venez de dépeindre; ce ſont les perſonnes qui, pour faire entendre leurs ſentimens, s'expriment par de bons mots, dont la piqueure emporte la piece, & qui, ſous l'apparence de la raillerie, vous diſent des vérités qui portent à coup ſûr.

Il eſt vrai, reprit Thélamont, que les bons mots ont été preſque toujours nuiſibles à leurs auteurs, témoin ce qui arriva à Rome ſous le pontificat d'Alexandre VII, au fameux Caramuël, Evêque de Nole; il avoit compoſé un ſavant écrit, ſous le titre de *Théologia dubia*, dans lequel il propoſoit les queſtions les plus difficiles & les plus importantes de la Théologie; il y expoſoit toutes les objections & les argumens des libertins & des impies dans leurs plus grandes forces, en priant les Savans de lui communiquer leurs lumieres pour y répondre. Cet écrit fit tant de bruit dans la république des Lettres, que les demi-Savans firent entendre au Pape que cet homme étoit coupable, ayant mis les armes à la main des mal-intentionnés.

Alexandre, imbu de ces diſcours empoiſonnés, cita l'Evêque de Nole à Rome, pour répondre de ſa conduite. Caramuel y vint, & fut d'abord ſaluer le Pape, qui voulut lui faire une réprimande dans ſa chambre; mais ce Prélat lui répondit hardiment qu'il étoit Evêque, & qu'en cette qualité il ne lui étoit pas ſéant de ſe juſtifier de cette ſorte, & encore moins comme Cara-

muël ; qu'il demandoit un consistoire public, dans lequel il se soumettoit de répondre. Alexandre le lui accorda, & ce grand homme y parla si résolument & si savamment sur son écrit, qu'il s'attira l'estime & la considération de toute l'assemblée, & que le Pape même, en finissant le consistoire, s'écria : *numquam sic locutus est homo*, paroles dites autrefois du Sauveur du monde dans une semblable occasion. Tout Rome parla du savoir & de l'éloquence de Caramuël, & tout Rome voulut le connoitre : l'admiration alla si loin que l'on conseilla au Pape d'en faire honneur au sacré College, qui se trouva très-disposé à le recevoir. Alexandre ordonna qu'il fût mis sur la liste de la prochaine promotion ; mais Caramuël, qui n'étoit jamais venu à Rome, s'étant informé de la Cour & de la conduite de quelques Cardinaux, étonné de tout ce qu'on lui en dit, s'écria, *isti sunt Cardinales Ecclesiæ* ? quoi ! ce sont-là les Colonnes de l'église ? Alexandre sut bien-tôt ce bon mot, & se sentant offensé de cette exclamation, le raya de la liste & le laissa retourner à son évéché avec tout son mérite.

Jugez à présent de quel préjudice sont les saillies vives & sinceres ; il eût mieux valu pour Caramuel de joindre à sa science & à son éloquence un peu de dissimulation, que de faire profession d'une franchise qui, en offensant & ne corrigeant personne, lui fit perdre l'espoir d'être un jour Cardinal.

Cela prouve clairement, dit Orsame,

qu'il ne suffit pas d'avoir beaucoup d'esprit pour se conduire, & que la prudence y est souvent préférable.

L'exemple du fameux M. de Pibrac, reprit Uranie, certifie ce que dit Orsame. La Cour de France fut si contente de son ambassade au Concile de Trente, où il avoit soutenu les intérêts de la Couronne avec autant de gloire que d'esprit, que la Reine Catherine de Médicis, Régente du Royaume, lui donna des éloges éclatans & le combla de bienfaits : son estime pour ce grand homme ne se borna pas là ; le Chancelier de France étant mort pendant un voyage que M. de Pibrac fit en Languedoc pour régler quelques affaires, & que la Reine lui avoit permis, cette Princesse jetta les yeux sur lui pour occuper cette grande charge, & lui fit ordonner par un Secrétaire d'État de se rendre à la cour pour en être revêtu. M. de Pibrac reçut cet ordre à Toulouse, ainsi que les félicitations du Parlement & de la Noblesse, & partit. Cependant un jaloux de sa gloire dit à la Reine, qu'elle auroit un jour sujet de se repentir de l'élevation de M. de Pibrac, qui, quoique sage & vertueux, étoit dans des principes entiérement opposés au systême du Gouvernement qu'elle avoit établi en France avec tant de soin & de peine.

La Reine qui aimoit Pibrac, surprise d'un discours si hardi, traita celui qui le lui faisoit d'envieux & de calomniateur, & lui soutint que tout ce qu'avoit fait Pibrac dans les différents postes qu'il avoit occupés, prou-

voit que le Roi n'avoit pas un sujet plus habile ni plus affectionné que lui.

Le courtisant, piqué jusqu'au fond de l'ame de la fermeté de la Reine, plus animé que jamais à perdre Pibrac, l'assura qu'il lui étoit facile de prouver à Sa Majesté ce qu'il avoit eu l'honneur de lui dire; & dans ce même moment ayant tiré de ses tablettes le cinquante-deuxieme des Quatrains de Pibrac, il le présenta à la Reine, qui y lut ces paroles :

Je hais ces mots de puissance absolue,
De plein pouvoir, de propre mouvement,
Aux saints décrets ils ont premiérement,
Puis à nos loix, la puissance tollue.

La Reine prit ce Quatrain, sur lequel ayant fait de sérieuses réflexions, il ne fut plus parlé de Pibrac, à qui on dit à son arrivée que la Reine avoit changé de sentiment; voilà de quel danger il est d'avoir trop d'esprit & d'aimer à le faire briller, principalement lorsque l'on s'attaque aux Grands, & que nous mettons en lumiere la différence de nos sentimens d'avec les leurs.

Ce n'est pas seulement, dit Julie, pour les malheurs que cela nous peut attirer, mais encore par la soumission que nous devons avoir pour nos Maîtres : nos réflexions sur leur conduite, ou sur la forme de leur gouvernement, ne les fait pas changer, & nous conduisent souvent à notre ruine.

Qui auroit dit à M. de Pibrac, lorsqu'il

composa ces Quatrains, que quatre de ses vers lui causereent un jour une si grande perte? Il lui étoit bien permis, dit Camille, de ne pas prévoir que ses vers lui attireroient cette espece de malheur, puisqu'en les composant tous il n'avoit pas prévu que son mérite & son génie le conduiroient au degré d'estime & de gloire auquel il étoit parvenu; mais, continua-t-elle, dans les événemens imprévus, il y en a un dont la source m'a toujours fait rire: lorsque le Duc de Guise eut formé cette fameuse & funeste ligue, à laquelle on eut l'impiété de donner le nom de Sainte, quoique l'ambition & la politique des ennemis de l Etat l'eussent fomentée sous prétexte de religion, & qui, soutenue de leurs troupes & de leurs trésors, ne tendoit qu'à la perte de la Monarchie Françoise; cette nouvelle étant parvenue jusqu'à la Porte, quelques Turcs ignorans, qui n'avoient jamais entendu parler de ligue, que lorsque le grand Capitaine Dom Juan d'Autriche gagna la fameuse bataille de Lépante, dont la perte jetta l'effroi dans tout l'Empire Ottoman, crurent que c'étoit la même armée, & confondant le nom avec la chose, se demandoient les uns aux autres qui étoit donc ce Prince formidable qui s'appelloit la Ligue, & qui prétendoit détruire l'Empire François; & quoique cette erreur ne fut que dans le Peuple, la terreur que le mot de ligue inspiroit à tous les Turcs en général, porta le Grand-Seigneur à envoyer un Chiaoux à Henri

IV pour lui offrir cinquante mille hommes, afin de lui aider à détruire cette ligue, ce que le Roi refusa par piété.

Le Duc de Guise auroit-il pu s'imaginer qu'en donnant le nom de ligue à son parti, ce mot seul lui attireroit un si redoutable ennemi? Et n'est-il pas plaisant que ce peuple, encore rempli de l'effroi que leur avoit causé l'armée de la ligue des Princes Chrétiens, que commandoit Dom Jean d'Autriche près de vingt-cinq ans avant celle du Duc de Guise, les forçât à croire que le nom de ligue étoit toujours celui d'un Héros dont on devoit redouter la valeur.

Pendant cette conversation on remarqua que Florinde, qui avoit un livre à la main, l'ouvroit & le fermoit selon qu'elle vouloit écouter ou lire; cela obligea Uranie à lui demander si elle étoit tombée sur un endroit assez intéressant pour l'obliger à les priver de son entretien.

Je vous assure, répondit elle, que je n'ai pas perdu un mot de tout ce qu'on a dit, & vous avez vu que j'y prenois intérêt, en y mêlant quelquefois mon sentiment; mais depuis un moment je n'ai pu me dispenser de donner mon attention à une aventure extraordinaire que je viens de lire dans l'histoire du Portugal, & je vais vous la rapporter, pour vous faire juger si elle a dû m'intéresser.

Dom Antonio, Roi de Portugal, ayant essuyé une longue & cruelle guerre contre Ferdinand & Ysabelle, Roi de Castille,

dans laquelle il avoit épuisé ses trésors & perdu ses meilleures troupes, se résolut de venir en personne demander du secours à Louis XI, Roi de France, espérant que la politique de ce Prince lui feroit saisir avec joie l'occasion d'arrêter les conquêtes de Ferdinand ; il arriva à la Cour de France, où il fut reçu en Monarque, & Louis XI l'assura qu'il n'étoit pas venu inutilement implorer son assistance, dont il auroit bientôt tout sujet d'être content.

Mais un assez long espace de temps s'étant écoulé sans qu'il vît que Louis XI se pressât d'effectuer ses promesses, il recommença ses demandes avec plus de force que jamais : le Roi, qui vouloit le ménager sans lui donner le secours attendu, prétexta son retardement sur la guerre qu'il avoit avec Charles le Hardi, Duc de Bourgogne.

Dom Antonio, croyant alors que si cette guerre pouvoit se terminer, ses affaires en iroient mieux, voulut être médiateur de la paix entre les deux Princes ; & pour cet effet, il se rendit auprès du Duc de Bourgogne, qui étoit son cousin ; il employa toute sa politique & son éloquence pour réunir ces deux Princes ; mais n'ayant pu y parvenir, il revint avec la douleur de n'avoir fait que cimenter la guerre, bien loin de la faire cesser. A son retour, Louis XI lui apprit, dans les termes les plus doux dont il pût se servir, qu'il ne devoit rien attendre de lui, & qu'il lui étoit absolument impossible de lui donner le secours qu'il lui avoit promis.

Cette nouvelle jetta le déſeſpoir dans l'ame du Roi de Portugal, & trouvant un affront des plus ſenſibles à retourner dans ſes Etats après un tel refus, il prit le parti le plus étonnant pour un grand Prince,

Il écrivit deux lettres, l'une au Prince de Portugal, ſon fils, & l'autre à Louis XI. Il donna celle du Roi de France à un Seigneur de la Cour, pour la remettre à ce Prince après ſon départ, & dépêcha un Gentilhomme de ſa ſuite avec l'autre pour le Portugal, & ſortit de France *incognito*, prenant ſa route vers Rome. Le Prince de Portugal n'eut pas plutôt lu cette lettre, qu'il fit aſſembler les Grands, auxquels il la communiqua. Dom Antonio y marquoit ſon extrême douleur de n'avoir pas réuſſi dans ſon projet, & ajoutoit que ſe voyant abandonné de tout ſecours, il ne pouvoit s'empêcher de croire que ce ne fuſſent ſes crimes qui euſſent attiré contre lui la colere de Dieu; que ſa préſence feroit retomber le couroux céleſte ſur ſes ſujets, & que, pour éviter d'être la cauſe de leurs malheurs, il quittoit l'Empire pour aller en pélerinage à Rome, & delà à Jéruſalem, où il vouloit finir ſes jours dans la vie religieuſe, pour tâcher, par ſa pénitence & ſes ardentes prieres, de ramener ſur ſes ſujets la bénédiction de Dieu, que ſes fautes en avoient ſans doute détournée.

Qu'il engageoit les Grands à reconnoître le Prince pour Roi, & à lui prêter ſerment de fidélité; que c'étoit la derniere preuve

qu'il exigeoit de leur obéiſſance. Cette lettre toucha vivement le Prince & le Conſeil; mais on jugea à propos d'obéir. Le Prince fut proclamé & couronné avec les céremonies accoutumées.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Portugal, & que Dom Antonio pourſuivoit ſa route, Louis XI, qui avoit reçu ſa lettre envoya auſſi-tôt après lui, & le contraignit à retourner dans ſes Etats; ceux auxquels il avoit donné cette commiſſion ayant ordre de ne le pas quitter qu'il n'y fût rétabli.

Le Roi de Portugal reçut cette marque d'eſtime de Louis XI avec chagrin, ne doutant point qu'il ne lui fût plus difficile de remonter ſur le trône, qu'il ne lui avoit été de le quitter. Il ſe rendit pourtant aux inſtances de ce Prince, quoique pénétré de la crainte d'avoir à combattre un fils qui pouvoit avoir profité de ſa foibleſſe avec joie, & qui voudroit peut-être conſerver l'Empire au préjudice des loix de la Nature. Mais quel fut ſon étonnement lorſqu'étant débarqué à Caſcaës, ville de Portugal, il vit le nouveau Roi, avec une grande partie de ſa Cour, qui vint ſe jetter à ſes pieds, y poſer le ſceptre & la couronne, & le ſupplier de permettre qu'il reprît le titre du premier de ſes ſujets. Il y avoit quinze jours que ce grand Prince étoit proclamé Roi: il ne fut pas plutôt averti par les courriers qu'on lui dépêcha de tous les endroits où Dom Antonio avoit paſſé, que ce Prince revenoit en Portugal, qu'il ſe fit un plaiſir de fils tendre & reſpec-

tueux ; d'aller au-devant de ses pas déposer entre ses mains l'autorité suprême.

Et comme l'exemple des Souverains regle presque toujours les actions de leurs sujets, la magnanimité de celle ci ranima la générosité dans le cœur des Portugais ; tous la louerent, l'admirerent & la voulurent imiter, en se remettant sous la domination de leur premier Maître. La surprise de Dom Antonio fut si grande de voir un jeune Prince né pour régner, & maître de l'Empire ; le céder avec joie, & regretter d'en avoir tenu les rênes, dans le temps que l'ambition aveugle souvent ceux qui ne sont né que pour obéir, au point de tout tenter pour commander, qu'il crut ne pouvoir mieux reconnoître le zele & la piété de son fils qu'en lui laissant un trône qu'il se montroit si digne d'occuper. Il se fit un combat alors entre le pere & le fils, qui, par sa singularité, tira les larmes de toute l'assemblée, le Prince conjurant son pere de remonter au trône, & le Roi priant son fils de n'en point descendre. Tous deux donnoient des raisons pour ne point régner, avec autant de vivacité, que d'autres en auroient trouvé pour garder l'Empire ; & telle étoit la force de ce combat, que quelque succès qu'il dût avoir, le vainqueur & le vaincu étoient également couverts de gloire. Mais enfin Dom Antonio fut obligé de céder aux instances de son généreux fils : il reprit le pouvoir souverain, & le jour qu'il rentra dans Lisbonne parut être celui du triomphe du

Prince. En effet, cette action magnanime lui attira plus de cœurs & d'estime que le gain de plusieurs batailles.

Voilà, continua Florinde, le sujet de mon attachement. J'ai trouvé ce trait si touchant & si beau, que j'ai cru devoir vous en faire souvenir, ne doutant pas que vous ne l'ayez déjà lu; mais il est des choses qu'on ne se lasse point de lire & d'entendre.

L'aimable Florinde a raison, dit Thélamont, & quoique j'aie lu plusieurs fois ce qu'elle vient de nous rapporter, je n'en ai pas eu moins de plaisir à l'écouter. Il est si difficile, repartit Uranie, de s'entretenir sur des sujets nouveaux, qu'on ne peut guere s'empêcher de tomber sur ceux que l'on sait déjà : la façon de les dire, ajouta Orsame, & celle de les bien appliquer, les rendent toujours utiles & agréables. Il est vrai, dit Julie, & le trait que vient de rapporter Florinde peut donner matiere à de belles réflexions. Quand ce ne feroit, reprit Orophane, que pour nous faire concevoir qu'un Monarque ne doit jamais quitter l'Empire légéremement; les Rois étant regardés comme les peres de leur peuple, ils ne peuvent abandonner leurs enfans sans offenser la Divinité, qu'ils représentent sur la terre.

Ces sortes d'abdications ne trouvent qu'un très-petit nombre d'admirateurs, & sont généralement condamnés. Mais, *dit Corneille*, il est des Princes qui ont abdiqué l'Empire avec de si justes motifs, qu'on ne peut les

en blâmer : les Rois peuvent-ils goûter les douceurs du repos comme les autres hommes ? & parce qu'ils ſont nés pour regner, y ſont-ils obligés, lorſqu'ils peuvent laiſſer le trône à un digne héritier.

Un Monarque qui laiſſe ſes Sujets dans une paix profonde, ſes finances en bon état, & ſes alliances bien cimentées, ne peut-il pas prévenir l'ouvrage de la mort, en remettant ſon ſceptre en d'autres mains ? Charles-Quint n'a-t-il pas été autant admiré dans ſon abdication que dans ſes exploits ? & ne l'a-t-il pas été par la force avec laquelle il l'a ſoutenue ? J'en conviens, reprit Orophane, mais il n'a pas laiſſé d'être ſouçonné de s'en être repenti. Il ne faut pas croire toutes ces ſortes de témoignages, interrompit Thélamont, la Reine de Suede en eſt un exemple ; quiconque, ajoutera ceci à ce qu'en rapporte *Moréry*, en jugera très-mal. Il eſt vrai, dit Uranie, qu'il parle de la Reine Chriſtine fort déſavantageuſement; & que je ſerois charmée, pour la gloire de cette Princeſſe, qu'on pût avoir des preuves contraires pour le démentir.

Je puis vous ſatisfaire en quelque ſorte, reprit Thélamont, & je me ferai un ſenſible plaiſir de vous donner des clartés ſur ce ſujet, ſi la compagnie croit en pouvoir prendre dans le récit où cela m'engage.

N'en doutez point, répondit Julie, je réponds pour toute la compagnie, que nous n'avons point d'occupation qui nous ſoit pas agréable que celle de vous entendre,

Aprés que Thélamont eut répondu à cet obligeant discours par une inclination respectueuse, il prit ainsi la parole : il est surprenant que *Moréry* ait été si mal informé du caractere & des mœurs de la Reine Christine, pour en parler avec si peu de respect, & en faire un portrait aussi faux qu'il est défectueux !

Il faut sans doute qu'il n'ait eu aucune connoissance de la régularité de la vie qu'elle mena à Rome, ainsi qu'ailleurs ; ou que par des raisons qu'on ignore, il ait voulu la noircir contre ses propres connoissances, & l'évidence d'une vérité dont il y a un million de témoignages : ce n'est pas à Rome où une Reine de son mérite & de son savoir eût pu vivre sans religion, & y être épargnée par la médisance ; & à moins que de vouloir pénétrer dans le fond de l'ame par un jugement tout-à-fait téméraire, on ne peut disconvenir qu'elle n'ait pratiqué très-assidûment, & même exemplairement, tous les devoirs d'une personne attachée à la religion qu'elle professoit. Si le départ, en quelque façon précipité, qu'elle fit de Paris, donna occasion de trouver quelque chose à redire à sa conduire, on sait que ce qui y donna lieu ne fut que la vengeance qu'elle prit de la calomnie d'un domestique qui outrageoit son honneur, & que son indignation la porta à le faire mourir à Fontainebleau, lieu où elle n'avoit aucune Jurisdiction ni autorité suffisante pour se faire justice elle même.

Si cette action a paru blâmable, le motif pouvoit la rendre excusable ; les Rois étant plus exposés à la vue des Peuples que les autres hommes ; leur gloire leur en devient mille fois plus recommandable ; & tout ce qui peut l'attaquer est un crime digne de mort, principalement lorsqu'il part d'un domestique insolent. Mais sans parler davantage de cette aventure, on sait que tout le temps que cette Princesse à vécu à Rome, elle a été exempte de soupçon du côté des mœurs & de la religion.

Ceux qui vont à Rome & qui n'y restent que dans la seule vue d'épier les intrigues de cette grande Ville, qui est remplie & composée de toutes sortes de Nations, n'ont pu fournir très-assurément des mémoires assez véritables pour autoriser ce que dit *Moréry*. Il est vrai que quelques Protestans ont écrit sur la vie de cette illustre Reine, & qu'ils se sont attachés à la noircir.

Mais les mêmes mémoires ont été réfutés par d'autres Protestans habiles, sans passion & seulement amis de la vérité, qui par leurs justes critiques ont rendu ces écrits & leurs Auteurs très-méprisables ; on voit à Rome, dans les trois meilleures Bibliotheques de toute l'Italie, la vie de cette Reine, en manuscrit, par le Pere Palaviciny, Jésuite. Et je ne puis m'empêcher d'être surpris qu'un ouvrage, qui ne peut faire que beaucoup d'honneur à la Société en général, & à l'Auteur en particulier, n'ait pas été donné au public ; il est rempli d'événemens singuliers que bien

des gens ignorent, & principalement des motifs de la conversion de cette Reine à la Religion Catholique Romaine, & de son abdication du Royaume de Suede.

Et c'est de cet excellent manuscrit que j'ai tiré la plupart des choses que je vais vous dire, aussi-bien que des anecdotes qui ont été faites par un homme d'esprit qui l'a toujours suivie.

Personne n'ignore que la Princesse Christine, Reine de Suede, étoit fille du grand Gustave, & qu'elle prit les rênes du gouvernement après la mort de ce Héros, qui par son testament appelloit à sa succession Charles-Gustave, Prince de Deux-Ponts, son neveu, & commandoit à la Princesse de l'épouser, pour mettre en même-temps sur le trône sa fille & son neveu.

Mais Charles-Gustave se voyant appellé à la couronne se montra bien plus amoureux de la royauté que de la Reine qu'il devoit épouser, qui véritablement n'étoit ornée que d'un mérite éclatant, d'un profond savoir & de grandes vertus. Comme elle étoit savante dans toutes sortes de littérature, elle attira à sa Cour les plus habiles hommes de l'Europe, soit dans les arts, soit même dans les sciences les plus sublimes.

Ainsi elle se trouva bientôt environnée d'un grand nombre de Savans, qui avoient leurs jours marqués pour toutes sortes de matieres; & comme il étoit impossible que parmi de si beaux discours on ne touchât

quelque point de Religion, d'autant plus que dans le nombre de ses Courtisans lettrés, il y en avoit plusieurs de Catholiques Romains; cette Princesse, qui parloit & disputoit avec eux, commença dans ses entretiens à se former des doutes secrets sur sa religion : mais la chose étoit trop délicate pour s'en ouvrir indifféremment à tout le monde; & comme elle pensoit sérieusement aux moyens de le faire avec des personnes dont l'intention ne pût être soupçonnée de rouler sur de tels mysteres, il arriva un incident qui lui parut une occasion favorable à son dessein.

Il y avoit alors à la Cour de Suede un Ambassadeur du Roi de Portugal, qui ne sachant point la langue Latine, ne pouvoit parler à la Reine que par interprete; son Secrétaire le servoit ordinairement dans cette fonction; mais étant tombé malade, l'Ambassadeur fut obligé d'avoir recours à son confesseur, qui étoit Jésuite, & qui, suivant la coutume des Cours Protestantes, y étoit habillé en séculier, paroissant faire la figure d'un Gentilhomme à la suite de l'Ambassadeur.

La Reine, qui n'ignoroit pas la qualité de ce nouvel interprete, saisit cette occasion pour parvenir à ce qu'elle desiroit. Un jour qu'il l'entretenoit au nom & en présence de l'Ambassadeur, elle lui dit à demi mots latins, assez bas & cachés, pour qu'on ne pût les deviner, qu'elle souhaitoit parler avec liberté à quelqu'un de sa profession,

pourvu que cela se pût faire sans qu'il en écrivit, ne voulant point absolument qu'on put savoir ni prouver par aucunes lettres, ni façon d'écrire, qu'elle eût desiré un pareil entretien.

Le confesseur, ravi de cette connoissance, feignit de ne pouvoir s'accoutumer à l'air de la Suede, pour avoir un prétexte de demander son congé ; mais l'Ambassadeur le lui ayant refusé il prit la fuite.

L'Ambassadeur fut aussi-tôt prier la Reine de lui donner la permission de faire courir après lui & de l'arreter. Cette grande Princesse, qui pénétra d'abord le motif de cette évasion, s'excusa sur ce qu'elle ne pouvoit permettre qu'on forçat un homme à rester dans ses Etats, lorsqu'il croyoit que l'intérêt de sa santé l'empêchoit d'y demeurer, pourvu que d'ailleurs il n'eût point commis de crimes.

Ce refus ayant donné le temps au confesseur de sortir de Suede, il se rendit à Rome, où ayant exécuté sa commission de bouche, le Général de la Société nomma le Pere Lana & un autre Jésuite, tous deux habiles & savans : ils partirent de Rome bien muni d'argent & des passe ports nécessaires, & sur tout très-zélés pour travailler à la conversion de cette grande Reine.

Ils arriverent en peu de temps à Stockholm & se produisirent à la Cour, ainsi que tous les gens d'esprit qui y arrivoient chaque jour; mais comme le nombre en étoit grand, & que la délicatesse de la Reine étoit extrême,

ils ne savoient comment se faire distinguer de la foule & l'instruire du sujet de leur venue. Cependant les conversations qu'ils eurent avec elle publiquement lui parurent d'une science si profonde, qu'elle eut quelque soupçon de la vérité : pour en être mieux convaincue, elle affecta de leur parler sur toutes sortes de matieres, & leurs réponses la fortifiant dans l'idée qu'elle s'étoit formée ; un jour qu'elle sortoit de ses appartemens, & que selon la coutume, toute la Cour passoit devant elle, elle guida si bien ses pas qu'elle se trouva seule, avec ces Missionnaires déguisés, dans l'embrasure d'une porte, & prit cette occasion de leur demander s'ils n'étoient pas ceux qu'elle attendoit : ils répondirent sans hésiter que c'étoient eux-mêmes. Cette grande Reine ne fit rien paroître pour lors, mais dans la suite elle leur donna plusieurs audiences particulieres, sous prétexte de les entretenir des affaires d'Italie ; & le Pere Palaviciny assure qu'elle se détermina sur les motifs & les raisons que lui donnerent ces deux savans hommes.

Cependant l'Auteur des anecdotes, qui étoit bien versé dans les maneges de la Cour, dit qu'elle ne se résolut à quitter la couronne qu'après avoir étudié avec soin l'humeur de Gustave, & qu'il y a eu des occasions où elle a paru extrêmement touchée des froideurs & du peu d'attention de ce Prince ; ainsi jugeant de l'avenir par le présent, elle prit son parti sans balancer, prévoyant le

peu d'égards qu'il auroit pour elle lorsqu'il seroit monté sur le trône, par tout ce qu'elle lui voyoit pratiquer dans un temps où il n'en avoit que l'espérance, qui auroit même pu lui manquer, si elle eût voulu, puisqu'un seul mot suffisoit pour l'en éloigner à jamais.

L'indifférence de ce Prince attira la sienne, elle la lui marqua vivement à son tour, & dans la suite la haine s'étant emparée de son cœur, elle l'accompagna souvent du mépris; mais ne voulant pas se montrer avec lui, elle joignit bientôt dans son ame la résolution d'abandonner la couronne, à celle qu'elle avoit faite intérieurement de changer de religion, ne pouvant se résoudre à vivre avec un Prince qui n'auroit jamais considéré utant qu'elle le prétendoit, d'avoir part à son lit & à son trône.

Toutes ces raisons mûrement approfondies, elle fit assembler les Etats du Royaume, où elle parut superbement habillée, la couronne sur la tête & le sceptre à la main, & leur déclara: » que ne se sentant aucune inclination pour le mariage, & voulant cependant satisfaire en quelque sorte aux dernieres volontés du Roi, son pere, elle déposoit toute l'autorité souveraine entre les mains de Charles-Gustave, Prince de Deux Ponts, son cousin; qu'elle dispensoit les Etats du serment de fidélité qu'ils lui avoient fait à son avénement à la couronne; que le Roi qu'elle donnoit étoit un Prince sage & géné-

» reux

» reux, qui ne dementiroit point l'illuſtre
» ſang dont il ſortoit, & qu'elle eſpéroit
» que ſes ſujets ſeroient heureux ſous ſon
» gouvernement. "

Les Etats qui s'attendoient à entendre la propoſition de ſon mariage avec ce Prince, furent d'autant plus ſurpris qu'elle n'avoit communiqué ſon deſſein à perſonne; il s'éleva un murmure dans l'aſſemblée, accompagné de ſanglots & de larmes, qui auroient attendri les cœurs les plus endurcis; tout le monde ſe mit à genoux pour ſupplier la Reine de conſerver la couronne & de regner ſur des ſujets qui l'adoroient : l'on pria, l'on gémit, mais tout fut inutile, elle demeura ferme dans ſon deſſein, & deſcendant du trône, elle y plaça le Prince elle-même, & lui mit ſa propre couronne ſur la tête. Elle fit pourtant ſes conventions, en ſe réſervant des penſions aſſez conſidérables pour ſoutenir la majeſté de ſon vœu.

Après que le nouveau Roi eut été reconnu dans tous les Etats du Royaume, & qu'il en eut reçu le ſerment de fidélité, elle ne ſongea plus qu'à partir pour venir en France. En paſſant à Bruxelles, où elle ſéjourna quelque-temps, elle y fit publiquement profeſſion de la Foi Catholique, Apoſtolique & Romaine.

Delà elle vint à Paris, & fut enſuite à Rome, où le Pape Alexandre VII la reçut magnifiquement, lui donna le Sacrement de Confirmation, & ſon nom d'A-

lexandre, qu'elle porte avec celui de Christine; il lui assigna aussi une pension de 12000 écus romains, croyant ne pouvoir faire un meilleur usage des revenus du Saint Siege qu'en en appliquant une partie à maintenir une Reine qui avoit quitté la suppréme puissance pour embrasser & professer la religion romaine avec plus de liberté; ce n'est pas que les pensions qu'elle s'étoit réservées ne fussent suffisantes pour soutenir l'éclat de son rang, mais le Pape voulut y ajouter ce surplus, qui devint son nécessaire dans quelques occasions, cette Princesse ayant eu de la peine à se faire payer des pensions de Suede, à cause des grandes guerres dans lesquelles son successeur s'embarrassa avec assez peu de nécessité; cependant elle vêcut à Rome d'une maniere exemplaire, sa piété ne s'étant pas démentie d'un seul moment jusqu'à la mort.

Voilà, continua Théiamont, un abrégé des principales actions de cette Reine: c'est à vous à juger si elles peuvent être noircies, & si on peut rien trouver en elles qui soit capable d'en ternir la mémoire. Non sans doute, dit Uranie, & je suis persuadée qu'on ne peut soupçonner sans crime la vertu de cette Reine, puisqu'il en faut avoir au suprême degré pour prendre son parti avec tant de courage.

En effet, ajouta Orophane, si quelque motif secret ou quelque passion cachée eût donné occasion à cette Princesse de haïr le

Prince Gustave, elle n'auroit eu que faire de quitter la couronne pour ne le point épouser, puisqu'elle étoit assez aimée de ses sujets pour espérer d'eux la liberté de se choisir un époux ; ainsi il n'y a point lieu de douter que la seule indifférence de ce Prince pour elle, & le desir de changer de religion, ne l'ait portée à prendre cette résolution.

Et pour lors, dit Félicie, c'est une preuve indubitable de sa vertu ; comme elle avoit plus d'esprit & de grandeur d'ame que personne au monde, elle faisoit aussi des réflexions plus solides ; elle ne pouvoit se résoudre à partager son lit & sa couronne avec un Prince qui ne l'aimoit pas : mais elle ne vouloit pas nonplus commettre une injustice en le privant d'un Royaume dont le testament du Roi, son pere, le rendoit héritier conjointement avec elle, & je trouve qu'elle ne pouvoit mieux remplir son devoir & son inclination qu'en lui cédant l'Empire. Je pense de même, dit Julie ; mais il faut aussi convenir que le motif de la religion a eu beaucoup plus de part à son abdication que le mépris du Prince. Si elle n'eût point eu envie d'en changer, elle n'auroit peut-être pas fait tant d'attention à son indifférence ; la couronne a des charmes trop fort pour la céder avec cette tranquillité ; si quelque raison plus forte qu'elle encore ne s'y mêloit pas, & je trouve celle de la religion assez grande pour l'y avoir

obligée, d'autant plus que, ſavante comme elle étoit, il eſt à préſumer qu'elle a ſu en approfondir la vérité beaucoup mieux qu'une autre.

C'eſt raiſonner fort juſte, ajouta Florinde, & je ſuis convaincue que, ſans la religion, elle auroit gardé le trône, & peut-être épouſé le Prince. Et moi, interrompit Camille, je crois qu'une femme qui prend & exécute ces deux grandes réſolutions avec une ſemblable fermeté, doit être abſolument à l'abri de l'outrageante médiſance dont Thélamont nous vient de dire que ſa vie a eſſuyé les traits.

Oui, dit Orſame, & ſur tout ayant choiſi Rome pour le lieu de ſa retraite, les actions y ſont trop éclairées pour qu'on y puiſſe vivre d'une certaine façon, ſans que toute la terre en ſoit inſtruite; & puiſqu'il y a ſi peu de gens qui aient voulu ternir la mémoire de cette illuſtre Reine, il eſt à préſumer que tout ce qu'ils en ont écrit, eſt abſolument faux.

Puiſque nous ſommes tombés ſur la maniere dont on vit à Rome, ajouta Orophane, il faut que je divertiſſe la compagnie par le récit d'un fait qui m'a plu infiniment: la famille des Altiéry eſt une des plus anciennes de Rome, Clément X, qui en étoit le dernier, la fit revivre dans la perſonne de Dom Gaſparo Paluzzi, auquel il avoit fait épouſer ſa niece, & qu'il déclara neveu & Prince conjointement avec ſon pere, Dom Angélo Paluzzi, à condition qu'ils prendroient le nom d'Altiéry.

Il donna le gouvernement des affaires au frere de Dom Angélo, qu'il fit Cardinal du même nom d'Altiéry, qui profita si bien de ce poste avantageux qu'il se fit un revenu annuel de soixante mille écus romains, dont le jeune Prince Gasparo savoit parfaitement se servir, aimant extrêmement la dépense & le plaisir, surtout ceux qui avoient un air d'éclat; mais lorsque l'oncle Cardinal étoit informé de ses divertissemens, il lui en faisoit de fortes réprimandes, voyant qu'il dissipoit des sommes considérables, donnant cependant pour prétexte à ses répréhensions les chagrins qu'il causoit à la Princesse, son épouse, à laquelle il devoit la fortune & l'élevation de toute sa maison, & qui pouvoit lui attirer de grandes mortifications, si elle s'en plaignoit au Pape; mais le jeune Prince alloit toujours son train, se contentant d'appaiser la Princesse par les promesses qu'il lui faisoit souvent de mener une conduite plus réglée.

Et comme c'étoit la personne du monde la plus aimable, la plus douce, & qu'elle l'aimoit véritablement, il étoit bientôt en sûreté de son côté; cependant les réprimandes du Cardinal, qui se répétoient souvent, & qu'il assoisonnoit des exemples de la vie que menoient les personnes d'un rang distingué, qu'il disoit être bien opposée à celle du jeune Prince, lui donnerent envie d'en savoir la vérité par lui-même.

La coutume eſt à Rome, pendant le peu de jours que le Carnaval y dure, de donner des bals, où les maſques peuvent avoir un libre accès, & s'y divertir ſans être obligés de ſe faire connoître. Le jeune Prince Gaſparo prit ce temps pour exécuter ſon deſſein ; il promit un de ces bals, où il étoit permis d'entrer à tous les maſques, à condition que chacun d'eux y meneroit une femme maſquée auſſi.

Ce bal fut publié, & comme on ſavoit que le nom & l'autorité du Prince mettroit en toute ſûreté ceux qui s'y trouveroient, & que l'on n'ignoroit pas ſon penchant à la joie, on ſe fit un plaiſir extrême d'y contribuer.

Pluſieurs de ceux dont la crainte de s'attirer des affaires, & que leur état oblige à la mortification, chercherent à ſe dédommager de cette fâcheuſe obligation en profitant d'une conjoncture ſi favorable ; la condition de n'y paroître qu'avec une femme, bien loin d'en éloigner ceux qui n'en avoient point, & qui n'en pouvoient avoir, fut ce qui y attira le plus de monde, puiſque cela donna une entiere liberté aux perſonnes qui avoient ordinairement le chagrin d'être dans l'obligation de faire toutes choſes en ſecret & avec contrainte.

Le ſoir venu, la parole fut exactement tenue, & quoique la porte du bal fut bien gardée, tous ceux qui s'y préſenterent avec une femme y furent reçus : on y danſa, on y cauſa, & l'on s'y divertit avec une con-

fiance entiere ; ſur-tout les femmes, dont la captivité eſt extrême par-delà les Monts, profiterent avec ſoin de cet heureux jour de liberté.

Mais Dom Gaſparo, qui avoit réſolu de pouſſer ſon divertiſſement juſqu'au bout, voyant cette aſſemblée pleine d'une joie qui ſe répandoit ſur les moindres actions, fit ceſſer la danſe, & paroiſſant au milieu du bal avec un air d'enjouement & de galanterie qui en inſpiroit à tout le monde, il commença àprotester que perſonne ne devoit ſe ſcandaliſer de la demande qu'il alloit faire, mais qu'il prioit inſtamment les maſques de ſe faire connoître, & leurs compagnes auſſi.

Comme la plupart de ces danſeurs étoient des perſonnes qui n'oſoient paroître à ces ſortes d'aſſemblées, & beaucoup moins encore en donnant la main à celles qui les accompagnoient, il s'éleva parmi eux un grand murmure contre le procédé du Prince, qui de ſon côté égaya ſa chagrinante propoſition de mille traits pleins d'eſprit, en ajoutant qu'il donnoit ſa parole de Prince que ce qu'il exigeoit ne porteroit aucun préjudice à perſonne ; & voltigeant, pour ainſi dire autour de la compagnie d'une maniere vive & plaiſante, il en démaſqua pluſieurs lui-même, & le reſte en fit autant en s'éclatant de rire : pour-lors il vit ce dont il s'étoit bien douté, c'eſt-à-dire tout ce qu'il y avoit à Rome de plus illuſtre, de plus beau & de plus ſpirituel dans l'un & dans l'autre ſexe. B 4

Ce ſpectacle agréable & nouveau le réjouit infiniment : il témoigna à chacun le plaiſir qu'il avoit de voir tout le monde ſi bien aſſorti, & achevant de les raſſurer par de ſérieuſes promeſſes que cette découverte ne leur feroit aucun tort, il leur donna un repas ſuperbe, & cette belle compagnie ayant pris ſon parti, tous ſe prêterent franchement à cette bonne fortune. Les plaiſirs dérobés étant, pour les Romains, d'un goût exquis; ils mirent celui-ci au rang des plus parfaits, & firent bien connoître au jeune Prince Gaſparo que, malgré les beaux exemples que lui citoit tous les jours le Cardinal, ſon oncle, ce n'étoit que la crainte, le manque d'occaſion favorable, & un décorum forcé qui empêchoient que tant d'honnêtes gens ne menaſſent une vie auſſi délicieuſe que lui.

L'aventure eſt tout-à-fait plaiſante, dit Thélamont; mais malgré le raiſonnement du Prince Gaſparo, cela fait bien voir que les perſonnes d'un certain état vivent à Rome avec beaucoup de retenue, quoique ce ſoit une opinion aſſez commune parmi les étrangers que l'on vit dans cette Ville avec une licence incroyable, à cauſe que de certaines perſonnes y ſont tolérées; puiſque tous les Eccléſiaſtiques univerſellement qui en font la plus grande partie, & toutes les perſonnes qui ont un peu d'honneur, s'abſtiennent très-exactement de ce qui donneroit atteinte à leur reputation, & pourroit porter préjudice à leur état ou à

leur fortune, ce qui ne manqueroit pas d'arriver s'ils étoient convaincus d'avoir pris ces ſortes de plaiſirs. Ceux qui demeurent à Rome ſavent que ces victimes de l'incontinence publique, ne ſont proprement que pour les étrangers qui y abordent de tous côtés, & qui, n'y faiſant quelque ſéjour que par curioſité ou par intérêt, vont ſe dédommager chez elles de l'auſtérité de la Nation, qui ne ſe familiariſe point avec les perſonnes inconnues, & que cette prudente tolérance met les femmes raiſonnables à l'abri de l'inſulte.

Il ne faut point douter, dit Uranie, que dans une Ville auſſi grande, auſſi peuplée, & où les femmes ſont auſſi reſſerrées, il ne ſoit néceſſaire d'en permettre qui ne le ſoient pas, l'honneur des unes ne pouvant être en ſûreté que par le vice des autres; c'eſt à la police de l'Etat à régler ſi bien les choſes que cela n'apporte ni déſordre ni ſcandale, & d'y tenir ſi ſévérement la main qu'on croie que l'on cherche plutôt à les détruire qu'à les tolérer.

Mais, continua-t-elle, en ſe levant, notre converſation a été pouſſée aſſez loin, & la beauté du jour nous invite à changer de matiere en changeant de lieu.

Perſonne ne s'oppoſant aux deſirs d'Uranie, elle conduiſit cette aimable compagnie ſur la terraſſe qui donnoit ſur l'eau: la converſation y reprit ſa vivacité ordinaire. Il faut convenir, dit Florinde; que cet

élément donne de grands agrémens dans les endroits dont il baigne les bords. Il eſt vrai, pourſuivit Julie ; mais pour moi je l'aime & je le crains ; je ſuis charmée de le voir de loin, & j'avoue, à ma honte, que je ne comprends pas comment l'avidité du gain ou l'eſpoir d'une grande fortune peut faire tous les jours traverſer les mers à tant de gens. C'eſt ſe faire connoître poltronne fort agréablement, dit Camille en riant, & à ce que je vois la charmante Julie auroit couru riſque de ne jamais voir Orſame, ſi le Ciel ne le lui eût envoyé.

Pour moi, répondit Orſame, ſi l'image de Julie me fut venue trouver au Mexique, il n'y auroit point eu de péril que je n'euſſe affronté pour me rendre auprès d'elle. Il n'eſt pas ſurprénant, interrompit Julie en rougiſſant, que, ne vous connoiſſant pas, la foibleſſe de mon ſexe l'emportât ſur l'envie de vous voir, & que la crainte de la mer ne me détournât d'entreprendre un ſemblable voyage ; mais je puis vous proteſter aujourd'hui que, malgré cette crainte, il n'eſt point de pays ni de mer formidable que je ne fuſſe capable de traverſer pour vous ſuivre, ou pour vous chercher.

Orſame aimoit trop tendrement Julie pour ne pas paroître ſenſible à une aſſurance ſi obligeante ; & comme il ſavoit qu'il étoit devant des perſonnes de qui l'hymen n'avoit fait qu'augmenter l'amour, il n'héſita point à ſuivre les mouvemens du ſien ; il

prit la main de Julie, & la lui baiſant avec ardeur : & moi, dit-il, ma chere Julie, je vous jure par le plaiſir extrême que j'ai d'être aimé de vous, de ne jamais mettre votre attachement pour moi à des épreuves contraires au moindre de vos vœux. En vérité, dit Orophane, des unions telles que les nôtres devroient bien donner envie à Camille de faire le bonheur d'un honnête-homme ; elle rêvoit tantôt d'une maniere à me faire croire qu'elle aimeroit peut-être plus qu'une autre, ſi l'amour s'emparoît un jour de ſon cœur.

Vous m'attaquez toujours, répondit cette aimable fille, & ſi je ne connoiſſois pas le mérite de Félicie, & combien vos chaînes vous ſont cheres, je croirois que vous portez envie à la liberté dont je jouis. Vous ne nous donnez pas de grandes preuves de cette liberté, dit Félicie en ſouriant, & votre rêverie, auſſi-bien que le diſcours que nous a tenu Florinde, nous donnent un juſte ſujet de penſer que vous n'êtes pas éloignée des tendres ſentimens qui nous occupent.

En vérité, interrompit Camille, je me trouvois beaucoup mieux dans le cabinet des ſciences que ſur cette terraſſe, les belles choſes qu'il inſpire vous empêchoient de ſonger à moi, & il ſemble que le chant des oiſeaux & la beauté de cette riviere mettent des bornes à votre converſation, pour ne la faire rouler que ſur moi, mais enfin je vous demande grace : malgré la

crainte que la belle Julie nous a fait voir pour la mer, remettons-nous ſur l'onde, examinons cet élément, & de qu'elle utilité il eſt ; c'eſt une matiere digne de vos lumieres, & moins ſtérile que le ſujet d'une rêverie, que mon amitié ne vous cachera pas long-temps.

Sur cette promeſſe, répondit Uranie en l'embraſſant, nous allons vous laiſſer en repos ; mais, ma chere Camille, faites-nous la juſtice de croire que notre curioſité ne vient que de l'intérêt que nous prenons à ce qui peut vous toucher.

Puiſque Camille veut que l'on ſe remette ſur les flots, ajouta Thelamont, ſans nous engager dans la diſſertation qu'elle a paru nous preſcrire, puiſqu'elle nous meneroit trop loin, je vais vous redire une aventure aſſez ſinguliere que j'ai lue dans le journal d'un vaiſſeau de la compagnie des Indes de Hollande, certifiée par l'équipage devant les Juges de l'Amirauté d'Amſterdam : ce vaiſſeau ayant mouillé dans la riviere du Gange, envoya ſa chaloupe avec huit matelots pour pêcher; comme ils jettoient leurs filets en remontant le fleuve, un de ces matelots ſortit de la chaloupe & monta ſur la digue, où il avoit affaire ; il n'etoit qu'à vingt pieds de ſon monde lorſqu'il apperçut un crocodile qui venoit à lui.

Pour s'en garantir, il voulut paſſer de l'autre côté de la digue ; mais il vit un tigre qui dans le même moment s'élança ſur lui ; ſoit par crainte ou par prudence, il ſe jetta

ventre à terre ; & le tigre, qui avoit pris sa secousse avec force, passa par-dessus lui, & fut tomber au bord du Gange à la portée du crocodile, qui s'élança sur ce nouvel adversaire, & l'entraîna dans le font de la riviere : le matelot délivré par un si grand hasard de ces deux redoutables ennemis, rejoignit ses camarades, à la vue desquels l'action s'étoit passée.

Voilà, dit Uranie, de ces coups du sort qu'on peut appeller uniques; mais qui nous apprennent qu'il ne faut jamais perdre le jugement dans les plus grands périls, & nous souvenir que l'espérance n'est donnée à l'homme que pour l'empêcher de donner dans le désespoir, la Providence ayant toujours des moyens tous prêts pour nous tirer des dangers les plus évidens. La morale est belle & juste, dit Florinde ; mais je ne sais si on peut être capable de ces sages réflexions dans l'occasion ; le péril trop présent ôte la raison, le desir de se sauver avance quelquefois notre perte, & peut être qu'un homme d'esprit & de valeur eut péri sans ressource dans le danger dont un simple matelot a su se garantir.

Il n'y a point à douter, reprit Orophane, que les plus fortes armes eussent été inutiles en ce moment, puisque la beauté que je mets au nombre des plus offensives n'y auroit de rien servi, du moins, à ce que me fait voir la charmante Julie ; elle auroit été sans contredit la proie du tigre ou du crocodile, puisque le seul récit de

Thélamont l'a fait pâlir deux ou trois fois.

A peine Orophane cessoit de parler, que l'on entendit le bruit d'un carrosse qui entra dans la cour: Thélamont sortit pour s'instruire de ce que ce pouvoit être, & la compagnie le vit revenir avec un cavalier dont l'air, le port & la physionomie firent naître l'estime & la curiosité dans le cœur & l'esprit de cette aimable société. Voilà, dit Thélamont à Uranie, en lui présentant l'étranger, le fils du savant Agénor, vous savez la parfaite amitié qui m'unit avec lui, & celle que je ressens pour tout ce qui le touche; ainsi je suis persuadé que vous voudrez bien être de concert avec moi pour en donner des marques au vaillant Cléodon. Tout ce que vous aimez, lui répondit-elle, me devient cher, & quand je pourrois ignorer l'estime que vous faites d'Agénor, il me suffit que vous vous intéressiez à celui que vous nommez Cléodon, pour qu'il me soit infiniment recommendable; à ces mots elle s'avança à l'étranger, & après l'avoir salué, elle le présenta à la compagnie.

Je ne sais, Madame, lui dit alors Cléodon, si je dois me hasarder à parler, après le titre que Thélamont vient de donner à Agénor; le fils d'un homme savant devroit s'énoncer avec facilité, cependant vous connoîtrez le contraire en m'écoutant; mais pour m'excuser en quelque sorte, le récit de mes aventures vous instruira qu'il y a près de quinze ans que je vis dans des climats bien différens de celui-ci, & que j'y ai couru des

périls qui ne m'ont pas laissé le temps de chercher la pureté du langage, ni la beauté des expressions.

Vous vous exprimez d'une façon, répondit Félicie en souriant, qui ne dément point ce qu'à dit Thélamont, & si l'on parle de cette sorte dans les climats d'où vous venez, nous ne devons pas tirer beaucoup de vanité du nôtre.

Quoi qu'il en soit, interrompit Orophane, vous nous inspirez une forte envie de savoir quels sont les pays qui vous ont dérobé si long-temps au nôtre; & comme rien ne lie mieux l'amitié que la confiance, permettez que je vous demande, au nom de toute la compagnie, le récit d'une vie qui me paroît des plus intéressantes.

Thélamont s'étant joint à Orophane pour engager Cléodon à ce que l'on souhaitoit de lui, il y consentit avec plaisir, voyant que cela leur en pouvoit faire.

Uranie ramena tout le monde dans le cabinet des sciences pour être en liberté; en y entrant, chacun en secret admiroit l'étranger, & lui donnoit part dans son estime. En effet, on ne pouvoit guere la lui refuser. Cléodon paroissoit avoir trente-sept ans; il étoit grand, il avoit la taille bien prise, la jambe belle, l'air noble, les yeux noirs & touchans, le tein brun, le nez aquilain, la bouche belle, les dents très blanches, la physionomie ouverte, quoiqu'un peu mélancolique; avec cela il regnoit dans toute sa personne un air de grandeur & de franchi-

ſe qui prévenoit les cœurs en ſa faveur ; pour de l'eſprit, la façon dont il conta ſon hiſtoire prouva à la compagnie qu'on ne pouvoit guerre en avoir davantage. Lorſqu'il vit que l'on ſe préparoit à l'entendre il prit la parole en ces termes, en s'adreſſant à Uranie.



HISTOIRE DE CLÉODON.

IL eſt néceſſaire, Madame, pour l'intelligence de ce que j'ai à vous dire, que je vous parle de ma famille ; quoique Thélamont la connoiſſe parfaitement, ce que vous en pourriez ignorer, jetteroit une obſcurité dans les accidens de ma vie, qui fatigueroit votre attention.

Je ſuis né de parens nobles & riches, mon aïeul laiſſa pour héritier deux fils, Agénor & Timante, tous deux plus étroitement unis par les nœuds de l'amitié que par les liens du ſang; comme ils croyoient avoir aſſez de bien pour vivre opulemment, ils réſolurent de ne ſe point quitter; tous deux aimoient les plaiſirs & la dépenſe, & quoiqu'Agenor aimât les Sciences & les Belles-Lettres, la complaiſance qu'il avoit pour les volontés de Timante l'emportoit ſur ſa philoſophie.

Cependant le bien ſe diſſipa, les maiſons ſe vendirent, les revenus diminuerent, & Agénor, qui s'étoit marié par inclination, ſe

trouva dans le cours de six à sept ans avec une grosse famille & très-peu de bien. La philosophie reprit son empire, l'amour des Sciences chassa celui des plaisirs ; mais les réflexions douloureuses suivirent de près ce retour à la sagesse. La tristesse d'Agénor s'augmentoit à proportion de sa famille : jusqu'alors le Ciel ne lui avoit donné que des filles ; mais quand il m'eut vu naître, la joie d'avoir un fils ne pût l'emporter sur le chagrin de n'avoir plus rien à lui laisser pour soutenir son nom.

Le changement de sa fortune ne diminua rien cependant de la tendresse des deux freres : jamais ils ne se firent de reproches, & jamais ne s'attribuerent les malheurs dans lesquels ils étoient tombés. Timante avoit trop d'esprit pour ne pas voir qu'il étoit la principale cause du dérangement de mon pere ; & comme il étoit sans engagement, & que rien ne l'attachoit en ce pays que son union avec Agénor, il prit la résolution d'aller mourir dans d'autres climats, ou de réparer le tort que ses dépenses excessives lui avoient fait. Un jour qu'Agénor s'étoit enfermé dans son cabinet pour chercher dans l'étude les consolations dont son ame avoit besoin, Timante vint le trouver: comme le dessein qu'il avoit formé avoit mis quelqu'altération sur son visage, Agénor s'en apperçut, & crut qu'il lui étoit arrivé quelque chose de fâcheux ; mais Timante s'appercevant de ce qui se passoit dans son cœur, lui dit en l'embrassant : je n'ai rien

de finistre à vous apprendre, mon cher Agénor ; plût au Ciel que j'eusse des nouvelles à vous dire, elles ne pourroient être qu'agréables, puisque notre infortune est au plus haut point.

Mais, mon cher frere, continua-t-il, il est temps de finir notre commun malheur ; l'amitié que vous avez pour moi vous a perdu, il est juste que celle que j'ai pour vous me donne les moyens de le faire cesser : vous avez épousé une femme dont la vertu s'est montrée avec éclat dans l'adversité, attentive au seul bien de vous plaire, elle ne s'est occupée que du soin d'élever des enfans qui lui sont d'autant plus chers que vous en êtes le pere : elle vous aime jusqu'au point de ne pouvoir sentir un mal qu'elle auroit pu éviter, ne vous épousant pas. aveugle sur tout ce qui vous est cher, elle me marque autant d'amitié que si je la méritois; elle me cache même ses besoins les plus pressans, pour ne pas irriter ma douleur, sachant bien qu'elle causeroit la vôtre : je connois votre amour pour elle, & celui que vous ressentez l'un & l'autre pour vos enfans ; je ne suis point pere, mais j'en ai les entrailles.

Votre réserve à mon égard, le procédé de votre vertueuse épouse & le naissance de Cléodon m'ont appris mon devoir. Je parts, mon cher Agénor, je vais chercher dans d'autres climats cette fortune que mon imprudence vous a fait perdre. J'ai vendu la terre qui me restoit pour tout bien, j'ai employé la moitié de l'argent qu'elle m'a

rendu en marchandises propre pour le lieu où j'ai dessein d'aller. De l'autre moitié j'en réserve simplement ce qu'il me faut pour mon voyage, & je vous en apporte le reste pour que vous en serviez jusqu'à mon retour, ou du moins jusqu'à-ce que vous ayez de mes nouvelles.

Agénor ne put entendre le discours de Timante sans en être vivement touché; il fit tous ses efforts pour le dissuader d'un voyage aussi périlleux, & voyant qu'il ne pouvoit l'en détourner, il employa toute son éloquence pour lui persuader de lui laisser courir les mêmes risques, en permettant qu'il l'accompagnât. Mais quelles que fussent ses raisons, Timante ne voulut jamais y consentir, & ses mesures étant prises, il dit adieu à mon pere, & fut prendre congé de ma mere.

Le motif de ce départ avoit quelque chose de si généreux, qu'il en parut mille fois plus cruel à Agénor & à son épouse, & ce ne fut pas sans répandre bien des larmes qu'ils le virent partir pour le Port-Louis, où il s'embarqua dans le dessein de passer aux Indes. Mon pere ne se vit pas plutôt privé de cette consolation, qu'il résolut de se retirer dans une terre qu'il avoit, seul reste de tant de richesses. Ma mere étoit trop attachée aux sentimens de son époux pour s'opposer à cette retraite; uniquement occupée du soin de ses enfans, elle eût été dans les déserts les plus reculés, pourvu qu'elle y eût eu Agénor & sa famille.

Ils partirent, & mon pere ayant mis toute ſon attention à mon éducation, on peut dire qu'il partageoit ſes jours entre l'étude, la philoſophie & moi. Quinze ans s'écoulerent de cette ſorte ſans que l'on reçût aucune nouvelle de Timante : Agé on m'en entretenoit ſans ceſſe, & m'inſpiroit une forte tendreſſe pour lui : il me recommandoit ſur toute choſe de conſerver dans mon cœur une éternelle reconnoiſſance de l'effort qu'il avoit fait en quittant ſa patrie, ſes parens, ſes amis, & ce qu'il avoit de plus cher, pour aller chercher de quoi me rendre heureux.

Car enfin, me diſoit-il, Timante pouvoit encore goûter une vie tranquille, quoiqu'elle ne fût pas opulente ; il n'étoit point marié, il n'avoit pas le ſoin d'une famille ; & puiſqu'en me retranchant, je vivois bien avec la mienne, il auroit encore mieux fait que moi, étant ſeul. Cependant ſa tendreſſe pour mes enfans lui a tout fait haſarder, l'ardeur de les voir comme ils auroient dû être, ſi nous n'euſſions pas diſſipé nos biens, l'a porté à entreprendre un voyage dont la longueur auroit dû l'effrayer, s'il n'avoit pas eu une amitié à l'épreuve de tout.

Des ſemblables converſations réitérées avec ſoin m'inſpirerent une forte envie de connoître cet oncle généreux : je fis même entendre à mon pere le deſir que j'avois de l'aller chercher ; mais, quoiqu'il le ſouhaitât autant que moi, les moyens de nous ſatisfaire nous manquant abſolument, il me

détournoit de cette idée avec ſoin : & comme j'étois occupé par tous les exercices qui convenoient à un homme de ma condition & de mon âge, je n'avois d'empreſſement à chercher Timante qu'autant que m'y portoit l'amitié que l'on m'avoit inſpiré pour lui. Je touchois à ma ſeizieme année, & il y en avoit près de quinze qu'il étoit parti, lorſqu'Agénor reçut la nouvelle qu'un vaiſſeau, venant des côtes de Coromandel, avoit abordé au Port-Louis, & qu'il lui apportoit de nouvelles de Timante, avec des biens conſidérables. Vous pouvez aiſément juger de la joie d'Agénor; il prit la poſte auſſi-tôt, & ſe rendit au Port-Louis, où il trouva véritablement ce qu'on lui avoit fait eſpérer ; le Capitaine du vaiſſeau étoit un ami de Timaute, qui rendit à mon pere un compte fidele des choſes qu'il étoit chagé de lui remettre.

Il lui apprit que ce frere généreux s'étoit établi ſur les côtes de Coromandel, qu'il y avoit amaſſé des biens conſidérables, qu'il s'y étoit marié avec une Angloiſe, & qu'ayant formé le deſſein de revenir en France, il avoit chargé un vaiſſeau de la plus grande partie de ſes richeſſes ; qu'il y avoit fait embarquer ſa femme, quoiqu'elle fût groſſe, avec ordre de s'établir chez Agénor ; mais après avoir été un très-long-temps ſans avoir pu ſavoir ſi elle étoit arrivée à bon port, il avoit enfin appris que ce vaiſſeau avoit péri ſans qu'il s'en fût échappé que deux matelots, qui s'étoient ſau-

vés du naufrage à la faveur de quelques debris du vaisseau, qui, profitant de la premiere occasion, revinrent annoncer cette triste nouvelle.

Le Capitaine ajouta que Timante, pénétré de la plus vive douleur, en avoit pensé mourir : mais que s'étant soumis aux décrets de la Providence, il avoit repris son commerce, & que s'étant vu après quatre ans de travail, depuis la perte du vaisseau, aussi riche que la premiere fois, il avoit encore hasardé de faire passer ses biens en France, & qu'étant son ami depuis son arrivée aux Indes, & le sachant prêt à partir, il avoit confié à son zele les biens qu'il venoit de lui remettre, ayant été assez heureux pour avoir fait sa navigation sans accident ; qu'il repartiroit dans peu pour les côtes de Coromandel, le dessein de Timante étant d'y rester jusqu'à son retour. Ce récit attendrit extrêmement Agénor, il ressentit vivement le malheur de Timante en perdant sa femme, & l'enfant dont elle étoit enceinte, d'une façon si terrible. Il pria le Capitaine de ne point partir sans le revoir, & se sépara de lui après avoir fait plusieurs présens à l'équipage. Agénor chargé de biens, & plein de reconnoissance, revint dans le sein de sa famille épancher sa joie ; ma mere pleura beaucoup la perte de l'épouse de Timante, & ses larmes ayant excité les miennes, je parus si sensible à cet accident, qu'Agénor charmé de me trouver capable de sentiment, ne put s'empê-

cher de m'embrasser, & de m'ouvrir son cœur.

Mon fils, me dit-il, votre tendresse pour un frere que j'aime me fait croire que vous ne vous opposerez point au dessein que j'ai fait. Votre oncle a tout hasardé & tout perdu pour moi, il est juste qu'à son exemple je hasarde pour lui le seul bien qui m'est cher; j'ai résolu de vous faire partir sur le vaisseau qui doit retourner aux côtes de Coromandel; vous êtes en état de faire ce voyage présentement, la générosité de Timante y ayant pourvu: il m'envoyoit sa femme, je veux lui confier mon fils; elle portoit dans ses flancs un gage qui lui étoit précieux, & je dois réparer cette perte en lui donnant ce qui m'attache le plus; vous partirez avec le Capitaine du vaisseau: je ne doute point que le Ciel ne favorise mes justes intentions, & ne vous fasse arriver heureusement; témoignez à Timante une tendresse de fils, regardez-le comme votre pere, & par vos soins, votre soumission & vos attentions, marquez-lui ma reconnoissance, & vous vous rendrez digne des biens dont il vous a fait part.

Vous jugez bien, Madame, que quand même mon cœur ne m'auroit pas porté à faire ce que mon pere exigeoit de moi, cela flattoit trop la curiosité inséparable de l'âge où j'étois, pour ne pas approuver sa résolution. Je l'en remerciai dans les termes les plus vifs, & luis fis connoître que, malgré le chagrin que j'aurois de m'éloigner de lui,

je ne pouvois me refuser à la joie d'aller embrasser un oncle à qui j'avois de si grandes obligations.

Je ne vous entretiendrai point de tout ce qui se passa jusqu'à mon départ, il suffit de vous dire que la saison ne fut pas plutôt favorable, que le Capitaine, qui étoit venu à Paris presque aussi-tôt qu'Agénor, & avec lequel il avoit lié une étroite amitié, m'emmena au Port-Louis, & qu'ayant les vents propices nous nous embarquâmes. Notre navigation ne fut troublée d'aucun accident fâcheux; j'étois parti ayant près de dix-sept ans, & nous arrivâmes que j'en avois bien près de dix-neuf.

L'espace de deux années sur la mer ne laisse pas d'être assez considérable pour un jeune homme qui avoit eu d'ailleurs une éducation, & j'en appris assez dans un si long voyage pour me rendre digne de l'attention de Timante. Le Capitaine lui fit dire son arrivée, & qu'il lui amenoit une personne qui lui donneroit des nouvelles d'Agénor. Timante n'hésita pas à se rendre sur son bord; il y vint avec un empressement qui nous fit bien voir à quel point Agénor lui étoit cher. Le Capitaine & lui s'embrasserent, & cet ami m'ayant fait approcher : voilà lui dit-il en me présentant, celui qui doit être présentement l'objet de toutes vos tendresses, puisque vous voyez en lui ce neveu pour lequel vous m'avez dit tant de fois que vous cherchiez à fixer la fortune.

Quoi ! s'écria Timante en me recevant

dans

dans ses bras, c'est Cléodon ! c'est le fils de mon cher Agénor ! Les larmes que la joie lui firent répandre, l'empêcherent d'en dire davantage, & il ne s'exprima long-temps que par des actions de tendresse & de surprise. Pour moi, je sentis une véritable satisfaction de me voir dans les bras d'un homme dont le caractere m'avoit déjà donné de l'admiration. Je répondis à ses transports avec l'amour d'un fils, & je fis ensorte de lui exprimer les sentimens d'Agénor & les miens d'une façon à lui en prouver la sincérité. Lorsque ces premiers mouvemens furent passés, il m'examina avec attention, & mon bonheur ayant voulu que ma personne lui fût agréable, il prit pour moi une amitié qui fit dans la suite toute ma consolation, & qui fait aujourd'hui tout le bonheur de ma vie.

Timante mettoit si fort au-dessus de ce qu'il avoit fait pour Agénor, ce qu'Agénor faisoit pour lui en me confiant à ses soins, qu'il ne pouvoit se lasser de m'en marquer sa reconnoissance; il me rendit le maître absolu dans sa maison, & ne voulant pas que je perdisse les fruits de mon éducation, il me fit continuer mes exercices ordinaires, ayant trouvé, dans les François établis dans ce Pays, des personnes capables de mettre la derniere main à ce que je savois déjà.

Ma présence fit résoudre Timante à rester encore aux Indes deux ou trois ans, croyant ne pouvoir jamais être assez riche pour marquer à son frere l'attachement qu'il avoit pour moi. Lorsque ce temps fut expiré, je

l'exhortai à revenir en France, il y consentit : mais par une précaution qui sembla prédire ce qui nous arriva, il fit charger un vaisseau de tout ce qu'il avoit, & voulut en attendre un autre pour nous y embarquer, disant qu'il ne falloit pas confier au même hasard la vie & les biens ; que si le vaisseau qui portoit ces richesses périssoit, notre présence consoleroit Agénor de cette perte, & que si nous périssions, & que les biens arrivassent à bon port, ils mettroient Agénor en état de n'être pas si fort à plaindre.

Cette idée fit que nous ne partîmes que six mois après qu'il eût embarqué tout ce qu'il put faire passer en France. Pendant les premiers jours de notre navigation, nous eûmes un temps si favorable, que nous ne doutâmes point que nous reverrions notre patrie sans accident : deux mois s'écoulerent dans cette douce espérance, lorsque le temps changea tout-à-coup; les vents devinrent contraires, & le ciel & la mer paroissant s'être unis pour nous faire périr, nous fûmes attaqués d'une si furieuse tempête, que tout l'art du Pilote ne put nous garantir du naufrage. Après avoir été battus des vents, des flots, de la grêle & de la foudre pendant trois jours & trois nuits, le matin du quatrieme notre vaisseau brisé, rompu & fracassé, s'ouvrit entiérement & rendit la mer dépositaire de tout ce qu'il contenoit; & il est presque impossible de vous instruire de ce que nous pensions en ce moment Timante & moi. La mort de l'un &

de l'autre fut notre unique objet ; & quoique la nature nous fasse toujours songer à notre conservation personnelle, je puis vous assurer, Madame, que par un mouvement d'amitié qui vous paroîtra extraordinaire, cherchant à nous sauver mutuellement Timante & moi, sans penser à nous-mêmes, nos corps étant à la merci des flots, nos yeux cherchoient à découvrir les moyens de nous secourir : nous ne nous perdions point de vue, & mes mains ayant rencontré un morceau du débris du vaisseau, je le poussai à Timante, dans le temps qu'il venoit à moi à la faveur d'une planche pour le même dessein. Cette tendresse réciproque ne se peut manifester par des paroles ; on n'est pas en état d'en prononcer dans ces sortes d'occasions. Satisfaits de nous voir nager à côté l'un de l'autre, nous gagnâmes, après bien de la peine & de la fatigue, le pied d'un rocher qui étoit fort avant dans la mer ; & qui y faisoit comme une espece de table, sur laquelle nous abordâmes plus heureusement que nous n'osions l'espérer. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés que nous nous embrassâmes, trop contens encore de n'être point séparés.

Notre naufrage sembla avoir appaisé la mer ; elle redevint calme, le Ciel s'éclaircit, & le Soleil parut plus brillant que jamais : lorsque la chaleur nous eût un peu séchés, je promenai mes regards sur l'étendue du rocher, & je m'apperçus qu'on pouvoit y monter avec assez de facilité par des

creux que la nature y avoit faits d'espace en espace en forme d'escalier. Je proposai à Timante de monter au haut de cet écueil pour découvrir ce qu'il nous cachoit derriere lui : notre sort ne pouvoit être plus malheureux, il y consentit.

Nous montâmes & parvînmes à la pointe du rocher ; mais, Madame, quelle fut notre surprise de voir que cette pointe s'élargissant de l'autre côté, ne formoit qu'un talut facile pour pouvoir descendre dans un vallon qui nous parut enchanté de l'endroit où nous étions ; nous n'hésitâmes pas à y descendre, & lorsque nous fûmes en bas, il est impossible de vous exprimer notre étonnement, en voyant que le rocher que nous venions de quitter étoit large & si haut, qu'il suffisoit pour cacher cette terre à nos yeux.

Malgré notre curiosité, nous étions si fatigués que nous primes la résolution de ne parcourir ce lieu que le lendemain. Comme il étoit entouré d'arbres toufus & d'un feuillage qui nous étoit inconnu, nous choisîmes l'endroit le plus sombre pour nous reposer ; plusieurs de ces arbres portoient des fruits d'une beauté qui nous forcerent d'en prendre pour subvenir aux besoins de la nature. En effet, ils étancherent notre soif, & calmerent la faim qui commençoit à nous presser.

Le sommeil vint à son tour, & malgré les tristes idées qui nous travailloient, nous goûtâmes un repos plus tranquille que nous n'au-

rions dû l'esperer, puisqu'à notre réveil il faisoit grand jour, & que nous étions arrivés en ce lieu sur le déclin de l'autre ; nos forces se trouvant entiérement rétablies, nous nous déterminâmes à faire la visite d'un séjour qui nous paroissoit si extraordinaire : nous fumes aussi loin que nous pumes, sans trouver la moindre habitation. Des oiseaux d'une espece inconnue, des bêtes fauves qui fuyoient devant nous, des étangs, des fontaines, & des fruits de mille sortes, furent les seules découvertes que nous fîmes.

Timante regardoit & examinoit toutes ces choses avec un profond silence, & mon étonnement aidoit à ne le pas rompre : enfin Timante se souvenant qu'il avoit sur lui une boussole & quelques instrumens nécessaires dans le vaisseau, chercha si le mouvement qu'il s'étoit donné en nageant ne les lui avoit point fait perdre ; mais les ayant trouvés, il fit à l'instant ses observations, & levant les mains au Ciel, comme pour implorer son secours : mon cher Cléodon, me dit-il, nous sommes dans un coin de la terre australe, & notre sort n'en est que plus à plaindre, puisque, selon les apparences, ces lieux sont inhabités & des plus inaccessibles, & que nous devons nous préparer à y voir terminer nos jours ; cependant, pour suivre les loix de la Divinité, faisons tout ce qui sera nécessaire pour les prolonger, & remettons le reste à la Providence, en lui rendant graces de nous

avoir ſauvés d'un péril qui nous avoit privés de la ſatisfaction de réfléchir ſur nous-mêmes. Après cette pieuſe exhortation, nous nous occupâmes à chercher un endroit propre à nous établir. Nous trouvâmes dans le ſable des pierres aigues qui nous ſervirent à couper des branches d'arbres, dont nous conſtruisîmes une large feuillée; nous trouvâmes des fruits dont la peau, preſque ſemblable au coco, nous ſervit de cruches, & avec l'eau que nous allions puiſer, de la terre & du ſable, nous fîmes deux lits, que nous couvrîmes de mouſſe; lorſque nous eûmes fait notre logement ruſtique, nous ſongeâmes à la vie : pour cet effet nous fîmes des arcs & des fleches, avec leſquels nous faiſions la guerre aux animaux qui pouvoient tomber ſous nos coups. Nous faiſions aiſément du feu, le caillou ne nous manquoit pas ; & les feuilles des arbres formoient la flamme qui cuiſoit nos viandes.

Enfin vous n'ignorez pas que l'induſtrie ne manque point dans de pareilles occaſions; les vêtemens ſeuls pouvoient nous devenir néceſſaires; mais le climat nous parut ſi tempéré, que n'ayant que nous pour témoins, nous nous conſolâmes de courir le riſque d'être bientôt nuds.

Il y avoit bientôt trois mois que nous étions dans cette terre ſans y avoir vu nulle marque d'habitation, lorſqu'un jour m'étant éloigné de la nôtre, dans le deſſein de chaſſer comme à l'ordinaire, ma rêverie me conduiſit ſi loin que je me trouvai dans

un endroit que nous n'avions point découvert. La situation m'en parut plus sauvage que la nôtre, mais elle n'en étoit pas moins belle. Je me préparois à pousser ma curiosité plus avant, quand mes yeux furent frappés d'un nouvel objet. Je vis sortir d'entre les rochers dont ce lieu étoit rempli, une jeune fille, vêtue d'une robe de coton, garnie de plumes de différentes couleurs ; les deux côtés de cet habillement étoient relevés sur le genou ; ses bras étoient nuds ; ses cheveux noirs, longs & bouclés, flottans sur ses épaules ; un carquois sur son dos, & l'arc & la fleche à la main.

Si je fus surpris de cette rencontre, je le fus encore davantage lorsque je fus à une distance qui me pût faire remarquer toutes ses beautés ; elles m'éblouirent : je crus rêver, je la pris pour une Divinité, & plus je me rappellois à moi-même, & moins j'ajoutois foi à ce que je voyois : de grands yeux noirs, vifs & touchans, le nez le mieux fait, la bouche petite & vermeille, le visage ovale, une taille fine, noble, aisée, & mille graces qu'on ne peut dépeindre, m'inspirerent une espece d'admiration dont je ne fus pas le maître ; & voyant qu'elle s'avançoit à moi avec surprise, mais sans marquer nulle crainte, je me mis à genoux & l'attendis dans cette posture.

Lorsqu'elle fut à dix pas de moi, elle m'examina avec une attention extrême, & s'étant tournée plusieurs fois pour regarder derriere elle, elle s'approcha tout-à-fait en

mettant la pointe de la fleche vers la terre, comme en ſigne de paix. J'en fis autant, & la regardant avec une admiration qui l'aſſuroit de mon reſpect : quelle aventure, lui dis-je, peut avoir rendu ces ſauvages lieux dépoſitaires de tout ce que le Ciel a formé de plus beau ? J'allois continuer, lorſqu'elle ouvrit la bouche pour m'interrompre, en me faiſant entendre un ſon de voix charmant; mais en même-temps un langage qui m'étoit entiérement inconnu. Je jugeai bien que le mien ne lui étoit pas plus intelligible, & je vous avoue que je ſentis en ce moment une eſpece de plaiſir en voyant que je pouvois m'expliquer ſans craindre d'être rebuté, ni de l'offenſer. Pour elle, elle me fit voir dans ſes yeux quelques marques de chagrin de ne pas entendre; elle ceſſa de parler, & mit une main ſur ma bouche pour m'obliger d'en faire autant.

Dans un autre temps cette action eût paſſé pour une faveur : mais je connus trop bien ſon intention & ſon innocence pour m'en pouvoir flatter; je ne pus cependant me défendre de baiſer cette belle main avec une ardeur dont elle me parut ſurpriſe, ſans pourtant en marquer de colere; elle prit mon arc & mes fleches, & les ayant regardés de tous côtés, elle ſourit, & détachant ſon carquois, elle me l'attacha ſur l'épaule, enſuite, elle me donna l'arc & la fleche qu'elle tenoit à ſa main, & prit le mien en échange. Après cette cérémonie,

que j'aurois voulu ne voir jamais finir, elle me fit ſigne de me relever, j'obéis: elle me conſidéra encore quelque-temps, en arrêtant ſouvent ſes yeux ſur les miens; je ne ſais ſi elle entendit mieux leur langage que celui que je parlois; mais je crus voir dans les ſiens de la joie & de la tendreſſe.

Enfin elle me fit ſigne de m'en aller, je lui témoignai par mes actions que j'avois envie de la ſuivre; elle m'en parut effrayée, & par une action toute de feu, me fit connoître qu'il y alloit de ſa vie en tournant ſa fleche ſur ſon ſein. Ce mouvement me fit pâlir, j'arrêtai ſa main, croyant qu'elle vouloit s'en frapper; mais cherchant à ſe faire mieux entendre, elle me montra l'endroit d'où je l'avois vue ſortir, & me fit comprendre que ce ſeroit là qu'on lui donneroit la mort ſi je la ſuivois. Je ne fis plus de réſiſtance, & je me préparois à la quitter, lorſqu'avec un air rempli de charmes elle éleva une main au Ciel, & de l'autre me marqua le lieu où nous étions, pour me faire entendre que je m'y rendiſſe quand le jour ſeroit au même point qu'il étoit alors.

Je ne négligeai pas les ſignes qui pouvoient l'aſſurer de mon obéiſſance, & le dernier qu'elle me fit m'ayant congédié, je m'en ſéparai pénétré d'amour, d'étonnement & d'admiration. Je pris le chemin de notre habitation, non ſans me tourner pluſieurs fois du côté du charmant objet que je venois de quitter, & j'eus la ſatisfaction de la voir me conduire des yeux autant qu'elle le put. Je

trouvai Timante dans une inquiétude extrême de ma longue abſence. Malgré mon reſpect & ma tendreſſe pour lui par un mouvement dont je ne fus pas le maître, je lui cachai mon aventure, dans la crainte qu'il ne me permît pas de revoir la belle Sauvage, & je m'excuſai ſur ce que la chaſſe m'avoit conduit plus loin qu'à l'ordinaire.

Ce myſtere eût été bientôt découvert s'il ſe fût apperçu du changement de l'arc & du carquois; mais il étoit trop occupé du plaiſir de me recevoir pour y faire attention. Nous nous couchâmes avec nos réflexions accoutumées; mais l'amour naiſſant qui me faiſoit ſentir ſa puiſſance ne me permit pas de goûter les douceurs du repos. La jeune Sauvage revenoit ſans ceſſe à mon imagination avec tous ſes attraits, & je cherchois à pénétrer pourquoi elle habitoit un ſemblable déſert, comment il ſe pouvoit qu'elle y eût été élevée, & ſur-tout quel étoit le péril qu'elle m'avoit fait enviſager lorſque je l'avois voulu ſuivre.

Je réſolus de m'éclaircir de toutes ces choſes à notre entrevue ; mais me ſouvenant que nous ne nous entendions pas, ce qui m'avoit fait plaiſir dans le premier moment, me cauſa une douleur extrême: cependant je me conſolai par l'eſpérance de lui pouvoir apprendre ma langue, puiſqu'elle étoit née & formée comme le reſte des humains. Je paſſai la nuit dans ces penſées tumultueuſes, & m'étant levé de grand matin, je quittai Timante ſans lui donner le temps d'examiner mes nouvelles armes. Depuis que nous étions en ce

lieu je m'étois occupé à ſurprendre quelques-uns des oiſeaux dont le plumage m'avoit paru extraordinaire, & j'étois parvenu à en inſtruire un, comme on fait ſouvent en France. Cette petite bête s'étoit apprivoiſée avec tant de facilité, que je parcourois quelquefois ce déſert l'ayant ſur le poing : je le pris ce jour là dans le deſſein d'en faire préſent à ma belle Sauvage.

Je chaſſai juſqu'au moment de mon rendez-vous ; j'apperçus cette fille aſſiſe au pied d'un arbre : d'abord qu'elle me vit elle ſe leva avec précipitation, & s'avançant à moi, elle me préſenta la main, & me conduiſant du côté de notre habitation, elle me fit ſigne de m'aſſeoir auprès d'elle dans un endroit qu'elle choiſit, où s'étant aſſiſe, je me mis à genoux devant elle. Alors articulant quelques mots que je ne pus comprendre, elle me parut étonnée en appercevant l'aimable oiſeau qui voltigeoit ſur moi, & me tendit la main comme pour me le demander : je lui fis faire les petits tours que je lui avois appris, & le lui donnai enſuite. Elle avoit été ſi ſort attentive à ce qu'elle venoit de voir, qu'elle fit faire à cet animal les mêmes choſes. Cet amuſement la divertit beaucoup, ce qu'elle témoignoit par d'aimables ſourires. Je lui fis ſigne que je lui en faiſois préſent, elle en parut charmée, & mit la main ſur ſon cœur pour marque de ſa reconnoiſſance. Toutes ſes actions, pleines d'eſprit & de feu, me fortifierent dans la penſée qu'il ne me ſeroit pas impoſſible de l'inſtruire.

Pour y parvenir, & vu qu'elle m'avoit mené assez près de notre demeure, je lui fis entendre que je la supplions d'y venir avec moi; elle refusa quelque-temps, puis se levant tout-à-coup elle m'exprima par ses gestes & le ton de sa voix qu'elle m'y suivroit le lendemain; après cela elle baisa l'oiseau que je lui avois donné, mit une main sur ma bouche, & de l'autre me marqua le lieu de ma retraite, en me faisant connoître qu'il étoit temps de nous quitter. Ce moment me paroissoit être la séparation de l'ame d'avec le corps, ceux que je passois avec elle me paroissoient les plus doux de ma vie. J'oubliois ma patrie, mon naufrage, Timante & mon pere en la regardant; mais lorsque je m'en séparois, mille tristes réflexions s'offroient à ma pensée. Je la quittai cependant, comme la veille, à l'ordre qu'elle m'en donna. A peine étois-je à cent pas de ce charmant objet, qu'elle disparut à mes yeux, & que je trouvai Timante qui me cherchoit. Le jour étoit encore grand, & l'air embarrassé que je montrai à son abord, le carquois & les nouvelles fleches qu'il apperçut, ainsi que l'oiseau qu'il ne me vit point, lui donnerent des soupçons confus de quelqu'aventure extraordinaire.

D'où venez-vous, Cléodon, me dit-il d'un ton grave? Quels sont ces traits, cet arc & ce carquois? & pourquoi n'avez-vous plus votre oiseau? Comme je ne savois que lui répondre: ah! mon fils, me dit-il, que dois-je croire de tout ce que je vois? Vous n'avez fait que soupirer pendant la nuit; dès

le point du jour vous m'avez quitté avec un empressement que je ne vous ai jamais remarqué ; vous aviez avec vous un animal qui faisoit tous vos plaisirs, vous revenez sans lui, rêveur, distrait, & vous portez des traits qui me sont inconnus. Parlez, mon fils, expliquez-moi cette aventure, & calmez mon inquiétude & le trouble dont je me sens agité.

Ce discours me toucha & me fit déterminer à lui tout découvrir. Ce qui se passe dans mon cœur, lui dis-je, Seigneur, n'est dangereux que pour moi ; & puisqu'il faut vous le dire, ces lieux sont habités, mais j'ignore par qui : une seule fille s'est offerte à mes yeux ; mais quelle fille, grand Dieu ! vous n'avez jamais rien vu de si beau ! Elle parle une langue que je n'entends point, la mienne lui est inconnue : c'est elle qui m'a donné les armes que vous voyez, c'est à elle que j'ai fait présent de l'oiseau dont vous êtes en peine, & c'est à elle enfin, Seigneur, que je me suis donné moi-même pour le reste de ma vie.

Alors, profitant de son étonnement, je lui racontai ce qui m'étoit arrivé, & les termes dont je me servis pour lui peindre l'inconnue lui prouverent assez la violence de ma passion, sans qu'il lui en fallut d'autres témoignages. Je vois bien, me répondit-il, qu'il n'est point de malheurs, de temps, de lieux ni d'âge à l'abri de l'amour ; on porte partout son cœur : mais j'avoue que je ne m'attendois pas que, dans un désert aussi sauvage,

j'eusse à craindre plutôt pour votre repos que pour votre vie. Cependant, continua-t-il, faites moi voir cet objet qui, par des charmes si dangereux, a su vous faire oublier que nous ne sommes pas ici pour aimer, mais seulement pour mourir.

Je lui promis de lui le faire voir le lendemain; & quelqu'envie qu'il eût de me faire retourner sur mes pas, il se rendit à la priere que je lui fis d'attendre le moment de notre entrevue. J'éprouvai alors que, dans l'état où j'étois, un confident, tel qu'il puisse être, est d'un grand secours; je découvris à Timante tout ce qui se passoit dans mon cœur, je lui répétai les actions spirituelles de la belle Sauvage, & il convint avec moi qu'il falloit qu'elle sentit les mêmes mouvemens, quoiqu'elle n'en eût pas la même connoissance. Mais, me disoit-il, puisque ces lieux sont habités, pourquoi ne voyons-nous point le peuple qui l'habite? où se cache-t-il, & d'où vient que nous n'appercevons nulle trace d'hommes? & si ce n'en sont pas, comment l'inconnue a-t-elle pu naître aussi belle que vous le dites?

Je ne puis répondre, lui dis-je, aux objections que vous me faites; j'ignore absolument ce que vous me demandez; je n'ai su qu'obéir à celle que j'ai vue: elle m'a éloigné avec soin du lieu de sa retraite, en me faisant entendre que sa vie seroit en danger si je l'y suivois, ce m'en fut assez pour arrêter ma curiosité; je me suis contenté de la voir, de l'admirer & de l'aimer, sans chercher au-

delà d'elle la cause de mon amour & de mon admiration. Timante ne m'en demanda pas davantage, & attendit le lendemain avec autant d'impatience que moi, quoique ce fût avec des sentimens bien différens. L'heure ne fut pas plutôt venue que nous prîmes le chemin du rendez-vous ; la jeune Sauvage y arriva en même-temps que nous ; mais me voyant avec un autre, elle s'arrêta & fit des actions qui marquoient une étrange surprise. Je priai Timante de ne s'avancer que lorsque je le lui dirois, & m'approchant de cette belle fille, je mis un genou en terre, & lui fis comprendre par mes signes que celui qu'elle voyoit avec moi venoit pour lui rendre le même hommage.

Soit qu'elle m'entendit ou qu'elle eût pris sa résolution, elle me tendit la main & fut audevant de Timante : quoiqu'il fût préparé par mes discours à ce qu'il voyoit, il y avoit ajouté si peu de foi que son étonnement parut dans toutes ses actions. Pour elle, l'âge de Timante, sa physionomie vénérable & son port majestueux lui inspirerent un respect qu'elle témoigna d'abord en fléchissant les genoux devant lui. Cette action, à laquelle nous ne nous attendions pas, fit répandre des larmes à Timante ; il la releva, & quelque chose de suprême le faisant agir, il l'embrassa avec une tendresse dont je ne pus m'empêcher de m'allarmer.

La jeune Sauvage reçut ses caresses avec une innocence qui relevoit le prix des siennes ; mais, Madame, il se passoit en ce mo-

ment de terribles choses dans mon cœur : j'oubliai ce qu'étoit Timante, je ne me souvins plus que la belle Sauvage étoit un enfant qui joignoit à la simplicité de son âge & de son éducation une parfaite ignorance des regles que l'on prescrit aux personnes de son sexe.

Ma jalousie devint aussi forte que mon amour, & ne pouvant faire tomber mon désespoir sur des personnes aussi cheres, je le tournai entiérement sur moi, & j'allois me percer de ma fleche, lorsque Timante, jettant les yeux sur moi, fit un cri qui contraignit la belle Sauvage d'en faire autant. Elle ne vit pas plutôt mon dessein, qu'elle se jetta sur moi, & m'arrachant la fleche, elle en porta la pointe sur son cœur, voulant m'exprimer par-là que le même coup la feroit mourir avec moi.

« Que faites-vous, me dit alors Timante, & quel indigne soupçon a frappé votre » esprit ? revenez à vous, Cléodon, je vous » instruirai de mes sentimens, & soyez as- » suré qu'ils n'ont rien qui puisse faire tort » aux vôtres ». Honteux de mon transport, je me jettai aux pieds de ces deux maîtres de mon sort ; je demandai pardon à Timante, & fis signe à l'inconnue qu'elle étoit toute puissante sur ma vie. Comme mon injuste violence avoit troublé la douceur de cet entretien, & que la belle Sauvage étoit sujette à l'heure, elle nous fit entendre qu'il falloit la quitter, & qu'elle reviendroit le lendemain ; mais avant que de nous séparer

elle me fit préſent de tablettes d'écorces d'arbres, où il paroiſſoit quelques chiffres gravés avec un poinçon ; tout ce qui venoit de ſa main m'étoit précieux, & j'acceptai cet innocent préſent avec mille marques d'amour & de reconnoiſſance. Il fallut enfin nous ſéparer ; elle s'approcha de Timante, & l'embraſſa avec reſpect, & revenant à moi, elle me donna ſa main, ayant vu que c'étoit l'unique témoignage de tendreſſe que j'exigeois d'elle ordinairement, & s'éloigna de nous avec une vîteſſe extrême. Ncus ne l'eûmes pas plutôt perdue de vue, que nous rentrâmes dans notre cabane, où Timante me regardant attentivement « quoi ! me dit-il, mon cher » Cléodon, ſe peut-il que vous ayez cru que » j'étois votre rival ? Connoiſſez mieux Ti» mante, ſon cœur eſt à l'abri des impreſ» ſions dont le vôtre eſt ſuſceptible : je ne » puis nier que la jeune Sauvage n'ait ex» cité dans mon ame des mouvemens que je » n'ai jamais reſſentis. Sa jeuneſſe, ſon in» nocence, & l'action ſoumiſe avec la» quelle elle m'a abordé m'ont attendri : mes » entrailles ſe ſont émues, je l'aime, mon » cher Cléodon ; mais je l'aime comme ma » fille, & c'eſt en qualité de pere que je » ſuis ſenſible à ſon ſort. Quoique je ſente » qu'elle m'eſt extrêmement chere par elle» même, je puis vous aſſurer qu'elle me l'eſt » encore davantage par l'amour que vous » avez pour elle, & par l'innocente ten» dreſſe que je vois bien qu'elle a priſe pour

,, vous. Cependant, continua-t-il, comment ,, la tirer de ces lieux? & comment nous ,, en tirer nous-mêmes? ,,

Cette réflexion lui fit répandre des larmes, & pour diſſiper la mélancolie où je le vis tomber, je lui préſentai les tablettes que la jeune Sauvage m'avoit données; il les prit, & ayant remarqué que les chiffres qui étoient deſſus avoient quelque rapport à ſon nom, il les ouvrit: ce qui en formoit le papier étoit d'écorces d'arbres très-fines, qui étoient écrites de caracteres aſſez liſibles; mais quelle fut la ſurpriſe de Timante lorſqu'il vit que c'étoit de l'Anglois! Comme il ſavoit parfaitement cette langue, il reprit le commencement de ces tablettes, & y lut avec un étonnement ſans égal les paroles ſuivantes.

" Quoique je ne parle préſentement qu'aux ,, rochers, & que, ſelon les apparences, ,, cet écrit doit y être enſéveli; comme il ,, eſt plus d'un malheureux dans ce vaſte ,, Univers, & que dans ce nombre il s'en ,, peut trouver qui aborderont en ces ſau- ,, vages lieux, je hazarde le récit de mes in- ,, fortunes ſur ces feuilles pour les en inſ- ,, truire, ſi elles peuvent tomber entre leurs ,, mains, ou pour ſoulager ma douleur, ſi ,, elles ne parviennent aux yeux de perſon- ,, ne: je me nomme LÉONIDE, le nom de ,, mon époux eſt TIMANTE. ,, Oh ciel, nous écriâmes-nous à la fois! Achevons, reprit Timante en eſſuyant ſes larmes, & voyons la ſuite d'une aventure ſi néceſſaire

à notre repos. “ Ce cher époux, continua-t-il, me fit embarquer des côtes de
„ Coromandel pour passer en France ; mais
„ notre vaisseau périt par une tempête fu-
„ rieuse, laquelle, après l'avoir mis en pie-
„ ces, en fit échouer les restes malheureux
„ sur des terres inconnues. Je ne sais ce
„ que je devins ; mais après un long éva-
„ nouissement je me trouvai entre plusieurs
„ femmes d'une figure extraordinaire &
„ dont je n'entendois point le langage. Elles
„ s'empressoient de me secourir avec un
„ soin qui me fit croire que j'étois tombée
„ dans des mains hospitalieres ; mais quand
„ je fus entiérement remise de ma foiblesse,
„ les objets qui se présenterent à moi me
„ convainquirent que je n'avois trouvé que
„ des barbares. L'endroit où l'on m'avoit
„ mise étoit sous terre, en forme de caverne :
„ il y en avoit plusieurs qui entroient les
„ unes dans les autres, & toutes ne rece-
„ voient de jour que par quelques lucarnes
„ taillées dans le roc.

„ Cette habitation me troubla : j'envisa-
„ geai alors les femmes qui étoient autour
„ de moi, & je compris que j'étois avec
„ des Sauvages. Elles me firent lever pour
„ me promener dans ces tristes appartemens,
„ & me conduisirent dans une caverne où
„ je vis plusieurs hommes sauvages autour
„ de deux Matelots de mon vaisseau, que
„ je reconnus. Cette vue me donna de la
„ joie, & je m'avançai à eux ; ces malheu-
„ reux étoient liés aux piliers qui soutenoient

„ la voûte du rocher. Comme j'étois assurée „ que les Sauvages n'entendoient pas ma „ langue, je demandai à ces hommes pourquoi on les traitoit ainsi, & dans quels „ lieux nous étions.

„ Ils me répondirent qu'ayant vu briser „ notre vaisseau ils avoient mis toute leur „ attention à me sauver; qu'ils m'avoient „ prise chacun par un bras, & m'avoient fait „ aborder à terre; mais que par l'expérience „ qu'ils avoient de la navigation, & la connoissance des mers & des hauteurs, ils „ savoient que nous étions tombés chez des „ peuples sauvages & barbares, qui faisoient mourir les hommes pour les manger, & que leur perte étoit certaine. Ce „ discours me fit répandre des larmes; les „ Sauvages s'en apperçurent, & pour me „ faire connoître que je n'avois rien à craindre pour moi, ils se mirent tous à genoux „ & avec des hurlemens où je ne comprenois rien, me témoignerent des respects „ qui m'enhardirent de leur faire signe de „ délier mes compagnons: & pour qu'ils „ m'entendissent mieux, je m'approchai „ d'eux pour le faire moi-même; mais les „ femmes sauvages se jetterent en foule au-devant de moi, en faisant des cris effroyables.

„ Elles me ramenerent de force dans ma „ caverne, où je m'abandonnai à ma douleur. Je fus bientôt tirée de cette espece „ de soulagement au bruit d'un certain „ signal; les Sauvages me prirent sous les

„ bras, & me conduisirent dans une vaste
„ prairie, dans le milieu de laquelle on
„ voyoit des gros arbres où mes malheureux
„ compagnons étoient attachés. On voyoit
„ des hommes sauvages rangés en rond au-
„ tour d'eux, & sur une hauteur étoit assis
„ un des leurs, auquel ils paroissoient obéir.
„ Les femmes étoient debout derriere les
„ hommes, & toutes gardoient un profond
„ silence; mais il fut bientôt rompu par
„ mille cris terribles, quoiqu'ils fussent de
„ joie, de ce que le Sauvage qui étoit sur
„ l'éminence avoit tiré une fleche droit au
„ cœur d'un de ces misérables Matelots.
„ A ce signal tous les Sauvages tirerent leurs
„ fleches, & son corps fut couvert de traits
„ en un instant.

„ Cette cérémonie me fit horreur, je tom-
„ bai évanouie; & cette foiblesse me déli-
„ vra de la douleur de voir son camarade
„ traité de la même sorte. Les femmes qui
„ m'avoient amenée me ramenerent & me
„ firent revenir à moi; comme je ne les en-
„ tendois pas, je ne pus savoir d'où leur
„ venoit cette cruauté. J'attendois la même
„ destinée que les deux Matelots; mais mon
„ attente fut trompée, je ne reçus que
„ respects & qu'adorations de ce Peuple
„ barbare, & leurs soins me firent passer
„ ma vie sans péril. Au terme où je de-
„ vois accoucher, ils s'assemblerent tous
„ dans ma caverne pour être témoins de
„ ma délivrance, & je mis au jour une fille
„ que les femmes sauvages m'apporterent

„ avec des marques de joie qui me ſurpri-
„ rent. Je ne ſavois que juger de tout ce
„ que je voyois ; mais au bout de quelques
„ mois, des étrangers ayant fait naufrage
„ comme moi, & étant abordés en ces
„ funeſtes lieux, ils y furent ſacrifiés comme
„ les Matelots, à la reſerve d'une femme
„ qui s'étoit échappée de la fureur des flots,
„ que les Sauvages reſpecterent ainſi que
„ moi.

„ Ce qui me donna lieu de ne plus dou-
„ ter que ces barbares n'en vouloient qu'aux
„ hommes, qu'ils mangeoient après les
„ avoir tués ; que mon ſexe avoit un pri-
„ vilege particulier dans ce pays, & que
„ c'étoit cela qui avoit porté les femmes
„ ſauvages à me témoigner tant de joie en
„ me voyant mere d'une fille plutôt que
„ d'un garçon, qu'ils auroient certainement
„ ſacrifié. Cette conjecture me fit bénir le
„ Ciel de ne m'avoir donné que cette in-
„ nocente créature, ſur laquelle ils ne pou-
„ voient exercer leur barbarie. La femme
„ que ſon malheur avoit rendue compagne
„ de mon infortune mourut très-peu de
„ temps après ſon arrivée. Pour moi il y a
„ un an que j'y ſuis, élevant ma fille à la
„ maniere des Sauvages, y étant forcé par
„ le pouvoir qu'ils ont ſur moi. Ses graces
„ enfantines.... „

Timarte s'arrêta à cet endroit, la feuille n'ayant plus rien d'écrit. Il chercha dans le reſte des tablettes s'il ne trouveroit pas encore quelque éclairciſſement. En effet,

vit ſur la derniere écorce des lettres qui paroiſſoient partir d'une main mal aſſurée, & ce fut avec bien de la peine qu'il y lut ces paroles:

" Après un an de peines, je meurs. Maî-
,, tre de l'Univers, ſouverain Arbitre des
,, humains, que je n'ai point ceſſé d'adorer,
,, prenez ſoin de l'innocente FÉLIDE. "

Après cette priere, on voyoit en chiffres romains l'année où Léonide avoit écrit; ce qui nous inſtruiſit que Félide pouvoit avoir quinze à ſeize ans. Ces dernieres paroles ne donnerent point lieu de douter à Timante que la belle Sauvage ne fût ſa fille: les mouvemens qu'il avoit ſentis à ſa vue l'en avoit averti, & cet écrit l'en convainquit.

Pour moi, j'en eus une joie que je ne pus lui cacher; j'embraſſai ſes genoux, & le nommant cent fois mon pere, je le priois d'être favorable à mon amour, ſans faire réflexion que nous étions dans un lieu peu propice à de ſemblables feux. Timante me fit revenir de mon erreur, en me promettant, que ſi par un bonheur qu'il n'oſoit eſpérer, nous pouvions tirer Félide de ce déſert & revoir d'autres climats, il n'auroit point de plus grande ſatisfaction que celle de nous unir.

Toute cette aventure nous occupa juſqu'au lendemain, que nous ne manquâmes pas de nous trouver à notre rendez-vous ordinaire. Nous vîmes la belle Félide qui venoit au-devant de nous. Timante ne put

retenir ſes larmes & courut à elle pour l'embraſſer ; mais cette charmante fille ſe ſouvenant de ce que j'avois fait la veille, lui fit ſigne qu'elle craignoit de me fâcher. Je m'approchai d'elle, & lui fit entendre que ces careſſes, loin de me faire de la peine, me donneroient un plaiſir extrême. Elle en marqua de la joie, & ſe raprochant de Timante, elle lui témoigna tant de reſpect & d'amitié qu'il ſembloit qu'elle le connût pour ſon pere. Il nous conduiſit dans notre cabane, que Félide examina avec beaucoup d'étonnement. Lorſqu'elle eût tout viſité, Timante la fit aſſeoir ; prenant la pointe d'un javelot, il écrivit quelques lettres ſur une large écorce d'arbre dont il s'étoit muni pour ce deſſein, & les articulant à haute voix, il fit comprendre à Félide qu'il ſouhaitoit qu'elle fît de même : lorſqu'il les eut répetés pluſieurs fois, elle les redit après lui avec une facilité qui nous ſurprit. Ils paſſerent preſque tout le jour dans cette occupation, pendant lequel il lui fit connoître preſque toutes les lettres de notre alphabet, que l'innocente Félide, qui l'écoutoit avec attention, ſcandoit après. Il tenta de les lui faire aſſembler ; mais il ne put y parvenir.

Cependant l'heure de la retraite étant venue, elle nous fit ſigne qu'elle viendroit le lendemain, n'oſant reſter davantage. Les droits que nous ſentions avoir ſur elle nous firent ſentir cette ſéparation plus vivement que les autres fois ; mais la raiſon nous ayant

fait vaincre notre répugnance, nous la conduisîmes aussi loin qu'elle nous le permit. Nous passâmes ainsi quinze jours, pendant lesquels Félide s'attacha si fortement aux leçons de Timante, qu'en moins d'un mois elle en sut assez pour nous entendre & s'expliquer un peu.

Cette facilité d'apprendre charma Timante; il ne se lassoit point de l'admirer. En effet, elle avoit un fond d'esprit si suprenant, & une pénétration si vive, que les premiers jours passés il ne lui falloit plus répéter les choses pour qu'elle les retint; cela mit Timante en état de lui apprendre sa naissance, & par quelle aventure elle avoit été élevée en ces lieux. Elle versa beaucoup de larmes en écoutant l'histoire de Léonide, sa mere, & toutes ses actions; & le peu de mots qu'elle pouvoit encore prononcer, marquoit tant de douceur & de vertu, que Timante n'auroit pu lui refuser toute sa tendresse, quand même elle n'eût point été sa fille.

Comme elle devenoit chaque jour plus en état de nous entendre & de nous répondre, il la questionnoit sur les loix de ces Peuples, & pourquoi ils sacrifioient les hommes & respectoient les femmes; elle nous dit qu'elle étoit très-peu instruite de la plupart de ces choses, qu'elle savoit seulement qu'il y avoit chez ces Sauvages une ancienne tradition qu'il étoit abordé chez eux une troupe de gens qui leur étoient inconnus; qu'ils avoient fait cette descente dans le temps qu'il

n'y avoit que leurs femmes & leurs filles dans leurs habitations, les Sauvages étant occupés à ce qu'ils appellent le Grand-Conſeil, pour s'élire un chef; cérémonie qui ſe paſſe dans une plaine très éloignée de leurs cavernes, où les femmes ne ſont point admiſes.

Que ces femmes étant toutes inſtruites à tirer de l'arc, & voyant des hommes inconnus, avoient voulu fondre ſur eux, mais qu'avec des armes extraordinaires, & dont elles ignoroient l'uſage, ces étrangers avoient fait un ſi grand déſordre, qu'ils en tuerent pluſieurs d'entr'elles, & que le reſte fuyant avec de grands cris juſqu'au lieu du Grand-Conſeil, avoient averti les Sauvages de ce qui ſe paſſoit.

Qu'ils étoient accourus armés de pieux, de maſſues & de fleches ; & comme ils étoient un nombre conſidérable, ils eurent bientôt accablé leurs ennemis ; qu'ils les maſſacrerent, les firent rôtir, les mangerent; que cependant la plupart de leurs femmes ayant péri dans la mêlée, ils jugerent de faire le même traitement à ceux qui reſſembleroient à ces inconnus, qui auroient la témérité d'aborder dans leur pays, attribuant cette aventure à la fureur d'un malin eſprit qu'ils diſoient vouloir les perſécuter de pluſieurs manieres.

Que cependant la vigoureuſe défenſe que leurs femmes avoient faite en cette occaſion les avoient rendues reſpectables de génération en génération, & que c'étoit par-là qu'ils conſidéroient généralement tout ce qui étoit de leur eſpece.

Que ce n'étoit que parce qu'elle étoit inſtruite de tout cela qu'elle n'avoit pas voulu permettre que nous la ſuivions, & qu'elle nous ſupplioit, par toute la tendreſſe que nous avions pour elle, de ne la pas expoſer à un ſpectacle dont la ſeule idée étoit capable de la faire mourir. Timante l'en aſſura, & lui promit d'attendre du Ciel le moyen de nous délivrer les uns & les autres, ſans chercher une mort où il y auroit moins de valeur que de témérité, & qui ne la rendroit que plus à plaindre.

Nous avions paſſé quelques jours de cette ſorte, lorſque Félide nous fit connoître la crainte qu'elle avoit que les Sauvages ne vinſſent à découvrir notre retraite; qu'ils devoient faire inceſſamment une grande chaſſe, & qu'elle trembloit que leurs pas ne ſe portaſſent de notre côté. Remplie de cette frayeur, elle nous pria de démolir notre cabane, de façon qu'il n'en reſta aucune marque, & qu'elle nous conduiroit dans un endroit qui étoit reſpectable à ces Sauvages, & dont ils n'oſoient approcher, depuis qu'un orage & des vents affreux avoient inondé & fait périr une partie de leur Nation qui habitoit en ce temps-là dans cet endroit.

Que les Sauvages, pleins de ſuperſtitions, trembloient d'en aborder, & même de prononcer le nom du lieu, dans la crainte que l'eſprit malin, qu'ils accuſoient d'avoir fait périr leurs freres, ne les exterminât.

Ce diſcours me parut trop ſenſé pour n'y pas ſouſcrire; ſur le champ nous démolîmes

notre cabane, & Félide nous ayant joint le lendemain de meilleure heure qu'à l'ordinaire, elle nous conduisit dans l'endroit dont elle nous avoit parlé : c'étoit un vallon, dans lequel couloit une riviere qui se jettoit dans la mer entre deux montagnes escarpées, au pied desquelles il y avoit plusieurs cavernes qui nous servirent de logement. La charmante Félide, satisfaite de nous avoir mis en sûreté, se trouva plus tranquille, & venoit réguliérement tous les jours calmer les ennuis de notre retraite. Les miens étoient extrêmes, mon amour s'étoit augmenté de façon à me faire sentir dans toute son étendue la rigueur de mon sort ; Timante même m'avoit ôté une partie de ma consolation, ayant fait entendre à Félide dans ses leçons cette pudeur sévere qu'une fille doit conserver avec tant d'attention ; & sans lui défendre de m'aimer, il avoit si bien réglé ses actions & ses paroles, qu'elle n'agissoit plus avec moi qu'avec une réserve qui me désespéroit. Je n'osois m'en plaindre à Timante; mais un jour qu'il s'éloigna de nous pour quelque moment, je me jettai aux pieds de Félide, & la regardant avec tout l'amour que je ressentois: d'où vient, belle Félide, lui dis-je, me traitez-vous avec tant de froideur ? la science que vous avez acquise vous a-t-elle fait oublier que je suis le premier homme qui vous ait adorée ? ou vous a-t-elle fait entrevoir en moi quelques défauts qui me rendent indigne de l'amitié que vous me témoigniez lorsque vous ne pouviez vous expliquer ?

Hélas ! me répondit-elle avec une douceur charmante, que je mérite peu vos reproches ! la premiere chose que j'ai apprise a été de vous aimer, & Timante me dit chaque jour que les premieres impressions ne s'effacent jamais ; jugez donc si celle-la, qui m'a été inspirée par la nature, & qui flatte si bien mon cœur, peut se détruire : bien loin que la science m'ait changé, elle m'a fait découvrir en vous mille qualités que je n'y voyois pas, & qui m'attachent à vous pour toute ma vie.

Mais en me faisant connoître ce que vous valez, elle m'a appris aussi à me connoître moi-même ; elle m'a fait voir que ce qui étoit innocent dans la sauvage Félide, deviendroit criminel dans Félide éclairée. Ces noms de pudeur, de gloire & de vertu, dont j'ignorois la force, m'ont ouvert les yeux sur le péril de se livrer à sa tendresse dans un lieu tel que celui-ci ; la facilité d'y succomber a fait naître ma crainte, sans pouvoir diminuer mon amour. Timante m'a appris que je ne dois pas prononcer ce mot ; mais je le dis avec ma premiere innocence, & s'il est plus fort dans ma bouche que dans celle des femmes des autres mondes, il est aussi plus foible par le peu de connoissance que j'ai de tout ce qu'il peut exprimer.

Quoique Félide s'énonçât encore difficilement, elle mêloit tant de graces à sa façon de parler, que le discours prononcé dans le langage le plus pur, n'auroit pas eu le prix

du ſien. Je la remerciai de l'éclairciſſement qu'elle venoit de me donner ; & pour lui faire connoître le caractere de ma paſſion: ſi la premiere choſe que vous avez appriſe, lui dis-je, a été de m'aimer, vous devez vous ſouvenir, adorable Félide, que la premiere que je vous ai témoignée, a été un reſpect qui ne s'eſt point démenti. Si je vous l'ai conſervé quand vous ne ſaviez pas démêler le bien d'avec le mal, & ſi je n'en ſuis point ſorti dans un déſert où votre innocence vous laiſſoit en proie à l'amour le plus ardent, que ne devez-vous pas attendre d'un homme qui vous regarde comme la fille de ſon bienfaiteur, & comme une perſonne que je dois unir pour jamais à mon ſort, ſi le Ciel nous ouvre des voies pour ſortir d'ici ? Ne craignez donc rien, ma chere Félide, de l'homme du monde qui vous reſpecte le plus, quoiqu'il ſoit le plus amoureux. Je ne pus en dire davantage, Timante nous étant venu rejoindre ; mais ſon aimable fille ne me quitta point ſans m'aſſurer d'une tendreſſe inviolable. Il y avoit près de ſix mois que nous étions dans cette triſte ſolitude, & juſques-là Timante n'avoit penſé qu'à y mourir ; mais ſa charmante fille lui donna une forte envie d'en ſortir ; il n'y avoit point de jour qu'il ne montât ou qu'il ne me fit monter ſur les montagnes qui nous faiſoient découvrir bien avant dans la mer, ſans que nous y euſſions encore rien apperçu ; mais un jour que je vis Félide occupée aux inſtructions de

Timante, ma rêverie m'ayant conduit au ſommet d'une de ces montagnes, comme je promenois mes regards auſſi loin que la vue puiſſe s'étendre, je crus voir un vaiſſeau.

La Mer étoit calme, le Ciel étoit ſerein, & les objets pouvoient ſe diſtinguer facilement : je pris des branches d'arbres, je fis des ſignes, on les entendit, & je crus voir qu'on détachoit une chaloupe pour venir à moi. Je ne perdis point de temps, l'eſpoir, la joie & l'amour conduiſant mes pas, je courus à notre caverne, où j'inſtruiſis Félide & Timante de ma découverte ; & ſans leur donner le temps de me répondre, je les conduiſis au bord de la riviere qui ſéparoit les deux montagnes. Nous n'y fumes pas plutôt arrivés qu'ils apperçurent la chaloupe : nous recommençâmes nos ſignes, & ceux de dedans nous ayant vus, la chaloupe gagna la plage avec facilité, & vint aborder où nous étions. Nous n'héſitâmes pas à y entrer : on nous y reçut avec des démonſtrations de joie que nous prîmes à bon augure, & nous rejoignîmes le vaiſſeau.

Tous ceux qui étoient dedans vinrent ſur la proue pour nous voir ; leur étonnement fut ſans égal à la vue de Félide ; ſa beauté, ſa jeuneſſe & ſon habillement extraordinaire attirerent leurs regards & leur admiration : Timante entra le premier, je le ſuivois avec ſa charmante fille. Le Capitaine du vaiſſeau s'avança à nous : mais

avec des marques de la plus grande ſurpriſe. Que vois je, s'écria-t-il en nous abordant! Timante, Cléodon! Ce ſon de voix nous étoit trop familier pour le méconnoitre, & ce fut avec une joie bien ſenſible que nous nous trouvâmes dans les bras d'Agénor. Jamais ſurpriſe n'égala la nôtre, & jamais tendreſſe ne s'exprimât avec de ſemblables tranſports: le vaiſſeau retentiſſoit des tendres noms de frere, de fils & de pere, ſans pouvoir prononcer d'autres paroles. Nous fûmes long-temps à ne témoigner notre ſatisfaction que par nos actions.

Mais enfin Agénor nous ayant fait paſſer dans la chambre de poupe, aprés avoir ordonné que l'on fît voile vers la France, il nous embraſſa encore, & ne pouvant ôter ſes regards de deſſus Félide, il pria Timante de lui apprendre qu'elle aventure l'avoit rendu dépoſitaire du charmant objet qu'il voyoit. Ce généreux frere l'inſtruiſit de tout ce qui lui étoit arrivé. Lorſqu'il eut achevé ſon récis, & qu'il eut appris que celle qui cauſoit ſon admiration étoit fille de Timante, il lui tendit les bras, & rendit graces au Ciel de ce qu'il lui faiſoit trouver dans cette admirable perſonne les moyens de s'unir encore plus étroitement avec un frere ſi cher.

Timante ayant ſatisfait la curioſité d'Agénor: pour moi, lui dit-il, vous pouvez aiſément juger, mon cher Timante, que la ſeule amitié m'a fait être ce que vous me

voyez aujourd'hui ; l'arrivée du second vaisseau, que votre tendresse généreuse avoit chargé de ce que vous aviez de plus précieux, m'ayant annoncé votre retour, je l'attendois avec une impatience qu'il m'est difficile de vous exprimer ; mais n'entendant point parler de vous, & sachant que vous n'étiez plus sur les côtes de Coromandel, je formai le dessein d'acheter un vaisseau & de parcourir les mers jusqu'à ce que je vous eusse trouvé, ou que je susse de vos nouvelles.

Je vous avouerai que Cléodon partageoit vivement l'inquiétude que j'avois de votre sort, & ce fils que je m'étois fait un devoir de sacrifier à la reconnoissance que je vous devois, me revenoit sans cesse à la mémoire, & je ne pouvois m'empêcher de me reprocher de l'avoir exposé aux périls d'un voyage si dangereux.

Votre ami, qui étoit pour lors au Port-Louis, me facilita les moyens de réussir dans mon entreprise : vos bienfaits m'ayant mis en état d'acheter un vaisseau, je le munis de tout ce qui est nécessaire pour un voyage de long cours, & je m'embarquai suivi de beaucoup de personnes qui vouloient passer aux Indes ; mais comme ils y avoient déjà été, & que la seule envie d'être témoins de mes aventures les portoit à me suivre, je leur fis promettre qu'ils ne s'opposeroient point à mon retour en France, en cas que je vous trouvasse avant que d'arriver aux Indes. Ils y consentirent

tous, & jugerent de ne me point abandonner : nous prîmes la route des côtes de Coromandel.

Il y a quatre à cinq mois que nous sommes sur mer, dans l'espace desquels nous avons rencontré plusieurs vaisseaux qui en revenoient, & qui m'ont appris que vous n'y étiez point de retour, & que n'ayant eu nulle de vos nouvelles, on ne doutoit pas que vous n'eussiez péri ; ces discours, qui me furent réitérés, me mirent dans le dernier désespoir. Je ne voulus plus aller aux Indes; j'ordonnai qu'on fît voile au hasard, en parcourant la mer ça & là, sans dessein prémédité, espérant toujours & me flattant que je vous rencontrerois ou périrois dans ma triste recherche. Il n'y a point d'écueils depuis cinq mois que je n'aie fait examiner le plus près qu'il a été possible, & point d'isle abordable dans cette mer où je n'aie descendu pour voir si vous n'y attendiez pas du secours.

Un mois s'est écoulé encore depuis ce temps : je commençois à perdre l'espoir, lorsqu'il y a quatre jours que nous fumes assaillis d'une tempête si furieuse, qu'elle nous porta, malgré nous, dans cette mer. L'orage & les vents ayant cessé, je remarquai hier matin les hautes montagnes que vous venez de quitter; elles exciterent ma curiosité : je consultai le Pilote de mon vaisseau, dont l'habileté m'est connue, il m'assura que ces rochers séparoient de la mer une terre inconnue dont il ignoroit l'entrée. Je fis sur

le champ détacher une chaloupe, avec trois hommes qui me sont dévoués, & leur recommandai de chercher l'abord de cette terre. Je fus obéi, & ils revinrent me rendre compte qu'une riviere, dans laquelle on pouvoit entrer facilement, séparoit les deux hautes montagnes que j'avois vues, & que si je voulois détacher encore quelques chaloupes, avec du monde pour les secourir en cas de péril, ils se faisoient fort d'entrer dans ce pays par cette riviere: nous tînmes conseil, & l'on n'osa hasarder la chose. Cependant un mouvement secret me portant à ne vouloir pas m'éloigner de ce lieu, je fis tourner la proue vis-à-vis ces montagnes, & ne pouvant en ôter mes regards, comme je les examinois ce matin, j'ai cru voir quelque chose sur le sommet de l'une des deux: j'ai fait prendre les lunettes, & m'ayant été certifié qu'on voyoit quelqu'un qui faisoit des signes, j'ai fait partir la chaloupe, avec ordre de ne point revenir sans m'avoir amené ceux qui imploroient notre assistance.

Vous savez le reste, mon cher Timante, continua Agénor; mais vous ne pouvez concevoir l'excès de ma joie en voyant que le Ciel ne m'a conduit ici que pour sauver la vie à tout ce que j'ai de plus cher, & vous rendre par là une partie de ce que je vous dois. Agénor cessa de parler, & nos embrassemens recommencerent.

La charmante Félide instruite que mon pere étoit le frere du sien, lui témoignoit

sa joie & sa tendresse avec des graces qui le charmoient. Après que nous eûmes donné le temps nécessaire à cette heureuse reconnoissance, ceux du vaisseau vinrent féliciter Agénor, & l'assurer qu'ils retourneroient en France bien moins par la force de l'engagement qu'il avoit exigé d'eux que par le desir de partager son bonheur. Tout sembloit favoriser notre retour, le temps, les vents & la mer nous promettoient une navigation tranquille, lorsque nous entendîmes crier aux armes par tout l'équipage.

Nous courûmes sur le tillac, & nous vîmes un vaisseau-corsaire Arabe qui venoit à nous à force de voile : nous étions dans l'impossibilité de l'éviter, ainsi il fallut se résoudre à combattre. Vous jugez bien, Madame, qu'Agénor, Timante & moi sentîmes en ce moment tout ce que l'amour, l'amitié & la tendresse paternelle peuvent inspirer. Agénor étoit résolu de périr plutôt que de perdre ce quil venoit de recouvrer : Timante auroit sacrifié mille vies pour garantir sa fille de l'esclavage, & ces trois personnes m'étoient trop cheres pour que je pusse connoître aucuns dangers que le leur ; des motifs si pressans donnent de la valeur aux moins courageux : ainsi je crois que je puis vous assurer, sans blesser la modestie, que la situation de nos cœurs nous rendoit capables d'affronter une armée.

Agénor & Timante donnerent les ordres nécessaires & nous attendîmes l'ennemi

avec une assurance qui auroit fait trembler tout autre qu'un Corsaire : le feu qui se fit, d'un bord à l'autre, du canon & de la mousqueterie, annonça le combat. Les vaisseaux s'accrocherent, & ce fut alors que les sentimens qui nous occupoient se firent voir dans toute leur étendue ; il n'y eut pas un des nôtres qui n'eût un ennemi redoutable en tête.

Pour moi je m'attachai au Capitaine du vaisseau ennemi, qui se faisoit déjà jour pour passer au nôtre : je le joignis, & me trouvant apparemment digne de son courroux, il se fit entre nous un combat dont je pourrois tirer quelque gloire, si la seule valeur eût animé mon bras: mais les passions dont mon cœur étoit agité par les objets que j'avois à défendre, eurent sans doute plus de part à ma victoire que mon propre courage. Nous nous blessâmes en plusieurs endroits l'un & l'autre ; mais le dernier des coups que je lui portai marqua le dernier instant de sa vie. Il tomba noyé dans son sang ; alors je m'élançai dans son vaisseau, dont il m'avoit si long-temps défendu l'entrée : j'y fus suivi de Timante & d'Agénor, qui de leur côté avoient donné la mort à tous ceux qui s'étoient présentés à eux : nos gens firent aussi tout ce qu'on peut attendre d'amis bons & pleins de zèle.

Nous criâmes main-basse en entrant dans le vaisseau ; mais la mort du Corsaire ayant ôté le courage aux siens, & la plupart étant morts ou blessés, nous ne vîmes que des

gens tremblans & ſoumis, qui nous demandoient la vie en embraſſant nos genoux. Comme la ſeule néceſſité de ſe défendre avoit armé notre bras, & que l'avidité du gain ne l'avoit point conduit, ce ſpectacle n'eut pas de peine à le déſarmer; ainſi ayant arrêté la fureur des nôtres, nous accordâmes la vie & la liberté à tout l'équipage, & rendîmes la derniere à pluſieurs eſclaves que le Corſaire avoit faits dans ſes courſes.

Nous viſitâmes le vaiſſeau, & nous le trouvâmes chargé d'un riche butin. Agénor en diſtribua une partie aux captifs chrétiens, qu'il fit paſſer dans notre bord; il en donna auſſi aux gens du Corſaire, leur laiſſant, avec le vaiſſeau, la liberté de prendre la route qu'ils voudroient. Nous rentrâmes dans le nôtre avec le reſte du butin; il fut aſſez conſidérable pour donner à nos amis des marques eſſentielles de la généroſité de Timante & d'Agénor, & pour les dédommager des frais du pénible voyage. Tandis que mon pere s'occupoit de ce ſoin généreux, & que Timante prenoit celui de faire décharger le vaiſſeau des morts & des mourans, je courus à la chambre de poupe, où l'on avoit contraint Félide à reſter pendant le combat. L'état où je trouvai cettre charmante fille ne ſe peut bien repréſenter. Elle faiſoit ſes efforts pour s'arracher des mains de ceux que l'on avoit commis à ſa garde. Lorſque j'entrai : ah ! mon cher Cléodon, me dit-elle auſſi-tôt qu'elle me vit, eſt-il poſſi-

ble que vous ayez souffert que votre Félide fut renfermée pendant qu'on attaquoit vos jours! Agénor & Timante ont-ils si mauvaise opinion de mon courage pour croire que je n'eusse pas combattu comme eux pour défendre leur vie & la vôtre ? Et ces fleches que j'ai si souvent lancées sur les animaux des sauvages lieux où j'ai reçu le jour, m'auroient-elles moins servi dans une occasion où il s'agissoit de sauver tout ce que j'ai de plus cher.

Félide parloit avec tant de véhémence, que je ne pus l'interrompre, & le plaisir de découvrir dans cet emportement sa tendresse pour moi, joint à tout l'amour qu'elle m'inspira dans ce moment, me causa une si grande émotion, que le sang des blessures que la chaleur du combat m'avoit fait négliger, sortit avec impétuosité, & me fit tomber évanoui aux pieds de cette fille incomparable. Les cris qu'elle fit à cet accident ayant attiré Agénor & Timante, ils me firent revenir, & m'ayant fait panser, ils eurent la satisfaction d'apprendre qu'aucune de mes blessures n'étoit mortelle ; cependant ils instruisirent Félide du succès du combat, & lui firent entendre que l'usage & leur tendresse pour elle ne leur avoient pas permis qu'elle y fût exposée. Agénor fit aborder au port le plus proche pour me donner le temps de me remettre ; je ne fus pas plutôt rétabli que nous nous rembarquâmes. Le reste de notre voyage n'a rien eu de fâcheux & d'extraordinaire : il y a

trois mois que nous arrivâmes à la Rochelle, où Agénor ayant débarqué tout ce que nous avions gagné ſur le Corſaire, il trouva à ſe défaire du vaiſſeau ſans beaucoup de peine. Après nous être repoſés quelques jours, nous en partîmes, & vînmes rendre à ma mere la tranquillité qu'elle avoit perdue depuis mon abſence & le départ d'Agénor.

La vue de Félide fit ſur ſon cœur les impreſſions qui lui ſont ordinaires; & pour avancer mon bonheur elle a pris ſoin de la faire inſtruire avec tant d'exactitude qu'elle ſera baptiſée dans quatre jours, & que notre union doit ſe faire immédiatement après cette cérémonie. Agénor voulant ſe montrer auſſi exact que Timante s'eſt fait voir généreux, lui a rendu un compte fidele des biens qu'il lui avoit envoyés, en le priant d'en faire l'uſage qu'il deſireroit. Timante n'en a voulu qu'une très-petite partie, en a donné une très-forte pour la dot de Félide, & a contraint Agénor de jouir du reſte pour en avantager ſa famille, n'ayant point d'autre ambition que de paſſer ſa vie avec nous. Lorſque toutes ces choſes ont été réglées, Agénor & moi ſommes allés ce matin pour en inſtruire Thélamont; mais ayant appris qu'il venoit de partir avec vous, Madame, pour cet aimable ſéjour, j'ai laiſſé Agenor & Timante accablés d'affaires, & me ſuis chargé de la commiſſion qu'ils m'ont donnée de venir vous joindre ici pour vous aſſurer de

leurs respects, & renouveller avec Thélamont leur ancienne amitié. Comme il ne m'a jamais vu, j'ai été obligé, en le saluant, de lui apprendre qui j'étois, & sa réception n'a point démenti l'opinion qu'a eue Agénor du plaisir que lui feroit ma présence.

Quoique je ne vous eusse jamais vu, dit Thélamont, aussi-tôt que Cléodon eut fini son récit, je vous connoissois beaucoup, & le combat dont vous venez de parler si modestement a fait assez de bruit pour que j'en fusse instruit, & pour m'apprendre que vous joignez une valeur éclatante à mille autres belles qualités. Pour moi, dit Uranie, l'histoire de Cléodon, & la maniere dont il l'a dite, m'a charmée, & je brûle du desir de connoitre & d'embrasser la charmante Félide. En vérité, ajouta Félicie, il faut convenir que rien au monde n'est plus extraordinaire que les aventures de cette belle fille, & que Cléodon ne peut trop aimer une personne que le Ciel semble avoir fait naître pour lui. Chacun convint de ce que dit Félicie, & s'étendit sur la tendresse & la générosité de Timante & d'Agénor, dont les procédés attirerent les louanges de toute la compagnie. Uranie pressa fort Cléodon de rester; mais il s'en excusa, n'étant venu simplement que pour lui rendre ses devoirs & lui apprendre ce qu'il venoit de dire; ainsi quelque instances qu'on lui fit, l'amour le rappellant auprès de Félide, il remonta en carrosse à l'inst-

tant. Thélamont le vit partir avec chagrin ; & lui fit promettre qu'il reviendroit lorsqu'il seroit entiérement heureux.

Comme le récit de Cléodon avoit été long, il ne fut pas plutôt parti qu'on vint avertir qu'on avoit servi.

On se mit à table, & le soupé se passa avec l'aisance & la noble liberté qu'on avoit coutume de ressentir par-tout où commandoit Uranie. Comme les soirées n'étoient pas encore des plus chaudes, la compagnie se rendit au sortir de table dans l'appartement de Florinde & de Camille ; cette aimable fille, qui craignoit que la conversation ne tournât encore sur elle, s'empressa d'y donner un sujet : l'aventure du Matelot avec le crocodile & le tigre, dit-elle, m'a fait souvenir d'un trait de jugement qui, je crois, vous plaira autant qu'à moi.

On commença, continua-t-elle, sous le ministere du Cardinal de Richelieu, à tenir la main à faire sévérement observer les Edits de nos Rois qui défendoient les duels.

Un particulier, nommé Bonneval, fut accusé & convaincu à Lyon de s'être battu en duel ; & le Grand-Prévôt l'ayant condamné à être pendu, on le conduisit à la place de Belle-Cour, où l'exécution devoit se faire. Il étoit prêt de subir la peine, lorsqu'il vit passer un courrier du Cardinal ; le malheureux Bonneval dit aux Officiers de Justice qui le conduisoient, qu'il avoit un secret de la derniere importance à révéler à ce courrier, qu'il prioit qu'on le fît

approcher, qu'il s'agissoit de l'interêt de l'Etat en général, & de la sûreté de son Eminence en particulier. On fit venir le courrier, il lui répéta la même chose; mais il lui dit qu'il ne pouvoit rien déclarer de ce qu'il savoit qu'à son Eminence.

Le courrier lui parla en particulier, & paroissant entrer dans ses raisons, il dit au Grand-Prévôt que cet homme avoit de si grandes choses à révéler qu'il seroit blâmé s'il le faisoit exécuter sans avoir reçu les ordres du premier Ministre, & fit si bien par ses représentations que l'exécution fut suspendue.

Le courrier ne fut pas plutôt arrivé à la Cour qu'il informa le Cardinal de son aventure; ce grand Ministre, qui ne négligeoit rien, donna ses ordres pour faire conduire Bonneval avec soin à Paris.

Il fut mené au Cardinal qui lui demanda ce qu'il avoit à lui dire : Monseigneur, lui répondit-il, pardonnez à ma témérité, si dans le moment qu'on me menoit à la potence j'ai eu la pensée, en voyant votre courrier, d'en imposer au Grand-Prévôt, comptant bien que si je pouvois venir devant votre Eminence, elle obtiendroit ma grace.

Le Cardinal ne put s'empêcher d'admirer la fermeté de cet homme & jugeant du caractere de son esprit par le jugement qu'il avoit conservé dans le péril qu'il avoit couru, il se fit instruire de son affaire, en parla à Louis XIII, & obtint sa grace. Bonneval en liberté fut remercier le Ministre, &

lui dit que lui étant redevable de la vie il vouloit la consacrer à son service ; le Cardinal qui se connoissoit en gens l'éprouva, & s'en servit utilement en plusieurs occasions.

Il faut convenir, dit Uranie, lorsque Camille eut cessé de parler, que voilà un chemin bien extraordinaire pour faire sa fortune, & cela prouve bien de quelle conséquence il est de conserver le jugement & du sang-froid dans tous les temps de la vie.

Cela est sans contredit, ajouta Thélamont; & pour vous convaincre encore plus à quel point la prudence est nécessaire à l'homme, en voici un trait qui a toujours fait mon admiration. Monsieur de la Tremouille étant Général de l'armée que Charles VIII envoya en Bretagne contre le Duc d'Orléans, qui regna depuis sous le nom de Louis XII, surnommé le Pere de la Patrie, & qui pour lors s'étoit retiré en Bretagne avec plusieurs Seigneurs de son parti, qui s'étoient soulevés pour s'opposer au gouvernement de Madame de Bourbon, fut obligé d'en venir avec ce Prince à une affaire décisive.

La bataille se donna à S. Aubin ; la Tremouille fut victorieux, & le Duc d'Orléans fait prisonnier ; mais conservant dans sa victoire la prudence qui ne doit jamais abandonner les grands hommes, il eut tant d'égards pour le Duc d'Orléans, qui le traita toujours avec un respect infini, lui faisant rendre tous les honneurs dûs à un si

grand Prince ; il fut envoyé au château de Loche, où il fut conduit par ſon vainqueur, qui ne ceſſa point d'intercéder pour lui auprès du Roi, & fit ſi bien qu'il obtint ſa liberté, & qu'il commanda dans la guerre de Lombardie.

Il ſembloit que cet habile guerrier prévoyoit qu'il deviendroit ſujet de celui qu'il venoit de combattre & de vaincre, & que la mémoire du jeune Roi, qui mourut quelque-temps après ſans enfans, ne le garantiroit pas de ſon reſſentiment, ainſi que ſe l'imaginerent tous les Courtiſans, qui le crurent perdu ſans reſſource à l'avénement du Duc d'Orléans ; mais ce Prince devenu Roi, récompenſa la modération de la Tremouille par des honneurs & des bienfaits qui tromperent l'attente de ceux qui en avoient jugé autrement ; & lorſqu'on voulut repréſenter à ce bon Roi ce qui s'étoit paſſé entre la Tremouille & lui, il fit cette ſage & mémorable réponſe, *que la modération du vainqueur avoit effacé & mis dans l'oubli les chagrins du vaincu, & que ce n'étoit point au Roi de France à venger les querelles du Duc d'Orléans.* Quelle leçon pour les Rois, les Princes, les Miniſtres, & généralement pour tous les hommes ! Louis XII fut toujours bon, ſage, vaillant, & pendant les douze années de ſon regne, il ne ſe dementit jamais, ſoit dans la proſpérité ou l'adverſité, & mourut adoré de ſes Sujets & des Etrangers.

Si Louis XII, dit alors Uranie, nous don-

ne par ſes bienfaits envers la Tremouille l'idée d'un Prince véritablement ſage ; la modération de la Tremouille nous apprend qu'on ne doit jamais abuſer du pouvoir & du crédit que donnent les grands noms & les grandes actions.

Il eſt vrai, dit Orſame ; mais tous les hommes ne ſont pas fermes de même : il eſt peu de vainqueurs qui euſſent gardé la modération de la Tremouille, & bien des Rois n'auroient peut-être pas été du ſentiment de Louis XII.

Les grandes ames penſent de même, reprit Julie; celles qui ſont formées pour être juſtes, ſuivent les traces les unes des autres ; & quoiqu'il y ait ſouvent de la différence dans la façon de bien faire, il n'y en a point dans les effets.

Mais, continua-t-elle, comme je crois que nous ne pouvons finir notre converſation par un plus beau ſujet, je ſuis d'avis que nous laiſſions Florinde & Camille dans la liberté de faire leurs réflexions, non-ſeulement ſur ce que nous avons dit, mais encore ſur ce que nous aurions à dire.

A ces mots la compagnie prit congé des deux belles couſines, & nos couples heureux furent jouir dans les bras du ſommeil des douceurs d'un repos dont leur tendreſſe mutuelle leur faiſoit goûter les charmes ſans troubles & ſans amertumes.

Fin de la ſeptieme Journée.

HUITIEME JOURNÉE.

URANIE ne fut pas plutôt levée, qu'elle passa à l'appartement de Camille & de Florinde; elle trouva ces deux belles filles avec Julie qui se préparoient à se rendre dans le sien. Thélamont, Orsame & Orophane parurent presque dans ce même instant. Uranie ne voyant point Félicie, engagea la compagnie à lui reprocher sa paresse.

Orophane leur dit qu'elle écrivoit, & les joindroit incessamment : la crainte de l'embarrasser détermina cette aimable société de faire un tour de promenade en l'attendant. On se rendit dans le jardin; c'étoit le commencement du mois de mai, & jamais le printemps n'avoit paru si beau : on fut assez long-temps à vanter les charmes de cette saison, ensuite la conversation tourna sur la grandeur de l'Auteur de la Nature, ne pouvant admirer les effets & les causes sans remonter à leur source divine. Si on faisoit souvent ces sortes de réflexions, dit Uranie, les hommes ne tomberoient jamais dans l'erreur; la justice & l'équité les guideroient éternellement. Quoi ! reprit Orophane, croyez-vous que, pour être équitable & juste, il faille reprendre les choses de si haut ?

N'en doutez point, répondit Thélamont, tous les hommes naissent avec le désir de passer pour justes; ce titre qui nous acquiert

celui d'homme de bien est d'un si grand prix, qu'il n'en est point qui n'en soit jaloux ; cependant la corruption du cœur humain nous éloigne tous les jours par nos actions de cet illustre avantage ; celui qui veut y parvenir doit faire une exacte attention sur lui-même, en cherchant en soi ce germe de justice que la Providence a mis en nous, & qui se trouve étouffé par nos passions.

Celui qui n'apprend rien sur autrui, qui rend à chacun l'honneur qui lui appartient, qui pese bien les degrés & les mérites des personnes, qui reconnoît avec exactitude un service ou un plaisir reçu, & qui marque dans sa conduite une profession de vérité & de bonne foi, se peut dire juste.

Au contraire, celui qui, sous quelque couleur que ce puisse être, dépouille son ami ou son adversaire de ses facultés, qui nuit malicieusement aux commodités ou à la réputation d'autrui, qui ne donne que par passion, ou qui refuse par ingratitude, & qui peint & donne les couleurs du vice aux choses les plus innocentes, empoisonne les actions & les paroles les plus pures : quelque mérite qu'il puisse avoir d'ailleurs, il ne peut jamais passer pour un homme juste ; vainement il voudroit se parer du titre de sincere, il est bientôt démasqué, haï, méprisé, & tout-à-fait délaissé.

Je ne vous fais ici le contraste des vertus & des vices, que pour vous prouver qu'on ne peut acquérir les unes qu'en remontant

montant à la Divinité, & que nous ne tombons dans les autres que par le penchant que nous avons à nous en détourner ; la vertu doit paroître volontairement dans toutes nos actions, régler & façonner nos intentions, de maniere qu'il ne puiſſe jamais nous être reproché d'avoir fait ni voulu faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît ; cette regle ancienne, qui a été dans la bouche des Chrétiens, des Juifs & des Païens, eſt la premiere forme & le modele de la droiture & de la bonté.

Les Rois, les Princes, les Sujets, les Grands & les petits peuvent prendre delà les véritables préceptes & les enſeignemens néceſſaires pour devenir ou perſévérer dans la juſtice. Lorſque les Hébreux vouloient décrire un homme de bien, éloigné de tout vice, ils diſoient, *un tel eſt juſte*, & y ajoutoient, *& craignant Dieu*, comme voulant ſignifier que de nous-mêmes nous ne pouvons être ſi parfaitement juſtes ; mais que nous élevant à notre premier Etre, & nous échauffant des choſes divines, ce rayon de notre ame ayant pénétré juſqu'à lui, ſe réfléchit ſur nous-mêmes, & y apporte une impreſſion de l'Image céleſte, qui n'eſt autre choſe que la juſtice & la bonté.

Le Païen qui le premier aſſit Thémis auprès de Jupiter, a voulu nous figurer parlà que la ſource de cette vertu eſt dans le Ciel, d'où elle découle en nous lorſque nous ſommes religieux admirateurs de ſon eſſence ; ainſi donc je ſoutiens que le pre-

mier point de la justice consiste dans la religion qui est une façon de rendre à Dieu les hommages que nous lui devons, en lui faisant un humble sacrifice de nos vœux & de nos prieres ; & que, sans la religion, nous sommes incapables de nous élever à ce premier Moteur, qui seul doit être le centre où nous devons adresser nos vœux, & le motif de toutes nos réflexions.

Je n'aurois jamais cru, dit alors Orophane, que les observations que nous venons de faire sur les effets & la beauté de la nature, nous eussent procuré un discours si éloquent & si sensé ; & j'avoue que je serois curieux de pouvoir trouver une matiere sur laquelle Thélamont ne pût avoir occasion de dire de si belles choses. Il seroit difficile, répondit Julie en riant de l'idée d'Orophane, de le mettre en défaut, & je crois que sur le sujet le plus simple, il trouveroit le moyen de nous instruire & de nous amuser.

Voilà justement celui qui me fait taire, répondit-il sur le même ton ; & si vous continuez, je ne parlerai plus que vous ne m'en priez bien fort. Nous y perdrions trop, dit Orfame, & sans vouloir continuer les louanges qui vous blessent, je vous prie, au nom de toute la compagnie, de nous faire toujours part de vos idées.

Pour moi, dit Florinde, qui me contente du plaisir que je sens sans l'exhaler en paroles, je ne m'expliquerai sur celui que Thélamont m'a fait qu'en disant que je suis de son sentiment, & que je trouve que la religion est

absolument nécessaire pour former & perfectionner l'homme.

Cependant, dit Camille, les diverses Ordonnances que font les hommes pour servir Dieu en telle ou telle maniere, ne produisent pas toujours l'effet qu'on en devroit espérer, & sont souvent une occasion à la dépravation, parce qu'il semble qu'ayant satisfait à l'apparence extérieure, ils se sont bien acquités de leur devoir. C'est une erreur, dit Uranie, des plus dangereuses, & qui nous conduit absolument dans le désordre, Dieu voulant que nous imitions sa justice & sa bonté, & qu'à son exemple la miséricorde précede toujours nos actions; car enfin, si nous nous écartons de cette voie, & ne faisons notre devoir que par les considérations humaines, nous tombons dans la superstition & faisons absolument le contraire de notre confession de foi : & il arrive par-là, qu'avec une grande dévotion en apparence, nous ne sommes rien moins que dévots, & qu'en pensant faire & soutenir le bien, nous faisons le mal. Cela ne seroit pas ainsi, reprit Thélamont, si nos pensées étoient véritablement religieuses; ce qui seroit facile à voir en réfléchissant sur nous-mêmes, où nous trouverions, comme je vous l'ai déjà dit, ce principe de justice & de bonté qui doit guider toutes nos actions; mais il est vrai que les hommes font une espece de métier de la religion, & une coutume de ne s'examiner que par les seuls termes des loix humaines; & je vais vous prouver cela par un exemple singulier.

L'Empereur Charles-Quint fit tuer sur le Pô les Seigneurs de Frégose & de Rangon, parce qu'ils alloient négocier une alliance contre lui à la porte, de la part de François I, Roi de France : on a dit, pour justifier cette cruelle action, que les Canons & les Décrets défendent aux Chrétiens toutes sortes d'alliances avec les Infideles, & qu'ainsi l'on ne devoit pas garder à de tels Ambassadeurs le respect & le droit des gens attachés à leur caractere.

Si Charles-Quint en ce moment eût élevé ses pensées jusqu'à la Divinité, il eût retrouvé en lui des raisons assez fortes pour ne point commettre un pareil homicide & une semblable trahison contre des personnes revêtues d'un caractere sacré, même parmi les Nations les plus barbares, & si le Pape Alexandre VI eût eu les mêmes attentions, on n'auroit pas traité si cruellement le malheureux Sisime, frere de Bajazet, qui, fuyant la fureur d'un Mahométan, ne trouva au milieu des premieres personnes de la Chrétienté rien moins que le Christianisme. Je pourrois vous donner mille autres exemples pour vous prouver que ce n'est que faute de songer à Dieu, & de réfléchir sur soi-même, que l'homme tombe dans l'erreur, dans la cruauté, & delà dans toutes sortes de vices.

A peine Thélamont eut-il cessé de parler, que Félicie parut : vous venez très-à-propos, ma chere Félicie, lui dit Orophane, pour empêcher les louanges que nous étions

tous prêts à donner à Thélamont, & sa modestie vous doit quelque reconnoissance.

Il pourroit bien ne m'être pas si obligé que vous pensez, répondit-elle, après avoir reçu les amitiés de la compagnie, & je me veux tant du mal de n'avoir pas été témoin de ce qu'il a dit, que je ne sais ce qui me tient de ne le pas faire recommencer; mais, comme je veux ménager la peine que vous lui donnez de vous instruire, j'aime mieux vous laisser suivre votre conversation, & prendre part, en l'écoutant, à l'admiration qu'il vous donne.

Les sujets de nos entretiens sont des récits si peu suivis, dit Uranie, qu'il seroit sans doute difficile de les continuer sur la même matiere. La diversité, répondit Camille, en fait l'agrément, & donne à connoître l'étendue du génie de ceux qui parlent, & je crois que l'on courroit risque de s'ennuyer, s'il ne falloit jamais quitter son sujet de vue, & ne terminer la conversation que parce qu'on l'auroit épuisée.

Ah ! dit Florinde, ne craignez pas qu'elle tarisse ici, tout nous sert de Bibliotheque ; & quoique je ne prétende pas approcher de l'esprit qui regne dans cette compagnie, je ne puis me dispenser de remarquer qu'une bataille qui nous occupe un moment, nous fournit mille autres réflexions morales & solides. Pour moi, continua Orsame, je ne me lasse point de ces sortes d'entretiens, ils satisfont mon cœur & mon esprit ; mais je trouve Thélamont si fort universel, que je

regrete ſouvent, en l'écoutant, qu'il ne ſoit pas à la tête de quelque république ; & il me ſemble qu'un mérite, comme le ſien, ne devroit pas être enſéveli dans les voiles d'une vie unie & philoſophe.

Ce ne ſont pas toujours les plus grands eſprits qui ſont les plus propres au Gouvernement, dit Orophane ; Thucidides eſt de l'opinion que ceux qui nous paroiſſent les plus peſans, qui vont pied à pied, ſans s'écarter du ſentier que la raiſon leur trace, adminiſtrent mieux les affaires de la République que les eſprits aigus qui veulent briller par-tout, aiment qu'on les écoute, & ſe laiſſent pénétrer facilement; foibleſſe dont leurs ennemis profitent infailliblement à leur préjudice : c'eſt ce qui a donné lieu à cet ancien proverbe, *le trop d'eſprit eſt à charge*.

Les hommes de ce caractere ne ſont jamais en repos; toujours agités de leurs idées, ils ne regardent qu'avec mépris les choſes communes, & ne peuvent preſcrire de bornes à leurs vaſtes projets ; ils veulent ſavoir la raiſon de la raiſon ; ils cherchent le plus & le mieux, & il arrive ſouvent qu'en faiſant toutes ces recherches, ils renverſent les Etats, & les ruinent de fond en comble.

Au lieu qu'un génie moins ſubtil ſe contente qu'un autre invente pour lui, & n'a point d'autre ambition que de ſuivre & imiter les regles que les Anciens lui ont preſcrites, &, ſans rien innover & négliger, mene les affaires à bon port ; les Eſprits vifs & bouillans n'ont pas plutôt conçu un deſſein

qu'ils ne ceſſent point de le pourſuivre ; les difficultés ne font que les irriter, la raiſon leur devient inutile, & ils ne s'apperçoivent de leur erreur que dans le moment qu'ils ſe précipitent, ou qu'ils échoient ; ils ne ſont pas propres aux expéditions haſardeuſes; ils ſe précipitent avant d'examiner l'état des choſes ; ils ne ſavent rien celer ; & par conſéquent ils ſont incapables d'exercer des commiſſions délicates, où il eſt queſtion d'excuſer ou de réparer, de gagner ou de temporiſer, ni de traiter avec une Puiſſance qui tient le haut bout ; encore moins ſont-ils propres à être envoyés pour appaiſer un Pays troublé par quelque ſédition, ou nouvellement conquis, attendu que ce qui n'eſt pas encore bien aſſuré eſt facilement ému, & que les choſes émues ſont bientôt dans une agitation terrible, qui peut faire tomber un Etat dans les derniers malheurs,

Combien de Miniſtres de ce caractere ont-ils engagé leurs Maîtres dans des affaires qui leur paroiſſoient aiſées, & dont l'exécution s'eſt trouvée impoſſible ? témoins celles du dernier Roi de Suede : les Eſpagnols traitant avec les Hollandois ne pouvoient ſouffrir leurs lenteurs, ces gens peſans ne parlant que par monoſyllabes ; mais ils alloient à leurs fins, & ils parvinrent ſi bien dans la ſuite, qu'ils obtinrent toutes les conditions avantageuſes qu'ils déſiroient pour l'établiſſement de leur République.

Les Athéniens & les Florentins, par leur

vivacité & par leur peu de réflexion, ont changé leur Gouvernement, ce qui les a entraînés dans la ruine; au contraire, examinons la République des Suisses & des Vénitiens, & nous verrons un Gouvernement fondé sur des principes certains, qui les ont maintenus dans la grandeur & la sûreté dont ils jouissent depuis tant de siecles.

Voilà, dit alors Thélamont, m'ôter très-spirituellement le Gouvernement qu'Orsame vouloit me donner. Comme les fleurs, les fruits & les productions de la terre, répondit Orophane, vous donnent occasion de débiter la plus belle morale du monde, le discours d'Orsame a fait naître ce que je viens de dire, sans avoir nul dessein d'attaquer qui que ce soit en particulier, mais tous les hommes en général, puisque personne ne les connoît mieux que moi.

Ah! mon cher Orophane, interrompit Thélamont, ne vous justifiez point, tout ce que vous venez de dire est juste, & je vous avoue que je préfere avec joie ma philosophie à ces emplois brillans & flatteurs, qui nous portent souvent à méconnoître les autres, en nous méconnoissant nous-mêmes. Il est fort aisé, dit Camille avec son enjouement ordinaire, d'être Philosophe, & content de son état, quand on possede Uranie, & je ne vois pas que ce soit un grand effort à quiconque peut passer ses jours tranquillement avec ce qu'on aime.

Je vous assure, charmante Camille, répondit-il, que j'en fais aussi tout mon bon-

heur, & qu'Uranie me tient lieu de ce que les hommes chérissent le plus. Pour moi, dit Uranie, je me trouve très-heureuse que Thélamont soit né sans ambition, puisque s'il eût monté aux choses ou son génie l'eût pu conduire, le Ciel ne m'eût peut-être pas destinée pour lui. Mais depuis quand, dit Julie, l'aimable Camille est-elle persuadée de la parfaite félicité que l'on goûte avec ce qu'on aime? Vous l'allez savoir, interrompit Florinde, & j'apperçois des objets qui vont malgré elle vous découvrir les secrets de son cœur: ce discours fit tourner la compagnie du côté où Florinde avoit les yeux attachés en parlant ainsi, & elle vit que Célimene s'avançoit à elle, suivie d'une Dame & d'un Cavalier qui lui étoient inconnus; mais que la joie quise répandit sur le visage de Camille lui découvrit qu'elle les connoissoit. Uranie & Thélamont furent au-devant de Célimene, qui, après les premieres civilités, leur présenta la Dame & le Cavalier: voilà, leur dit elle, deux personnes qui méritent d'être admises dans votre aimable société, & vous aimez trop Camille, ajouta-t-elle en la voyant s'avancer, pour refuser votre amitié à des objets qui lui sont si chers. Ces paroles furent interrompues par les marques de tendresse que se donnerent réciproquement la Dame, le Cavalier, Florinde & Camille. Je veux bien du mal à Camille, dit alors Uranie, de ne m'avoir pas prévenue sur le plaisir que je reçois, & je lis dans ses yeux des choses qui

me font croire qu'elle m'en a caché de très-intéressantes. Elle n'est peut-être pas si coupable que vous pensez, reprit Célimene ; elle ignoroit que je fusse amie d'Orphise, & que je connusse Alphonse, son fils, dit-elle en les montrant l'un & l'autre ; ainsi elle doit être aussi surprise de nous voir ensemble.

Pour Alphonse, je sais qu'elle ne l'attendoit pas si-tôt, &, de l'humeur dont vous la connoissez, il n'est pas surprenant qu'elle vous ait caché jusqu'à son retour, que vous voyez en lui le vainqueur de cette liberté dont elle faisoit tant de cas.

C'est nous apprendre beaucoup de choses en peu de mots, dit Orophane, & je sens que l'estime que la vue d'Alphonse m'a d'abord inspirée, s'augmente de la moitié par le plaisir que me donne la défaite de l'aimable Camille.

Si pour acquérir l'estime dont vous me flattez, répondit Alphonse, il ne faut avoir que beaucoup d'amour, je puis me vanter de la mériter; mais souffrez que je m'oppose au titre qu'on me donne de vainqueur de l'adorable Camille ; je suis le seul vaincu, & si j'ai quelque droit sur la liberté qu'elle a défendue si long-temps, je ne le dois qu'à la victoire que ses charmes ont remportée sur moi. Il prononça ces paroles avec tant de grace, que la compagnie ne put lui refuser son admiration ; sa personne l'avoit d'abord attirée, & son esprit l'augmenta. Alphonse étoit grand, bien fait, la taille libre & fine, la jambe très-belle, les yeux bleus,

vifs & tendres, la phyſionomie ſpirituelle, & les plus beaux cheveux du monde, de couleur cendrée, & dont les boucles flottantes juſqu'au défaut de ſa taille achevoient de le rendre un vrai & aimable cavalier.

Comme la converſation avoit été pouſſée loin avant l'arrivée de Célimene, le dîné fut ſervi preſque auſſi-tôt. On ſe mit à table, le repas fut long & agréable; Camille & Alphonſe firent une bonne partie de l'agrément qu'on y vit briller. Alphonſe y fit paroître tant d'eſprit & de ſageſſe qu'Uranie prit pour lui l'eſtime qu'on ne peut refuſer à la vertu.

Au ſortir de table, on paſſa dans le cabinet des livres, où chacun ayant pris ſa place, Uranie pria Camille de ſouffrir qu'Orphiſe apprît à la compagnie par quel bonheur Alphonſe avoit été connu d'elle.

Ce n'eſt pas à moi, répondit Orphiſe, à vous faire ce récit, les aventures de Camille ont trop intéreſſé Florinde pour la priver du plaiſir de vous les raconter; perſonne ne peut vous dire mieux qu'elle les ſentimens de Camille, & en ſon particulier elle en a eu de ſi extraordinaires ſur tout ce qui s'eſt paſſé, que nous ſerions fort embarraſſés à vous les expliquer.

Je conſens, dit Camille, que Florinde faſſe part à la compagnie de tout ce qui me regarde; mais je la conjure de permettre que je n'en ſois pas témoin : & ſi j'ai quelque pouvoir ſur Alphonſe, il nous ſuivra,

Célimene & moi, pour admirer avec Orphise la retraite d'Uranie.

Je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre, répondit Alphonse; & quoique vous vouliez me priver du plaisir de connoître vos plus secretes pensées en écoutant le récit de Florinde, je veux vous témoigner par ce sacrifice le respect que je conserverai éternellement pour vos moindres désirs. Il faut, dit alors Célimene, que Camille me croie bien instruite de ses affaires puisqu'elle m'exclut de la compagnie. Elle ne doit point en douter, reprit Thélamont, puisque vous êtes amie d'Orphise, & qu'elle est mere d'Alphonse.

En vérité, dit Julie, nous passons le temps en paroles inutiles, & je conçois la curiosité de tout le monde par la mienne. J'avoue, ajouta Félicie, que voici la premiere fois que j'ai souhaité l'absence de Camille. Il faut vous satisfaire, dit Orphise en se levant, & j'ai trop d'intérêt à voir Uranie approuver le choix de Camille, pour retarder l'envie qu'elle a d'apprendre son sort: à ces mots, ayant pris Célimene sous le bras, elle fit signe à son fils de la suivre; Alphonse donna la main à Camille, qui pria Florinde, en sortant, de la ménager, en cachant une partie de ses foiblesses. Cette belle fille ne put s'empêcher de sourire de la crainte de son amie, qui ne fut pas plutôt éloignée qu'on la pressa de prendre la parole, sur tout Uranie qui brûloit d'apprendre de quelle façon Camille avoit laissé toucher

ſon cœur, jugeant bien qu'il falloit qu'il y eût eu quelque choſe d'extraordinaire pour l'avoir engagée à ſe lier d'une chaîne qu'elle n'avoit jamais trouvée aimable que pour les autres. Florinde ayant vu que la compagnie lui prêtoit un ſilence qui marquoit l'envie qu'on avoit de l'entendre, prit la parole en ces termes, en s'adreſſant à Uranie.



HISTOIRE DE CAMILLE.

QUoique l'hiſtoire de Camille ne ſoit pas remplie de ces évenemens extraordinaires qui tiennent l'eſprit & le cœur dans une continuelle attention, elle ne laiſſe pas d'en avoir d'aſſez ſinguliers pour intéreſſer l'un & l'autre. Perſonne de la compagnie n'ignore le caractere de cette aimable fille, & vous connoiſſez parfaitement qu'elle joint à un eſprit vif, brillant, orné & délicat, un enjouement qui paroît lui ôter la ſolidité que demande un véritable engagement. L'amitié qui m'unit avec elle m'a ſouvent fait trouver étrange qu'elle voulût paſſer ſa vie dans une liberté qui ne laiſſe pas de devenir à charge dans la ſuite des temps; mais lorſque je la mettois ſur cet article, & que je la preſſois de choiſir un époux dans un grand nombre de prétendans qui ſe préſentoient chaque jour, elle ne me répondoit qu'en me reprochant le déſir que je paroiſſois lui montrer de me ſé-

parer d'elle ; & comme je remarquai qu'elle prenoit véritablement mes conseils sur ce ton-là, je résolus de ne lui en plus parler. Ce fut avec ces sentimens, & après avoir pris cette résolution, que vous nous amenâtes ici l'été passé ; les plaisirs que nous goûtâmes avec vous dans cet aimable lieu firent encore plus chérir à Camille les douceurs de la liberté dont elle jouissoit.

Je lui faisois quelquefois envisager les charmes de votre union avec Thélamont, ceux de Félicie & d'Orophane ; & les aventures d'Orsame & de Julie me fournirent aussi de quoi lui exagérer la satisfaction de se voir tendrement aimée de ce qu'on aime ; mais toutes mes réflexions ne frappoient que l'amitié qu'elle avoit pour eux, sans lui faire concevoir rien au-delà qui la pût toucher particuliérement.

Nous partîmes & nous revînmes à Paris pour être témoins de votre félicité ; mais les sérieuses affaires qui vous occuperent une partie de l'hiver, nous ayant privées du plaisir de vous voir aussi souvent qu'à l'ordinaire, & l'humeur de Camille ne lui permettant pas de donner son attention à rien de trop grave, je fus obligée de la suivre dans les divertissemens qu'elle cherchoit à se procurer. Nous avions souvent pour compagne de nos amusemens une veuve d'un mérite distingué, nommée Orphise, belle, riche & d'une grande vertu : je dis belle, parce qu'elle conserve la fraîcheur de la jeunesse dans un âge qui ne laisse pas que d'être avancé.

Cette Dame n'a point toute famille & pour héritiers d'un grand bien qu'un fils & une fille qu'elle aime d'une tendresse extrême : son fils étoit alors en Italie, où la curiosité & le désir de voyager l'avoit conduit après avoir fait la plus belle partie de l'Europe ; & sa fille étoit dans un couvent, dont elle devoit la faire sortir, pour prendre sa part des plaisirs que l'hiver amene dans notre grande & belle ville.

Je m'étois souvent entretenue avec Orphise de l'indifférence de Camille, étant extrêmement touchée qu'elle ne voulût entendre à nul établissement. Si son cœur étoit touché, me disoit Orphise, elle penseroit bientôt différemment, & je suis persuadée que ce n'est point un effet de son tempérament ni de l'amour qu'elle a pour la liberté, & que cela ne vient que parce qu'elle n'a pas encore trouvé d'objet qui sympathise avec elle.

Nous recommencions quelquefois cette conversation devant Camille, qui traitoit nos idées d'erreurs, & qui faisoit gloire de son insensibilité : nous avions passé quelques jours dans cette dispute, lorsqu'Orphise nous dit que sa fille arriveroit le lendemain, & qu'elle nous prioit de la mettre de toutes nos parties, n'ayant envie de la produire dans le monde qu'avec la réserve que demande la véritable sagesse ; & que n'étant plus d'un âge à prendre de certains amusemens, elle ne pouvoit confier Alphonsine, sa fille, à des personnes qui fussent mieux

accorder le monde & la vertu. Nous reçumes ce compliment comme nous le devions, & l'aſſurâmes du ſoin extrême que nous prendrions de divertir ſon aimable fille. Mais au moins, charmante Camille, dit Orphiſe, n'allez pas garder votre inſenſibilité pour Alphonſine : elle eſt gaie, mais elle eſt tendre ; & comme je ſuis très-aſſurée qu'elle vous aimera, je ſerois vivement touchée que vous euſſiez de l'indifférence pour elle. Ah ! répondit Camille en riant, ne doutez point que je ne l'aime : je ne garde mon cœur que des embûches de l'amour ; mais pour l'amitié, je l'y livre tout entier.

Nous verrons cela, dit Orphiſe ; ma fille arrive demain, & lorſqu'elle ſera en état de paroître, j'irai l'expoſer aux traits de cette amitié que vous vous vantez de ſi bien reſſentir. Nous attendîmes avec impatience l'arrivée d'Alphonſine ; mais particuliérement Camille, qui pendant trois jours que nous fûmes ſans voir Orphiſe, ne ceſſoit de me dire qu'elle ſouhaitoit & en même-temps craignoit la vue de cette nouvelle amie.

Je ne ſais, me diſoit elle plaiſamment, ce qui ſe paſſe dans mon cœur ; mais il ſemble que cette Alphonſine me préſage quelque grand malheur, ou quelque grand plaiſir ; je déſire la connoître, & cependant je l'appréhende : cette contrariété de ſentimens me fait croire qu'elle eſt belle ; & que ne pouvant m'empêcher de lui rendre juſtice je ne laiſſerai pas d'en être jalouſe. Votre

caractere, lui répondis-je, ne vous porte pas à envier les charmes de personne, & je serois extrêmement surprise si vous veniez à changer. De plus, de quoi pourriez-vous être jalouse? vous ne devez pas ignorer que vos attraits ne peuvent guerre être effacés; & comme vous n'avez point le cœur d'un amant à conserver, vous ne devez pas craindre non plus qu'Alphonsine vous enleve celui dont vous avez fait choix.

Vous me reprochez sans cesse mon indifférence, me répondit-elle; mais, ma chere Florinde, il n'est pas nécessaire à une femme d'avoir un objet aimé pour chercher à plaire, & l'on peut être jalouse d'une autre sans avoir de l'amour. La préférence des appas nous pique toujours, & j'avoue que je serois fâchée qu'Alphonsine me fît remarquer en moi un défaut que je blâme dans toutes les femmes.

C'étoit dans de semblables entretiens que nous coulions le temps où nous devions voir la fille d'Orphise. Nous passâmes ainsi quatre jours, & nous commençions à nous plaindre d'elle, lorsque nous la vîmes arriver avec une personne dont l'air, la taille & la beauté attirerent toute notre attention. Voilà, nous dit Orphise en nous embrassant, cette fille si long-temps attendue; je vous la présente & vous la livre, dit-elle à Camille, & j'espere que vous ne la trouverez pas indigne de votre tendresse. A ces mots Camille s'avançant la premiere, embrassa Alphonsine; je l'embrassai à mon

rour, & me tournant devers Camille pour lui faire la guerre ſur ſon empreſſement, je remarquai ſur ſon viſage un trouble qui me parut extraordinaire, ce qui m'empêcha de ſuivre mon intention. Je ſais, dit alors Alphonſine, de quelle façon la tendreſſe maternelle s'eſt expliquée avec vous ſur mon chapitre; mais je puis vous aſſurer que Madame, dit-elle en parlant d'Orphiſe, m'a fait un portrait ſi avantageux de l'aimable Florinde & de la charmante Camille, que je n'ai pu leur refuſer mon cœur avant que de les avoir vues; jugez ſi en les voyant il peut être en mon pouvoir de démentir la prévention. En prononçant ces paroles, Alphonſine attacha ſes yeux ſur Camille, qui ſe croyant dans l'obligation de répondre, le fit avec tout l'eſprit dont elle eſt capable; mais avec une certaine contrainte qui, malgré mon humeur ſérieuſe, me divertit au point d'en rire avec éclat.

Camille comprit aiſément le ſujet de cette ſaillie, & ne voulant pas en faire un myſtere à Orphiſe, elle l'inſtruiſit de la converſation que nous avions eue la veille. Vous voyez bien, ajouta-t-elle, que j'avois raiſon de craindre la vue d'Alphonſine, puiſque ſa beauté m'a cauſé un embarras dont Florinde s'eſt apperçue; cependant je puis vous aſſurer que je ſens parfaitement que ce n'eſt point une jalouſie de beauté qui trouble mon ame, quoique celle d'Alphonſine ſoit très-capable d'en donner.

Comme je connois le peu que valent mes

charmes, répondit Alphonſine, & que mon cœur ſent tout le pouvoir des vôtres, je ſuis fort aſſurée que vous ne me porterez jamais d'envie. Mais, charmante Camille, continua-t-elle avec un ſouris qui ſembloit cacher quelque myſtere, s'il m'eſt permis de vous dire mon ſentiment ſur l'embarras que ma vue vous a cauſé, je crois qu'il n'eſt qu'un preſſentiment de l'amitié que vous aurez pour moi, & que votre cœur, peu accoutumé à reſſentir une forte tendreſſe, ſe trouble par avance de la vivacité de celle que vous m'inſpirez, & que vous partagerez certainement.

Cela pourroit être, dit Camille, & je trouve un tel rapport de votre eſprit au mien, que je commence à croire que vous me deviendrez infiniment chere. Enfin, continua Florinde, cette premiere entrevue fut ſoutenue de mille traits pleins d'eſprit & de feu. Orphiſe nous pria d'être quelques jours ſans mener Alphonſine nulle part, pour des raiſons qu'elle nous promit de nous dire inceſſamment; mais qu'il lui étoit de conſéquence qu'elle ne fût vue de perſonne pendant quelque temps.

Après cela elle prit congé de nous, ayant des affaires qui l'appelloient ailleurs, & nous laiſſa Alphonſine. Nous paſſâmes la journée avec cette belle fille, qui, malgré l'eſtime qu'elle me faiſoit paroître, témoignoit un attachement particulier à Camille; & quoiqu'elle affectât un grand air de modeſtie, elle tenoit des diſcours ſi tendres, que je

ne pouvois m'empêcher d'être ſurpriſe qu'une perſonne qu'on diſoit élevée dans un Cloître, expliquât ſi facilement & ſi vivement ſes ſentimens.

Pendant que je m'occupois de ces réflexions, Camille & elle ſe faiſoient mille proteſtations d'amitié, & l'on n'en vit jamais une ſi tendre, & formée en ſi peu de temps. Alphonſine nous dit que ſa mere ne l'avoit fait revenir que dans le deſſein de la marier ; qu'elle n'avoit point eu d'abord de répugnance à cet engagement ; mais, continua-elle, j'ai bien changé de ſentimens depuis deux heures ; la charmante Camille me rend odieux tout ce qui n'eſt point elle ; & je ſens qu'Orphiſe me fera mourir ſi elle me contraint à un hymen qui doit m'éloigner d'elle pour jamais. Comment, s'écria Camille ! quitterez-vous ce pays par ce mariage ? Sans doute, répondit Alphonſine, celui qu'elle me deſtine eſt obligé de reſter en Province, & par conſéquent j'y ſerois contrainte auſſi ; & je vous conjure, lui dit-elle en ſe mettant à ſes genoux & en lui baiſant les mains, de détourner Orphiſe d'un deſſein qui eſt ſi contraire à l'extrême tendreſſe que je ſens pour vous.

Camille la releva, l'embraſſa cent fois, & l'aſſura qu'elle n'y épargneroit rien, y étant auſſi intéreſſée qu'elle. Je vous avoue que tous ces diſcours m'étonnoient & me mettoient hors de moi. Orphiſe nous vint rejoindre ſur le ſoir, & trouva encore les

deux nouvelles amiesdans l'enthousiasme de leur tendresse ; & après être restée quelque temps avec nous, elle nous pria d'aller souper chez elle ; nous y consentimes avec plaisir. Dans l'intervalle qu'il y avoit pour se mettre à table, Orphise commanda à sa fille de prendre une basse-de-viole : elle le fit. On ne fut jamais plus surpris que nous le fûmes, Camille & moi, d'entendre chanter Alphonsine en s'accompagnant avec une grace & une netteté merveilleuse.

Elle ne chanta que des airs extrêmement tendres, & ses yeux & toutes ses actions exprimoient si parfaitement ce qu'elle disoit, que Camille en fut presque saisie, & sentit, pour la premiere fois de sa vie, que s'il y avoit eu un homme du mérite d'Alphonsine, son cœur n'auroit pas conservé si long-temps sa liberté. Orphise étoit fortement attentive au langage muet qui se faisoit entre Camille & sa fille, & je l'étois à toutes les actions d'Orphise, cherchant à y démêler ce que je ne pouvois comprendre.

Les deux amies étoient si occupées d'elles-mêmes qu'elles ne s'apperçoivent pas de notre attention, & qu'il sembloit qu'elles se crussent seules dans l'Univers. Enfin, lasse de mes observations, je résolus de prendre ma part du plaisir que nous procuroient les talens d'Alphonsine, remettant à m'éclaircir dans un autre temps. Je lui donnai les louanges qu'elle méritoit : & Camille croyant que les paroles n'étoient pas assez

fortes pour exprimer ce qu'elle lui avoit inſpiré, les accompagnoit des careſſes les plus tendres, auxquelles la belle Alphonſine répondoit avec des tranſports de reconnoiſſance qui me fi ent croire, malgré moi, qu'elle n'imiteroit pas la vertu de ſa mere.

On ſe mit à table. Alphonſine rendit le repas des plus agréables par la vivacité de ſon eſprit, & par mille choſes fines & délicates qu'elle dit à Camille. Orphiſe lui marqua pluſieurs fois la joie qu'elle avoit de voir l'amitié qu'elle prenoit pour ſa fille. Camille ſaiſit cette occaſion pour lui parler du peu de goût qu'Alphonſine paroiſſoit avoir pour l'hymen qu'elle lui préparoit, & elle lui fit ſentir agréablement qu'il étoit bien inutile de les engager à s'aimer l'une & l'autre ſi elle avoit deſſein de les ſéparer.

Orphiſe reçut ce petit reproche avec plaiſir. Alphonſine, lui dit-elle, m'eſt trop chere pour la contraindre; ma parole n'eſt point donnée, ce n'eſt qu'une idée qui m'étoit venue en cas qu'elle y conſentît, & elle me doit la juſtice de croire que je n'uſerai jamais de mon autorité pour la marier, puiſque je ne l'ai ſeulement pas voulu gêner ſur la ſimple amitié. Et pour vous prouver cette vérité, je vous avouérai ingénument que lorſqu'elle arriva, je lui déclarai que ne pouvant entiérement me charger de ſa conduite, j'avois réſolu de la mettre près de vous: & comme elle me parut affligée de mon deſ-

ſein, je lui peignis avec ſoin l'agrément qu'elle auroit avec vous deux, & la priai de ſe conformer quelques jours à ma volonté, & que je lui promettois de ne la point contraindre, ſi elle étoit aſſez déraiſonnable pour ne ſe pas plaire avec des perſonnes ſi dignes d'être aimées. Il n'eſt pas néceſſaire qu'elle m'aſſure de m'obéir, puiſque je vois que ſon cœur eſt pris, & que la belle Camille lui eſt peut-être dès-à-préſent plus chere que moi.

Alphonſine rougit un peu à ce diſcours; & prenant les mains d'Orphiſe : je vous proteſte, lui dit-elle, Madame, qu'il n'y a rien dans le monde qui puiſſe jamais me détourner du reſpect & de la tendreſſe que je vous dois; mais je puis nier que l'incomparable Camille a pris ſur mon ame un empire abſolu, & que je l'aime dès ce jour auſſi parfaitement que s'il y avoit pluſieurs années que j'euſſe le bonheur de la connoître. Orphiſe ſourit, & regardant Camille, lui demanda ſi ſa fille avoit fait ſur elle la même impreſſion. Elle n'héſita point à l'en aſſurer, & la ſoirée s'étant paſſée en mutuelles proteſtations, nous prîmes congé d'Alphonſine & d'Orphiſe, qui ne voulut pas permettre qu'elle prît un appartement dans notre maiſon, craignant, diſoit-elle, de nous cauſer trop d'incommodité; mais qu'elle ne paſſeroit point de jour ſans être avec nous. Alphonſine & Camille ſe ſéparerent avec regret; & lorſque je me vis en liberté avec elle : ce n'étoit qu'à moi,

lui dis-je en badinant, à craindre la vuë d'Alphonſine ; car je vois qu'elle m'enleve abſolument votre cœur.

Ma chere Florinde, me répondit Camille en m'embraſſant, je ne puis blâmer le reproche que vous me faites ; je ſens que je ſuis confuſe du progrès que cette étrangere a fait ſur mon ame en un ſeul jour ! je ne ſais quel charme m'attire vers elle ; un mouvement ſecret dont je n'ai pas été maîtreſſe, me l'a fait aimer auſſi-tôt que je l'ai vue : ſes diſcours, ſes qualités m'ont ſéduite, & je ne ſais que penſer du chagrin que je ſens en ce moment de n'être plus avec elle. Du moins, ajouta-t-elle en ſouriant un peu, ma ſincérité doit avoir quelque mérite près de vous : je ne ceſſerai jamais de vous aimer ; mais je ſens que j'aime Alphonſine au-delà de toute expreſſion. Je ne voulus pas pouſſer plus loin cet entretien, trouvant Camille véritablement changée : je l'aſſurai ſeulement que tout ce qu'elle aimeroit me ſeroit cher, & que je ne ſerois jamais jalouſe de ce qui pourroit lui faire plaiſir.

Nous nous retirâmes & nous paſſâmes la nuit bien différemment, du moins à ce que j'en puis juger, & par ce que Camille m'envoya dire dès le matin. Elle me fit prier de paſſer dans ſa chambre, j'y fus. Elle ne me vit pas plutôt, que me faiſant aſſeoir ſur ſon lit : qui croiroit, ma chere Florinde, me dit-elle, que l'amitié eût beſoin d'une confidente ? Cependant cela eſt très-certain, je ne me ſens pas la hardieſſe de dire à Alphonſine

phonſine tout ce qui s'eſt paſſé dans mon eſprit cette nuit, & je ne puis me diſpenſer de ſoulager mon cœur en vous le diſant; l'image de cette fille ne m'a pas quittée un ſeul inſtant; tous ſes diſcours & toutes ſes actions m'ont été préſentes; je me ſuis répété cent fois les aſſurances qu'elle m'a données de ſa tendreſſe, je n'y ai réfléchi qu'avec un plaiſir extrême; & mon imagination, trop prompte à me tourmenter, m'a repréſenté, avec la plus vive douleur, la ſeule idée de n'en être plus aimée. S'eſt-il jamais rien vu de pareil, ma chere Florinde? & ſe peut-il que l'on puiſſe aimer une femme d'une façon ſi extraordinaire? Ah! continua-t-elle en ſoupirant, ſi cela eſt ainſi, que je dois me trouver heureuſe de n'avoir point connu l'amour, puiſqu'il doit être encore bien plus dangereux.

Ce que vous m'apprenez, lui dis-je étrangement ſurpriſe, ne me prouve point que vous ſoyez heureuſe de n'avoir rien aimé; au contraire, ſi votre cœur eût été ſenſible, il ſe ſeroit garanti de l'état où il ſe trouve préſentement, & une fille n'eût point excité en lui tous les mouvemens que l'homme du monde le plus aimable pourroit à peine inſpirer. Ne vous y trompez pas, ma chere Camille; la ſimple amitié ne s'exprime point ainſi, & vous me paroiſſez dans un déſordre qui me fait trembler. Comment, reprit-elle avec effroi! vous me croyez donc amoureuſe d'une fille? Je ne puis ni ne veux nommer amour ce que vous ſentez,

lui répondis-je ; mais il n'eſt pas en mon pouvoir de vous cacher que cela paſſe les bornes de l'amitié.

Que me faites-vous enviſager, interrompit-elle ? Si vous ſaviez tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur en ce moment, vous auriez pitié de moi ! Comme elle finiſſoit ces mots, on annonça Alphonſine, plus belle & plus brillante qu'elle ne l'étoit la veille. Camille ne put la voir ſans une émotion qui parut ſur ſon viſage d'une maniere à la changer ſi fort, qu'Alphonſine la crut malade. Qu'avez-vous, ma chere Camille, lui dit elle en l'embraſſant ? Serois-je aſſez malheureuſe pour qu'il vous fût arrivé quelque accident, ou pour que ma vue vous eût déplu ?

Non, charmante Alphonſine, lui répondit-elle, votre préſence a mille charmes pour moi, & peut ſeule rétablir dans mon cœur la tranquillité que votre abſence en a bannie pendant la nuit. Vous avez tort, lui dis-je alors, de vous faire trop aimer ; Camille n'a ſongé qu'à vous, & l'amitié qu'elle ſent pour vous a trouvé le moyen de troubler un repos que l'amour avoit reſpecté.

Je vous jure, aimable Florinde, me dit Alphonſine avec un ſérieux qui marquoit la ſincérité de ſes paroles, que je ſacrifie ois ma vie avec joie pour le repos de Camille ; mais ſi la conformité de nos ſentimens pouvoit la ſatisfaire, elle auroit tout ſujet d'être contente. Oui, ma chere Camille, continua-t-elle avec une action toute paſſion-

née, je n'ai pas fermé l'œil, vos pas ne m'ont point abandonnée, j'ai passé la nuit à vous assurer de ma tendresse extrême, & à me plaindre de ce que l'habit que je porte me défend d'exprimer ce que je sens par des termes qui y conviendroient mieux. Cette amitié est à un tel degré que je tremble que la vôtre ne soit pas égale ; je crains que quelqu'un ne m'enleve votre cœur, je crains jusqu'aux nœuds les plus sacrés. Je viens d'obtenir d'Orphise qu'elle ne songera plus à me marier : si vous m'aimez, ma chere Camille, autant que je vous aime, jurez-moi que vous ne formerez jamais de liens qui puissent nous séparer. Je vous le promets, lui dit Camille en lui prenant la main : j'abandonnerois toute la terre pour ne jamais quitter ma chere Alphonsine.

Je vous avoue, belle Uranie, que ces protestations de part & d'autre me causoient une surprise dont je ne revenois point; je croyois rêver, & jamais il ne me vint en pensée que tout ce que je voyois, pût devenir un jour une chose des plus sérieuses. Enfin, sans vous fatiguer davantage des entretiens de ces deux surprenantes personnes, il suffit de vous dire qu'elles se jurerent la même fidélité qu'auroient pu faire deux amans bien passionnés. Nous passâmes ensemble la journée entiere. Camille voulut retenir Alphonsine pendant la nuit ; mais elle ne put l'y faire résoudre, dans la crainte, disoit-elle, d'offenser Orphise, qui le lui avoit expressément défendu. Chacune se

retira chez ſoi. Camille n'eut pas un ſommeil plus tranquille, l'impatience de revoir Alphonſine la fit lever beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire ; & m'ayant priée de l'accompagner, nous fûmes chez Orphiſe. Nous la trouvâmes à ſa toilette, qui nous dit qu'elle auroit envoyé nous avertir d'une partie de plaiſir que ſa fille avoit imaginée. J'ai, continua-t-elle, une terre auprès de Fontainebleau, Alphonſine m'a engagée de vous y mener paſſer huit jours, quoique la ſaiſon ne ſoit pas de plus belles : comme c'eſt celle des vendanges, elle autoriſe notre voyage.

Camille, charmée de s'imaginer qu'elle ne ceſſeroit point d'être avec Alphonſine, ne balança pas un moment. Cette dangereuſe amie, qu'on avoit avertie de notre arrivée, parut dans le moment. Après qu'elle m'eut fait honnêteté, elle courut à Camille avec un empreſſement qui partoi du cœur; elle apprit avec joie que nous voulions bien aller à la terre d'Orphiſe. On ordonna ce qu'il falloit pour ce petit voyage : & lorſque tout fut prêt, nous montâmes dans le carroſſe d'Orphiſe. Il eſt inutile de vous répéter ce qui ſe dit pendant le chemin : Alphonſine & Camille ne ſe contraignant pas, ne ceſſerent point de parler de leur tendreſſe. Tout ce qui me déſeſpéroit, c'étoit de voir Orphiſe qui n'y faiſoit pas la moindre attention, & qui m'entrenoit de choſes indifférentes, tandis qu'il s'en paſſoit d'auſſi intéreſſantes devant ſes yeux. Nous arrivâ-

mes aſſez tard, & la façon dont nous fûmes reçues me fit bien juger que les ordres d'Orphiſe avoient devancé notre arrivée.

Comme la nuit étoit avancée, on ſe mit à table en arrivant. Orphiſe nous régala avec une nobleſſe ſans égale, & j'aurois goûté un plaiſir parfait, ſans l'inquiétude que me donnoit l'ardeur de l'amitié d'Alphonſine & de Camille. Et comme il ſemble que la campagne donne plus de liberté, je réſolus d'en profiter pour engager Orphiſe à faire plus d'attention à une choſe qui me paroiſſoit des plus dangereuſes. Lorſqu'il fut queſtion de s'aller coucher, Orphiſe nous conduiſit, Camille & moi, dans le même appartement, & ſe retira dans le ſien, à côté duquel étoit celui d'Alphonſine. Je remarquai que cette cérémonie faiſoit de la peine à Camille; mais je ne lui en témoignai rien, bien déterminée à parler à Orphiſe auſſi-tôt que l'occaſion me paroîtroit favorable.

Camille paſſa la nuit dans une agitation continuelle, & quand elle auroit voulu cacher le trouble de ſon ame, ſes ſoupirs réitérés ne l'auroient que trop découvert. La pitié s'empara de la mienne, & je ſouffrois par compaſſion la moitié de ſes maux. L'heure de ſe lever étant venue, Orphiſe & la belle Alphonſine entrerent dans notre appartement, & nous propoſerent d'aller nous promener dans la forêt, que Camille n'avoit jamais vue. Elle étoit dans une ſi grande mélancolie, que, cherchant dans la nouveau-

té des objets de quoi se dissiper, elle ne se fit pas prier pour partir. Nous montâmes toutes quatre dans une caleche d'Orphise, qu'Alphonsine menoit elle-même avec une grace admirable ; car il faut convenir que la nature sembloit l'avoir formée exprès pour plaire. Lorsque nous fûmes assez avancées dans la forêt, nous mîmes pied à terre ; & le hasard paroissant me seconder dans mon dessein, Orphise me prit sous le bras, laissant Alphonsine donner le sien à Camille : comme leur conversation avoit une vivacité que celle d'Orphise & la mienne ne pouvoient avoir, elles marchoient aussi beaucoup plus vîte ; ce qui les éloigna de nous assez considérablement pour ne les pouvoir atteindre sans doubler le pas.

Je pris cette occasion, & regardant Orphise attentivement : je vous connois si vertueuse, lui dis je, que je ne saurois douter que la seule pureté de votre cœur ne soit cause du peu d'attention que vous faites aux actions de Camille & d'Alphonsine ; mais, sage Orphise, vous savez mieux que moi qu'il ne suffit pas d'avoir de la vertu, & qu'il est essentiel de l'inspirer encore à ceux dont la conduite nous est commise.

Comment, me répondit-elle ! Alphonsine a-t-elle fait quelqu'action qui vous ait déplu ?

Alphonsine, lui répondis-je, ne fait rien qui me déplaise, que Camille n'en soit de moitié. Cette fille m'est chere par le sang & l'amitié ; je lui ai toujours vu une sagesse qui

ſans être affectée, n'a jamais ceſſé d'être ſolide : cependant je ne puis vous cacher que, depuis l'arrivée d'Alphonſine, cette ſageſſe eſt bien altérée ; j'entends des diſcours qui m'alarment ; je vois un empreſſement qui me trouble ; & je trouve enfin tous les traits de la paſſion la plus ardente ſous le voile de l'amitié. Je vous avoue que cela me fait trembler, & je crois qu'il eſt de votre prudence, vertueuſe Orphiſe, de modérer la vivacité des ſentimens d'Alphonſine, pour obliger Camille d'en prendre de plus raiſonnables. Comme je parlois avec un ſérieux que m'inſpiroit la matiere que je traitois, je ne prenois pas garde aux mouvemens du viſage d'Orphiſe ; mais lorſque j'eus ceſſé de parler, y ayant attaché mes yeux, j'y vis une joie répandue qui me déconcerta ; elle n'y put tenir, & s'éclatant de rire, elle alloit me répondre lorſqu'elle en fut détournée par des cris perçans, qui nous faiſant tourner du côté d'où ils partoient, nous rendirent témoins du plus effroyable ſpectacle qu'on eût jamais vu. Nous apperçûmes Alphonſine aux priſes avec un ſanglier des plus terribles, & Camille tombée au pied d'un arbre, qui faiſoit des cris dont toute la forêt retentiſſoit.

Que devins-je à cette vue ! mais quel fut mon étonnement aux violens tranſports de douleur & d'effroi que fit éclater Orphiſe ! Mon fils, s'écria-t-elle ! Alphonſe ! mon cher Alphonſe ! Elle n'en peut dire davantage : ſon ſaiſiſſement la fit tomber évanouie dans mes

bras. Ce peu de paroles me dessillerent les yeux, &, malgré mon trouble, j'entrevis tout le mystere de l'intrigue ; & prenant un nouvel intérêt aux jours de la fausse Alphonsine, j'appellai à haute voix tous les gens d'Orphise au secours du véritable Alphonse.

Mais il n'en fut pas besoin, & malgré l'embarras que devoit lui causer un habit si peu propre à ce combat, son bras armé d'une longue bayonnette qu'il cachoit à nos yeux, le défit d'un ennemi si dangereux : & conservant sa prudence dans un combat aussi inégal, il défendit aux siens de s'approcher, jugeant qu'ils ne feroient qu'irriter le sanglier, & je les vis cent fois l'un l'autre corps à corps renversés & relevés : Alphonse évitant avec adresse la rencontre des défenses de ce furieux animal, & le sanglier cherchant à s'en servir utilement. Il étoit déjà percé de plusieurs coups ; mais la vaillante Alphonsine prit si bien son temps, que lui enfonçant la bayonnette au défaut de l'épaule jusqu'au poignet, elle le fit tomber mort sur la place.

Orphise, qui avoit repris ses sens sur la fin du combat, s'approcha d'Alphonse, tandis que je courus à Camille, qui, dans la force de son effroi, avoit gardé assez de jugement pour être terriblement surprise de tout ce qu'elle avoit vu faire à Alphonsine. Elle commençoit à pénétrer le secret d'Orphise, lorsqu'elle en fut entiérement éclaircie, quand elle m'entendit lui dire de venir remercier son vaillant libérateur. La joie,

la crainte & la pudeur firent alors un combat singulier dans son cœur. Quoi, me dit-elle en s'appuyant sur moi, ma chere Florinde! Alphonsine est un homme, & c'est l'amour qui trouble mon repos? Ah! c'est une trahison. Elle n'eut pas le temps d'achever, Orphise étant trop proche de nous. Pardonnez-la moi cette trahison, dit elle à Camille en l'embrassant; je vous aime comme ma fille, je souhaitois que vous la pussiez devenir, & votre répugnance pour les nœuds dont il falloit vous lier pour l'être, m'a forcée à ce stratagême pour y parvenir.

Pendant qu'elle parloit, Alphonse s'étoit mis à genoux, & sembloit, par cette action respectueuse & soumise, demander grace à Camille de la tromperie qu'il lui avoit faite: ce n'étoit plus cette fille vive & hardie, qui trouvoit si facilement des expressions pour exagérer sa tendresse.

Ce n'étoit pas non plus cet homme animé, furieux, qui venoit de triompher d'un animal féroce & formidable, c'étoit un amant possédé de la crainte d'avoir offensé l'objet de son amour.

Pour moi, Madame, s'écria-t-il, j'attends mon arrêt, & je le subirai sans murmurer. Je suis persuadé que la tendresse que vous aviez pour Alphonsine va s'évanouir à la vue d'Alphonse. Ainsi je ne demande point un pardon qui me deviendroit inutile, si vous ne me l'accordiez qu'en cessant de m'aimer. Mais si votre colere vous laisse assez de sang froid pour examiner ma condui-

te, vous devez vous ſouvenir, adorable Camille, qu'Alphonſine n'eſt jamais ſortie du reſpect que vous devoit l'amoureux Alphonſe.

Je ne veux me ſouvenir de rien, lui répondit-elle en rougiſſant, que de vous avoir vu expoſer votre vie pour garantir la mienne. Ce ſervice eſt trop grand pour ne pas effacer ce qui pourroit me déplaire dans cette aventure, & le motif qui a contraint Orphiſe à me tromper, me fait aſſez d'honneur pour m'obliger à lui pardonner. A ces mots elle lui tendit la main, & lui ordonnant de ſe lever: c'eſt ici, me dit-elle, une affaire d'étoile, & vous voyez que je me rends de bonne grace à la force de ſon aſcendant.

Il ne m'eſt pas poſſible de vous exprimer la joie d'Alphonſe, d'Orphiſe & la mienne. Cette tendre mere embraſſa cent fois Camille; & comme Alphonſe n'étoit pas trop en état de reſter en ce lieu, ſes habits étant déchirés & tout enſanglantés, ayant lui-même quelques légeres bleſſures, nous remontâmes en caleche pour nous rendre au château d'Orphiſe. Pendant le chemin, elle nous inſtruiſit qu'ayant pris une forte eſtime pour Camille, & ſachant qu'Alphonſe devoit arriver, elle avoit formé le deſſein de les unir enſemble; mais que nos converſations ſur la crainte que donnoit à Camille l'ombre d'un attachement l'avoient empêchée de s'en ouvrir avec elle; qu'elle étoit dans l'embarras de ſavoir comment elle s'y

prendroit, lorſqu'elle reçut une lettre d'Alphonſe qui lui apprenoit qu'il étoit arrivé à la terre où nous étions alors, & qu'il ſe rendroit près d'elle le lendemain; qu'elle n'avoit point héſité à le prévénir; qu'elle étoit allée le joindre, & qu'après les premiers tranſports que la joie de ſe revoir, après ſix ans d'abſence, leur avoit inſpirée, elle avoit voulu ſonder ſon cœur, & que l'ayant trouvé libre, elle lui avoit parlé de Camille d'une façon à lui donner beaucoup d'envie de la connoître: que là-deſſus il lui étoit venu en penſée de faire paſſer Alphonſe pour ſa fille; qu'il avoit long-temps combattu cette idée, dans la crainte que Camille ne s'en offensât lorſque cela viendroit à ſe découvrir, d'autant plus qu'un homme ne pouvoit continuer long-temps un ſemblable perſonnage; mais qu'ayant combattu ces raiſons, & excité en lui le deſir de vaincre l'inſenſibilité de Camille, il s'étoit laiſſé conduire, & avoit conſenti au déguiſement, à condition qu'il y fut aſſez bien pour n'être point connu, & qu'il ne durât que peu de jours.

J'acquieſcai à tout, continua Orphiſe, & comme Alphonſe a les cheveux parfaitement beaux & le teint extrêmement uni, je ne doutai point que, n'ayant que vingt-trois ans, il ne parût une très belle fille. J'en fis l'épreuve à l'inſtant, & l'ayant inſtruit de toutes nos façons, j'en fus ſi contente que je me propoſai un divertiſſement complet. Je ne voulus point en inſtruire Florinde, dans la crainte qu'elle ne pût le cacher à Ca-

mille, & ne voulant rien hasarder, en cas qu'Alphonse & elle ne se convinssent pas; mais mon dessein a eu une réussite des plus heureuses. Alphonse fut charmé de Camille dès la premiere vue, & me jura, lorsqu'il fut avec moi, qu'il feroit son bonheur de passer sa vie avec elle, s'il pouvoit s'en faire aimer. Je remarquai que la sympathie emportoit le cœur de Camille vers mon fils; je le priai de continuer son personnage, & de rendre l'amitié si forte, que l'amour n'eût qu'un pas à faire, lui promettant de finir cette intrigue aussi-tôt que je le croirois aimé. Il est naturellement honnête homme, il me faisoit voir trop de respect pour Camille, pour me donner lieu de rien craindre de son indiscrétion.

Le monde, mon âge & mon expérience, m'ayant donné assez de connoissance pour démêler les sentimens de Camille, j'ai cru qu'il étoit temps d'achever mon ouvrage: & c'est dans le dessein de le conduire à la perfection que je vous avois engagées à venir ici, & mon intention étoit de me déclarer à Florinde dans la promenade de la forêt. Elle a commencé la conversation d'une façon si grave, que je n'ai pu m'empêcher d'en rire; & j'allois la tirer d'erreur, lorsque le péril d'Alphonse m'a tout fait oublier.

Le hasard, lui dis-je alors, nous a servi peut-être mieux que vous n'auriez fait vous-même, Alphonse ne pouvant se faire connoître plus favorablement qu'en sauvant la vie à Camille. Elle nous apprit ensuite qu'ayant

voulu pénétrer dans un endroit de la forêt assez épais, il en étoit sorti un sanglier d'une taille monstrueuse, poursuivi & blessé par des Chasseurs, qui d'abord avoit pris sa course vers elle; mais qu'Alphonsine s'étant jettée entr'eux deux avec un courage qui l'avoit surprise, elle lui avoit donnée le temps d'échapper à la fureur de cet animal, en s'y exposant elle-même; que, malgré sa frayeur, elle n'avoit pu se résoudre à fuir, le péril d'Alphonsine l'intéressant trop fortement pour l'abandonner; qu'elle avoit fait retentir ses cris pour appeller du secours, mais que son étonnement & sa frayeur avoient redoublé, en voyant Alphonsine combattre le sanglier, une bayonnette à la main, avec l'intrépidité d'un Héros; qu'elle avoit fait mille réflexions en un moment, qui s'étoient toutes rassemblées dans la crainte de voir périr dans Alphonsine un brave défenseur, ou une amie si secourable. Ce fut avec de tels discours que nous arrivâmes au château. Alphonse fut changer d'habit, & se faire panser de quelques légeres blessures. Pendant son absence, Orphise prioit Camille avec tendresse de ne changer de sentiment pour son fils que pour en augmenter l'ardeur, ne souhaitant rien plus fortement que d'attacher Alphonse par des nœuds qui lui donnassent la satisfaction de ne le plus voir éloigné d'elle. Camille avoit trop aimé Alphonsine pour refuser son cœur & sa foi au vaillant Alphonse. Elle engagea l'un & l'autre, & assura Orphise que l'hymen suivroit

l'amour & la reconnoissance, lorsqu'elle le jugeroit à propos; voulant désormais l'aimer & lui obéir comme à une mere qui lui étoit extrêmement chere. Alphonse nous étant revenu joindre dans un habit plus convenable, nous parut mille fois plus aimable que la belle Alphonsine. Il n'aborda Camille qu'en tremblant, & cette charmante fille reprenant son humeur naturelle par le contentement de son cœur, remit si bien le calme dans celui d'Alphonse, qu'il ne trouvoit point de terme pour exprimer son bonheur & son amour.

La joie que cette aventure nous avoit inspirée nous fit passer huit jours dans un plaisir continuel, qui donnerent le temps à Camille de connoître par elle-même qu'un amour tendre & délicat, qu'on peut faire suivre d'un hymen heureux, est mille fois préférable aux fades douceurs d'une liberté qui n'en a souvent que l'apparence.

Nous revînmes à Paris dans l'intention de terminer cette union, lorsqu'en arrivant Orphise apprit que le tuteur de ses enfans étoit à l'extrêmité : & comme il est dans le fond du Poitou, & que le détail de tous leurs biens étoit entre ses mains, dont la plus grande partie est dans cette Province, Alphonse fut obligé de partir pour y aller mettre ordre, la délicatesse d'Orphise ne voulant pas faire le mariage que Camille ne fût assurée du bien que devoit avoir Alphonse.

L'amour de ces deux amans se seroit très-bien passé de cette formalité; mais Camille

ne voulut pas s'y oppoſer par modeſtie, & Alphonſe fut obligé de ſe conformer à ſa volonté. Comme nous ſavions qu'il ne pouvoit être de retour qu'à la fin du printemps, nous n'avons pas voulu nous priver du plaiſir de vous ſuivre ici, le deſſein de Camille n'étant nullement de vous faire un myſtere de ce qui lui étoit arrivé. La liberté que vous nous avez donnée de permettre à nos amis de nous venir trouver chez vous, nous engagea à prier Orphiſe de s'y rendre auſſitôt qu'elle auroit des nouvelles d'Alphonſe.

Notre bonheur ayant voulu qu'elle connût Célimene, elle a pris cette occaſion de venir admirer la divine Uranie, dont le mérite lui eſt parfaitement connu; mais nous n'eſpérions pas, Camille & moi, qu'elle nous ramenât ſi-tôt Alphonſe; & c'eſt avec bien du plaiſir que nous avons vu prendre pour lui toute l'eſtime qu'il mérite.

Je vous aſſure, dit Uranie, voyant que Florinde avoit fini, que cette aventure eſt des plus ſingulieres, & qu'elle m'a doublement intéreſſée par ſes circonſtances & par l'amitié que j'ai pour Camille.

Il faut convenir, ajouta Thélamont, que Florinde nous l'a contée de façon à exciter notre attachement. Ce que je trouve, dit Orophane en riant, c'eſt l'adreſſe qu'elle a de nous faire paſſer les endroits ſcabreux qu'elle raconte: elle a ſi bien mêlé ſes réflexions & ſon inquiétude avec la tendreſſe que Camille paroiſſoit avoir pour Alphonſine, qu'elle en a adouci tout ce qu'on au-

roit pu y trouver de trop fort. Je ne m'y suis point trompée, dit Félicie, & malgré l'art de Florinde, j'ai reconnu Alphonse dans Alphonsine. Et moi aussi, interrompit Julie; mais ce qui me l'a fait juger avec plus de sûreté, ce sont les sentimens du cœur de Camille. Voilà, interrompit Orsame, un jugement bien favorable pour les hommes, puisqu'il suppose, ma chere Julie, qu'eux seuls peuvent l'inspirer. Il est vrai, répondit-elle en rougissant, que j'ai jugé selon les loix de la nature, & que je crois que nous ne pouvons sentir de certains mouvemens que pour les sujets que le Ciel a formés pour nous.

Sans doute, répondit Félicie, & Camille n'auroit point eu ces transports, ces inquiétudes & cette tendresse extrême, si Alphonse eût été véritablement fille. C'est-à-dire, reprit Orophane, qu'elle l'a aimée par inspiration. Cela peut être, répondit Thélamont; mais il est certain qu'il y a une sympathie beaucoup plus vive dans les sexes opposés, qu'elle ne l'est dans son semblable, & que quelque amitié qui nous lie avec eux, elle n'approche en nulle façon de l'ardeur que nous inspirent les autres.

Comme il achevoit ces mots, Célimene, Orphise, Camille & l'aimable Alphonse entrerent dans le cabinet. Toute la compagnie s'empressa à leur marquer le plaisir qu'elle avoit ressenti au récit de Florinde. Camille essuya encore quelques railleries, auxquelles elle répondit avec son esprit ordi-

naire. Les hommes embrafferent Alphonfe, & le prierent d'avoir pour eux autant d'amitié qu'ils en avoient reffenti pour lui à fon abord. Tous ces complimens achevés, on s'affit, & Orphife ouvrit la converfation par la fatisfaction qu'elle goûtoit de connoître Thélamont & Uranie. Enfuite elles les conjura de fuivre leur charmante inftitution fans contrainte: & quoique je n'aie pas tout l'efprit néceffaire dans votre favante fociété, ajouta-t-elle, j'en ai affez pour m'y plaire infiniment.

Pour moi, dit Alphonfe, je fuis très-perfuadé que quelques recherches que j'aie faites dans mes voyages, j'apprendrai en ce beau lieu quantité de chofes que j'ignore. Du moins, dit Orophane, ce pays-ci vous a déjà inftruit d'une nouveauté, puifque vous y avez appris à aimer, & que vous n'en aviez rien fu dans les climats différens que vous avez parcourus.

Je crois, dit Camille, qui vouloit rompre la fuite du difcours d'Orophane, que le plaifir le plus parfait qu'on reffent dans les voyages qu'on entreprend, eft celui de connoître les génies différens de chaque Nation, de démêler les intrigues des Cours, & d'en favoir le fort & le foible. Il faudroit, répondit Orphife, pour être inftruit de cette façon, avoir des emplois qui conduifent dans le cabinet des Princes ou des Miniftres, & pour lors la curiofité peut devenir dangéreufe, & les obfervations criminelles, puifqu'on eft obligé dans ces for-

tes de postes de tout voir, d'obéir & de se taire.

Il est vrai, reprit Orsame, que ces emplois sont délicats, puisqu'il est très-difficile de les exercer sans se mêler de beaucoup d'affaires, & que celles qui nous engagent à traiter avec des Souverains sont souvent épineuses. Le plus grand malheur qui puisse arriver à un particulier, ajouta Thélamont, est, selon moi, de se trouver entre deux Puissances; car il arrive ordinairement qu'elles s'accommodent aux dépens de l'inférieur, & qu'il devient la victime de l'une ou de l'autre. L'histoire du Connétable de S. Paul, sous Louis XI, & le Duc de Bourgogne, en est un exemple. Celle de l'Evêque de Castro en est une récente, répondit Alphonse, puisqu'elle est arrivée sous le pontificat d'Innocent X. Ranuce II du nom, Duc de Parme, & qui a passé pour le Prince le plus brave du siecle précédent, ayant appris qu'Innocent X vouloit donner pour Evêque à sa ville de Castro un Moine dont ce Duc n'avoit pas de favorables informations, fit prier sa Sainteté de ne le lui point envoyer. Mais le Pape prenant cette priere pour un affront, & un préjudice qu'on vouloit faire à son autorité absolue de Souverain du fief, croyant d'ailleurs ne lui devoir aucun égard, persista dans la résolution d'envoyer l'Evêque. Cependant le Moine informé que sa personne n'étoit pas agréable au Duc, prévoyant qu'il n'auroit que des chagrins dans une Ville qui lui apparte-

noit, supplia fort instamment le Pape de le dispenser d'accepter cet évêché.

Mais Innocent, qui s'imaginoit qu'il y alloit de son honneur d'effectuer sa premiere disposition, le fit sacrer Evêque, & le força d'aller prendre possession de son Eglise, en l'assurant d'une si forte protection qu'il n'auroit rien à craindre du Duc ni de personne. Il fallut obéir, & ce nouveau Prélat, en prenant congé du Pape, lui dit, les larmes aux yeux, que sa Sainteté l'envoyoit à la mort. Le Pape s'efforça de le rassurer par les promesses réitérées d'une protection qui, en effet, ne lui servit de rien, puisqu'il fut assassiné en allant prendre possession de son évêché, & le Pape mis en passe d'user des marques les plus pressantes de son ressentiment.

On ne pouvoit pourtant pas convaincre le Duc de ce meurtre, qui fut fait avec des précautions qui n'en laissoient point connoître l'auteur ; mais le Pape le mit sans hésiter sur le compte du Duc ; & sans l'avoir convaincu, en exécration du méfait, nonseulement transféra l'évêché de Castro à Aquapendente, mais il fit absolument démolir la Ville, & poser au lieu où elle avoit été, une pyramide, avec cette inscription :

Qui fuit Castro ;

& le Duc déchu entiérement de cette principauté, qui fut dans la suite réunie au domaine de la Chambre Apostolique, sans que les descendans de Ranuce y aient pu rentrer.

Il me paroît, dit Uranie, que le Conseil du Pape fut un peu vîte dans une affaire de cette importance, le Duc de Parme n'étant pas convaincu; & l'on n'a jamais condamné un homme, même dans les affaires civiles, sans l'avoir oui dans ses défenses; à plus forte raison un Prince illustre, arriere-petit-fils de ce fameux Héros Alexandre Farnese, dont les exploits ont été tant chantés à Rome, & qui a mérité de plusieurs Papes les titres les plus glorieux. Cela me feroit croire, repartit Thélamont, que l'intérêt ou le ressentiment que l'on conservoit à Rome contre la mémoire du pere de Ranuce II, à cause du démêlé qu'il avoit eu avec les Barbérins, neveux d'Urbain VIII, y avoient beaucoup de part. L'histoire en est assez curieuse, & vous en fera juger.

Le Duc Odoart étant allé dans son duché de Castro, les Barberins, qui avoient en vue de le faire entrer dans leur alliance, lui firent insinuer qu'étant si près de Rome, il lui seroit, en quelque façon, messéant de retourner en Lombardie sans avoir vu le Pape, qui de son côté se feroit un plaisir extrême de lui marquer sa bienveillance. Mais le Duc, qui prévoyoit qu'il pourroit y avoir quelques brouilleries entre lui & le préfet, neveu du Saint Pere, par rapport au cérémonial, témoigna qu'il étoit prêt à faire ce qu'on souhaitoit, & d'aller à Rome, pourvu que le Préfet en fût absent pendant le séjour qu'il y feroit, afin

d'éviter les désagrémens réciproques qu'ils pourroient recevoir à l'occasion des visites. On le lui promit, sans pourtant lui tenir parole ; le Préfet étant à Rome.

De sorte qu'ayant été nécessaire de régler les honneurs qu'on se rendroit dans ces entretiens, le Préfet les prétendit entiérement égaux à ceux qu'il feroit au Duc, qui ne convint nullement de cette égalité ; de façon qu'ils ne se virent point; pas même chez la femme du Préfet, le Duc prétendant que le mari feroit les honneurs de la maison, & le viendroit recevoir jusqu'au carrosse. Il se brouilla même avec les Cardinaux neveux, le Cardinal Antoine l'ayant quitté en le reconduisant, après une visite qu'il lui avoit faite, sans l'accompagner jusqu'au carrosse, & le Duc l'ayant encore traité avec moins d'égards lorsqu'il fut lui rendre visite. Cependant, malgré toutes ces altercations, on ne laissa pas de parler de mariage au Duc, lequel ayant des vues secrettes, feignoit d'y prêter l'oreille. Comme les Italiens ne se fient pas trop les uns aux autres, & que Rome est remplie de toutes sortes de gens, l'argent n'y est pas en sûreté dans les maisons particulieres. Ainsi la coutume est que ceux qui en ont une certaine quantité le portent dans le dépôt public, qu'on nomme *Monte della pietà*, pour le mettre en assurance, n'y ayant jamais de difficulté pour le ravoir. Et lorsque quelque personne a besoin d'argent, le Mont de Piété en prête, sous caution, à un modique intérêt.

Le Duc de Parme Ranuce I, fils du Héros dont nous venons de parler, n'ayant hérité que de la gloire de son pere, avoit été obligé d'y faire de gros emprunts : son fils Odoart lui ayant succédé, ne savoit comment se dégager des intérêts qu'il étoit contraint d'acquitter annuellement ; & comme il étoit à marier, & que le Pape Urbain, qui avoit élevé sa famille au rang des Princes, ne souhaitoit rien tant que de lui donner une de ses nieces pour honorer son sang par cette alliance, il ne fut pas long temps à Rome sans qu'on le fit assurer que s'il vouloit faire ce mariage, il trouveroit de grandes facilités à la diminution des intérêts qu'il payoit, & même des arrérages, le Pape étant le maître de ces remises.

Le Duc, à qui on faisoit toutes ces propositions en secret, & sans l'obliger à rien promettre en public, feignoit de consentir au mariage, & y ayant proposé le rabais de l'intérêt des sommes que son pere avoit reçues, il l'obtint sans aucune difficulté. Mais il sortit de Rome immédiatement après, laissant les Barberins d'autant plus mortifiés, qu'ils furent dupes de leur ambition, & qu'ils donnerent sans rien recevoir. Ils jurerent de s'en venger ; & comme il falloit un prétexte plausible, ils le trouverent dans l'affaire même qui avoit occasionné la tromperie du Duc de Parme.

C'est la coutume à Rome de garder dans les greniers publics une quantité de grains

ſuffiſante pour nourrir toute la Ville pendant ſix mois. Les Miniſtres de la Chambre obligent les boulangers de prendre leurs grains dans ces greniers à un prix raiſonnable, & on leur regle celui du pain qu'ils débitent à proportion. Le Duc de Parme poſſédant le duché de Caſtro, qui eſt ſur les frontieres de l'Etat eccléſiaſtique, très-fertile en grains, avoit accoutumé d'en payer les intérêts de ſa dette; ce qui étoit également commode pour lui & pour la Chambre Apoſtolique, à cauſe de la proximité.

Mais les Barberins, voulant faire de la peine au Duc, commencerent par ſe pourvoir de grains ailleurs, & en défendirent la traite dans les Etats du Pape avec ceux du duché de Caſtro; & mirent par-là le Duc hors d'état de ſatisfaire la Chambre. Enſorte que les intérêts furent accumulés pendant pluſieurs années, & la ſomme devint ſi groſſe qu'il fut impoſſible au Duc de la payer. Les Barberins, qui l'avoient laiſſé endetter exprès pour le rendre inſolvable, ne virent pas plutôt la choſe dans l'état où ils la ſouhaitoient, qu'ils demanderent cette ſomme en total & intérêts. Le Duc, auquel on refuſa tous les moyens qu'il propoſa, ſe trouva dans un embarras terrible; comme il ne ſe preſſoit pas de s'acquitter, on en vint à la ſaiſie du duché de Caſtro, comme une choſe hypothequée pour la ſûreté du capital & des intérêts échus, qui fut adjugé à la

Chambre, & réuni à ſon domaine.

Le Duc, qui, en refuſant une niece du Pape, avoit épouſé une Princeſſe de la maiſon de Médicis, emplova les prieres du Grand-Duc, & celles de tous les Princes d'Italie, pour avoir ſon duché; ce que ne pouvant obtenir, il eut le crédit de former une ligue, par laquelle les Princes d'Italie s'obligerent de réduire le Pape par la force à ſe deſſaiſir du duché de Caſtro. Urbain de ſon côté arma pour ſoutenir cette réunion; mais comme les guerres ſacerdotales ne réuſſiſent pas ordinairement, le Pape eut le chagrin de dépenſer beaucoup d'argent, & d'être enfin obligé de rendre au Duc le duché de Caſtro.

La mémoire de cette grande affaire eſt encore récente à Rome, & l'on n'en parle jamais qu'on ne ſe déchaîne contre l'ambition des Barberins, qui chargerent la Chambre Apoſtolique d'une dette de vingt millions qui ne ſont pas encore acquittés en entier. Cette aventure prouve clairement que le Conſeil d'Innocent X épouſa le reſſentiment de l'injure faite aux Barberins, dans l'aventure de Ranuce II, & nous donne à connoître qu'on ſe ſouvient long-temps dans ce pays de ces ſortes d'inſultes; joint à l'intérêt de la Chambre Apoſtolique, qui parvint enfin à réunir cette principauté à ſon domaine, par la confiſcation qui en a privé les Ducs de Parme pour toujours.

C'eſt pouſſer le reſſentiment un peu vivement,

ment, dit alors Célimene. Louis XIV, répondit Orophane, en agit bien plus généreusement dans l'affaire qu'il eut avec Innocent XI au sujet de la Régale. Mais je crois, continua-t-il, que nous pouvons poursuivre notre conversation, en donnant aux dames le plaisir de la promenade. La compagnie accepta la proposition; on se rendit au bord de l'eau, & Orophane fut prié de continuer ce qu'il avoit commencé en parlant de Louis le Grand.

Vous savez aussi-bien que moi, reprit-il, ce que je vais vous dire: mais il est des choses dont on est bien aise de se rafraîchir la mémoire. Le Pape Innocent XI, après avoir écrit au Roi trois Brefs menaçans, dans le dernier desquels, du 27 décembre 1679, il y avoit ces paroles: « nous n'emploierons » plus les exhortations & les lettres; mais » nous ne serons pas négligens à nous servir » des remedes que nous met entre le mains » le pouvoir que nous avons reçu du Ciel, » & que nous ne pouvons omettre dans » une maladie si dangereuse sans manquer » à notre devoir Apostolique. Et assurément » nous ne craindrons aucun danger ou in- » commodité, ni aucune tempête, quelque » cruelle & horrible qu'elle puisse être, » puisque c'est notre vocation, & que nous » ne devons point estimer notre vie quand » il s'agit de souffrir des tribulations pour » la justice. Ce que nous ferons avec un » cœur non-seulement résolu, mais plein » de joie, comme mettant notre gloire dans

» la Croix de Jesus-Christ : ce sera avec lui
» que vous aurez dorénavant affaire, après
» que nous aurons satisfaits aux devoirs de
» notre ministere, plantant & arrosant se-
» lon notre pouvoir. »

Ce Bref, rendu public, jetta la crainte & la désolation dans l'esprit du Clergé, de la Noblesse & du Peuple. Tout frémit de la seule idée des suites fâcheuses que pourroit avoir cette grande affaire ; & l'on ressentit la même douleur qu'avoient eue nos peres de la violente Bulle *Unam Sanctam*, de Boniface VIII, contre Philippe-le-Bel & son Etat. Le Conseil du Pape fit encore plus, il le porta dans l'année 1687, sous divers prétextes, à abolir les franchises dont les Ambassadeurs jouissent à Rome dans leur quartier.

Le Roi, toujours sage & religieux dans ses résolutions, envoya à Rome un Ministre de paix, & nomma pour son Ambassadeur extraordinaire Henri de Beaumanoir, Marquis de Lavardin, qui étant arrivé dans l'Etat ecclésiastique le fit savoir à la Cour de Rome, ainsi que sa qualité d'Ambassadeur extraordinaire auprès du Pape. Mais le Conseil du Saint Pere, ennemi de la France, ne jugea pas à propos de lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dûs. Il arriva à Rome, où il fit une entrée digne de la majesté du Monarque qu'il représentoit, & fit demander plusieurs fois audience au Pape, sans la pouvoir obtenir.

Enfin la veille de Noël, ayant assisté dans l'église paroissiale de Saint Louis à l'office divin, & ayant satisfait à tous les devoirs d'un Chrétien avec une piété édifiante, le Pape, toujours obsédé des ennemis de la France, envisagea cette action, toute sainte qu'elle étoit, comme une profanation. Et l'on afficha à Rome un placard, contenant que l'on dénonçoit la paroisse de Saint Louis avoir été interdite, parce que le Curé & les Ministres de cette église avoient eu la hardiesse de recevoir à l'Office divin, & à la participation des Sacremens, Henri de Beaumanoir, Marquis de Lavardin, notoirement excommunié.

Toutes ces procédures violentes & inutiles obligerent le Parlement de Paris d'en prendre connoissance, & donnerent lieu à monsieur Talon, Avocat-Général, de faire ce fameux plaidoyer qui opéra, sur ses conclusions, l'Arrêt de la Cour du 23 janvier 1688, qui reçoit le Procureur-Général appellant comme d'abus de la Bulle & de l'Ordonnance du 26 décembre 1688, & faisant droit sur l'appel, déclare cette Bulle & cette Ordonnance nulles & abusives, &c.

Toutes ces altercations scandalisoient vivement les Fideles : chacun disoit son sentiment, & l'on ne pouvoit s'empêcher de trouver étrange que le Fils aîné de l'Eglise, le Roi Très-Chrétien, fût ainsi traité. On rappelloit ses aïeux, l'Empereur Charlemagne & Pepin, son pere, auxquels l'Eglise

doit ſa grandeur temporelle, & qui ont donné au Saint Siege ces belles Provinces qui compoſent aujourd'hui l'Etat éccléſiaſtique. Ne ſont-ce pas ces Princes, diſoit-on, qui ont été les protecteurs des Papes & de la vraie foi, & qui les ont tirés de la tyrannie des Grecs & des Lombards ?

Eſt-il juſte que le deſcendant des ces grands Princes, le Roi Très-Chrétien, ſoit expoſé à de ſemblables inſultes pour un droit temporel, attaché à la Couronne depuis le commencement de la Monarchie, & fondé ſur le Concile d'Orléans, tenu en 519?

Et par qui ? par un Pape vertueux, ſavant & charitable, qui n'a d'autre défaut que de s'être laiſſé prévenir par les ennemis de la France qui ſont dans ſon Conſeil. D'autre côté les Hérétiques, tant au dedans qu'au dehors du Royaume, chantoient *victoire*, croyant qu'un Monarque qu'elle avoit toujours ſuivi, ayant des armées formidables ſur pied, qui avoit donné pluſieurs fois la Paix à l'Europe, & qui, pour de moindres choſes, avoit porté la guerre chez ſes ennemis, ne ſouffriroit jamais de pareilles inſultes, & qu'il alloit ſe ſéparer de la communion de Rome.

Ils ne ſe contentoient pas de le dire, ils faiſoient courir cent *brochures*, dans leſquelles ils prétendoient juſtifier cette étonnante ſéparation. Les Anglois firent même traduire en leur langue le plaidoyer de M. Talon & l'Arrêt du Parlement dont nous venons de parler.

Cependant le Roi, informé de tous ces discours & de ces écrits, les trouvant également scandaleux à la gloire du Saint Siege & à la sienne, mit tout son ressentiment au pied de la Croix, & demeurant fidele au culte de ces Ancêtres, écrivit à M. Barillon, son Ambassadeur à Londres, de prier de sa part le Roi d'Angleterre de faire supprimer la traduction & les *brochures* qui couroient sur ce sujet. Le Roi Charles II s'y employa si bien, & donna de si bons ordres, que tous ces libelles, qui déchiroient le Pape & la Religion, furent suprimés pour toujours. Voilà comme ce sage Monarque se vengea des violences du Conseil d'Innocent II; & sans pousser les choses plus avant, il parvint, en temporisant, par une sage & pieuse politique, à terminer cette grande affaire sous le pontificat d'Innocent XII.

Si le Conseil d'Innocent X avoit suivi les mêmes principes dans celles du Duc de Parme, il n'auroit jamais porté la violence aussi loin; & l'on ne blâmeroit pas sa conduite, comme on le fait encore aujourd'hui, lorsqu'on se rappelle cette aventure.

La compagnie témoigna à Orophane le plaisir qu'elle avoit ressenti de la comparaison qu'il venoit de faire; & chacun ayant dit son sentiment sur la différence des procédés des hommes, dans quelque rang qu'ils soient, on reprit le chemin du sallon, pour se mettre à table. Uranie ayant retenu à souper Célimene, Orphise & Alphonse, on

reprit pendant le repas les aventures de Camille. Et Thélamont ayant prié Orphise de dire le jour qu'elle avoit marqué pour son hymen avec Alphonse : nous ne pouvons le conclure de huit jours, répondit-elle, les affaires de mon fils n'étant pas encore terminées ; & c'est pour le consoler de ce retardement que j'ai obtenu de Célimene qu'il viendroit passer son temps chez elle, afin qu'il soit à portée de voir Camille, en rendant à Uranie les devoirs que l'estime qu'on lui doit, & la liberté que je prends, exigent de lui. Je trouve parfaitement bien, dit Orophane, que vous ayez amené Alphonse ; mais pour qu'il soit chez Célimene, je ne l'approuve point du tout : & il me paroît qu'il seroit à propos de le laisser chez Uranie, afin de rendre la satisfaction plus parfaite. Je suis de cet avis, répondit Uranie, & si Célimene a quelque amitié pour moi elle me cédera Orphise & Alphonse. Vous mettez ce sacrifice à un prix, dit Célimene, qui me force à vous l'accorder, puisqu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour vous prouver ma tendresse & mon estime.

Pour moi, dit Orphise, j'y consens avec joie, quoique je ne puisse profiter de ce plaisir que pendant deux jours ; mais je hâterai mon retour pour ma propre satisfaction, aussi-bien que pour celle de mon fils.

Pendant cette conversation Alphonse & Camille s'entretenoient à voix basse d'une façon qui faisoit juger aisément à quel point

ils s'aimoient. Julie l'ayant fait remarquer à Félicie : en vérité, dit cette aimable femme, la métamorphose est complette ; Camille étoit autrefois vive, enjouée, attentive à tout ce que disoient ses amis, aujourd'hui elle est sérieuse, distraite, & ne prend d'intérêt à rien. Vous voyez cependant, répondit-elle en riant, que j'en prends beaucoup à ce qu'Alphonse me dit, puisque je l'écoute sans l'interrompre. Cela prouve, dit Florinde, que vous aimez à l'entendre ; mais l'attention que vous lui prêtez ne détruit point ce que dit Félicie du changment de votre humeur.

Je vous assure, lui dit-elle, qu'elle n'est point changée ; que depuis qu'Alphonsine est devenue Alphonse, je suis dans mon assiette ordinaire. A la liberté près, répondit Orophane. Comme elle est aimable, interrompit Uranie en se levant, dans quelque situation que soit son esprit, nous ne devons point trouver étrange qu'elle subisse aujourd'hui les loix auxquelles nous nous sommes tous soumis avec joie.

En achevant ces mots, Uranie conduisit la compagnie dans le jardin ; elle y fit quelques tours, & Célimene ne voulant pas s'engager avant dans la nuit, prit congé d'Uranie & de ses amis, laissant Orphise & Alphonse chez elle, en assurant cette belle société d'y revenir le plus souvent qu'elle pourroit. La compagnie la conduisit jusqu'à son carrosse ; & l'ayant vue partir, Thélamont & Uranie conduisirent Orphise dans

l'appartement qui rendoit dans celui de Camille & de Florinde. Alphonſe remit ces deux belles filles dans le leur, & s'étant retiré lui-même dans celui qu'on lui avoit préparé, Uranie, Thélamont, Félicie, Orophane, Orſame & Julie, toujours plus amoureux que jamais, furent jouir, avec leurs belles épouſes, de la félicité de poſſéder ce qu'on aime, ſans crainte & ſans amertume.

Fin de la huitieme Journée.



NEUVIEME JOURNÉE.

IL eſt ſi naturel d'aimer ceux dont les inclinations ſe rapportent aux nôtres, que l'on ne ſera pas ſurpris de me voir aſſurer qu'Uranie & Félicie ſentirent une augmentation d'amitié pour Camille, lorſqu'elles furent perſuadées qu'elle ne dédaignoit plus les liens d'un hymen que l'amour fait rendre heureux.

La nuit s'étoit écoulée avec tant de tranquillité du côté du cœur & de l'eſprit, que chacun ſe trouva diſpoſé à ſon réveil à paſſer agréablement la journée. Le tendre Alphonſe ne ſut pas plutôt qu'on pouvoit voir Uranie, qu'il ſe rendit dans ſon appartement; cette aimable femme connoiſſoit trop bien les ſecrets du cœur humain pour attribuer cet empreſſement à la ſeule civilité; & ju-

geant qu'Alphonse ne suivoit les regles de la bienséance que pour l'engager à chercher Camille, elle ne voulut pas le tromper dans son attente, & lui donnant la main, elle le conduisit dans l'appartement de cette belle fille. Ils y furent suivis du reste de la compagnie, qui, après les premieres marques d'estime & de tendresse, se rendit dans le bois, où chacun s'étant assis, la conversation prit sa forme ordinaire.

Il faut convenir, dit Orphise, qu'il n'est rien de plus doux que de pouvoir jouir des plaisirs champêtres, & qu'une retraite bien choisie a des charmes au-dessus de tout ce que la Cour ou la Ville peuvent produire d'agrémens. Beaucoup de personnes, répondit Uranie, ne sont pas de ce sentiment; il est nombre de gens qui préférent le tumulte de la Ville & l'éclat de la Cour à une vie unie & tranquille.

C'est ce qui fait, ajouta Orsame, que l'on voit bien plus de monde dans l'une & dans l'autre que l'on n'en voit dans la retraite. Combien y a-t-il de gens qui possèdent de belles terres, sans se soucier que d'en recevoir le revenu, & qui le font servir aux dépenses fastueuses de la Ville & de la Cour, quoique leurs affaires ni leurs emplois ne les attachent ni à l'une ni à l'autre, & qui pourroient passer leurs jours agréablement & sans inquiétude dans le lieu duquel ils retirent des commodités qui leur deviennent inutiles par le peu d'usage sensé qu'ils en font? C'est-à-dire, reprit Orophane,

que chacun devroit vivre dans ses terres en Philosophe, & s'enterrer tout vif, pour ne songer qu'à mourir. Je crois, dit Julie, qu'il est bon de faire des réflexions sérieuses, mais je m'imagine que la vie tranquille, dont on parle ici, n'est pas une retraite si austere que vous vous le persuadez, & rien n'est plus agréable que de choisir son temps & la saison pour se dérober des embarras du grand monde & se donner à soi-même, ainsi que fait Uranie.

Il ne faut pas me donner pour exemple, répondit-elle; je suis là-dessus d'un goût particulier. Je ne suis attachée au monde qu'autant que ce que j'aime y tient, & si mon inclination pouvoit s'accorder avec celle de ce qui m'est cher, je préférerois la solitude à toutes choses.

La compagnie la plus aimable, les plus brillans spectacles, & les plaisirs les plus recherchés me sont à charge, lorsque j'y suis sans ce que j'aime; & le lieu le moins agréable, la retraite la moins fréquentée, & la solitude la plus complette, avec l'objet où mon cœur est attaché, me tiennent lieu de plaisir, de palais, de compagnie & de tous les divertissemens dont le monde s'occupe ordinairement.

Je lis sur le visage de Thélamont, dit Orophane en souriant, un mêlange de joie & de chagrin au discours d'Uranie, que je ne puis me dispenser de vous expliquer. Son cœur goute un plaisir parfait de la déclaration qu'elle vient de faire; mais en même-

temps il eſt rempli de douleur de n'oſer l'en remercier, en ſi bonne compagnie, dans les termes paſſionnés d'un tendre amant, parce que l'uſage interdit cette ſatisfaction aux maris.

Je ne ſuis pas tout-à-fait homme d'uſage, dit alors Thelamont; moins de celui-là que de pas un. Le nom d'époux ne m'a rien ôté de la qualité d'amant, & ſi je ne marque pas à Uranie avec tranſport l'excès de la joie que donne la délicateſſe de ma tendreſſe, c'eſt moins pour garder un *decorum* que je blâme; que pour reſpect pour elle-même, puiſque je rends aſſez de juſtice au monde qui eſt ici pour croire qu'il ne ſe ſcandaliſeroit point de l'amour que je lui ferois paroître.

Non vraiment, dit Camille; & puiſque nous avons laiſſé parler vos yeux ſans les interrompre, nous aurions donné la même liberté à votre bouche avec plaiſir. Mais puiſque nous en ſommes ſur les charmes de la ſolitude, continua-t-elle, je ne trouve perſonne qui puiſſe moins jouir de la tranquilité qu'elle inſpire que ceux qui ont en main le Gouvernement: les Rois ne jouiſſent jamais d'eux-mêmes, ils ne peuvent jamais ſe retirer comme les particuliers; ſi les plaiſirs les ſuivent par-tout, les affaires les ſuivent auſſi; ils ne peuvent goûter, comme nous, les douceurs de la vie champêtre: leurs maiſons de plaiſance ne les diſpenſent de rien, & ſont toujours pour eux des Lits de Juſtice.

La douceur de commander est si attrayante, dit Alphonse, que quelque pesant que soit le fardeau d'une couronne, on aime à le porter. La peine des Rois est une gloire perpétuelle, que chacun de leurs travaux renouvelle à la postérité. L'avenir leur tient compte de leurs soins & de leurs veilles, au lieu que le repos, dont vous les plaignez de ne pas jouir, feroit périr leur nom comme ceux des plus simples particuliers : aussi voyons-nous très-peu d'exemples de cet amour pour la solitude parmi les Monarques. Nous étions sur cette matiere, il y a quelques jours, dit Félicie, & nous convînmes que les Princes qui ont préféré la retraite à l'Empire, en ont toujours eu quelque répentir.

Il est des retraites glorieuses, reprit alors Thélamont, & je n'en puis blâmer la résolution, lorsqu'elle est fondée sur de justes raisons, & soutenue avec fermeté. Amurath II, Empereur des Turcs, fut un Prince ambitieux, vaillant, infatigable & toujours en mouvement. Il étoit son premier Visir, & ceux qui de son regne en ont porté le nom, n'osoient décider aucune affaire de conséquence qu'après la lui avoir communiquée. Ses projets étoient vastes ; il étoit heureux à la guerre, & auroit passé pour le plus grand Prince & le plus grand Capitaine de son temps, si sa cruauté & sa barbarie n'eussent terni ses lauriers.

Ce fut lui qui établit cette Milice qui subsiste encore aujourd'hui, qu'on nomme *Ja-*

nissaires, destinés pour la garde du Grand-Seigneur, & qu'il divisa en plusieurs chambres. Il prépara à son fils, Mahomet II, les voies pour les fameuses conquêtes qu'il fit, tant en Asie qu'en Europe. Il le menoit à la guerre dès sa plus tendre enfance, & avant l'âge de douze ans, il fut témoin des victoires qu'il remporta en Albanie & en Hongrie, & de la fameuse bataille qu'il gagna contre Uladislas, Roi de Pologne, où ce vaillant Monarque fut tué de la propre main d'Amurath.

Ce fut par cet exploit guerrier qu'il voulût mettre fin à ses triomphes, en prenant la résolution de remettre l'Empire à son fils Mahomet, sous la régence du Bacha Cali, son oncle, & de se rétirer parmi les Derviches, qui sont des Moines Turcs, pourgoûter un repos dont il croyoit les douceurs fort au-dessus de l'autorité souveraine. Il avoit passé une année dans cette retraite, vivant comme un simple Novice, lorsque les Chrétiens en étant informés, voulurent profiter de cette conjoncture pour rétablir leurs affaires. Ils mirent une puissante armée sur pied, sous le commandement du Vaivode Jean. Le Régent Cali assembla l'armée Turque pour s'opposer au Vaivode; mais celle des Chrétiens lui ayant paru formidable, il ne voulut point prendre sur lui l'événement d'une bataille, si Amurath n'y étoit en personne.

Ce Prince, connoissant l'importance de cette affaire, sortit de son hermitage, se

mit à la tête de ſon armée, battit le Vaivode, & le lendemain de cette victoire retourna dans ſa retraite.

On a peu parlé de cette action chez les Chrétiens ; mais je la trouve ſi grande & ſi belle, que je crois qu'elle peut paſſer pour un exemple mémorable. Eſt-il rien de ſi beau que de voir un Empereur aimé & adoré de ſes Sujets, qui, au milieu de ſes victoires, conſerve aſſez de modération pour ralentir ſon humeur belliqueuſe, & refroidir ſon ambition pour s'abandonner aux douceurs du repos, & qui, à la premiere nouvelle du péril de ſon fils, ranime ſon courage, & rallume ſa vertu guerriere dans le fort de ſa ſolitude ; & demeure, ſi je l'oſe dire, victorieux de ſes propres victoires, en les couronnant du véritable contentement qui ſe trouve dans la tranquillité de l'eſprit, en rentrant dans ſa retraite.

Pour moi, il me paroît que de ſemblables actions ſont honneur à l'homme. Il eſt vrai, dit Orſame quand Thélamont eut ceſſé de parler ; mais il ne ſoutint pas cette grande réſolution, il lui prit envie de reprendre l'Empire, dont ſon fils étoit poſſeſſeur ; & pour y parvenir, il ſe fit informer du jour que le Divan devoit s'aſſembler, & ſous prétexte d'une partie de chaſſe, il quitta la ſolitude, ſe rendit au Divan, & d'un pas grave & ſuperbe fut s'aſſeoir ſur le Trône.

Mahomet étonné, mais qui connoiſſoit la cruauté de ſon pere, ne balança pas un mo-

ment. Il fut se jetter aussi-tôt à ses pieds, le reconnut pour son Empereur, & déposa entre ses mains l'autorité souveraine, qu'il garda jusqu'à sa mort, qui ne lui fut causée que par une indigestion, pour avoir trop mangé dans un festin. Mahomet II reprit pour lors les rênes de l'Empire; il eut toutes les vertus de son pere, mais il le surpassa en barbarie. Ce fut ce Prince qui prit Constantinople, & qui agrandit la domination Ottomane de deux Empires, de quatre Royaumes, de vingt quatre Provinces & de plus de deux cens Villes considérables. Il augmenta la milice des Janissaires, qu'il entretenoit du tribut que lui rendoit toutes les Provinces conquises sur les Chrétiens; il les faisoit élever avec soin, & ceux qui étoient les plus beaux & les plus spirituels, il en faisoit des Incoglans ou Pages du Serrail, des plus robustes, il en faisoit des Janissaires, & les autres étoient destinés pour être Bostangis ou Jardiniers des vastes jardins du Grand Seigneur. Cela prouve bien, dit alors Florinde, que la retraite n'est point faite pour les Rois. Ils sont nés pour le monde, pour le régir & le gouverner, & ne peuvent le quitter sans faire tort à leur réputation, puisqu'on attribue toujours leur retraite à quelque foiblesse, & que c'en est encore une plus grande de quitter l'Empire & de le reprendre.

Il est vrai, dit Camille, que l'action d'Amurath eût été des plus belles, s'il avoit soutenu sa premiere résolution, ou qu'il eût

dissimulé sa douleur secrete d'avoir quitté l'autorité suprême. Charles-Quint n'eut pas moins de regret que lui, mais il le dissimula avec une force d'esprit qui augmente, selon moi, l'éclat de sa gloire, puisqu'il n'auroit peut-être pas été moins heureux qu'Amurath, s'il eût voulu remonter au Trône.

La différence des Nations, reprit Orophane, fait celle des conjonctures. Amurath étoit cruel, barbare, on le redoutoit, & il prit l'Empire à l'abri de ses derniers lauriers & de la crainte de ses Sujets. Charles-Quint avoit laissé un successeur habile, digne de regner: les peuples lui étoient soumis, & nous ne pouvons pas décider si les Espagnols & les autres Nations auroient permis à Charles de reprendre une Couronne qu'il avoit cédée dans toutes les formes. De plus, tous le hommes ne portent pas la politique jusques sur eux-mêmes, & ne savent pas l'art de dissimuler leurs sentimens: qualité cependant bien nécessaire, & qui tient souvent lieu d'une grande vertu.

Rien n'est plus vrai que ce que dit Orophane, ajoura Thélamont; il est mille occasions dans la vie où il faut qu'un Prince sache dissimuler. On n'a jamais admiré ni loué la sagesse, la prudence, la conduite & la saine politique de nul Prince, comme le fut celle de Louis XI, à l'occasion de la ligue du bien public.

Ce grand Politique savoit parfaitement que le Duc de Bourgogne & son fils avoient

des correſpondances dans toutes les Provinces du Royaume ; qu'ils entretenoient des intelligences juſques dans ſa Cour ; qu'il y avoit même des conjurations contre l'Etat & contre ſa perſonne : cependant il appelloit au Conſeil la plupart des Conjurés, leur faiſoit de fauſſes confidences, & obligeoit par-là ſes ennemis à prendre de fauſſes meſures ; diſſimulant toujours avec adreſſe, ſe réſervant de punir ou de pardonner lorſqu'il n'auroit rien à craindre ; s'attachant ſur-tout à connoître les humeurs, les intentions, les cabales & les complots, afin de n'être point ſurpris & de faire tomber ſes ennemis dans les propres pieges qu'ils lui tendoient. Il avoit l'art de prévénir & de diſſiper, ſans marquer aucun reſſentiment, ſachant bien que lorſqu'on le manifeſte, on perd l'occaſion d'en tirer raiſon. Il cachoit avec ſoin le nom & le nombre de ceux de cette grande faction, craignant que la qualité & la réputation des conjurés n'en attiraſſent d'autres dans leur parti. Enfin il ſe comporta ſi bien, qu'après beaucoup de bruit, cette ligue du bien public fut diſſipée ſans nul profit pour le Duc de Bourgogne. Voilà une belle leçon pour les Princes & les Miniſtres : c'eſt ce qui s'appelle ſavoir diſſimuler à propos. Le Sénat de Rome condamna Vectius & Tarquinius, pour avoir accuſé Céſar & Craſſus d'être complices de la conjuration de Catilina, afin de tenir caché que des perſonnes ſi conſidérables euſſent conſpiré contre l'Etat : choſe qui en eût pu émouvoir beaucoup d'autres.

Le Senat ſavoit pourtant bien que Céſar & Craſſus étoient coupables ; mais il jugeoit ſainement que des hommes auſſi illuſtres dans la République n'étoient pas entrés dans un ſi grand projet ſans y avoir aſſocié les principaux de Rome, & qu'il étoit de la ſageſſe du Senat de feindre de l'ignorer, lui ſuffiſant d'étouffer la conſpiration, & d'en punir quelques-uns des plus coupables, ſans approfondir une affaire qui auroit entraîné la ruine de l'Etat. La prudence du Senat fut ſi grande, qu'en diſſimulant une partie du déſordre, il ſe mit à couvert du reſſentiment des conjurés, & rétablit le calme dans Rome.

Saluſte rapporte la perplexité où ſe trouva Cicéron en cette occaſion, qui étoit bien aiſe d'avoir découvert la conſpiration, parce qu'il mettoit la République en ſûreté ; mais qui étoit extrêmement en peine, ne ſachant à quoi ſe déterminer pour la punition de tant d'illuſtres coupables. Il prit enfin le parti d'en faire mourir quelques-uns des moins recommandables : ce qui ſe fit même dans la priſon ; & lorſqu'il fut au Senat pour lui rendre compte de ce qu'il avoit fait, il ſe contenta de dire : la République eſt en ſûreté, les conjurés ont vécu ; & parla d'autre choſe.

Cette modération, dit Orſame, eſt un exemple pour tous les Princes. L'Empereur Néron fut très-imprudent de vouloir ſavoir abſolument les complices de la conſpiration faite contre lui, car il arriva que les conju-

rés ayant manqué leur entreprises, voulurent se venger de lui sur ses plus intimes amis & ses plus fideles domestiques, en les accusant d'être de leur complot, & qu'il fut obligé de punir : d'où il s'ensuivit des troubles & des rebellions qui dans la suite le firent périr lui-même.

Le Sénat de Carthage; ajouta Alphonse, en usa bien sagement lorsqu'il eut avis qu'un des principaux de leur Ville avoit délibéré de les empoisonner tous le jour de la fête qu'il leur devoit donner pour les noces de sa fille. Le Sénat ne voulut point approfondir le crime, à cause de l'autorité du criminel ; il se contenta de faire un décret par lequel il limitoit la dépense qu'on devoit faire à un festin de noces, qui étoit si modique que pas un d'eux ne pouvoit s'y trouver ; & par-là coupa chemin à cette entreprise.

César, dit Félicie, étant informé que ceux d'Autun projetoient une rebellion, & sollicitoient toutes les Villes des Gaules d'y entrer, ne laissa pas de bien recevoir les Ambassadeurs de ces Peuples. Il les caressa, & reçut les excuses qu'ils venoient lui faire du mauvais traitement qu'on avoit fait aux cohortes qui étoient dans leur Pays ; & dissimulant son ressentiment, il leur répondit avec douceur, que la légéreté des jeunes gens qui avoient attaqué ses troupes, ne devoit pas être imputée à toute la Nation, & qu'il leur portoit la même affection qu'auparavant. Cependant lorsqu'il leur tenoit ce langage il craignoit une révolte générale des Gaules,

& d'être investi de toutes parts, & avoir déjà donné ses ordres pour rassembler ses troupes en seul corps, pour se retirer avec honneur de ce mauvais pas. Sa dissimulation fut cause que les Ambassadeurs se persuaderent qu'il ignoroit la révolte qui étoit prête d'éclater. César rapporte lui-même ce fait dans le septieme livre *de Bello Gallico.*

Tite-Live dit que Martius Rutilius, Consul Romain, s'étant apperçu que ses soldats tendoient à se mutiner dans Capoue, fit courir le bruit qu'il seroit encore en garnison dans le même lieu l'année suivante, afin qu'ils ne pressassent pas leur révolte, ce qui lui réussit. Mais l'été ne fut pas plutôt venu, que, sous divers prétextes, il dissipa leur complot, en licenciant les auteurs de la révolte, qu'il fit punir dans d'autres lieux.

Voilà les véritables effets que doivent produire la politique & la dissimulation: l'esprit & la prudence devant suppléer bien souvent à la force, dont on ne sauroit se servir avec trop de précaution.

Je trouve tout ce que l'on vient de citer très-juste, dit Orophane: cependant comme nous ne pouvons juger des actions qui ne se sont pas passées sous nos yeux que sur le rapport des autres, ou par les histoires qu'on nous en a laissées, je crois que nos réflexions ne sont pas toujours judicieuses, & que nous courons risque de blâmer mal-à-propos ceux qui nous paroissent avoir agi avec imprudence, ou qui ont commis quelque crime, puisque n'en ayant pas été témoins nous

ignorons les motifs & les raisons qui les ont fait agir. Il est vrai, dit Orphise ; mais il me semble que nous ne pouvons manquer beaucoup en nous conformant à ceux qui ont écrit, puisqu'il faudroit absolument douter de tout, si nous ne voulions croire que les choses que nous avons vues : & puisque l'histoire ne nous est offerte que pour nous instruire des vérités dont nous n'avons pas été témoins, je crois que nous ne pouvons nous dispenser d'y ajouter foi, & que nous sommes en droit de faire de justes réflexions sur les faits qui nous sont rapportés.

Il est cependant bien des Historiens qui ne sont pas sinceres, que l'intérêt de leur patrie ou de leur fortune rend plus passionnés que véritables, reprit Alphonse : & j'avoue que je ne vois rien de plus désagréable pour le Lecteur qui veut s'instruire, ou pour l'Ecrivain qui veut instruire les autres, que de trouver des faits rapportés sur la bonne foi de ceux qui nous ont précédés, & qui ont employé pour faits constants des choses qu'on vérifie fausses lorsqu'on les approfondit.

Tel est un trait de l'histoire de Charles-Quint, cité par plusieurs Auteurs, en parlant de la maison de Farnese, & du meurtre commis en la personne de Pierre-Louis Farnese, qu'ils disent avoir été fait en haine de ce qu'il avoit pris le parti de la France contre cet Empereur, qui ne cherchoit que les moyens de s'emparer des duchés de Parme & de Plaisance. Je me suis éclairci de cette affaire dans mon voyage d'Italie, &

j'ai trouvé ce trait démenti dans un manuscrit qui fut composé du temps de la mort de ce Prince, par un homme de qualité & d'esprit, qui est actuellement entre les mains d'une personne considérable à Plaisance. Et je crois que vous ne serez point fachés que je vous en rapporte les traits principaux, pour vous faire voir la fausseté de cette accusation contre ce grand Empereur.

La maison de Farnese, quoique fort ancienne & très-illustre, doit son élévation à Paul III qui en étoit, & qui, parvenu au souverain Pontificat, trouva le moyen de la rendre considérable. On sait qu'il étoit pere de ce même Prince Louis Farnese à qui il donna les duchés de Castro & de Camérino, & qu'à la place de ce dernier il lui donna les duchés de Parme & de Plaisance. Personne n'ignore aussi que ce Prince étoit tendre & voluptueux, que ces passions lui firent commettre plusieurs violences sur des femmes de la premiere condition, & qu'il n'épargnoit rien pour satisfaire ses desirs.

Cette conduite lui attira des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours; ensorte que cela vint au point que les quatre principaux Seigneurs de ses Etats firent une conjuration pour lui ôter la vie. Ce Prince en fut averti, mais ne pouvant savoir leurs noms il se tint sur ses gardes, en dissimulant; & pour plus grande sûreté, il fit bâtir le château de Plaisance, & le fit fortifier, dans la résolution d'y renfermer tous ceux

qu'il ſoupçonnoit avoir part à la conſpiration.

Toute la Nobleſſe craignoit, mais elle n'oſoit rien attenter ; enſorte qu'il regnoit entre le Prince & les Sujets une triſte défiance qui penſa perdre l'Etat. Il y avoit pour lors dans les montagnes de l'Appennin une femme qui paſſoit pour être fameuſe ſorciere. Ce Prince eut la foibleſſe de donner dans l'opinion populaire ; il ſe déguiſa & la fut trouver, avec un ſeul valet de chambre, & la conſulta ſur la conſpiration de la Nobleſſe. Elle lui dit & l'aſſura que les noms des conjurés étoient gravés ſur ſa monnoie, ſans que, par préſent ni par menaces, il en pût tirer d'autres éclairciſſemens.

Le Duc donna la gêne à ſon eſprit pour faire des applications ; mais ne pouvant y parvenir, il mit tous ſes ſoins à faire avancer les travaux du château de Plaiſance, afin d'exécuter ſon deſſein. Etrange ſituation ! le Prince ſongeoit à la perte de ſes Sujets, & les Sujets à la perte de leur Prince. Cependant la citadelle & les priſons qu'il y avoit fait conſtruire étant achevées, il ſe crut en état de s'ôter les inquiétudes qui le travailloient. Et ſe voyant à la veille du jour qu'il avoit pris pour exécuter ſon projet, en y faiſant renfermer les principaux de la Nobleſſe, il eut l'imprudence de communiquer ſon ſecret à un valet de chambre avec lequel il vivoit dans une familiarité particuliere ; lui diſant, d'un air content, qu'il verroit le lendemain bien du monde éton-

né, & lui détailla la résolution qu'il avoit prise de mettre ces Nobles en prison, & lui fit voir les noms de ceux sur qui devoient tomber les premiers traits de son ressentiment.

A peine ce domestique eut-il mis le Duc au lit, qu'il courut faire part de ce qu'il venoit d'apprendre à une femme qu'il entretenoit, dans la seule vue de lui témoigner l'excès de sa tendresse par cette confidence. Mais cette femme, qui favorisoit en secret un domestique d'un des principaux conjurés, voulant lui donner occasion d'obtenir quelque bonne récompense dont elle pourroit profiter, alla dans le moment le lui découvrir, afin qu'il en avertit son maître. Il le fit, celui-ci courut à l'heure même chez les autres conjurés leur faire part du péril qu'ils avoient à craindre.

Le danger commun les fit résoudre d'assembler sur le champ le plus de monde qu'ils pourroient; ce qu'ils firent, & s'étant transportés au palais, le forcerent, parvinrent jusques au Duc, qu'ils poignarderent. La crainte du châtiment que méritoit leur trahison barbare les fit avoir recours au Gouverneur de Milan, lui demandant sa protection, qu'il leur accorda, & envoya pour leur sûreté des troupes à Plaisance, où elles entrerent sans oppositions. Et le Gouverneur de Milan fut charmé de trouver une occasion aussi favorable que celle-là de rendre un service de cette importance à Charles-Quint, son Maître, en le faisant possesseur,

ſeur, ſans coup férir, d'une place ſi conſidérable.

Voici comme on interpréta le langage de la prétendue ſorciere de l'Apennin, lorſqu'elle dit au Duc que les noms des Conjurés étoient gravés autour de ſa monnoie, ſur laquelle on voyoit ces quatre lettres initiales du mot P. L. A. C. abrégé de *Placentia*, qu'on attribua à celles du nom des Seigneurs Pallavicini, Lando, Anguiſciola, & Confaloniéri, qui furent les principaux conjurés. Voilà comme parle la tradition du Pays, & le manuſcrit que j'ai lu, qui exiſte encore, lequel dément l'hiſtoire ſur ce fait, qui noircit la mémoire de Charles-Quint par un meurtre auquel il n'a jamais penſé.

Voyez, dit alors Uranie, de quelle conſéquence il eſt d'approfondir ce que l'on dit, & de peſer ce que l'on veut écrire. Le dernier eſt encore plus néceſſaire que l'autre, ajouta Thélamont; car lorſque nous liſons quelque trait fauſſement rapporté, la faute n'eſt que pour celui qui l'a cité; mais ſi nous écrivons contre la vérité, le reproche s'adreſſe directement à nous. Ainſi, lorſque dans la converſation ou dans quelqu'ouvrage on veut rapporter des faits, on doit abſolument s'attacher à la vérité.

Vous ſuivez exactement cette maxime, dit Julie en ſe levant, & j'ai peine à croire qu'il y ait perſonne qui prenne plus de ſoin que vous à ne rien avancer qui ne ſoit reçu pour vrai.

Comme Julie s'étoit levée en tenant ce discours, ayant vu qu'on venoit avertir qu'on avoit servi, la compagnie en fit autant, & fut se mettre à table. On ne fut pas plutôt sorti du dîné qu'on se rendit dans la Bibliotheque.

Nous ne tomberons point dans l'erreur dont nous parlions tantôt, dit Alphonse, lorsque tout le monde fut assis; & nous avons ici de quoi nous relever dans la citation des faits que nous voudrons rapporter, puisque l'on juge aisément qu'Uranie & Thélamont n'ont rempli cette Bibliotheque que des Auteurs les plus véridiques. Je n'ai point eu l'avantage de cette recherche, répondit Thélamont, Uranie a seule le mérite de l'avoir rendue parfaite. Vous n'avez pas eu l'occasion de vérifier cette vérité, interrompit Uranie en souriant, puisqu'il n'y a point eu de contestation sur les choses que nous avons dites.

Il n'y en auroit jamais, dit Orophane, si les hommes étoient aussi profonds les uns que les autres. Mais il faut convenir que depuis que nous avons des Dictionnaires Historiques, des Journaux & des Mémoires d'un certain genre, une infinité de personnes se contentent de les lire sans approfondir les faits qui y sont rapportés. Soit paresse, ou soit qu'ils se croient suffisamment instruits, ils tombent dans des fautes de chronologie qui les exposent à la censure de ceux qui s'y sont appliqués, & qui par une étude exacte connoissent les causes qui ont produit les événemens.

J'ai un ami, dit Thélamont, d'un rare mérite, d'un génie ſupérieur, de qui l'eſprit eſt juſte, le diſcours éloquent; avec cela il eſt bon Grammairien, Philoſophe, excellent Phyſicien, & de qui les déciſions ſont preſque ſans appel: cependant il s'eſt ſi fort négligé ſur l'hiſtoire, qu'on le voit ſouvent embarraſſé dans les citations, & que ſes autorités ſe trouvent, ou équivoques, ou à contre-ſens. C'eſt-à-dire, ajouta Julie, que vous ne faites pas grand cas des Dictionnaires. Je les trouve très-utiles, dit Uranie, pour ſoulager la mémoire des choſes que l'on ſait, mais très-peu néceſſaires à l'inſtruction de ce qu'on ne ſait pas, puiſque les Dictionnaires & les Journaux ne ſont que des abrégés d'une vérité qu'on doit approfondir, en remontant à ſa ſource, qui n'eſt autre choſe que l'hiſtoire même. Et je trouve qu'un Savant de ce ſiecle-ci a fort bien nommé ces ſortes d'Ouvrages en les appellant la Bibliotheque des ignorans.

Après une pareille déciſion, dit Camille en riant, perſonne de la compagnie n'oſera jamais ouvrir un Dictionnaire; mais laiſſons cette matiere, ſouffrez que je ſuive la vivacité de mon humeur, en vous rappellant un trait que je lus hier au ſoir, & qui me divertit au point de me faire prendre la réſolution de vous le raconter auſſi-tôt que l'occaſion s'en préſenteroit.

Alors, voyant qu'on lui prêtoit attention: il nous prouvera, continua-t-elle, que dans les cœurs les plus barbares il ſe trouve ſou-

vent, avec beaucoup de vices, de grandes vertus.

Mésémorte, ce fameux Corsaire, qui par degrés parvint à l'autorité suprême du Royaume d'Alger, n'étant encore que Capitaine de galere, fut obligé, allant en course, de relâcher sur les côtes d'Afrique, auprès d'Oran. Il y fut d'abord visité par un des chefs d'une des tribus des Maures qui habitent cette côte, nommé Chiou-Alem.

Entre toutes les louanges que cet homme donna à Mésémorte, il lui exagéra l'avantage qu'il avoit de sacrifier tous les jours quelque Chrétien au grand Prophete Mahomet; que cette offrande lui étoit si fort agréable qu'il ne doutoit point que ses victoires n'en fussent la récompense & la marque évidente; que ces pieux sacrifices avoient des charmes pour ce grand Prophete, & qu'il lui demandoit en grace de lui envoyer le lendemain, sur une hauteur qu'il lui montra, un Chrétien de sa galere, afin qu'il pût une fois en sa vie faire un pareil sacrifice à Mahomet, pour en obtenir des faveurs.

La proposition surprit Mésémorte; mais ayant formé sur le champ un dessein extraordinaire, il dit au Maure qu'il ne vouloit pas s'opposer à son zele, & que le lendemain au lever du Soleil il lui enverroit un Chrétien au lieu qu'il lui avoit indiqué. Le Maure content de cette réponse se retira, & envoya abondance de refraîchissemens à Mésémorte.

Ce Corſaire avoit dans ſa galere un Eſpagnol nommé Dom Gaſparo de Souſa, âgé de trente-cinq ans, dont il connoiſſoit la valeur & l'intrépidité. Il le fit appeller, & lui ayant appris le deſſein extravagant du Maure, il lui dit qu'il l'avoit choiſi, comme un brave homme & réſolu, pour guérir le Maure de ſa folie.

Souſa, charmé des éloges & de la diſtinction dont ſon Patron l'honoroit, l'aſſura qu'il ne démentiroit pas la bonne opinion qu'il avoit de lui, & qu'il ſe flattoit de faire paſſer au Maure l'envie d'offrir à Mahomet de ſemblables victimes.

Le matin ne fut pas plutôt venu, que Souſa ſe rendit au lieu marqué, muni d'un bon ſabre & d'un gros bâton.

Il ny' fut pas long-temps, qu'il vit le Maure qui venoit à lui, plein de joie de ce que ſa victime l'attendoit. En l'approchant il mit le ſabre à la main, croyant qu'il n'y avoit qu'à frapper : mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'il vit l'eſclave, non-ſeulement en état de ſe défendre, mais l'attaquer & le charger ſi vivement, qu'il fut bientôt déſarmé & forcé de fuir de toutes ſes forces ! Cependant Souſa ne le voulant pas tuer, le pourſuivit juſqu'à ſon habitation à grands coups de bâton.

Après cette expédition il revint trouver Méſémorte, qu'il divertit fort en lui racontant la maniere dont il avoit régalé le Maure, lequel ne manqua pas de venir à la galere ſe plaindre du mauvais traitement du

Chrétien. Alors Méſémorte prenant un ton grave & ſérieux, lui dit : quand je ſacrifie de pareilles victimes à Mahomet, c'eſt après les avoir combattues & vaincues par mon courage, au péril de ma vie, & ce n'eſt que de cette ſorte que les holocauſtes ſont agréables au Prophete. Tu n'avois qu'à combattre & vaincre le Chretien que je t'avois envoyé; mais tu n'es qu'un lâche qui t'es laiſſé déſarmer.

Cette réponſe magnanime rendit le Maure auſſi confus que ſa défaite ; il ſe retira également mécontent de ſon ſacrifice & de la morale de Méſémorte, qui joignit à un diſcours ſi ſage la liberté de Dom Gaſparo de Souſa.

Je trouve, dit alors Orphiſe, que ce généreux Corſaire méritoit bien d'être Roi, & que des pareils ſentimens ſont dignes d'une couronne. Comme Uranie ſe préparoit à répondre, elle jetta les yeux ſur Florinde, & la voyant occupée à lire un Livre manuſcrit qui s'étoit trouvé ſous ſa main : je crois, dit-elle, que l'aimable Florinde pourroit ſeconder Camille dans la citation de traits de généroſité, ſi elle vouloit faire part à la compagnie de celui qu'elle lit.

Comment ſavez-vous, dit Florinde, que je lis un trait généreux, vous n'êtes point à côté de moi, vous ne pouvez voir le titre du Livre, & cependant vous avez trouvé juſte ? En vérité, ma chere Uranie, il faut que vous ayez le don de deviner, ou qu'il n'y ait pas un Livre de cette Bibliotheque qui ne vous ſoit familier.

Je ne puis nier, répondit Uranie, que tous les livres qui ſont ici ne me ſoient très-connus ; mais ce n'eſt point par prodige de ſcience, ni par devination que je ſais ce que contient celui que vous liſez ; il m'eſt connoiſſable par la façon dont il eſt relié, & vous pouvez voir qu'il eſt le ſeul de cette forme dans toute la Bibliotheque. C'eſt une aventure, continua-t-elle, que la maniere dont il eſt tombé entre mes mains. Je me promenois un matin, d'aſſez bonne heure, dans les ſuperbes jardins des Tuileries ; comme je m'y étois rendue pour parler à Thélamont avec plus de liberté que chez moi, & que je commençois à me plaindre de ſon peu d'exactitude, je m'aſſis ſur un des bancs dont vous ſavez que ce beau lieu eſt rempli. Le haſard voulut qu'un homme de fort bon air s'y vint aſſeoir ; il tenoit à ſa main le Livre que voilà. Lorſqu'il fut placé, il tira de ſa poche une écritoire. & prenant la plume il écrivit aſſez de temps. Je remarquai qu'il rayoit, ajoutoit, & rêvoit de moment en moment, comme l'on fait lorſque l'on compoſe : cela me fit croire que c'étoient des vers. Quand il eut achevé, il ſerra l'écritoire, mit le Livre dans ſon chapeau, ſe leva & ſe retira, en me faiſant une profonde révérence.

A peine fut-il à vingt pas que je vis tomber le Livre derriere lui ; j'attendis quelque-temps pour voir s'il s'en appercevroit ; mais ayant continué ſon chemin ſans ſe détourner, je me levai & fus prendre le Livre. Je

commençois à lire lorſque Thélamont arriva ; je le ſerrai avec ſoin, & de retour chez moi je le lus avec attention. Il me fit beaucoup de plaiſir, non-ſeulement parce que c'eſt une hiſtoire intéreſſante, mais parce que j'y reconnus le pays & les perſonnes dont on y parle, quoiqu'on ait pris ſoin d'en déguiſer les noms.

Et je ſuis aſſurée que vous en ſerez auſſi content que moi, ſi Florinde veut bien vous en faire la lecture. J'y conſens, répondit-elle ; mais vous venez de jetter dans mon eſprit une eſpece de crainte que je vous prie de diſſiper avant que je commence. Cet homme qui écrivoit dans ce Livre me paroît avoir reſté trop peu de temps auprès de vous pour qu'il ait pu achever l'hiſtoire, & je ſerois véritablement fâchée ſi je n'en voyois pas le dénouement. Lorſque je trouvai ce manuſcrit, reprit Uranie, j'eus cette même penſée ; mais j'eus le plaiſir de la voir détruite par la fin de l'hiſtoire, qui eſt abſolument complette ; & je compris par-là que ce que l'inconnu avoit écrit, n'étoit que de ſimples remarques, qu'il avoit ſans doute deſſein de montrer à l'Auteur.

Puiſque cela eſt ainſi, reprit Florinde, je vais vous en faire la lecture avec d'autant plus de ſatisfaction que vous m'aſſurez qu'elle eſt achevée. Alors l'aimable Florinde ouvrit le manuſcrit, & commença de cette ſorte.

HISTOIRE DE GANORET.

DANS une des Provinces méridionales des Gaules, appellée la Septimanie, eſt une Maiſon illuſtre, non-ſeulement par ſon ancienneté, mais auſſi par les grands hommes qui en ſont ſortis, qui, par les ſervices qu'ils ont rendus à la patrie, ont mérité les titres & les emplois diſtingués dont ils ont été revêtus.

Leur nom eſt Ganoret : un des chefs de cette famille ayant eu le bonheur de plaire au Monarque des Gaules, en ſaiſiſſant les occaſions de lui prouver ſon zele & ſon attachement, en fut choiſi pour une expédition qui demandoit de la conduite & de la valeur, contre un Pontife qui s'étoit imaginé que toutes les couronnes de l'Univers lui appartenoient, & qu'il n'y avoit point de ſceptre qui ne fut ſoumis à ſon glaive.

Cette dangereuſe opinion lui avoit fait donner un Décret formidable contre ceux qui ne voudroient pas le reconnoître en cette qualité. Tous les Rois de la terre tremblerent & ſe ſoumirent à cette nouvelle puiſſance. Le ſeul Monarque des Gaules s'oppoſa fortement à cette tyrannie ; mais le Pontife regardant cette oppoſition comme un crime de déſobéiſſance faite à ſon autorité, fulmina un nouveau Décret con-

tre ce Monarque, mit son Royaume en interdit, le donna au premier occupant, & releva tous ses Sujets du serment de fidélité.

Le Monarque, vivement irrité, fit assembler les Etats-généraux de toutes les Gaules, leur exposa les prétentions du Pontife, son injustice & l'affront fait à sa couronne. Les Etats, pleins d'un juste ressentiment, prierent leur Monarque d'employer leurs biens & leurs vies pour se venger d'un tel affront, & lui assignerent les fonds pour les dépenses qui seroient nécessaires.

Ce fut pour cette expédition que Ganoret fut choisi; il s'en acquitta si glorieusement, qu'il alla même au-delà des espérances de son Maître. Il fut loué & approuvé de toutes les Gaules, & le Monarque lui assigna pendant sa vie un once d'argent par jour, valant pour lors deux livres tournois; chose très-considérable en ce temps-là.

Mais comme Ganoret étoit aussi docte que bon Soldat, il fut honoré de la charge de Chancelier des Gaules, de laquelle il s'acquitta si dignement, que le Monarque lui donna, au lieu de l'once d'argent, trois terres considérables du Domaine de l'Empire, situées dans la Septimanie, sa Province, qui dans la suite furent érigées, l'une en marquisat, l'autre en baronnie, & la derniere en seigneurie, à condition qu'elles ne seroient possédées que par les enfans mâles, à l'exclusion des femelles : substitution qui doit toujours

durer, & dont les descendans de Ganoret jouissent encore aujourd'hui, & qui rapportent de rente annuelle quarante mille livres tournois, payables dans *Lutetia*, capitale des Gaules. Voilà comme la vertu de Ganoret fut récompensée par son auguste Maître.

Cependant les biens de cette maison étant inaliénables, les cadets n'en ont que très-médiocrement; ce qui a porté les uns à prendre le parti des armes, & les autres à entrer dans le corps des Druides. Daubargues, fils ainé d'un des collatéraux de cette maison, fut un de ceux qui se distingua dans les armes : brave, bien fait, aimable, plein d'esprit, il n'en faut pas davantage pour s'acquérir l'estime de tout le monde, & la tendresse d'une famille : aussi Daubargues étoit-il très-cher à la sienne.

Après avoir fait connoître dans les armées du Monarque des Gaules qu'il ne démentoit point le sang dont il étoit sorti, il vint passer un quartier d'hiver chez son pere dans la Septimanie ; il en fut reçu avec l'amour qu'on ne peut refuser au vrai mérite, indépendamment de la force du sang. Lorsqu'ils eurent assez donné au plaisir de se voir, son pere le mena chez le Seigneur de Ganoret, chef de la famille, & Lieutenant-Général pour le Monarque des Gaules dans la Septimanie. Il lui donna mille marques d'estime & de tendresse; mais, quoiqu'elles fussent sinceres, ce qui toucha le plus notre jeune Guerrier, fut une des

filles de Ganoret, âgée de seize ans, belle, sage, & qui joignoit à l'esprit le plus orné la vivacité charmante qui anime toutes les Dames de cet heureux climat.

Il n'est pas surprenant que deux personnes telles que je viens de dépeindre, Daubargues & la fille ainée de Ganoret, sentissent l'une pour l'autre des mouvemens plus tendres que ceux que donne la proximité du sang qui les unissoit, qui ne servit bientôt que de prétexte à la liberté qu'ils avoient de se voir tous les jours. La jeune Ganoret recevoit avec un plaisir extrême les soins de Daubargues, qu'il rendoit encore avec plus de joie, & cette réciproque satisfaction leur fit connoître qu'ils s'aimoient plus qu'ils ne l'avoient cru, & que ne le demandoient les vues ambitieuses de Ganoret.

Il s'apperçut le premier de l'intelligence de leurs cœurs; son ambition en fut alarmée, & pour rompre le cours à cet amour naissant, il défendit à sa fille de voir Daubargues en particulier, & de recevoir ses soins avec trop de complaisance. Cette contrainte fit sentir à la jeune Ganoret que Daubargnes lui étoit plus cher qu'elle ne se l'étoit imaginé. Pour lui, qui n'étoit imbu d'aucun préjugé d'éducation qui lui défendît d'aimer ce qui étoit aimable, il n'avoit point ignoré que c'étoit l'amour qui l'attachoit à sa belle parente. Et comme on se flatte aisément sur les choses qui plaisent, il n'avoit point prévu d'obstacle à sa passion qui dût l'obliger à la surmonter.

Sa naissance, son mérite personnel, & l'esprit de s'avancer dans le métier glorieux de la guerre, lui avoient fait croire que le Seigneur de Ganoret oublieroit son peu de fortune, & qu'il voudroit bien le préférer à un étranger pour le rendre possesseur de sa fille & de ses richesses. Cette idée, qui s'étoit emparée de son cœur, lui rendit l'arrêt de Ganoret mille fois plus terrible.

Sa jeune amante le lui annonça avec des pleurs qu'elle ne put retenir, & qui, en lui faisant voir qu'il étoit aimé, le rendirent bien plus à plaindre que si l'Amour lui eût été contraire. Il fallut pourtant céder à cet orage, & user de précaution pour se voir : ils se jurerent une ardeur éternelle & d'attendre avec une fidélité inviolable que le temps leur fournit des occasions favorables pour s'unir à jamais.

Ces tendres promesses, & les ménagemens qu'il falloit observer pour se les faire, avoient jetté un fond de tristesse dans le cœur de Daubargues, qui fut bientôt remarqué de son pere, il en pénétra la cause, son amour ne lui étant pas échappé, non plus qu'à Ganoret. Comme le parti étoit avantageux, & qu'il voyoit que cette famille marquoit une estime particuliere à son fils, il n'avoit pas cru devoir le détourner de cette passion.

Mais lorsqu'il vit que la mélancolie succédoit à la joie, & la froideur à ses empressemens, il parla à Daubargues, & l'ayant pressé de lui découvrir le sujet de sa haine,

il ne put ſe diſpenſer de lui en faire confidence. Son pere le trouva ſi rempli de ſa tendreſſe, & ſi pénétré de la rigueur de Ganoret, qu'il ne voulut employer les premiers momens de la converſation qu'à le conſoler.

Mais lorſqu'il crut lui avoir aſſez prouvé la part qu'il prenoit à ſa douleur, il lui repréſenta avec douceur qu'il étoit de ſa prudence de ſe guérir d'un amour qui ne pouvoit avoir une heureuſe ſuite; que Ganoret étoit Lieutenant-Général pour le Monarque dans la Septimanie; qu'il joignoit à une grande richeſſe beaucoup d'ambition; que de plus il étoit attaché auprès d'un frere unique du Monarque, qui l'honoroit de ſa protection & de ſon amitié, & qu'ainſi il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût jamais eſpérer une telle alliance. Daubargues avoit trop d'eſprit pour ne pas ſentir la force des raiſons de ſon pere; mais il avoit trop d'amour pour n'en être pas vivement affligé. Le temps s'approchoit où il devoit partir pour l'Armée, il trouva le moyen de voir & d'entretenir la jeune Ganoret en particulier; jamais adieux ne furent plus touchans, & jamais ſermens de fidélité ne furent faits avec plus de ſincérité. Il fallut ſe ſeparer: Daubargues partit pénétré d'amour & douleur, & ſe rendit à l'Armée, où il ſe diſtingua toujours pendant pluſieurs campagnes qu'il fit.

Quelque occupé qu'il fût de ſon devoir, il ne manquoit pas les occaſions d'écrire à ſon pere, & de l'entretenir de ſon amour pour la jeune Ganoret: il ſe haſarda mê-

me de lui écrire par cette voie, & de rendre son pere son confident. Le vieux Daubargues aimoit ce fils avec une si grande tendresse, qu'il ne put se dispenser de lui donner la consolation qu'il sembloit attendre de lui : il se chargea des lettres de son fils, & des réponses de sa niece, en les priant sans cesse l'un & l'autre de ne se pas livrer si fortement à un engagement qui ne pouvoit être heureux.

Quelques années s'écoulerent dans cette situation, Daubargues toujours absent & toujours amoureux, & la jeune Ganoret toujours tendre & fidelle : mais comme le Seigneur de Ganoret, son pere, avoit une charge considérable auprès du frere unique du Monarque des Gaules, & qu'il lui avoit donné un logement dans son palais, il y fit venir toute sa famille. Ce fut pour lors que nos amans se crurent perdus, puisqu'il étoit à présumer que la jeune Ganoret, belle, riche, & fille d'un homme qui avoit d'augustes Protecteurs, ne manqueroit pas de trouver un parti qui l'arracheroit à Daubargues.

Mais le Ciel, qui se joue des projets des humains, rompit ceux de Ganoret en terminant sa vie. Il tomba malade, & mourut à la Cour du Prince qu'il servoit, duquel il fut extrêmement regretté, & tous ses Courtisans le pleurerent; les vertus de Ganoret, son ambition à part; lui avoit acquis l'amitié de son Maître & l'estime de tout le monde. Aussi-tôt qu'il fut mort,

madame de Ganoret, qui avoit obtenu la garde-noble de ses enfans, voulut se mettre en possession des belles terres que son époux avoit dans la Septimanie; mais un Druide de la famille, qui se trouvoit l'ainé du pere de Daubargues, & le plus proche parent de Ganoret, mit opposition aux prétentions de la veuve, en demandant l'ouverture de la substituion à son profit.

L'affaire fut portée au Conseil du Monarque des Gaules, où madame de Ganoret avoit de puissans amis: le Druide y en avoit aussi, ayant été dans son jeune âge de la Cour & des plaisirs du présomptif héritier de la couronne, dont il étoit aimé tendrement. Mais par un retour sincere à Dieu & sur lui-même, il avoit quitté la Cour pour ne s'attacher qu'à son ministere, & s'employer à instruire les peuples de leurs devoirs dans la Religion. Il fit toutes ses fonctions avec tant d'esprit, de piété, de zele & de charité, qu'il étoit en vénération dans toute la Septimanie, & en considération auprès de ceux qui gouvernoient le pays pour le Monarque.

Les choses étoient dans cet état lorsqu'il revint à la Cour pour poursuivre la succession du Seigneur de Ganoret. Le jeune Prince des Gaules le revit avec plaisir, & s'employa vivement pour lui faire obtenir du Conseil ce qu'il demandoit avec tant de justice. D'un autre côté, madame de Ganoret sollicitoit fortement en faveur de ses deux filles, & laissoit souvent échapper des

traits piquans contre le Druide. Elle fit plus, elle défendit à l'ainée de ses filles, qui étoit l'amante de Daubargues, d'avoir aucun commerce avec lui, sous peine de son indignation, se doutant bien qu'ils s'aiment toujours.

Cependant l'instruction de ce fameux procès étant achevée, il y eut un Arrêt qui ouvrit la substitution en faveur du sage Druide. Le désespoir de Madame de Ganoret fut si violent, qu'on craignit qu'elle ne se porta à quelqu'extrêmité. Elle voyoit sa famille ruinée sans espoir de retour, & dans l'obligation de mettre deux filles, belles comme l'astre du jour, parmi les Vestales, pour y finir une destinée qu'elle avoit espéré devoir être des plus brillantes. Cette pensée ne s'offroit jamais à son esprit qu'elle ne fut prête à tomber dans le désespoir : elle étoit encore dans ces premiers transports, quand le jeune Daubargues, instruit de la perte qu'elle faisoit, se rendit dans *Lutetia*, & fut d'abord chez elle pour la consoler & mêler son infortune avec la sienne. Mais madame de Ganoret, qui trouvoit leur sort bien différent, puisque Daubargues devoit hériter, selon toutes les apparences, des biens du Druide, & qu'elle n'y pouvoit plus rien prétendre, n'écouta que son ressentiment, le traita de la maniere la plus rude, & lui défendit de se présenter jamais devant elle.

On juge aisément de la douleur de la jeune Ganoret en voyant recevoir son amant

d'une façon ſi outrageante. Ils ne purent ſe parler que des yeux. Mais que ne ſe dirent-ils point! Ils s'entendirent ſi parfaitement ; que Daubargues en oublia le mauvais traitement qu'on lui faiſoit, & qu'il ſe flatta que le Druide, ſon oncle, ſeroit plus ſenſible à ſon amour que madame de Ganoret.

Dans cette penſée il lui écrivit dans la Septimanie, où il étoit retourné pour ſe mettre en poſſeſſion de ſon héritage ; mais ce Druide, ſage & prudent, qui craignoit, en déclarant ſon projet à ſon neveu, que ſa joie ne lui fît manquer une occaſion favorable, lui commanda, avec quelqu'eſpece de ſévérité, de rejoindre l'Armée, d'y faire ſon devoir, & de ſonger à ſe guérir de ſon amour, plutôt que de s'expoſer à recevoir de nouveaux affronts de madame de Ganoret. Daubargues reçut cette lettre avec tout le déſeſpoir d'un homme véritablement amoureux.

Il courut la montrer à l'aimable Ganoret, qui lui avoit donné les moyens de la voir à l'inſu de ſa mere. Ils virent l'un & l'autre avec la derniere douleur la cruauté du Druide ; ils pleurerent, ſe plaignirent de leur ſort, ſe jurerent de s'aimer toujours, & ſe ſéparerent ſans eſpoir de ſe voir. Daubargues partit pour l'Armée, dans le deſſein de trouver dans un trépas glorieux la fin de ſes peines & de ſon amour.

Pour la jeune Ganoret, elle ſe faiſoit une eſpece de conſolation, en ce que la perte

de ſes biens la mettoit à l'abri d'être jamais à un autre qu'à Daubargues ; & dans la triſte néceſſité de n'être pas à lui, elle ſentoit une douceur extrême de lui prouver ſa tendreſſe en ſe conſacrant pour jamais à la retraite. Ce deſſein fut pourtant retardé ; madame de Ganoret avoit tant de choſes à régler avant que de ſe défaire de ſes filles, qu'il ſe paſſa un an ſans qu'elle pût les mettre parmi les Veſtales.

Pendant cette année le Druide s'occupa à faire des réparations utiles à tous les biens qui lui avoient été adjugés, & ſur-tout au château de Ganoret, lieu délicieux, qu'il augmenta & embellit conſidérablement : il le fit meubler ſuperbement, & en fit un ſéjour digne d'un Prince. Il ne s'en tint pas là, il caſſa tous les baux que madame de Ganoret avoit faits, dans leſquels on l'avoit ſurpriſe, & par ſes ſoins augmenta ſes revenus d'un quart.

Madame de Ganoret, informée de toutes ces choſes, en ſentoit redoubler ſon reſſentiment & ſa haine pour le Druide : elle étoit même dans l'impatience de finir ſes affaires pour mettre ſes filles en lieu où elles n'entendiſſent jamais parler d'aucuns de leurs parens. Dans le fort de ces agitations, un jour qu'elle étoit avec l'aimable Ganoret, qu'elle entretenoit de ſon malheur & de l'horreur que lui inſpiroit juſqu'au nom de Druide, on vint lui annoncer qu'il demandoit à la voir.

Jamais femme ne fut plus ſurpriſe ; ſa fureur parut au ſuprême degré : la viſite du

Druide lui ſembla un outrage des plus ſanglans ; elle s'imagina qu'il venoit pour inſulter à ſon malheur : & pleine de ſa douleur & de ſa haine, elle lui fit dire, par une de ſes femmes, qu'il eût à ſortir au plutôt de chez elle, ou qu'elle feroit un éclat dont il auroit ſujet de ſe repentir. Le Druide qui étoit à la porte du cabinet, & qui entendoit toutes ces injures, épargna à la Dame la peine de les lui redire, & la pria avec une douceur & un ſang froid qui la ſurprirent, de retourner auprès de madame de Ganoret, & de faire enſorte qu'il pût lui parler pour une choſe de la derniere importance. La Dame fit ce qu'il ſouhaitoit. O Ciel, s'écria madame de Ganoret ! par quelle fatalité ſuis-je expoſée à cette perſécution dans le palais du grand Prince qui me protege ? Qu'on faſſe retirer le cruel qui vient pour m'outrager, ou qu'on ſe prépare à me le voir poignarder de ma propre main. La Dame effrayée court au Druide, & le prie avec inſtance de ne ſe pas expoſer aux emportemens d'une femme qui n'écoute que ſa fureur.

Mais lui, toujours ſage & modéré, proteſte qu'il ne ſortira point du palais qu'il n'ait vu madame de Ganoret. La Dame vint rapporter ces paroles, & la jeune Ganoret ayant ſenti dans ſon cœur un mouvement qui lui préſageoit quelque bonheur, ſe jette aux pieds de ſa mere, en fondant en larmes : c'eſt pour moi, Madame, lui dit-elle, c'eſt l'infortune de vos filles qui vous rend ſi différente de vous-même. Vous auriez moins

de haine pour le Druide ſi vous aviez moins d'amour pour nous ; mais , Madame , au nom de cet amour qui fait tout le bonheur de notre vie , daignez écouter ce qu'il veut vous dire ; il n'eſt peut-être pas ſi coupable que vous le croyez. Votre déſeſpoir vous fait fermer les yeux ſur ſes vertus : cependant , Madame , tout le monde le révere; & comment ſe pourroit-il qu'un homme ſi plein de mérite vînt pour vous inſulter ? Sacrifiez-moi pour un moment votre reſſentiment, écoutez le Druide , & ne refuſez pas cette grace à votre fille en pleurs à vos genoux. Un diſcours ſi tendre & ſi ſenſé ne put manquer d'avoir ſon effet.

Madame de Ganoret ſe faiſant violence , & ne pouvant parler , fit ſigne qu'il pouvoit entrer ; mais ſi-tôt qu'elle le vit , elle ſe livra à ſon emportement , & s'exhala en paroles vives & piquantes. Le Druide lui laiſſa dire tout ce que ſa colere lui ſuggéra; & lorſqu'il vit qu'elle étoit en état de l'écouter , plutôt par laſſitude que par effort de raiſon , il lui parla en ces termes :

Je n'ai point pourſuivi l'Arrêt qui m'a mis en poſſeſſion des biens de mes ancêtres dans le deſſein d'en jouir, ni de le tranſporter dans un autre famille ; j'ai eu des vues plus légitimes , Madame : je ſavois la paſſion tendre & reſpectueuſe de mon neveu pour l'ainée de vos filles ; je ſavois que ſi vous étiez une fois maîtreſſe de tant de biens, vous n'auriez point eu d'égard à leur amour mutuel , & que mon neveu ſe verroit fruſ-

tré, non-ſeulement du bien de ſes aïeux, mais auſſi de l'eſpoir d'être uni à ce qu'il aime: bonheur qu'il préfere à tout l'éclat d'une brillante fortune. J'ai donc voulu, madame, lui ménager l'un & l'autre en faiſant ouvrir la ſubſtitution à mon profit; je l'ai augmenté & embelli, non pour moi, mais pour votre fille que voilà préſente, à qui je le cede dès-à-préſent, exigeant ſeulement qu'elle veuille donner la main à mon neveu, dont elle connoît l'amour & le reſpect. En achevant ces mots le Druide oubliant ſon caractere, ſe jetta aux pieds de madame de Ganoret, dont l'étonnement ne ſe peut décrire; ſa charmante fille lui baignoit les mains de ſes pleurs, & le Druide l'adouciſſoit par ſon éloquence & par mille marques de reſpect.

Le ſilence de madame de Ganoret étoit l'effet de ſa ſurpriſe; elle vouloit le faire relever, elle s'efforçoit de parler, ſans pouvoir parvenir à l'un ni à l'autre. Enfin quelques larmes s'étant fait paſſage, donnerent ſoulagement aux mouvemens véhémens qui l'agitoient, & firent connoître que la joie & la reconnoiſſance prenoient la place de la haine & de la fureur. Preſſée par ces nouveaux ſentimens, elle embraſſa le Druide, fit relever ſa fille; & ne trouvant point de termes pour exprimer ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, elle laiſſa à ſes careſſes le ſoin de l'expliquer. Enfin, ayant recouvré l'uſage de la voix, elle donna mille louanges au généreux Druide, l'appella le pere de ſes enfans, & le pria d'écrire promptement à Daubargues cet heureux changement.

A peine madame de Ganoret eût-elle prononcé ces favorables paroles, que la nouvelle s'en répandit dans le palais ; il en retentit de joie, & l'illuſtre épouſe du Prince ayant été avertie de la belle action du Druide, le manda ſur le champ avec ſa famille dans ſon appartement. Comme jamais Princeſſe ne porta la vertu & les grands ſentimens ſi loin qu'elle, elle fut charmée de ceux du Druide, admira la prudence, loua ſa ſageſſe & leur promit à tous ſa protection.

Toute la Cour & le Monarque des Gaules voulurent voir le Druide ; ce grand Roi lui marqua le contentement qu'il avoit que le Prince ſon fils eût honoré de ſon amitié un ſi parfait honnête homme. Et lorſque cette belle & illuſtre famille fut débarraſſée de tant d'honneurs & de complimens, elle manda l'amoureux Daubargues. Quelle charmante nouvelle pour un amant fidele & tendre ! Il n'avoit pu mourir de douleur, il penſa expirer de joie.

Mais comme il étoit réſervé pour en jouir, il vola auprès de ſa belle maîtreſſe, qu'on unit à lui par des liens indiſſolubles, & dont les douceurs les récompenſerent des peines qu'ils avoient ſouffertes.

En vérité, dit Céphiſe, voilà une aimable hiſtoire ; & le Druide fait là un magnifique perſonnage. Il faut convenir, ajouta Thélamont, que cette action eſt des plus généreuſes & des plus rares. Il eſt certain, dit Julie, que je trouve moins de grandeur dans les actions de valeur, de courage ou

de justice, que dans celles qui regardent l'intérêt. On retire une espece de vanité des premieres, qui récompense de les avoir faites; mais céder son bien, & s'en dessaisir en faveur d'un autre, est une chose qui tient de la vertu parfaite, parce que, quelque gloire qu'on puisse retirer de l'avoir fait, on n'est point dédommagé des richesses dont on se sépare. Ainsi je tiens que celui qui fait une pareille action possede toutes les vertus ensemble, & mérite d'être placé parmi les plus grands hommes.

Chacun applaudit au discours de Julie, & se trouva de son sentiment. On remercia Florinde de la complaisance qu'elle avoit eue; & comme cette histoire avoit conduit jusqu'à l'heure de la promenade, on se rendit au bord de l'eau. Après avoir fait plusieurs tours, quelquefois séparés, & quelquefois ensemble, on se réjoignit entiérement pour prendre place sur les sieges de verdure.

L'histoire de Ganoret, dit alors Camille, m'a fait naître l'envie de savoir ce que c'étoit que les Druides; je voudrois bien être instruite d'une chose, dont tout ce que j'ai lu ne m'a donné qu'une foible connoissance. Si Thélamont vouloit, dit Uranie, il pourroit satisfaire votre curiosité. Il est vrai, ajouta Orophane; ce sont-là des articles réservés à sa mémoire & à son éloquence. Toute la compagnie s'étant jointe à Uranie & à Orophane pour prier Thélamont de parler, il ne put s'en défendre.

Vous m'engagez, dit-il, dans une dissertation

tation longue & difficile : mais il faut vous obéir. Jules-César divisa les Gaules en trois parties : la premiere & la plus considérable étoit la Celtique ; la seconde, la Belgique, & la troisieme, l'Aquitanique : elles avoient pour bornes les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, l'Océan, & la Méditerranée.

Les Druïdes étoient dispersés dans ces vastes pays, sous un Chef ou Pontife qui avoit une autorité si étendue, qu'il étoit craint & respecté de tous les différens Etats des Gaules, où les Druïdes tenoient le premier rang. C'étoit un college fort nombreux, où les nobles & les roturiers étoient également reçus; mais pour y entrer il falloit des conditions & des qualités absolument nécessaires.

On devoit être de bonnes mœurs, bien fait de sa personne, & avoir beaucoup d'esprit. Avant que d'être initié dans les mysteres de la religion, on étoit obligé d'étudier pendant vingt ans, d'apprendre & de retenir de mémoire leur théologie, leur philosophie, & généralement toutes leurs loix ; ne permettant pas à leurs éleves de tenir des cahiers des leçons qu'on leur donnoit par écrit en caracteres Grecs.

Lorsque le disciple étoit parfaitement instruit il étoit reçu & initié dans les mysteres, après de longues & pénibles cérémonies. Les Druïdes étoient seuls Souverains, non-seulement de ce qui regardoit la religion, mais aussi du criminel & du civil ;

ils ordonnoient les peines & les récompenſes : lorſqu'ils avoient prononcé un jugement & qu'on refuſoit d'y ſouſcrire, on s'expoſoit aux plus grands des malheurs, puiſqu'ils vous privoient & vous interdiſoient l'entrée de leurs myſteres. Et comme les Gaulois étoient pleins de ſuperſtitions, tout homme qui étoit frappé de cette foudre, étoit regardé des autres comme l'opprobre du genre humain : chacun le fuyoit, perſonne ne vouloit avoir ni commerce, ni affaire avec lui ; il étoit abandonné de ſon pere, de ſa mere, de ſa femme & de ſes enfans ; les portes de la Juſtice lui étoient fermées, même dans les choſes qui paroiſſoient les plus juſtes : incapable de poſſéder aucune charge ni dignité, il mouroit ſans honneur, ſans crédit & ſans ſépulture. Voilà, interrompit Alphonſe, ce qui s'appelle ſavoir ſe faire craindre.

Le corps de la Nobleſſe, reprit Thélamont, avoit de grands égards pour celui des Druïdes. Soit crainte, politique, ou ſuperſtition, ils déféroient à toutes leurs volontés. C'étoient eux qui nommoient les Souverains Magiſtrats ; mais ils ne décidoient rien d'importance ſans conſulter les Druïdes. Auſſi toutes les familles faiſoient enſorte de mettre dans cette ſociété quelques-uns de leurs enfans pour s'en faire des protecteurs.

Les Druïdes faiſoient tous les ans une aſſemblée générale dans l'Etat de Chartres, comme étant à peu près le milieu des Gau

les, dans un endroit consacré & destiné à cet usage, où présidoit le Grand-Pontife. Là se décidoient toutes les affaires les plus importantes, tant générales que particulieres, sur la religion.

C'étoit le Pontife qui indiquoit le temps & le lieu de cette assemblée. Elle s'ouvroit par un acte de religion, qui con stoit en une procession qu'on faisoit dans une forêt du pays que nous appellons aujourd'hui la Beauce, où présentement le peuple ne se chauffe & ne fait cuire son pain qu'avec de la paille, faute de bois, & qui dans ce temps-là étoit couvert de grandes forêts. C'étoit-là que l'on alloit en cérémonie couper le Gui sacré avec un hache d'or, que les Druïdes portoient ensuite avec révérence dans le lieu de leurs mysteres.

Après cela, ils sacrifioient des hommes pour le salut du public, croyant que Dieu ne pouvoit être appaisé que par cette barbarie; les Gaulois étant dans cette funeste erreur qu'il falloit la vie d'un homme pour en racheter un autre.

César, dans le sixieme livre de ses Commentaires, dit qu'en certains endroits des Gaules il y avoit des Idoles d'osier d'une grandeur extraordinaire, que l'on remplissoit de criminels, & que l'on brûloit à la fois, ne croyant pas qu'il y eût de sacrifices plus agréables à la Divinité; & la fureur alloit si loin, que lorsqu'ils n'avoient pas des criminels pour victimes, ils brûloient des innocens. Les Druïdes étoient généra-

lement respectés, & en si grande considération, que les Nations voisines les consultoient comme des oracles, & remettoient à leur jugement leurs affaires les plus importantes.

On prétend que le lieu de leur plus grande dévotion étoit celui où les Chrétiens ont bâti ce superbe temple dédié à la mere de Dieu, que l'on admire à Chartres. Il y a sous terre une chapelle magnifique, creusée dans le roc, où l'on descend par un grand escalier; on y entre par une porte taillée dans le même rocher, sur le frontispice de laquelle on lit en latin : *A la Vierge qui doit enfanter.* Il m'a été dit par les Ministres de ce superbe temple que la commune opinion du pays étoit que Dieu avoit donné aux Druïdes, à cause de leur grande sagesse, cet esprit de prophétie qui leur avoit fait prédire tant de siecles auparavant le mystere de l'*Incarnation.*

Les Gaulois se croyoient descendus de Pluton; pour cela ils comptoient par nuits, & non par jours, comme les autres Nations. Soit qu'ils commençassent les mois ou les années, ou qu'ils célébrassent le jour de leur naissance, la nuit étoit toujours la premiere. Ils avoient droit de vie & de mort sur leurs femmes; lorsqu'un homme mouroit, les parens s'assembloient; s'il y avoit quelque soupçon contre la femme, on la mettoit à la torture, & si on la trouvoit criminelle on la brûloit, après lui avoir fait souffrir les plus cruels supplices. Les fu-

nérailles des Gaulois étoient magnifiques ; la coutume étoit de brûler avec le défunt tout ce qu'il avoit le plus aimé, jusqu'aux animaux, & le plus souvent ses esclaves & affranchis.

Voilà ce que ma mémoire peut me fournir sur ce qui regarde les Druïdes & les Gaulois. Jules-César ne pense pas de ces premiers autrement que je viens de vous le dire ; & les choses que je vous ai dites, dont il ne fait point mention, m'ont été découvertes par des personnes savantes, qui les ont recherchées avec soin.

Je suis charmé, dit alors Camille, que ma curiosité nous ait fait apprendre ces particularités : mais il faut avouer que la mémoire de Thélamont est d'un grand secours. Je trouve, ajouta Orsame, que la mémoire est essentielle à l'esprit : elle le fait briller, & lui fournit sans cesse de quoi pouvoir amuser & instruire.

La mémoire, dit Uranie, sert encore aux belles actions ; car elle ouvre des chemins aux bienfaits, à la reconnoissance & à la récompense. Louis XIV peut servir d'exemple sur ce que j'avance : ce grand Roi avoit une mémoire prodigieuse, & ce don de la nature l'a mille fois porté à faire des choses éclatantes. En voici un trait qui vous en fera juger. Ce grand Monarque, qui étoit toujours impénétrable à ses ennemis, voulant faire le siege de Gand, fit courir le bruit que l'effort de ses armes tomberoit cette campagne-là du côté de l'Allemagne.

En effet, on marqua un camp ſur la Sarre, & l'on y fit défiler des troupes. Le Roi partit lui-même de Verſailles, & prit la route de Metz. Les ennemis en étant avertis, & craignant pour l'Allemagne, dégarnirent la Flandre, & firent marcher leurs troupes vers la Sarre. Le Roi voyant qu'ils avoient pris le change, dit le ſoir à ſon ſoupé. Gand eſt inveſti, & je pars tout à-l'heure pour en faire le ſiege.

Cette nouvelle ſurprit toute la Cour, qui fut fort embarraſſée pour pouvoir ſuivre. Le Roi partit effectivement un moment après ſon ſoupé, & marcha toute la nuit. Le matin, s'étant trouvé devant l'Abbaye de Buſſilly, auprès d'Aubanton, il demanda du pain & à boire un coup; mais la bouche n'ayant pu ſuivre, on fut obligé d'avoir recours à l'Abbaye. On avertit le Pere Procureur, qui apporta au Roi du pain & du vin, qu'il trouva fort bon. Il en remercia le Pere avec les graces qui lui étoient ſi naturelles. Le bon Pere ne ſe contenta pas de cela pour marquer ſon zele, ſachant que toute la maiſon du Roi alloit paſſer, il fit cuire du pain & des viandes, fit mettre des tables dans les cours de l'Abbaye & ſur les chemins, qui pendant le paſſage furent couvertes de tout ce qui pouvoit ſervir au rafraichiſſement de la Maiſon du Roi.

C'étoit un ſpectacle digne d'être vu que ce repas champêtre. L'un prenoit un gigot qu'il rongeoit en courant à toute bride, & dont il faiſoit part à ſon camarade, & l'au-

tre emportoit une boureille qu'il buvoit ſans s'arrêter un moment. Le tableau de ce repas ayant été fait au Roi, il s'en divertit fort ; & pendant le ſiege de Gand on ne parla que du ſoin généreux du Pere Procureur de l'Abbaye de Buſſilly.

Quinze ans s'étoient écoulés depuis cette aventure, lorſque le Pere de la Chaiſe portant au Roi la feuille des bénéfices vacans, il remarqua que l'Abbaye de Buſſilly étoit du nombre, & que le Pere de la Chaiſe en avoit diſpoſé. Non, lui dit ce grand Prince, j'ai donné l'Abbaye de Buſſilly ; le Pere Confeſſeur ſurpris, lui demanda à qui : à un homme, lui dit le Roi, que je vous charge de me trouver ; c'eſt le Pere qui étoit Procureur de l'Abbaye de Buſſilly lors du ſiege de Gand. Le Roi fut obéi ; le Pere de la Chaiſe écrivit de tous côtés pour ſavoir de ſes nouvelles : il apprit qu'il étoit Procureur dans une Abbaye près Sédan ; on lui manda ce que le Roi venoit de faire pour lui ; il partit pour la Cour, & s'étant placé dans la galerie pour ſaluer le Roi, au ſortir de la Meſſe, ce Prince l'apperçut, & le reconnut auſſi-tôt, en diſant : voilà l'Abbé de Buſſilly, & s'étant approché de lui, il lui dit : vous éprouverez aujourd'hui qu'un bienfait n'eſt jamais perdu, & que tôt ou tard il a ſa récompenſe. Voilà, continua Uranie, un des traits frappans dont la vie de ce grand Monarque eſt remplie.

La compagnie convint de ce que diſoit

Uranie, en admirant le bonheur du Pere Procureur d'avoir trouvé une occasion de se faire connoître à un Prince qui n'oublioit jamais rien. La conversation ayant été poussée assez loin cette après-dînée, l'heure du soupé contraignit cette belle société de quitter les jardins pour se mettre à table. L'aimable liberté qu'Uranie avoit établie chez elle faisant toujours goûter de nouveaux plaisirs à ses amis, on peut dire que ces momens nécessaires à la vie le devenoient encore davantage par les charmes qu'on y trouvoit.

Comme la nuit étoit fort belle, on n'eut pas plutôt soupé qu'on se rendit dans le jardin. Uranie, à qui rien n'échappoit, ayant remarqué que Julie faisoit quelques efforts pour retirer des mains d'Orsame un papier qu'il tenoit, s'approcha d'eux, dans la crainte que ce ne fût quelque altercation chagrinante; mais elle fut rassurée lorsqu'elle entendit Orsame qui disoit en riant: non, ma chere Julie, vous subirez la loi de ce charmant séjour, & je veux que tout le monde sache que vous faites des vers.

Si j'avois cru, répondit Julie, que vous m'eussiez voulu livrer ainsi, je ne vous aurois pas confié mon secret.

Cette dispute ayant enhardi Uranie, elle les aborda. Hé quoi, dit-elle en embrassant Julie, vous vous repentez d'avoir confié ce qui part de votre esprit au seul homme que vous aimez, quand vous avez confié tout ce qui touche votre cœur. Venez, dit-

elle, en la faisant joindre la compagnie ; il faut que la lecture de ce premier vous serve de punition. Julie sourit & se laissa conduire. Tout le monde étant intéressé à cette petite aventure, on pria Orsame, comme dépositaire du secret, d'en faire part à la compagnie : je le veux, dit-il ; mais pour justifier Julie en quelque sorte du mystere qu'elle prétendoit faire à ses amis, je dois vous dire que l'on célebre demain la fête de Philimene sa mere, & que l'envie de lui marquer sa tendresse & son attention l'a si fort animée, qu'ayant pris la plume elle a fait des vers pour la premiere fois de sa vie. Elle les a envoyés ce matin à Philimene en lui faisant présent d'une palatine bleue & blanche, telle que vous savez que la mode en court. Elle m'a fait confidence de l'effort de son esprit, en me priant fort de n'en point parler ; mais j'avoue que j'ai trouvé les vers de mon goût, & que cela m'a fait prendre la résolution de les exposer au vôtre, malgré son opposition. Vous savez que Philimene s'appelle aussi *Miraë*, ainsi le nom ne vous sera pas inconnu : les voici, continua-t-il.

LA PALATINE.

BOUQUET A PHILIMENE.

C'Est à vous, Miraë, que je suis dévouée :
En forme de présent on m'expose à vos yeux ;
Je porte la candeur dont vous fûtes douée,

Et mon azur, ſemblable à la voûte des cieux,
Eſt le ſymbole & la marque aſſurée
De la force & de la durée
Du reſpect & du tendre amour
De celle qui vous doit le jour.
Daignez me préferer à la magnificence.
La fortune offriroit des préſens plus parfaits;
Mais elle eſt, Miraë, ſujette à l'inconſtance,
Et le cœur d'où je pars ne changera jamais.

Ce bouquet plut infiniment à la compagnie. Chacun fit ſon compliment à Julie, & la modeſtie qui l'avoit faite craindre de montrer ſes vers, lui en fit voir la réuſſite avec un embarras qui redoubloit encore de leur prix. Orſame étoit enchanté des louanges qu'on donnoit à ſon aimable épouſe; & ſi ſon amour n'avoit pas été au ſuprême degré, il y ſeroit parvenu en ce moment.

Il faut, dit alors Alphonſe, que cette maiſon inſpire de l'eſprit. Je ne ſuis nullement Poëte, & ne me ſuis jamais flatté de le pouvoir devenir; cependant j'ai fait des vers: & comme je ne ſuis pas ſi modeſte que l'aimable Julie, que je ne redoute point la cenſure, & ne cherche pas les louanges, je vais vous en faire part. Alors il chanta ces paroles:

AIR.

AImables habitants de ces paiſibles lieux,
Qui forcez chaque jour mon Iris de s'y rendre,
Pour imiter & pour entendre

De vos accens les ſons mélodieux,
Roſſignols, faites lui comprendre
Qu'on ne ſauroit former des ſons ſi doux,
Ni jamais chanter comme vous,
Si, comme vous auſſi, l'on n'a pas le cœur tendre.

Alphonſe chanta cet air avec tant de grace, qu'on l'obligea de le redire pluſieurs fois: ce qu'il fit en regardant toujours Camille; mais avec des yeux ſi pleins d'amour, qu'il en fit rougir cette belle fille. Je puis vous aſſurer, dit Orophane, que, quelque eſprit qui regne en ces lieux, ce ne ſont point eux qui vous inſpirent. Je connois votre maître, ajouta-t-il en riant, il fait ce qu'il veut de ſes éleves. Il n'en faut point douter, répondit Thélamont, l'amour ſuffit pour nous rendre capables de tout; & je ſuis perſuadé que celui d'Alphonſe fait à préſent tout le bonheur de la charmante Camille.

On alloit pourſuivre les louanges qu'on ne pouvoit refuſer au mérite d'Alphonſe, lorſque, pour les interrompre, il fit ſouvenir la compagnie qu'il étoit tard, & que Céphiſe devoit partir le lendemain du matin. Cette conſidération ayant fait ceſſer la converſation, chacun ſe retira dans ſon appartement auſſi ſatisfait de cette journée que des autres. La nuit même ne fut pas ſans charmes pour les époux & les amans; le bonheur des premiers leur y faiſant trouver mille appas, & l'eſpérance des autres la leur faiſant paſſer ſans inquiétude.

Fin du troiſieme Tome.



TABLE
DES JOURNÉES
ET HISTOIRES

Contenues dans ce troisieme Volume.

Fin de la Table.

LES
JOURNÉES
AMUSANTES,
DÉDIÉES AU ROI;

Par Madame de GOMEZ.

NEUVIEME ÉDITION;
REVUE ET CORRIGÉE,
AVEC FIGURES.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
PAR LA COMPAGNIE,

M. DCC. LXXVI.



TABLE
DES JOURNÉES
ET HISTOIRES

Contenues dans ce quatrieme Tome.

Fin de la Table du quatrieme Tome.



LES JOURNÉES AMUSANTES.



DIXIEME JOURNÉE.

QUELQUE plaisir que sentit Céphise à rester dans la maison d'Uranie, l'empressement qu'elle avoit à rendre Alphonse heureux ne la fit point balancer à quitter cet aimable séjour. Elle ne vit pas plutôt briller le soleil qu'elle prit congé de cette belle société, avec des marques de tendresse qui firent aisément juger que leur connoissance deviendroit une solide amitié. Après son départ la compagnie se rendit dans l'appartement de Julie, où la conversation roula quelque temps sur les aventures de Cléodon.

Pour moi, dit Orophane, j'avoue que je trouve incompréhensible qu'on ait pu rendre une fille sauvage aussi parfaite que Félide

nous est dépeinte, & que je m'imagine quelque chose de surnaturel dans tout ce que nous a dit Cléodon. Je ne vois pas, interrompit Félicie, où vous pouvez trouver rien de trop extraordinaire en cela. Félicie n'a point été conçue par des Sauvages; &, quoiqu'elle y ait vu le jour, elle n'a point été formée de leur sang. Fille d'un François & d'une Angloise, il n'est pas surprenant que la nature lui ait conservé la raison & les sentimens avec lesquels elle étoit née, au préjudice d'une éducation barbare. Mais, ajouta Uranie, est-il plus étonnant de pouvoir instruire une créature humaine, que d'apprivoiser des lions & des tigres?

Si on ne les apprivoise pas tout-à-fait, interrompit Thélamont, on les rend du moins obéissans & souples. Pline rapporte que Marc-Antoine fut le premier qui fit voir à Rome des lions attelés à son char pendant la guerre civile, après la bataille de Pharsale: ce que les Romains regarderent comme une espece de prodige qui sembloit leur présager que les cœurs les plus généreux & les plus braves seroient un jour assujettis à la puissance d'un seul maître. Et je pourrois croire que c'en fut un aussi pour Marc-Antoine, qui ne savoit pas pour lors qu'une passion funeste l'asservireroit lui-même au joug d'une femme superbe, qui lui feroit perdre la gloire de ses grandes actions, l'honneur de ses triomphes, l'empire & la vie.

Les Romains, dit alors Alphonse, ne furent pas les seuls qui prirent à mauvais au-

gure de voir des hommes aſſujettir le roi des animaux. Les Carthaginois eurent la même idée, lorſque Hannon, leur Général, trouva le premier la maniere de pouvoir conduire des lions à la main, & de les faire aller par la Ville avec autant de facilité que les chiens. Les Carthaginois inférerent delà qu'ils devoient tout craindre d'un homme qui étoit capable, par ſon génie & ſon adreſſe, de dompter un ſi terrible animal, puiſqu'il lui ſeroit encore plus aiſé de faire du peuple ce qu'il voudroit, & que la liberté de la République ne pouvoit être aſſurée entre ſes mains; & ſur ce fondement, ils lui ôterent le commandement, & le bannirent.

Il faut, ajouta Julie, que les hommes de ce temps-là connuſſent bien peu l'étendue du génie des humains pour donner dans de ſemblables erreurs! Si par des événemens imprévus quelques-unes de ces conjectures ſe ſont trouvées juſtes, combien y en a-t-il qui n'ont point eu d'effet? Ne voyons-nous pas amener ici les animaux les plus féroces par des hommes qui n'ont pour tout mérite que de ſavoir l'art de les conduire, & de s'en faire obéir; & pourrions-nous ſans honte juger que ces ſortes de gens pourroient aſſujettir des Peuples entiers? La réflexion de Julie eſt plaiſante, dit Camille, & je crois que les Romains & les Carthaginois ne tiroient ces ſortes de préſages que de la rareté des choſes qu'ils voyoient arriver. Et quoiqu'il ſoit vraiſemblable qu'ils ne furent pas les premiers des hommes qui aſſujettirent des

lions, comme Hannon fut le premier des Carthaginois qui les rendit dociles, & que Marc-Antoine fut le premier des Romains qui les fit atteler à un char, la nouveauté du fait les porta à faire des réflexions ſuperſtitieuſes, auxquelles ils attribuerent les malheurs qui arriverent dans la ſuite à ceux dont nous parlons, puiſque je ſuis perſuadée que quand Hannon n'auroit point ſoumis des lions il n'en auroit pas été moins banni, & que Marc-Antoine n'eût pas été moins épris de Cléopâtre, s'il n'en eût point attelé à ſon char.

Voilà, dit Thelamont, me traiter de ſuperſtitieux très-agréablement ſur ce que j'ai dit de Marc-Antoine. Vous avez tant de belles qualités des Romains, répondit-elle, en riant, que je ne crois pas vous offenſer en vous reprochant quelques-unes de leurs foibleſſes; mais je vous avouerai que j'ai un peu cherché à venger mon ſexe, que vous venez d'outrager dans Cléopâtre, en la rendant reſponſable de la gloire de l'Empire & de la vie de Marc-Antoine. Ah! charmante Camille, reprit Thélamont, c'eſt une hiſtoire trop généralement connue pour que vous puiſſiez prendre ſon parti. Tout l'Univers ſait que ſans les charmes de cette Reine ambitieuſe, Marc-Antoine eût été au nombre des plus grands hommes. Mais qui ſait, reprit-elle, ſi ſans Cléopâtre les mêmes malheurs ne lui ſeroient pas arrivés? Mais, lui dit Florinde, comme on ne peut ſavoir que ce que l'on a vu, on ne peut auſſi les attribuer qu'à elle, puiſqu'elle ſeule les a

caufés. Et quoique je fache que vous penfez autrement que vous ne parlez, m'ayant dit cent fois que vous ne conceviez pas comment un homme comme Marc-Antoine s'étoit laiffé féduire par une femme dont il favoit toutes les rufes, je veux vous en dire un trait qui vous contraindra de quitter un parti que vous prenez préfentement.

Après la bataille d'Actium, dans un de ces feftins fomptueux que Cléopâtre favoit fi bien donner, ayant remarqué que Marc-Antoine faifoit effayer tout ce qu'il buvoit & mangeoit, & prenant cette précaution comme une preuve de la défiance qu'il avoit en elle, elle réfolut de l'en guérir d'une maniere extraordinaire. C'étoit la coutume en ce temps-là d'avoir à ces fortes de feftins des chapeaux de fleurs fur la tête. La Reine d'Egypte qui avoit toujours foin que celui d'Antoine fût compofé des plus belles, les fit empoifonner; & lorfque par fes difcours pleins de charmes elle l'eût mit en l'état qu'elle fouhaitoit, & qu'elle le vit auffi enivré d'amour que de vin, elle lui propofa de jeter les fleurs de fon chapeau dans fa coupe, de les boire, & qu'elle en feroit autant des fiennes. Marc-Antoine, qui ne favoit qu'obéir quand Cléopâtre parloit, défit promptement fon chapeau, & en jetta toutes les fleurs dans fon vin, & portoit déjà la coupe à fa bouche, lorfque Cléopâtre, mettant fa main au devant du vafe: arrête, lui dit-elle, Marc-Antoine, & vois de quoi l'on peut venir à bout quand on le

vaut : ces fleurs sont empoisonnées par mon ordre ; juge delà si la méfiance que tu me fais paroître pourroit te garantir de la trahison, si j'étois capable de vouloir me défaire de toi, & si je pouvois vivre sans toi. Et comme elle vit qu'il hésitoit à la croire, elle fit tirer à l'instant des prisons un criminel condamné à la mort, & lui ayant fait avaler ce breuvage, il mourut sur le champ aux yeux de Marc-Antoine. Il faut avouer, dit Julie, lorsque Florinde eut cessé de parler, que voilà une façon bien terrible de guérir quelqu'un de sa défiance, & je vous proteste que si j'eusse été Marc-Antoine j'aurois redouté plus que jamais une femme capable d'une pareille action. Je ne pense pas, ajouta Alphonse, que la belle Camille se range présentement du parti de Cléopâtre. Non, sans doute, répondit-elle en riant, & je puis vous assurer que je n'en ai jamais été.

Convenez donc, interrompit Orophane, qu'un homme est bien malheureux lorsqu'il se laisse charmer par de certaines femmes. Oui, sans doute, ajouta Thélamont, & surtout ceux qui ont la suprême puissance, ou qui sont nés pour l'avoir ; car ils ne peuvent jamais connoître véritablement si ce sont eux qu'on aime, ou si c'est l'éclat de la grandeur qui les environne. Car enfin un Roi qui croit être aimé de sa maîtresse ne doit souvent ces marques d'amour qu'à son ambition ; & il n'auroit peut-être jamais touché son cœur, s'il n'eût pas été Roi. Mais, dit alors Julie, il faut donc que les Rois ne puis-

ſent aimer véritablement eux-mêmes ; car eſt-il poſſible d'accorder l'amour avec une défiance perpétuelle ? S'ils croient que l'objet qu'ils aiment ne répond à leur ardeur que parce qu'ils ſont en pouvoir de faire & de diſpenſer les graces, leur paſſion doit être bien peu de choſe ; & ſi les Grands en général étoient bien prévenus de cette opinion ; je trouverois celles qui les aiment de bonne foi extrêmement à plaindre.

Cela leur ſeroit aiſé à connoître, répondit Uranie, du moins ſelon la façon dont je penſe. Il me ſemble qu'une femme dont la tendreſſe n'a pour objet que celui qui l'a fait naître, non ſeulement ne demande jamais, mais craint auſſi de recevoir. Ainſi un Prince qui vient à aimer une perſonne au deſſous de lui, peut connoître facilement le caractere de ſon amour par ſon déſintéreſſement. Une maîtreſſe qui n'exige ni graces ni fortune pour elle ou pour les ſiens, qui ne fait point valoir ſon pouvoir ſur le cœur d'un Prince, qui ne ſe prévaut point de ſon autorité, qui ne s'occupe uniquement que du ſoin de lui plaire, & qui n'accepte ſes dons que dans la ſeule crainte de l'offenſer ſi elle les refuſoit, mérite tout ſon attachement ; puiſque une pareille conduite prouve abſolument qu'elle n'aime en lui que lui-même, & quand le ciel ne l'auroit pas élevé au deſſus des autres par la naiſſance, le rang ou les biens, il n'en auroit pas paru moins aimable à ſes yeux.

Si les hommes faiſoient ces ſortes d'obſer-

vations, interrompit Orophane, ils n'auroient qu'une maîtresse pendant toute leur vie, puisqu'il est très-peu de femmes de ce caractere. Cependant, dit Félicie, il s'en est vu, & l'on peut en trouver encore, quoique je croie qu'il est bien difficile, qu'une particuliere qui devient maîtresse d'un Souverain puisse être sans ambition : puisque nous avons vu de grandes Princesses & de puissantes Reines dans le cœur desquelles cette passion a dominé.

C'est de toutes les passions, dit Orsame, celle qui me paroît la plus dangereuse dans l'ame d'une femme de quelque rang qu'elle puisse être : dans quel gouffre de malheurs n'a-t-elle pas plongé les Reines Brunehault & Frédégonde ! Il est vrai, dit Thélamont : cependant la différence de leur destinée, quoiqu'également criminelle, est une chose qui m'a souvent porté à faire de sérieuses réflexions, qui m'ont prouvé que la Providence, qui ne fait rien que de juste, a des ressorts secrets, absolument impénétrables à la connoissance humaine. De ces deux Reines, l'une meurt d'une mort violente par une punition exemplaire, & l'autre expire tranquillement dans son lit. Vous nommez-là deux femmes, dit Camille, dont je ne lis jamais l'histoire sans frémir, & j'avoue que je ne puis comprendre comment on peut suivre les mouvemens de la haine, de la colere & de l'envie à un point si excessif. Ces passions, interrompit Florinde, ont tant de rapport les unes avec les autres, qu'elles

peuvent aisément se confondre, & par conséquent porter ceux qu'elles agitent à des actions tout-à-fait condamnables.

Pardonnez, belle Florinde, dit Thélamont, si je ne suis pas de votre sentiment, & si j'ose vous dire qu'il se faut bien garder de confondre la colere & l'envie avec la haine. La colere est un mouvement accidentel qui naît ordinairement des injures ou des insultes que nous avons reçues directement ou indirectement, se proposant toujours des objets particuliers, mais dont l'ardeur peut s'éteindre par le temps ou la soumission. La colere porte souvent à la vengeance, mais elle veut que celui qui en ressent les effets connoisse la main d'où partent les coups. Voici la différence de la haine avec la colere; il y a quatre sortes de haines, la haine naturelle, la haine brutale, la haine mélancolique & la haine humaine. La haine en général est une aversion & une horreur dans la créature pour tout ce qu'elle se figure être contraire à son bien, ou préjudiciable à son contentement. Par exemple, la brebis hait le loup, & la colombe hait le faucon, comme étant les ennemis qui les persécutent pour leur ôter la vie. Car il est nécessaire de remarquer que tout ce qui est convenable à la nature est mis au rang du bien, & qu'aussi tout ce qui lui est contraire est mis au rang du mal. Mais pour bien entendre cela il faut se souvenir que, soit à l'esprit, soit au corps, il y a une harmonie naturelle qui nous fait envisager avec horreur

tout ce qui peut en déranger le concert ; & qu'ainsi l'homme étant de tous les animaux le plus bizarre dans ses appétits & dans le goût des choses qui se présentent à ses sens, il est aussi prompt que les autres au mouvement de la haine ; ce qui le rend insupportable à toutes les créatures, & principalement à son semblable. La haine naturelle est une antipathie qui naît avec nous pour certaines choses que nous ne pouvons voir, sentir ou toucher sans horreur, & avec lesquelles nous ne pouvons jamais compatir sans que nous en puissions rendre raison, se faisant voir par les effets plutôt que par les causes, & dont la nature nous donne des exemples prodigieux dans les plantes, les animaux & les hommes. La haine brutale est celle qui naît d'un tempérament cruel & barbare, sur lequel la raison n'a jamais eu d'empire, & qui tenant de l'animal est plutôt une rage qu'une passion, qui ne tend qu'à la perte & à la destruction de ce qui lui fait horreur, cherchant à consumer jusqu'à la moindre partie.

Choses dignes des bêtes féroces, ou de ces malheureux Antropophages qui n'ont d'humain que la figure. Tels sont ces hommes qui, non contens d'avoir vaincu & donné la mort à leurs adversaires, font encore sentir à leurs corps toutes les cruautés & tous les opprobres de la rage la plus effrénée. Telle fut la haine de Thomyris, Reine des Massagettes, lorsqu'ayant pris la tête du grand Cyrus elle la plongea dans un bassin rempli de sang, en disant ces paroles barbares :

assouvis-toi du sang dont tu fus altéré. Cette haine détestable passe souvent à des transports si furieux & si pleins d'excès, que ceux qui la possèdent se font un plaisir brutal de manger la chair de leurs ennemis, & prennent du goût à la fumée de leurs membres jettés au feu. La haine mélancolique ne vient que de l'abondance excessive d'une bile noire & fumeuse, dont les vapeurs offusquent, agitent & tourmentent ceux qui en sont possédés. Ces sortes de gens ont en horreur les plaisirs les plus permis; ils fuient la lumiere & la société, ne veulent ni être vus ni voir personne, s'écartant dans les déserts, & s'y laissant sécher de la haine qu'ils portent au genre humain, & de celle qu'ils ont pour eux-mêmes; semblables à cet Athénien qui portoit une si furieuse haine aux hommes de la république, qu'il travailloit jour & nuit aux moyens de leur fournir des instrumens & des causes pour les détruire.

La haine humaine est celle qui jette seulement quelques racines dans le cœur. Celle-là est une maladie de l'ame, d'autant qu'elle est unie au corps de l'homme; & dans ce sens la raison pourroit la surmonter & la guérir, puisque cette haine peut être pour des choses qui ne nous regardent pas particuliérement, mais qui touchent le bien public, quelque mauvaise action commise à cent lieues de nous, ou contre l'Etat, ou contre nos parens ou nos amis, & qui pourroit s'appeller plutôt une aversion générale pour le mal, qu'une haine invétérée; ce qui la

rend toujours très-différente de la colere, puisque l'on hait souvent sa colere, & que l'on a de la colere sans avoir de la haine. Je vous ai fait voir que la colere se peut guérir, mais la haine est incurable; le temps l'augmente, & les remedes l'irritent. C'est pourquoi les Poëtes nous disent que lorsque Tigone fit mettre ses freres Ethéocles & Polynice sur le même bûcher, voyant que les flammes s'entrepoussoient, & séparoient leurs corps à demi-brulés, elle s'écria: hélas! leur haine vit encore après leur mort. La vengeance que la haine excite est une vengeance cachée, qui ne désire que la ruine de son ennemi, sans se soucier qu'il sache ce qui cause sa perte; elle est satisfaite pourvu qu'il soit détruit. La colere est un mouvement véhément de l'ame qui la rend susceptible de douleur. La haine au contraire rend l'ame impitoyable, & lui laisse attendre froidement la ruine ou la désolation de son objet. La colere a des bornes, & celui qui en est pris contre quelqu'un, s'il lui voit arriver des malheurs au-delà de la vengeance qu'il avoit pu prendre, il en a pitié, & voudroit que son infortune ne fût pas montée à ce point; au lieu que la haine ne laisse jamais de place à la compassion. A l'égard de l'envie, c'est, selon moi, le plus odieux de tous les vices; elle n'a pour objet que la félicité & les prospérités d'autrui, puisqu'on ne porte jamais envie aux malheureux. L'envie ne répand son venin que parmi les hommes, s'attachant sur-tout à la gloire, cherchant à

ternir l'éclat des belles actions : implacable ennemie de la vertu, elle est toujours injuste.

En effet, quelle image de raison peut-on trouver dans une passion qui nous fait affliger de la prospérité d'autrui, comme si notre prochain nous faisoit injure parce qu'il est heureux ? La colere éclate, la haine se découvre, mais les traits de l'envie sont d'autant plus dangereux que la bassesse & la lâcheté, qui l'accompagnent toujours, la contraignent à se cacher sous un extérieur trompeur & rempli d'artifice. L'envieux félicite un homme sur ses emplois, ses actions ou ses richesses d'un visage ouvert, tandis que dans son ame il en seche de dépit & de rage, & n'a point de repos qu'il n'ait trouvé quelqu'occasion de lancer ses traits contre lui.

Il peut y avoir de justes haines, comme celles qui nous font avoir en horreur les pestes publiques, les perturbateurs de l'Etat, les ennemis de la patrie, les hommes méchans & vicieux, qui sont sans espoir de retour à la vertu, les ennemis de Dieu & de la religion ; pour lors ces haines sont légitimes, & deviennent une vertu ; mais l'envie ne peut avoir de justes causes, puisqu'elle ne tire jamais son origine que de la lâcheté du cœur. On ne dissimule point la haine que l'on porte aux méchans, mais on cache avec soin l'envie, parce qu'elle n'a pour but que le bonheur des autres. Il est des haines qui ne détruisent, ni la générosité, ni la magnanimité de l'ame ; & l'envie, au contraire, chasse du cœur toutes les vertus : elle s'allume

& s'irrite des prospérités d'autrui, ne déclinant qu'à mesure qu'elle voit périr sa fortune, ou les objets qui les causoient, s'éteignant ainsi qu'un feu qui n'a plus de matiere à consumer : mais c'est un phénix qui renaît de sa cendre, lorsqu'un nouvel objet la vient frapper ; & comme elle en a toujours, on peut dire qu'elle ne périt jamais. Il est certaines haines que l'on peut guérir, ou assoupir en faisant connoître à celui qui la ressent contre quelqu'un, que celui qui en est l'objet ne lui a fait aucun tort, ou qu'il est devenu honnête homme, ou qu'il saisit les occasions de bien parler de lui en son absence; mais c'est vainement que l'on voudroit persuader la même chose à un envieux; bien loin d'éteindre son envie, en lui disant que celui qui en est l'objet lui a rendu service, qu'il est homme de bien, & qu'il a de la vertu, on la rallume plus vivement que jamais, ne pouvant supporter les prospérités ni les bienfaits de celui dont on lui parle, d'autant que l'une vient de la bonne fortune, & que l'autre est un effet de la vertu, qui étant deux choses recommandables, sont par conséquent susceptibles d'envie. Mais comme d'une seule vertu on peut faire naître toutes les autres, un vice entraîne aussi dans un autre ; & fait tomber l'homme vertueux dans l'excès que nous venons de condamner, sans qu'il puisse s'en empêcher.

L'envie fait naître la calomnie, & rien n'excite si fort notre colere & notre haine que les traits de la calomnie. Les outrages de

la médiſance allument d'abord notre colere, & ſi nous conſervons long-temps l'image de l'offenſe, nous nous dépouillons de la colere, & nous venons à haïr véritablement. Ainſi, quoique la colere ne ſoit pas de l'eſſence de la haine, elle en eſt ſouvent la cauſe : les maux que font la calomnie & la médiſance étant irréparables, la haine qu'elles nous donnent eſt incurable. On a vu de grands hommes qui s'étoient attachés à dompter toutes leurs paſſions, & qui, après y être parvenus, ont ſuccombé à la douleur de ſe voir calomniés, & ſe ſont laiſſés tellement emporter à leurs chagrins, qu'ils en ſont venus à concevoir un mépris général pour tout le genre humain. La calomnie étant comme une puiſſante vague qui arrache des mains du Pilote le timon d'un vaiſſeau : la calomnie étant inſtruite & conduite par l'envie, arrache la réputation & flétrit la vertu la plus pure ; c'eſt ce qui fait qu'elle excite en nous un trouble auquel la raiſon eſt contrainte de céder ; & par-là donne une libre entrée à la haine dans nos ames. Tout ce qui tend à la deſtruction des biens, de la vie ou de l'honneur, ſont autant de ſujets de haine pour le cœur de l'homme. La haine que l'on prend pour les perſonnes que l'on a le plus aimées, eſt encore auſſi vive que celle qu'excite la calomnie, lorſqu'on ſe voit trompé dans la bonne opinion que l'on en avoit ; qu'au lieu de vertu, on n'y découvre qu'ingratitude & qu'infidélité, il naît en nous un mépris ſi terrible, que

nous ne pouvons en entendre parler ſans horreur & ſans haine. C'eſt ce qui fait qu'avant de donner notre amitié nous devons éprouver le mérite & la fidélité de celui à qui nous voulons confier de ſi chers tréſors. Enfin, tout ce qui eſt contraire à nos ſens, ſoit dans les hommes, les plantes & les animaux, tout ce que l'on invente, & ce que la nature produit, peut exciter la haine. Il faut cependant remarquer que les ames baſſes & lâches en ſont plutôt agitées que les ames généreuſes ; delà vient que les poltrons, qui craignent tout, haïſſent tous ceux qu'ils croient en état de leur nuire chez les perſonnes diſtinguées par leur rang : en ceux qui ſont nés ſans courage, la haine dégénere en cruauté. Tels étoient Caligula, Néron, & tant d'autres Princes efféminés, dont la rage ne pouvoit être aſſouvie par les meurtres les plus effroyables. Et c'eſt par cette même raiſon que ceux qui ont offenſé une perſonne puiſſante, lui portent une haine irréconciliable, qui leur fait déſirer ou procurer la mort, pour être délivrés de la crainte qu'ils en ont.

Je ne crois pas, dit alors Alphonſe, que l'on puiſſe mieux définir ces funeſtes paſſions : tout ce que Thélamont vient de dire m'a été ſenſible. Pour moi, ajouta Orophane, je trouve qu'il eſt très-néceſſaire que ces ſortes de vices ſe rencontrent dans les hommes, puiſqu'ils ſervent à faire briller ceux qui ne les ont pas, & qu'ils viennent de donner à Thélamont une nouvelle occaſion d'enchanter nos oreilles. Je prévois,

interrompit Uranie, que vos louanges le vont embarrasser, & quoiqu'il les mérite, je suis d'avis, dit-elle en se levant, que nous les réservions pour une autre fois, & que nous allions nous mettre à table. A ces mots elle prit Julie sous le bras, & se rendit dans le sallon, où toute la compagnie la suivit. Le repas ne dispensa point cette spirituelle société de rappeller plusieurs endroits du discours de Thélamont, & malgré sa modestie, il fut contraint d'entendre dire qu'il étoit l'homme du monde le plus aimable & le seul digne du tendre attachement d'Uranie. Au sortir du dîné on entra dans le cabinet des livres, où chacun ayant pris place, Orsame ouvrant la conversation le premier : je suis fâché, dit-il, que la mauvaise foi qui regne dans la plupart des hommes fasse tort à la confiance qu'on doit avoir pour ceux qui sont sinceres. Rien n'est plus satisfaisant que la louange qui sort du cœur; & cependant on la confond souvent avec la flatterie & l'adulation ; & la crainte de ne les pouvoir démêler d'avec la vérité, fait que l'on s'en défie. Je vois bien, dit Thélamont, que ce discours me regarde ; mais je vous assure, mon cher Orsame, que je ne me méprends point sur l'approbation que l'on donne ici à tout ce que je dis.

Je sens parfaitement qu'elle est sincere, tirant son origine d'une amitié sans tache ; non que j'aie assez bonne opinion de moi-même pour croire mériter vos éloges, mais celle que j'ai de vous ne me laisse aucun

lieu de douter de la vérité de vos paroles.

Ce n'eſt point entre des amis, dit Camille en riant, qu'il faut craindre la flatterie; c'eſt aux grands ſeuls à la redouter, la plupart des louanges qu'on leur donne ayant toujours quelque choſe de ſordide & d'intéreſſé. Il eſt vrai, ajouta Florinde, que la plus grande partie des courtiſans s'embarraſſent peu de la vérité, & ſachant que la flatterie eſt un poiſon que les hommes avalent facilement, ils en prodiguent le breuvage avec d'autant plus de facilité qu'ils ſavent profiter de l'ivreſſe dans laquelle ceux qui le prennent ne manquent jamais de tomber. Je ne crois pas, répondit Uranie, qu'on puiſſe mieux confondre ces flatteurs que le fit Louis XII, qui étant perſécuté par un nombre de courtiſans, qui, croyant lui plaire, le faiſoient ſans ceſſe ſouvenir des déſagrémens qu'il avoit reçus des domeſtiques de Charles VIII ſon prédéceſſeur, le contraignirent à ſe faire apporter l'état de ſa maiſon; ce qui fut exécuté ſur le champ. Alors ſe l'étant fait lire, chacun de ſes courtiſans s'empreſſa à lui faire remarquer les noms de ceux qu'ils diſoient l'avoir deſſervi; à chacun deſquels Louis XII mit une croix: & lorſqu'il les eût tous marqués, il ſerra l'état ſous la clef. Les flatteurs ne douterent point que ces gens-là ne fuſſent perdus, & prirent même le ſoin de divulguer ce que le Roi avoit fait. La crainte les ſaiſit tous, les uns ſortirent du Royaume, & les autres s'éloignerent ou ſe cacherent.

Louis XII, instruit du sujet de leur frayeur, surprit toute sa Cour par ces paroles mémorables : pourquoi fuir, dit-il ? ne savent-ils pas que la croix est la preuve de paiement, & que par le mérite de la croix tous les péchés sont effacés ? Il donna ses ordres à l'instant pour les rappeller; & lorsqu'ils furent de retour, il les remit dans leurs postes, & par ce trait de bonté & de générosité confondit les flatteurs, & s'acquit l'amour de tous ses sujets. Voilà un trait d'autant plus beau, dit Julie, que la piété est jointe à la générosité : un Roi qui oublie les injures qu'on lui a faites, qui se fait des amis de ses ennemis, & qui, loin de punir, pardonne & récompense, est doublement digne de la couronne. Puisque nous sommes tombés, dit Alphonse, sur les reparties heureuses des Princes, j'en trouve une de Louis le Gros qui marque un grand sang froid, avec un grand courage. Dans une bataille de ce Monarque contre les Anglois, s'étant trop avancé au fort de la mêlée, un soldat Anglois arrêta son cheval par la bride, & cria : le Roi est pris. Pris, répondit ce Prince ! ne sait-tu pas que même aux échecs on ne prend jamais le Roi ? & lui déchargea un coup de massue sur la tête, qui le fit tomber mort à ses pieds. Je vous avoue, dit alors Orophane, que ces sortes de présences d'esprit me surprennent toujours. Je conçois fort que de sang froid, & selon les occasions où il n'y a aucun péril, on puisse avoir de ces reparties brillantes; mais

que l'on se possede assez pour les dire lorsque l'on court un grand danger, je ne le comprends pas, & je crois qu'il faut être pour cela plus que héros. La réflexion d'Orophane, dit Orsame, me paroît juste; cependant nous avons déjà décidé que le sang froid, la présence d'esprit & la prudence étoient seuls capables de tirer les Généraux, les Ministres, les Rois & tous les hommes en général des affaires les plus périlleuses. Entre les mots dits de sang froid, ajouta-t-il, en voici un de Louis XI des plus plaisans. Ce Monarque ayant confié le gouvernement de Cambrai à Marasin, homme habile & plein de valeur, mais d'une avarice si détestable, qu'il pilla le peuple du Cambrésis, sans épargner même les Eglises, dont il enleva plusieurs reliquaires d'or qu'il fit fondre pour en faire une grosse chaîne qu'il portoit à son col. Un jour qu'il vint faire sa cour au Roi avec cet ornement, le Seigneur de Briquebec le voyant entrer fit une génuflexion en signe d'adoration pour la chaîne. Louis XI, qui comprit la force de la raillerie, voulant la pousser plus loin, lui dit, Briquebec, honore-la, mais n'y touche pas. Toute la Cour rit beaucoup de cete repartie : Marasin en eut tant de confusion qu'il quitta la Cour dans le moment. Voilà, dit Uranie, savoir blâmer une mauvaise action d'une maniere royale; car en disant à Briquebec de l'honorer & de n'y pas toucher, c'étoit montrer à Marasin ce qu'il auroit dû faire des reliquaires que son avidité

avoit profanés. Et j'avoue que ces ſortes de bons mots ont pour moi des charmes inconcevables, les trouvant capables de corriger ſans offenſer directement. J'aime encore les réponſes dont la noble hardieſſe ne tend qu'à conſerver ſa gloire ou celle de ſes Maîtres, comme eſt celle de la Roche-du-Maine à Charles-Quint. Cet Empereur ayant aſſiégé en perſonne la ville de Foſſan, la garniſon Françoiſe lui députa le Seigneur de la Roch -du-Maine pour le complimenter, à qui Charles-Quint dit qu'il vouloit lui faire voir l'ordonnance & la beauté de ſon armée, ne doutant point que cela ne lui fît plaiſir.

J'en aurois bien davantage, lui répondit la Roche-du-Maine, ſi je la voyois dans un grand déſordre. Cette réponſe fit connoître à l'Empereur qu'il avoit affaire à un homme d'eſprit, & cela augmenta le deſir qu'il avoit de lui montrer ſa puiſſance : il monta à cheval, & fit en ſa préſence la revue de ſes troupes, après quoi il demanda à la Roche-du-Maine ſi aucun Prince de l'Europe pouvoit aſſembler une ſi belle armée. Oui, Sire, répondit-il, quand le Roi mon maître voudra, il en mettra une ſur pied plus nombreuſe, ſans être de toutes ſortes de Nations, en ne la compoſant ſeulement que des Gentilshommes de ſon Royaume.

Toute la Cour fut ſurpriſe de la hardieſſe de cette repartie; & l'Empereur, qui ſentit la force de ce trait, cherchant à mortifier le Député, mit la converſation le ſoir

à ſon ſoupé ſur l'étendue de ſa puiſſance, exagérant ſes forces & ſes droits inconteſtables ſur pluſieurs Provinces de France. Puis s'adreſſant directement à la Roche-du-Maine, il lui demanda combien il y avoit de journées de Foſſan à Paris. Sire, lui répondit-il, ſi Votre Majeſté compte les batailles pour des journées, il y en a bien douze. Il eſt vrai, dit alors Camille, que voilà des réponſes pleines de majeſté, puiſque, ſans manquer au reſpect que l'on doit toujours conſerver pour les têtes couronnées, on ſoutient avec dignité la gloire & les intérêts de ſon Maître.

Mais, continua-t-elle avec ſon enjouement ordinaire, il ſeroit honteux pour moi d'être la ſeule qui ne pût rapporter un trait remarquable. En voici un qui vous fera d'autant plus de plaiſir qu'il eſt d'un Monarque dont la mémoire nous ſera toujours chere. Après que Henri le Grand eût calmé les troubles de ſon Royaume, on ſait qu'il s'appliqua au détail de l'État, & qu'il y travailla ſi utilement pour la France, qu'il devint l'amour de tous ſes ſujets. Un jour que la Cour étoit fort nombreuſe il arriva que toutes les ſalles du Louvre étoient ſi pleines de monde que le Roi eut de la peine à les traverſer; & lorſqu'il fut ſur le perron, il vit l'eſcalier ſi rempli de courtiſans, que ne pouvant les deſcendre, le Capitaine des Gardes ſe crut obligé de crier : Meſſieurs, vous preſſez trop le Roi. Mais ce grand Prince ſe retournant : non, lui dit-il, ma Nobleſſe ne

m'incommode pas, elle ne presse que mes ennemis, puisque c'est avec elle que j'ai gagné tant de batailles & remporté tant de victoires. Il accompagna ces paroles de ces regards vifs & pleins de grace avec lesquels les Princes chéris savent si bien assujettir les ames. Il eut aussi la satisfaction de voir sur tous les visages des marques de l'amour qu'on lui portoit, & du contentement qu'un éloge aussi parfait avoit fait naitre. Il en conçut lui-même une joie si sensible, qu'il avoua au duc de Sully que de sa vie il n'en eut qui approchât de celle qu'il ressentit en ce moment. Voilà effectivement, dit alors Thélamont, le véritable chemin du cœur de tous les hommes; & ce qui nous prouve qu'un seul mot avantageux de la bouche du Souverain est souvent préférable aux plus grandes récompenses. La douceur & l'affabilité dans un Monarque font briller ses autres vertus. Une parole, un regard le rend maître de nos cœurs: & je maintiens que le pouvoir d'un Monarque est mille fois plus absolu lorsqu'il le doit plutôt à l'amour de ses Sujets qu'à leur crainte, & que pour avoir une autorité sans bornes un Roi doit autant s'attacher à se faire aimer de ses Sujets, qu'à se rendre redoutable à ses ennemis.

Le respect que l'on ne doit qu'à l'éclat de son rang est un respect forcé, qui, n'étant cimenté que par l'habitude & le préjugé, ne porte les peuples qu'à une obéissance froide & languissante: mais lorsque par ses vertus un Monarque oblige ses Sujets de

joindre l'amour à l'obéiſſance qu'ils lui doivent naturellement, il n'eſt rien que l'on ne ſe ſente capable de faire pour lui plaire. Les biens, les vies lui ſont prodigués avec joie au moindre beſoin qu'il en a; & ce zele va ſi loin, que l'on ſe croit encore trop heureux de pouvoir lui être utile. Mais, continua-t-il, je crois qu'il eſt temps que nos réflexions faſſent place au plaiſir de la promenade, & je m'apperçois depuis quelques momens que les Dames voudroient profiter de la beauté de ces après-midi.

Je trouve, dit Florinde en ſe levant, que nous profitons toujours parfaitement des beaux jours, puiſqu'on ne peut mieux les employer que nous venons de faire. N'importe, répondit Uranie, un tour de terraſſe ne fera point de tort à nos entretiens. Alors elle prit le chemin du jardin, où toute la compagnie la ſuivit. On fit pluſieurs tours d'allées, après quoi on ſe rendit ſur la terraſſe qui donnoit ſur l'eau. Chacun y ayant pris place ſelon ſon inclination, Félicie regardant la compagnie avec une fineſſe qui ſembloit la préparer à quelque choſe d'extraordinaire, dit: je me crois obligée d'avertir cette ſociété que la modeſtie d'Uranie l'a faite manquer à la loi qu'elle a elle-même établie chez elle. Je ſais, ſans en pouvoir douter, qu'elle a fait une hiſtoire dont la lecture nous eſt due, & dont elle veut ſans doute nous fruſtrer, puiſqu'elle garde le ſilence ſur un ouvrage qui ne peut manquer d'être intéreſſant. En vérité répondit Uranie

en

en riant, je ne m'attendois pas à la piece que me joue ici Félicie; mais je vois bien qu'elle se veut venger de ce que je lui ai fait un mystere de cette histoire.

Voilà la premiere fois, interrompit Orophane, que Félicie a découvert un secret pour avancer notre satisfaction; car enfin j'ai toujours sur le cœur le mystere qu'elle nous fit de l'histoire d'Olympe, que nous n'apprîmes que six jours après qu'elle nous en eût parlé. Elle le devoit, dit Julie; ce secret lui avoit été confié, & elle ne pouvoit parler sans permission. Mais ceci est différent; Uranie ne lui a fait part de rien, & ne lui a point demandé le secret: ainsi elle a pu, sans passer pour indiscrette, nous découvrir une chose où nous sommes tous intéressés. Je prévois, interrompit Camille, qu'Orophane en accusant Félicie, & Julie en la défendant, vont former une dispute qui nous privera de l'histoire qu'a fait Uranie. Je m'y opposerai, dit alors Thélamont; & comme j'ai encore plus de droit que Félicie de m'offenser du mystere d'Uranie, je la condamne à nous lire présentement son ouvrage. Je ne résiste point à cet arrêt, répondit-elle; mais ne croyez pas que cette aventure soit un effet de mon imagination. Je l'ai trouvée en Espagnol, elle m'a plu, je l'ai traduite, & j'attendois que vous eussiez quelques momens d'ennui pour essayer de vous en divertir. Sur ce pied-là, Madame, dit Alphonse, nous ne l'aurions jamais entendue; ainsi nous vous demandons en gra-

ce de ne pas retarder cette augmentation aux plaiſirs que nous goûtons en ces lieux. Uranie ne ſe fit pas prier davantage, & tirant à l'inſtant ſon manuſcrit, elle y lut ces paroles.

HISTOIRE
DE LÉONORE DE VALESCO,
Nouvelle Eſpagnole.

APrès que l'uſurpateur Olivier Cromwel eût affermi ſa puiſſance par la mort de Charles I, Roi d'Angleterre, ſon Souverain, il chercha les moyens de ſe faire craindre de ſes voiſins, & de profiter des diviſions qui regnoient entre la France & la Maiſon d'Autriche; & tandis que par des eſpérances égales, il amuſoit les Ambaſſadeurs de ces deux Puiſſances qui étoient à Londres, & qui employoient toute leur politique pour l'attirer chacune dans leur parti, il formoit des projets dont ils ne pouvoient avoir connoiſſance. Il y eut même un temps où l'Ambaſſadeur d'Eſpagne parut l'emporter ſur celui de France par les careſſes & les propoſitions que Cromwel lui faiſoit faire, ſans pourtant en venir à la concluſion.

Cependant cet uſurpateur faiſoit équiper une flotte de ſoixante navires de guerre, qu'il fit monter par huit mille hommes de ces troupes aguerries, qui avoient remporté tant de victoires mémorables ſous ſon commandement. Cet armement alarmoit toute

l'Europe, à la réserve des Espagnols, qui, amusés par les caresses & les propositions de Cromwel, s'endormirent sur la foi de ces apparences d'amitié. Mais quelle fut leur surprise lorsqu'ils apprirent que cette flotte, commandée par le Vice-Amiral Pen, avoit son rendez-vous aux isles des Canaries, & qu'elle devoit encore prendre deux mille hommes aux Barbades! Ils ne douterent plus de la tromperie de Cromwel, & que son dessein ne fût de s'emparer des places de leur domination dans les Indes occidentales.

Ils envoyerent plusieurs corvertes, qui furent assez heureuses pour dévancer la flotte Angloise & porter l'alarme sur ces côtes. Les Anglois firent quantité de descentes en terre ferme, sans pouvoir s'établir nulle part. Les Espagnols se défendoient avec tant de valeur, que leurs ennemis désespérerent de pouvoir former l'établissement qu'ils désiroient; ils se rebattirent sur l'isle de la Jamaïque, où ils prirent Port-Royal, s'attachant vivement à cette conquête. Dans une descente qu'ils firent aux environs de la ville de Buenos-Ayres, ils pillerent une maison de plaisance qui appartenoit à Dom Bernardo de Valesco, Seigneur Espagnol, qu'ils trouverent sans défense, n'étant occupée alors que de Léonore de Valesco, fille unique de Dom Bernardo, & de quelques domestiques qui furent tués ou enlevés par les Anglois.

Léonore de Valesco étoit une jeune personne de seize à dix-sept ans, d'une taille avantageuse, & belle réguliérement; mais

mille fois plus aimable encore par les graces de ſon eſprit & les vertus dont le Ciel l'avoit douée. Elle étoit adorée de Dom Fernand, Marquis de Padille, âgé de vingt ans, bien fait, ſage, plein de valeur, & le plus riche Seigneur de tout le pays. La charmante Léonore l'aimoit tendrement; & Valeſco, ſon pere, approuvant leur ardeur mutuelle, n'attendoit que la fin des troubles que la flotte Angloiſe avoit cauſés ſur ces côtes pour les unir par l'hymen. Et comme le Marquis de Padille faiſoit ſa premiere campagne ſous Dom Bernardo de Valeſco, ſes occupations guerrieres le forçoient d'être éloigné de Léonore. Elle s'étoit retirée pour quelques jours dans cette maiſon de campagne, pour y rêver avec liberté aux plaiſirs que lui préparoit une union dont elle faiſoit tout ſon bonheur. L'inſtant où ſa maiſon devint la proie des Anglois, étoit un de ceux qu'elle prenoit ordinairement pour s'entretenir avec Béatrix, l'une de ſes filles, en qui elle avoit le plus de confiance. Léonore étoit nonchalamment couchée ſur un lit de repos, écoutant Béatrix, qui, étant d'une humeur vive & gaie, étoit à genoux devant elle, lui tenoit les diſcours vifs & paſſionnés qu'elle jugeoit que Dom Fernand lui tiendroit lorſqu'il la reverroit. Une converſation ſi intéreſſante avoit mis le cœur de Léonore dans une ſituation tendre & tranquille, qui répandoit ſur ſon viſage mille graces nouvelles; & il ſembloit que des momens ſi doux n'auroient pas dû être interrompus par des alarmes guerrieres.

Ils le furent cependant : les cris des domestiques & le bruit des Soldats Anglois les tirerent de leur entretien. Léonore, qui étoit naturellement courageuse, sortit du sallon en tenant Béatrix par la main, & se présentant aux ennemis avec une fierté qui ne la rendoit que plus belle, elle leur inspira un respect qui la garantit des outrages qu'elle pouvoit craindre.

Mais les sentimens d'admiration qu'elle fit naître dans leurs ames ne purent l'empêcher d'être leur prisonniere avec Béatrix ; & comme il n'y avoit pas lieu d'espérer de se défendre ou d'être secourues, Léonore n'hésita point à se rendre, comptant bien que par échange ou par rançon, elle recouvreroit dans peu sa liberté : ainsi elle se laissa conduire aux vaisseaux Anglois. Le Capitaine de celui sur lequel on la fit monter s'appelloit Kerme, qui, frappé de la beauté de Léonore, crut que de toutes les prises qu'on pouvoit faire sur les Espagnols, il n'y en avoit aucune qui valût une pareille conquête. C'étoit un homme de trente-cinq ans, véhément & présomptueux, mais avec cela généreux admirateur de la vertu, & sachant la respecter dans l'occasion. L'amour extrême qu'il sentit pour Léonore à cette premiere vue, le contraignit encore à cacher sa violence naturelle ; il lui demanda pardon de celle qu'on venoit de lui faire, l'assurant d'un respect inviolable : il la supplia de se consoler d'un malheur dont il feroit tous ses efforts pour adoucir l'amertume.

Je ne ſuis point effrayée de l'accident qui m'arrive, lui répondit Léonore avec une douceur mêlée de fierté; & quoique je n'euſſe pas dû eſſuyer de ſemblables hazards, je ne puis m'oppoſer à la deſtinée qui l'a voulu ainſi, & j'eſpere que vous ne me donnerez pas lieu de me repentir de cette réſignation, pour les égards que tous les hommes généreux doivent avoir pour mon ſexe, & pour une perſonne de ma naiſſance. A ces mots Kerme lui ayant préſenté la main, il la conduiſit dans la chambre de poupe, où l'ayant laiſſée avec Béatrix, il retourna donner ſes ordres à ſes gens, & ſur-tout ceux qui pouvoient lui aſſurer ſa priſonniere, défendant, ſous peine de la vie, de dire qu'elle fût en ſa puiſſance, quelque recherche qu'on en fît. Cette précaution ne lui fut pas inutile, puiſque Dom Bernardo de Valeſco, qui commandoit une troupe de Cavalerie le long des côtes les plus expoſées, fut d'une ſurpriſe extrême à cette triſte nouvelle. Ne croyant pas que les Anglois oſaſſent s'écarter des rivages de la mer, il avoit permis à Léonore de ſe retirer dans ſon château, qui étant fort avant dans les terres, ne lui paroiſſoit pas courir de riſque. Sa douleur fut des plus vives; mais celle du Marquis de Padille ne ſe peut concevoir. Son déſeſpoir éclata de mille façons différentes, ſa jeuneſſe ne lui permettant par la force d'eſprit de Valeſco, qui, bien que des plus ſenſibles à ce malheur, cherchoit à conſoler Dom Fernand par des raiſons qui auroient ſans doute été bonnes

à tout autre qu'à un amant fidele, aimé, & qui étoit sur le point de se voir heureux.

Ils envoyerent cependant une corvette à la flotte ennemie, qui étoit à la Jamaïque, avec des lettres du Capitaine-Général des côtes, de Dom Bernardo de Valesco, & du Marquis de Padille. Le Général Anglois les reçut avec considération, & fit soigneusement chercher Léonore. Mais Kerme qui avoit prévu à tout, & de qui l'amour s'augmentoit à chaque instant, fut si bien obéi, qu'ayant fait courir le bruit qu'elle avoit péri par les mains des Soldats qui avoient pillé le château de Valesco, cette nouvelle passant de bouche en bouche, & personne ne la contredisant, prit la forme de la vérité. Ainsi la corvette retourna faire ce funeste rapport. Mais ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est que Valesco, qui avoit appris l'enlévement de sa fille avec grandeur d'ame, espérant la revoir par échange ou par rançon, perdit toute retenue à cette nouvelle, & marqua l'excès de sa douleur par mille paroles de désespoir, & que Dom Fernand, qui avoit fait voir le sien à l'ombre seule de la perte de Léonore, sentit ranimer son courage en apprenant sa mort. Non, Seigneur, disoit-il à Valesco, Léonore n'a point péri; ses charmes m'ont fait un rival. On me l'enleve, on me la cache; je sens en moi des mouvemens de haine, de vengeance & de jalousie qui ne s'accordent point avec le désespoir que sa mort me causeroit, si elle étoit véritable. Dom Bernardo, à qui la nature

n'enseignoit point de semblable délicatesse, & qui se sentoit simplement alarmé d'avoir perdu une fille qui lui étoit infiniment chere, fit chercher exactement le corps de Léonore; & pour acquiescer en quelque sorte aux sentimens de Dom Fernand, qu'il regardoit & aimoit comme son fils, il fit publier partout, de la part du Capitaine-Général, que ceux qui en sauroient des nouvelles eussent à les déclarer, avec promesse de récompense. Cette publication eut son effet. Un jeune homme élevé chez Valesco, & qui étoit un des domestiques qui avoient suivi Léonore à la campagne, ayant eu l'adresse de se sauver pendant que les Soldats Anglois s'amusoient à piller le château, vint trouver Dom Bernardo, & l'assura que sa fille n'étoit point morte, & qu'on l'avoit conduite avec Béatrix sur les vaisseaux Anglois. Cette découverte donna quelque espérance au pere, & fortifia l'amant dans la pensée qu'il avoit un rival, & tourna toutes ses idées à la vengeance, jurant une haine implacable à la Nation Angloise.

Cependant tout paroissant favoriser l'amour & les desseins de Kerme, après la conquête des principales Villes de la Jamaïque, la flotte reçut ordre de retourner en Angleterre; ainsi l'amoureux Kerme en reprit la route avec sa prisonniere, dont le cœur étoit dans une situation des plus touchantes. Elle s'étoit attendue que son pere & son amant n'oublieroient rien pour la ravoir; cependant elle voyoit mettre à la voile pour le

pays ennemi, ſans entendre parler de l'un ni de l'autre : ſon courage, tout grand qu'il étoit, ne pouvoit tenir contre une ſi cruelle indifférence. Hé quoi, diſoit-elle à Béatrix ! ce pere qui m'a élevée avec tant de tendreſſe, ce pere de qui je ſemblois être l'unique eſpoir, il m'abandonne & ne fait pas le moindre effort pour me ravoir ! & lorſque la nature ne parle plus dans le cœur de mon pere, l'amour, de concert avec elle pour me déſeſpérer, paroît auſſi s'éteindre dans l'ame d'un amant dont je croyois faire toute la félicité ! Dom Fernand m'oublie ! Dom Fernand me ſait au pouvoir des Anglois, & ne tente rien pour m'en tirer ! Ces réflexions accablantes arrachoient des larmes de ſes yeux avec une abondance qui auroit attendri l'ame la plus barbare.

Quoique l'humeur de Béatrix fut gaie, la ſituation de ſa belle maîtreſſe étoit ſi douloureuſe, qu'elle n'eut pas de peine à s'y conformer. Mais ne voulant pas lui laiſſer des idées ſi funeſtes, elle n'épargnoit ni ſoins ni raiſons pour la conſoler. Vous ne devez point juger, Madame, lui diſoit-elle, ſur de foibles apparences de l'amour d'un pere & de l'ardeur d'un amant. Le ſilence de Dom Bernardo juſtifie celui du Marquis de Padille ; car enfin, ſi on peut craindre l'inconſtance d'un amant, on n'a rien à redouter du changement d'un pere. Ainſi, quand Dom Fernand ſeroit infidele, Dom Bernardo n'en ſeroit pas moins tendre pour vous, & n'apporteroit pas moins ſes ſoins pour vous

savoir. Il est bien plus juste de penser que l'un & l'autre font actuellement pour vous tout ce que la tendresse paternelle & l'amour fidele peuvent inspirer à des ames généreuses ; mais qu'il est ici des intérêts secrets qui vous cachent les mouvemens qu'ils se donnent. Oui, Madame, continua-t-elle, voyant rougir Léonore, mon sexe me rend trop attentive à ce qui vous touche pour ne m'être pas apperçue que Kerme vous adore, & je ne doute point que son amour ne vous dérobe ce qu'un pere & un amant entreprennent pour vous.

Que je suis à plaindre, ma chere Béatrix, lui répondit-elle, s'il est vrai que Kerme ait de pareils sentimens ! J'en eus la pensée, mais je cherchois à la détruire pour ne pas augmenter mes peines. Cependant je n'en vois que trop la vérité, puisque toi-même l'as pénétrée. Quoi qu'il en soit, Béatrix, soyez moi fidelle, ne m'abandonnez jamais, & sur-tout ne découvrons point à Kerme le secret de mon cœur ; qu'il ignore le nom d'un rival qui m'est si cher, pour ne pas exposer des jours qu'il ne pourroit attaquer sans me donner la mort. Laissons agir le Ciel, protecteur de la vertu, & attendons sans foiblesse le moment de notre délivrance. C'étoit ainsi que la charmante Léonore s'entretenoit, tandis que le vaisseau, qui s'éloignoit du Marquis de Padille, s'approchoit de l'Angleterre, où elle ne fut pas plutôt arrivée que Kerme la conduisit dans une terre qu'il avoit dans la province de

Kent, presque sur le bord de la mer.

Ce fut-là qu'avec respect, & une crainte dont elle seule le pouvoit rendre capable, il lui annonça qu'excepté la liberté, rien ne lui seroit refusé, & qu'en lui déclarant son amour il lui fit connoître qu'il ne vouloit obtenir son cœur que d'elle-même, en ne la contraignant à répondre à sa flamme que par ses soins, sa complaisance & sa soumission. Quoique Léonore dût s'attendre à cette déclaration, elle ne laissa pas d'en être affligée. Mais par une prudence qui ne l'abandonnoit jamais, elle lui répondit sans mépris, se contentant de lui faire entendre qu'elle ne devoit pas être regardée comme une prisonniere ordinaire, qu'elle n'étoit point esclave, & dépendoit d'un pere, de qui seul on la pouvoit obtenir, & qu'elle ne connoissoit point de loix qui la pussent soustraire à l'obéissance qu'elle lui devoit.

Kerme, qui vouloit véritablement toucher son cœur, & n'y employer que les voies que l'honneur prescrit, l'assura qu'elle auroit lieu d'être contente du respect qu'il savoit rendre aux personnes de sa naissance, & de l'admiration que lui inspiroit sa vertu. Il lui donna des femmes pour la servir avec Béatrix, & donna ses ordres pour qu'elle fût traitée en maîtresse absolue de sa maison, n'épargnant rien pour lui rendre cette solitude supportable.

Léonore étoit d'un caractere héroïque, d'une fermeté d'ame inébranlable; mêlant la douceur de son sexe au courage de l'autre,

les actions généreuses la touchoient ; & elle sut gré à Kerme d'en user ainsi avec elle, d'autant plus qu'elle s'apperçut que dans toutes ses actions il cherchoit à lui faire connoître que sa vertu n'avoit rien à craindre de la violence de son amour. Cette certitude la rendit plus tranquille ; & quoique le Marquis de Padille fût incessamment présent à sa pensée, & que sa séparation la touchât vivement, elle se sentit moins agitée, dans l'espoir que l'empire qu'elle prenoit dans la maison de Kerme, & sur Kerme lui-même, lui fourniroit plus aisément les moyens de se sauver.

Kerme, qui étoit attentif à ses moindres mouvemens, remarqua aisément qu'elle commençoit à goûter quelque repos, & comme il étoit l'homme de l'Angleterre le plus habile dans l'art de la navigation, l'étude de la géométrie, & les mathématiques étant ses occupations ordinaires, il s'apperçut que Léonore avoit des principes de ces sortes de sciences, & qu'elle y prenoit quelque plaisir : cela lui fit naître l'envie de lui proposer de recevoir de ses leçons ; elle y consentit, ne cherchant que les occasions de se distraire de son amour, & de l'empêcher de s'en entretenir.

Mais cette complaisance eut un effet tout contraire ; car elle profita si bien, & elle devint si savante, que Kerme en fut surpris, & sentoit augmenter sa passion à mesure qu'il découvroit les beautés de son esprit. Tandis que cette belle prisonniere adoucissoit la ri-

gueur de sa captivité par ces innocentes occupations, le malheureux Marquis de Padille, sachant que la flotte Angloise avoit quitté ces mers, ne songea plus qu'à passer en Espagne, pour aller de-là en Angleterre chercher Léonore. Dom Bernardo étoit trop sensible à sa perte pour s'opposer à un si juste dessein. Ainsi, après avoir juré à Dom Fernand qu'en quelqu'endroit que fût Léonore, elle étoit à lui, & qu'absent comme présent il consentoit qu'elle devînt sa femme, ils s'embrasserent, & le Marquis de Padille s'étant embarqué sur le premier vaisseau qui partit pour l'Espagne, arriva heureusement à Cadix, & de-là se rendit à Madrid, où il trouva moyen d'avoir un passe-port pour l'Angleterre. Il y passa, & se donna tous les mouvemens nécessaires pour avoir des nouvelles de Léonore, sans y pouvoir réussir. Et comme Kerme venoit rarement à la Cour, & que personne ne savoit qu'elle fût en sa puissance, le Marquis de Padille n'en put rien découvrir, & se vit contraint de repasser à Madrid aussi peu instruit qu'il en étoit parti. Mais sa haine pour les Anglois s'étant acrue par la difficulté qu'il trouvoit à savoir ce qu'ils avoient fait de Léonore, il sollicita à la Cour d'Espagne, & employa tout le crédit de ses parens, qui y étoient en grande considération, pour avoir le commandement d'un vaisseau de soixante pieces de canon, qu'il offrit d'armer & d'entretenir à ses dépens.

Des offres si peu communes déterminerent les Ministres à lui accorder ce qu'il de-

mandoit. On lui donna un habile Capitaine en second, de bons Officiers & des Troupes aguerries. L'armement se fit à Cadix avec intelligence ; & lorsque tout fut prêt, il reçut ordre d'aller croiser sur les côtes d'Angleterre. Il mit à la voile, ne respirant que le combat, bien moins par l'ardeur d'acquérir une gloire dont sa valeur & son courage le rendoient sûr, que par l'envie de se venger sur toute la Nation Angloise de la perte de Léonore. Deux jours après sa sortie du port il rencontra une flotte marchande Angloise qui alloit à Lisbonne richement chargée, escortée par deux frégates de cinquante pieces de canon chacune : il attaqua celle qui étoit sous le vent, & après une heure de combat il la coula à fond. L'autre frégate ayant tâché de gagner le vent pour venir au secours de celle qui étoit attaquée, étant arrivée à la demi-portée du canon, justement au moment qu'elle couloit à fond, changea de manœuvre & voulut prendre la fuite. Mais le vent ayant tourné au nord, le Marquis de Padille l'eut bientôt jointe, & l'attaqua si vivement que le combat ne fut pas long. La frégate arbora un pavillon blanc, baissa ses voiles, & vint à bord du vaisseau victorieux. Dom Fernand la fit réparer en diligence, & monter par des Officiers & des Soldats Espagnols ; & profitant du vent poursuivit la flotte marchande, & l'ayant trouvée à l'embouchure du Tage, l'obligea à amener à bord de la frégate, & la conduisit à Cadix.

Il donna avis à la Cour de cette premiere victoire, & tous les Officiers rendirent un compte si fidele de sa prudence, de sa conduite & de son courage, qu'on ne parloit plus que de lui à Madrid. En attendant de nouveaux ordres, il s'occupa à récompenser les Officiers, les Soldats, les Matelots, & il le fit de maniere à s'acquérir l'amour & l'estime des uns & des autres. Il fit radouber son vaisseau, le fournit du nécessaire & du commode, comptant bien que la Cour d'Espagne ne le laisseroit pas oisif. En effet, il reçut ordre d'aller croiser sur les côtes de la Jamaïque, & de faire ensorte de donner du secours aux Espagnols, qui se défendoient encore contre les Anglois dans cette isle.

Tandis que ce jeune guerrier exécutoit ce commandement avec une valeur éclatante, Kerme eut ordre de partir pour escorter une flotte que Cromwel envoyoit à la Jamaïque, avec un renfort considérable de troupes, de munitions, & des Ingénieurs pour y tracer de nouvelles fortifications. Il s'étoit si bien accoutumé, dans l'espace d'un an qu'il y avoit qu'il retenoit Léonore captive, à l'entretenir d'un amour qui, tout rebuté qu'il étoit, faisoit tout son bonheur, qu'il ne put apprendre sans douleur qu'il falloit se séparer d'elle. La crainte qu'elle ne profitât de son absence pour s'échapper, & de perdre par-là un temps qu'il croyoit être des mieux employé, en cherchant à s'en faire aimer, le fit tomber dans une mélancolie qui le ren-

dit méconnoiſſable. Léonore, qui s'en apperçut, craignit d'abord qu'il n'eût appris quelque choſe de ſes engagemens, & qu'il ne formât de funeſtes deſſeins contre ſon pere ou ſon amant.

Cette inquiétude la rendit preſqu'auſſi triſte que Kerme ; mais il ne la laiſſa pas longtemps dans cette penſée, ſon amour lui ayant fait prendre une réſolution qui ne pouvoit entrer que dans l'eſprit d'un homme auſſi violent que lui. Agité de cette nouvelle idée, il fut à l'appartement de Léonore, & l'abordant avec un air qui marquoit le trouble de ſon ame, il ſe jetta à ſes pieds devant Béatrix, qui ne quittoit jamais ſa maîtreſſe. Je viens, lui dit-il, Madame, vous annoncer que mon devoir m'oblige à me ſéparer de vous ; mais que la violence de mon amour ne me permet pas d'y conſentir. Alors lui détaillant l'ordre qu'il avoit reçu, il continua en lui diſant qu'il avoit réſolu de la mener avec lui ; mais que pour accorder ſon amour avec ſa réputation, & la garantir des traits de la médiſance, elle n'y paroîtroit qu'en habit d'homme, & ſous un nom ſuppoſé, ainſi que Béatrix, qu'il vouloit qui ſuivît partout ſes pas. Voilà, Madame, ajouta-t-il, ce que j'ai réſolu, ou de me donner la mort à vos yeux ſi vous n'y conſentez.

Rien ne put exprimer la ſurpriſe de Léonore à cette propoſition : elle en conçut en un inſtant toute la conſéquence ; mais elle connoiſſoit aſſez Kerme pour ſavoir qu'il étoit capable de faire ce qu'il venoit de dire.

Et réfléchiſſant que ſa mort, loin de lui rendre ſa liberté, lui feroit courir des riſques plus grands que ceux où il la vouloit engager, ſongeant de plus que le voyage qu'il lui propoſoit la conduiroit à la Jamaique, elle prit ſon parti ſur l'heure; & prenant un air de majeſté qui fit trembler le Capitaine, tout hardi qu'il étoit: Kerme, lui dit-elle, j'aurois mille juſtes raiſons à oppoſer à ce que vous oſez exiger de moi; cependant je veux bien vous les épargner, & je conſens à vous ſuivre, comme vous le ſouhaitez, pour reconnoître en quelque façon, par cette complaiſance, le reſpect que vous m'avez porté depuis que la guerre m'a miſe entre vos mains. C'eſt le ſeul motif qui m'engage à cette démarche par rapport à vous. Car enfin n'eſpérez pas que le temps ou les occaſions vous rendent maître de mon cœur. Je vous eſtime, mais je ne puis vous aimer: cet aveu ſincere vous doit prouver la droiture de mes ſentimens. Cependant je vous ſuivrai, mais à condition que vous me jurerez par ce que vous révérez le plus, que vous ne ſortirez jamais du reſpect que vous me devez. Kerme, qui attendoit ſon arrêt de mort, fut ſi tranſporté de joie au diſcours de Léonore, qu'oubliant ce qu'il avoit de cruel, il ne ſongea qu'au plaiſir de la voir conſentir à le ſuivre. Et comme l'eſpoir n'abandonne jamais les malheureux, & ſurtout en amour, il ſe flatta que, puiſqu'il venoit d'obtenir une ſemblable grace, il ne lui ſeroit pas difficile de vaincre le reſte dans

la ſuite. Il fit les ſermens que Léonore déſiroit, & lui proteſta qu'il ne la regarderoit, dans le cours de cette expédition, que comme un frere que l'on aime tendrement. Après cette aſſurance il partit pour ordonner ce qu'il falloit pour ſon déguiſement, & la laiſſa avec Béatrix en liberté de s'entretenir ſur un pas ſi hardi. Cette fille en étoit dans un étonnement qui s'étoit répandu ſur toute ſa perſonne, & regardant Léonore attentivement : quoi, Madame, lui dit-elle ! vous allez ſuivre Kerme, l'ennemi de votre patrie, le rival du Marquis de Padille ! & vous allez le ſuivre déguiſée en homme ! Quel eſt votre deſſein, Madame ? Songez vous aux périls que vous allez courir, & ſe peut-il que vous y penſiez ſans frémir. J'ai prévu tes craintes & tes remontrances, lui répondit Léonore : mais, ma chere Béatrix, que ferois-je enfermée ici, ſans eſpoir d'en ſortir, entourée de mille ſurveillans attentifs à mes moindres actions ? Bien loin d'être effrayée des dangers de la guerre, je les affronterois avec joie pour rejoindre mon pere & Dom Fernand ; & c'eſt dans cet eſpoir flatteur que je conſens à ſuivre Kerme. Il va faire voile à la Jamaïque. Quelle plus belle occaſion puis-je trouver pour me ſauver ? L'habit d'homme que je vais prendre me donnera des facilités que la retenue de mon ſexe me défendoit de chercher. Je pourrai former des amitiés à la faveur de ce déguiſement, qui ſeroient dangereuſes en l'état où je ſuis, & qui, dans l'autre, me

seront utiles sans danger. Tel qui me servira, comme étant son égal & son ami, me trahiroit sous ma véritable forme. Enfin je ne craindrai point d'inspirer de l'amour ; quelque chose d'extraordinaire en moi m'assure en secret que cette aventure va finir mon esclavage & me rejoindre à ce que j'aime.

Béatrix avoit de l'esprit, ainsi elle comprit la force des raisons de Léonore ; & ne cherchant plus à les combattre, elle reprit son humeur enjouée pour la distraire d'une espece de rêverie dans laquelle la résolution qu'elle venoit de prendre la faisoit tomber de temps en temps. J'avoue, lui dit-elle, Madame, qu'il faut avoir l'ame aussi grande que vous pour former des projets de cette importance ; mais moi, ajouta-t-elle en riant, qui n'ai ni pere ni amant à rejoindre, faites-moi la grace de me dire quelle figure d'homme je ferai parmi un monde de gens de guerre qui ne respirent que le carnage ? Je vous connois d'humeur à faire comme les autres ; mais le Ciel ne nous a pas toutes formées de même, & je ne me sens nullement capable de me servir du sabre dont Kerme va nous honorer. Léonore ne put s'empêcher de sourire de la crainte de Béatrix, & l'assura sur le même ton qu'elle prieroit Kerme de la placer toujours dans les endroits où il y auroit le moins de danger. Trois jours se passerent de cette sorte, au bout desquels Kerme envoya à Léonore des habits magnifiques pour elle & Béatrix, en la priant de s'y accoutumer, n'ayant plus

que très-peu de temps à rester en Angleterre. Elle en mit un aussi-tôt, & elle parut si belle à Béatrix sous ce déguisement, qu'après lui avoir aidé à s'habiller, elle se hâta d'en faire de même, pour éviter, lui dit-elle également, de tomber dans une erreur fatale à son repos. Car enfin, Madame, continua-t-elle, je m'imagine si bien que vous êtes le plus bel homme du monde, que, pour me faire oublier que je suis femme, il faut que je porte au plutôt le même habit que vous. Lorsqu'elles furent en état d'être vues, Kerme vint les trouver. Mais si Léonore avoit charmé Béatrix, de quelle admiration ne frappa-t elle pas l'homme du monde le plus amoureux? Il avoua n'avoir rien vu de si beau en sa vie. En effet, comme Léonore étoit d'une taille avantageuse, noble & aisée, cet habillement la faisant paroître dans toute son étendue, lui donnoit un air de majesté qui inspiroit le respect; en même temps que l'éclat & la blancheur de son teint, la beauté de ses traits & ses cheveux cendrés, flottans à grosses boucles sur ses épaules, inspiroient de l'amour. La pudeur de son sexe, qui perçoit à travers ce déguisement, lui donnoit de nouveaux charmes, ne paroissant être que l'effet de cette noble timidité qui accompagne ordinairement la jeunesse bien élevée.

Kerme la contemploit avec un plaisir égal à son amour; mais sévere observateur de ses sermens, il lui réitéra qu'il ne la regarderoit plus que comme le plus cher de ses

amis. Toute chose facilitoit le déguisement de Léonore, son teint, sa taille, & la langue Angloise, quoique très-difficile, qu'elle s'étoit appliquée à apprendre, & qu'elle parloit dans toute sa pureté, la firent aisément passer pour être de la Nation; & ce fut comme Anglois, & sous le nom du Chevalier de Lunley, que Kerme la présenta aux Officiers de son vaisseau, lorsqu'il fut à Plimouth pour s'embarquer, qui ne purent la regarder sans admiration. Kerme mit à la voile, ayant pour conserve une frégate de cinquante pieces de canon. Son ordre portoit, qu'aussi-tôt qu'il auroit conduit la flotte à la Jamaïque, d'y faire armer deux vaisseaux de soixante pieces de canon, & deux frégates qui étoient dans le Port-Royal de cette isle, & d'aller croiser sur les vaisseaux Espagnols qui venoient en Europe. Son voyage fut heureux jusqu'à la vue de la Jamaïque, que le temps se couvrit & lui fit essuyer une tempête si horrible, que sa flotte en fut dispersée, & que son vaisseau fut plusieurs fois sur le point de périr; ce qui seroit arrivé infailliblement sans son habileté. Après trente-six heures de tourmente, le temps s'étant mis au beau, Kerme ne voyant aucun vaisseau de la flotte, tira plusieurs coups de canon pour signal, mais sans succès: ce qui lui fit prendre le parti de tourner la proue du côté de Port-Royal de la Jamaïque, comptant que sa conserve & la flotte y seroient arrivées. Mais le vent ne lui étant pas favorable, il ne pouvoit y aller

qu'en louvoyant. Il s'en approcha cependant, & découvrit un vaiſſeau Eſpagnol qui preſſoit vivement ſa frégate, & fut témoin de ſa priſe, ne pouvant arriver aſſez promptement pour la ſecourir. Il fit pourtant ſi bien qu'il joignit l'Eſpagnol : c'étoit juſtement le vaiſſeau du Marquis de Padille ; ils ſe canonnerent juſqu'à la nuit avec un ſuccès égal, & ſur le minuit un gros temps les ayant ſéparés, l'Anglois ſe retira au Port-Royal de la Jamaïque, & l'Eſpagnol à Buenos-Ayres, où il fut reçu avec les acclamations que méritoient ſa valeur & ſa conduite. Dom Bernardo de Valeſco, qui vint le recevoir, ne pouvoit ſe laſſer de l'embraſſer, ne l'ayant point vu depuis ſon départ pour l'Angleterre. Dom Fernand lui raconta le peu de ſuccès qu'avoit eu ce voyage, & ils recommencerent leurs regrets ſur la perte de Léonore. Ma douleur eſt exceſſive, Seigneur, dit-il à Valeſco, & quoique vous ſoyez pere de Léonore, vous ne pouvez ſentir, comme moi, l'horreur d'en être privé. Cependant mon cœur ne ſe peut refuſer l'eſpoir de la retrouver ; & c'eſt dans cette idée que je ne néglige rien pour m'en informer. J'ai fait ſéparer les Officiers de la frégate que j'ai priſe, pour les interroger ſur les ſoupçons qui me troublent. On va nous les amener, peut-être nous trouverons dans leurs diſcours des clartés qui ſerviront à guider mes pas avec certitude.

Comme il achevoit de parler, il vit entrer les priſonniers, entre leſquels il s'en trouva

un d'un air ſi noble & d'une ſi belle phyſionomie, que le Marquis de Padille prit d'abord de l'inclination pour lui. Vous me paroiſſez d'un air, lui dit-il avec civilité, à ne devoir rien ignorer des deſſeins de nos ennemis. Les droits que le ſort de la guerre nous donne ſur vous, vous oblige à nous en inſtruire; ainſi je vous prie de n'en rien déguiſer, & de m'apprendre qui vous êtes, votre nom & celui du Capitaine du vaiſſeau que j'ai combattu.

L'Officier, dont le cœur étoit attiré par la même ſympathie qui lui avoit acquis celui de Dom Fernand, n'héſita point à le ſatisfaire, & s'énonçant avec cette noble hardieſſe que donne la naiſſance & le vrai mérite, il lui dit qu'il étoit Ecoſſois, & s'appelloit Montroſe; que celui qui montoit le vaiſſeau qu'il avoit combattu ſe nommoit Kerme, & qu'il avoit ordre d'armer une eſcadre au Port-Royal de la Jamaïque, & de courir ſur les vaiſſeaux Eſpagnols. Le nom de Kerme fit monter le feu au viſage de Dom Fernand, ſans pouvoir rendre raiſon de ce mouvement extraordinaire; il pria l'Officier de reſter auprès de Valeſco, ayant à l'entretenir plus particuliérement, & fut rendre compte au Capitaine-Général, des deſſeins des Anglois. L'ordre fut envoyé dans tous les ports d'armer pluſieurs vaiſſeaux pour être en état de ſe défendre contr'eux, & même de les attaquer. Cependant le Marquis de Padille, agité de mille penſées différentes, vint rejoindre l'Officier, & le re-

gardant de façon à lui faire connoître l'eſtime qu'il avoit priſe pour lui : je m'étonne, lui dit il, qu'étant d'un ſang ſi fort attaché à ſes légitimes Rois, vous ſerviez un uſurpateur. Montroſe ne put s'empêcher de ſoupirer à ce reproche, & ne voulant pas ſe noircir dans l'eſprit d'un homme qu'il commençoit d'aimer véritablement, il lui apprit que ſon peu de fortune étoit la ſeule cauſe de ſon attachement à Cromwel; que les cadets en Ecoſſe n'étant pas partagés de biens, il avoit été contraint de ſuivre le torrent pour ſoutenir le nom qu'il portoit. Mais que s'il trouvoit une occaſion favorable de quitter le parti de l'uſurpateur, il la ſaiſiroit avec joie, rougiſſant mille fois le jour d'expoſer ſa vie pour celui qui l'avoit fait perdre à ſon Roi. Le Marquis de Padille, charmé de cette ouverture, l'embraſſa tendrement, & l'aſſura que, s'il le vouloit, il pouvoit déſormais ſe compter au nombre des Officiers Eſpagnols; qu'il auroit lieu d'être content de ſon ſort, ſe trouvant trop heureux de pouvoir arracher à l'uſurpateur un homme de ſa naiſſance & de ſon mérite.

Montroſe, ſenſiblement touché de reconnoiſſance, accepta le parti, & crut que pour marquer au Marquis de Padille l'attachement ſincere qu'il avoit pour lui, il ne devoit lui rien cacher de ſes affaires les plus ſecrettes. Ce qu'il fit avec un épanchement de cœur ſi véritable, que le Marquis de Padille lui conta toutes ſes aventures, & le déſeſpoir où il étoit de ne pouvoir rien apprendre

dre de Léonore. Montrose, qui étoit vif & entreprenant, lui offrit de le servir dans cette recherche. J'ai vu, lui dit Dom Fernand, tous les Officiers qui étoient à l'expédition de la Jamaïque, lorsque je fus à Londres, à la réserve de ce Kerme dont je ne puis prononcer le nom sans fureur; & il vous seroit aisé de dissiper mon trouble, s'il est vrai que vous ayez dessein de me rendre service. Je vous enverrois par une corvette au Port-Royal de la Jamaïque, sous prétexte de traiter de la rançon des Officiers Anglois & de la vôtre; & pendant cette négociation vous pourriez vous informer du sort de Léonore, & revenir m'en instruire. Montrose promit à Dom Fernand de s'acquitter de cette commission avec succès; & que quand ce seroit Kerme lui-même qui l'auroit en sa puissance, il sauroit la découvrir.

Cette assurance fit naître tant d'espoir dans le cœur de Dom Fernand, qu'il fit à l'instant partir Montrose pour Port Royal de la Jamaïque, où il fut reçu avec joie, étant aimé de tous les Officiers. Il exposa les propositions dont il étoit chargé; & comme elles étoient difficiles à accorder, il eut tout le temps de s'informer de Léonore, dont personne ne lui put rien apprendre. Désespéré de se voir trompé dans son attente, il s'avisa de lier conversation avec le Chevalier de Lunley, sa beauté, sa douceur & son affabilité lui en donnant souvent occasion. Et comme Lunley apprit de lui qu'il venoit de Buenos-Ayres, il fut le premier à

l'interroger ſur ce que l'on y faiſoit, ſans pourtant lui oſer parler de Dom Fernand & de Valeſco. Montroſe répondit vaguement à toutes ſes queſtions, en lui diſant qu'il n'avoit rien appris de conſéquence, ſinon qu'on y regrettoit encore une Dame extrêmement belle, nommée Léonore. Le Chevalier de Lunley marqua tant de trouble à ce nom, que Montroſe, qui le regardoit attentivement, choſe qu'il avoit faite à tous ceux à qui il en avoit parlé, crut que le hazard l'avoit conduit auprès du rival de Dom Fernand. Et voulant connoître à fond tous les mouvemens de ſon cœur, ſoit dans la crainte ou dans la joie ; mais, continua-t-il, on eſpere que les pleurs qu'on a répandus à ſa perte ſeront bientôt eſſuyés par les fêtes qui ſe doivent faire au mariage d'une de ſes parentes, qui ne lui cede en rien pour la beauté, avec le vaillant Marquis de Padille, qui devoit épouſer Léonore lorſqu'elle a péri. Un diſcours ſi peu attendu frappa tellement le Chevalier de Lunley, que le rouge qui lui étoit monté au viſage au nom de Léonore, fit bientôt place à la pâleur : il lui fallut tout ſon courage pour ſoutenir une nouvelle ſi terrible. Pour Montroſe, il prit ce changement pour un retour à ſa tranquillité, & le trouvant trop beau pour n'être pas aimé, il ne douta nullement que ce ne fût lui qui eût enlevé Léonore.

Le Chevalier de Lunley, ne pouvant ſoutenir plus long-temps une converſation qui le poignardoit, quitta Montroſe, l'ame pé-

nétrée de la plus vive douleur. L'Ecossois, qui prenoit tous ces mouvemens pour des marques d'amour pour Léonore, persuadé qu'elle étoit en sa puissance, s'informa exactement quel étoit le Chevalier de Lunley; & comme il apprit qu'on ne le connoissoit que pour un jeune homme que Kerme aimoit tendrement, & pour lequel il avoit une considération particuliere, il n'hésita point à croire que Kerme l'avoit servi dans l'enlevement de Léonore, & qu'il ne lui aidât à la cacher. Tandis qu'il faisoit toutes ces perquisitions, le charmant Chevalier de Lunley s'abandonnoit à tout ce que la jalousie a de plus affreux.

Tu vois, disoit-il à Béatrix, qui avoit pris le nom de Ouesby; tu vois si j'avois raison de me plaindre de l'indifférence de l'ingrat Dom Fernand. Le perfide avoit sans doute trahi sa foi avant qu'il m'eût perdue, & mon absence n'a fait que faciliter son changement. Bien loin de me chercher & de me plaindre, charmé de se voir délivré d'une amante qui le gênoit, il ne vit que pour ses nouvelles amours, & craint peut-être mon retour autant que j'avois la foiblesse de le desirer. Ouesby étoit si fort étonné d'une semblable nouvelle, que ne pouvant le croire, il courut chercher l'Officier Ecossois pour s'en éclaircir avec lui, mais il ne le trouva plus, Kerme venoit de le renvoyer avec la corvette, & des propositions qui lui paroissoient plus raisonnables que celles du Marquis de Padille. Ainsi le Chevalier de

Lunley fut obligé de se livrer entiérement à sa douleur, sans espérance de consolation. Cependant Kerme ayant fait équiper son escadre avec une diligence incroyable, fut prêt à sortir du port avant que les Espagnols, toujours lents dans leurs opérations, fussent assemblés.

En effet, ils le virent roder sur leurs côtes, les braver & faire des prises à la vue de leurs ports, sans qu'ils pussent faire rejoindre leurs vaisseaux. Le Marquis de Padille étoit au désespoir de se voir arrêté par l'indolence de ceux qui commandoient en chef. Montrose qui l'avoit rejoint, l'animoit encore par tout ce qu'il lui disoit du Chevalier de Lunley: il brûloit du desir de combattre un rival dont on lui faisoit un portrait si funeste à son amour; & lui jurant une haine implacable, il ne concevoit point de plus grande satisfaction que celle de le voir périr avec Kerme sous l'effort de son bras.

Deux accidens le tirerent d'intrigue, ainsi que les Espagnols; un gros temps s'étant élevé sépara les vaisseaux Anglois; celui de Kerme fut porté sur les côtes de l'isle de Cuba, presque vis-à-vis de la Havane. Comme il faisoit travailler à rétablir les désordres que le mauvais temps avoit faits dans ses manœuvres, la sentinelle qui étoit sur la hune cria, *navire*; Kerme prit aussi-tôt des lunettes à longue vue, & crut voir un vaisseau Espagnol: en effet il étoit de la fabrique de cette Nation. Le vent lui étant favorable, Kerme lui donna la chasse, &

l'ayant joint, il arbora le pavillon Anglois. Mais il fut bien surpris de voir qu'un vaisseau de quarante pieces de canon osât se mettre en devoir de le combattre.

Ses différentes manœuvres lui firent connoître que c'étoit un Forban; il l'attaqua vigoureusement, & trouva une résistance si peu attendue, qu'il jugea qu'il ne se rendroit qu'à la derniere extrémité. La hardiesse de cet ennemi fut si grande, qu'il osa jeter ses crampons sur le vaisseau de Kerme, l'accrocher, & en venir à l'abordage. Ce fut alors qu'il fallut combattre corps à corps: les Anglois firent des merveilles, & repousserent plusieurs fois leurs ennemis. Mais ce qu'il y eut de plus surprenant, fut le Chevalier de Lunley, qui, le sabre à la main, couroit dans les endroits les plus périlleux, donnant la mort à tout ce qui s'offroit à son passage, & qui, à la tête des plus déterminés, sauta dans le vaisseau des ennemis, qui, n'ayant pas prévu cette témérité, en furent si fort etonnés qu'ils commencerent à foiblir. La vaillante Léonore, dont le désespoir avoit armé le bras, faisoit des actions surprenantes. L'effroi de tomber entre les mains des Forbans, & de perdre l'honneur & la liberté, joint au mépris que l'infidélité de Dom Fernand lui faisoit faire de sa vie, détermina son courage naturel à paroître dans cette occasion, n'en trouvant pas une plus glorieuse pour terminer les maux qu'elle ressentoit. Kerme cependant fit passer tant de monde à son secours, que les

Forbans se trouverent obligés de se retrancher sur la proue, où on leur jetta un si grand nombre de grenades, qu'ils furent mis hos de combat, & emportés de vive force.

Alors les soldats & les matelots pousserent mille cris de joie : ceux des Forbans qui échapperent des armes des Anglois furent mis à la chaîne. Tout l'équipage donna mille louanges au Chevalier de Lunley : chacun se racontoit les actions de valeur qu'on lui avoit vu faire pendant cette vive action : les Forbans mêmes assurerent que sans la valeur prodigieuse de ce jeune guerrier, ils auroient remporté la victoire. Kerme étoit dans une surprise qui ne peut être comparée qu'au plaisir qu'il ressentoit d'entendre l'éloge que l'on faisoit de tout ce qu'il avoit de plus cher. Il exalta comme les autres son courage & sa conduite ; & tous les guerriers de l'équipage applaudissoient unanimement, & sans jalousie, à ce qu'il en disoit. Pour Lunley, l'état cruel de son ame le rendoit insensible à la gloire qu'il venoit d'acquérir. La crainte d'un honteux esclavage & l'infidélité du Marquis de Padille lui ayant fait prendre cette résolution, il se croyoit mille fois plus à plaindre de n'avoir pas trouvé la mort qu'il cherchoit, qu'il ne se sentoit honoré des louanges qu'on lui donnoit.

Kerme, ayant trouvé des richesses immenses dans le vaisseau des Forbans, qu'ils avoient pillées sur ceux des Espagnols qui

étoient chargés pour l'Europe, fit assembler l'équipage, & leur dit qu'ayant combattu si vaillament, il étoit juste qu'ils reçussent le prix du sang qu'il avoient versé; mais que comme personne ne connoissoit mieux leur valeur que le Chevalier de Lunley, il le prioit de faire cette distribution selon le mérite de chacun. Le choix de Kerme fut applaudi généralement; & quoique Lunley, par modestie, voulût d'abord s'en dispenser, il fut charmé d'en être pressé, cette aventure lui ayant fait naître des idées pour lesquelles il avoit raison de gagner les cœurs de tout l'équipage. Il fit donc cette distribution, mais avec tant de graces & de justice, qu'il n'y eût personne qui ne fut content. Entre les admirateurs de toutes les actions de Lunley, le Colonel Yvon, Gentilhomme Irlandois, Catholique caché, étoit un des plus empressés; & comme il joignoit à une rare valeur & à une prudence consommée la véritable sagesse, Lunley avoit pris une estime pour lui qu'il lui témoignoit à chaque occasion qui s'en présentoit. Yvon, qui ne pouvoit concevoir que dans un âge fort avancé, on fit ce que ce jeune guerrier avoit fait, ne trouvoit point de termes assez forts pour le louer, & le regardoit avec des yeux de pere. Lunley ne faisoit plus rien qu'il n'eût Yvon pour conseil & pour témoin. Kerme ayant fait radouber son vaisseau, & amarer sa prise, ne songea plus qu'à trouver les moyens d'avoir des vivres. Pour cet effet il envoya sa

chaloupe à l'isle de Cuba, à certains villages qui sont le long de ces côtes, demander ce qui lui étoit nécessaire, les menaçant, en cas de refus, de les saccager & de les brûler. Les payans effrayés lui envoyerent tout ce qu'il demanda, qu'il fit payer exactement. Ensuite il fit venir devant lui les chefs des Forbans, & leur dit qu'ils devoient se préparer aux plus rudes tourmens s'ils ne l'instruisoient pas du lieu de retraite de leurs confreres; & voyant que l'on se mettoit en devoir de leur appliquer des meches brûlantes; ils promirent de decouvrir tout ce que l'on souhaitoit savoir, si on vouloit leur accorder la vie. Kerme étoit trop habile pour les refuser; il les assura de la vie, & même de la liberté, s'ils parloient avec sincérité. Alors le Capitaine des Forbans, nommé Sirmon, lui dit que ne doutant pas qu'il ne leur tînt la parole qu'il venoit de leur donner, il satisferoit à la sienne, en lui apprenant qu'ils piratoient depuis douze ans sur ces mers; & que, malgré des pertes considérables qu'ils avoient souffertes, les prises qu'ils avoient faites sur toutes sortes de nations, les avoient mis en état d'armer quatre navires de cinquante pieces de canon, dont il venoit d'en prendre un; que leur rendez-vous ordinaire étoit dans les petites isles autour de Surinam, où ils avoient caché dans des souterreins des richesses immenses, qu'ils avoient prises sur la derniere flotte que les Espagnols avoient fait

partir de Panama pour l'Europe, & que s'il vouloit lui en faire part & à ses camarades, il lui promettoit de les lui découvrir, & de lui donner les moyens de combattre les autres Forbans avec avantage.

Kerme, charmé de cette découverte, leur promit tout ce qu'ils souhaitoient, & ne songea plus qu'à rejoindre son escadre, afin d'aller détruire ces brigands. Il remit à la voile, & trouva ses vaisseaux à l'ancre dans la rade de Port-Royal de la Jamaïque, qui l'attendoient. Il se munit de nouveaux rafraîchissemens & de nouvelles troupes : avec ce renfort il partit pour l'isle qui servoit de retraite aux Forbans. Mais, par le conseil de Sirmon, il fit faire l'avant-garde à la frégate qu'il avoit prise sur eux; la faisant suivre par d'autres frégates Angloises, comme si elles lui donnoient la chasse. Cependant Kerme tâcha de se mettre à couvert de Surinam, pour n'être pas apperçu par les Forbans. La chose réussit comme ils l'avoient projettée : les voleurs ne virent pas plutôt leur frégate, qu'ils leverent l'ancre pour aller à son secours. Mais le Chevalier de Lunley, qui en avoit obtenu le commandement de Kerme, ne se découvrant qu'à la demi portée du canon, & ayant fait arborer pavillon Anglois, leur fit tirer sa bordée si à propos & avec tant de succès, que le premier vaisseau Forban en fut démâté.

Les Forbans surpris, & se voyant perdus, voulurent faire force de voiles pour éviter

le combat ; mais ils furent coupés par Kerme, qui les attaqua si vivement, que, déſeſpérant de ſe ſauver, ils prirent le parti de vendre cherement leur vie. Ils ſe défendirent avec tant de courage & d'intrépidité, qu'ils firent périr beaucoup de monde de l'eſcadre de Kerme. Le Chevalier de Lunley, qui s'étoit attaché à la frégate qu'il avoit démâtée & preſque coulée à fond, l'avoit obligée de ſe rendre ; & ſe trouvant à la portée de l'une des deux qui ſe défendoit le plus vivement contre Kerme, il la mit entre le feu de ſon vaiſſeau & du ſien, qui fut ſi terrible, qu'après une heure de combat elle coula bas, ſans en pouvoir ſauver un ſeul homme.

La derniere étant enveloppée de tous côtés, fut contrainte de ſe rendre. Kerme victorieux voulut alors mettre du monde dans ſes chaloupes pour faire deſcente ; mais Sirmon l'en empêcha, en lui diſant qu'il y avoit encore dans l'iſle de leur retraite quatre cens Forbans ; qu'ils avoient retranché les bords de la mer, & que dans ces retranchemens il y avoit quarante pieces de canon en batterie, & qu'il ne pouvoit s'expoſer à la deſcente ſans riſquer beaucoup ; qu'il lui conſeilloit de mettre à la voile, de faire ſemblant de ſe retirer, & de revenir la nuit du côté du ſud, où il pourroit faire ſa deſcente ſans aucun péril, prenant les Forbans par derriere leurs retranchemens, qui, devenant inutiles les lui feroit détruire facilement.

Kerme s'étoit si bien trouvé des avis de Sirmon, qu'il ne balança point à suivre encore celui-ci. Il lui renouvella ses promesses, & ayant levé l'ancre, il trompa si bien les Forbans, qui s'étoient préparés à une vigoureuse défense, qu'ils crurent en être quittes. Mais le lendemain Kerme étant arrivé au sud de leur isle, & Sirmon lui ayant montré l'endroit dont il lui avoit parlé, Kerme mit ses chaloupes en mer, & envoya à terre autant de soldats qu'il voulut sans opposition. Ces troupes étant descendues, le Chevalier de Lunley, toujours attentif à saisir les occasions où il pouvoit trouver une mort certaine, lui en demanda le commandement.

Kerme frémit à cette proposition; mais comme elle lui étoit faite devant trop de monde pour s'exprimer ouvertement, il se contenta de représenter au Chevalier que cette entreprise étoit trop périlleuse pour un homme de son âge, & qu'il le prioit de trouver bon qu'il le refusât. Lunley ne se rebuta point, & sut si bien profiter du pouvoir qu'il avoit sur lui, que n'ayant point de raison valable à lui opposer, tout le monde connoissant sa valeur & sa prudence, il se vit forcé de lui accorder sa demande, à condition que le Colonel Yvon ne le quitteroit pas, & lui donneroit ses avis. Ils y consentirent avec joie l'un & l'autre par l'estime particuliere qu'ils se portoient.

Lunley fit avancer ses troupes en diligence, dont il forma deux gros bataillons

& un corps de reſerve. Dans cet ordre ils marcherent du côté des Forbans, qui, ſurpris de ſe voir attaqués dans le moment qu'ils croyoient leurs ennemis bien loin, coururent aux armes ; & ſe voyant preſſés & culbutés de toutes parts, ſe rallierent & fondirent comme des furieux ſur le premier bataillon que commandoit le Colonel Yvon, qui fit des actions héroïques. Son bataillon fut renverſé, cependant les fuyards ſe rallierent derriere le ſecond, que les brigands attaquerent avec la même fureur : & quoiqu'Yvon fît le devoir de ſoldat & de Capitaine, tout étoit perdu ſans le Chevalier de Lunley, qui, ayant pris les Forbans en flanc, fit des actions de valeur ſi étonnantes, que ceux-mêmes qui le ſecondoient en étoient ſurpris. Il ſembloit que la mort qu'il cherchoit n'étoit reſervée que pour ceux que ſon bras frappoit. Les brigands ne purent réſiſter à ſes efforts : tout fut pris ou tué, & jamais victoire ne fut plus complette. On fit auſſi-tôt des ſignaux à Kerme, qui vint à terre, où ayant appris la conduite qu'il avoit tenue, ne pouvoit trop s'applaudir en ſecret d'avoir trouvé dans la femme du monde la plus aimable tout ce que l'on pouvoit déſirer dans un héros. Yvon, qui le regardoit comme un prodige de nature, n'en parloit qu'avec tranſport ; les troupes chantoient ſes louanges, & le traitoient avec un reſpect & un amour que celui de Kerme ſeul pouvoit égaler.

Cependant il manda Sirmon, qui lui

découvrit les trésors que les Forbans avoient pillés sur les Espagnols : on trouva des richesses considérables, que Kerme remit encore au Chevalier de Lunley, pour en faire part aux troupes & aux Matelots. Sirmon fut récompensé au-delà de ses espérances; & Kerme, à sa priere, fit grace à ceux qui avoient échappé aux armes des Anglois, à condition qu'ils prendroient parti dans les troupes Angloises. Le Chevalier de Lunley, qui ne doutoit point que Kerme ne saisit toutes les occasions qui s'alloient présenter de l'entretenir des secrets de son cœur, voulut profiter du moment où tout étoit dans la joie, pour obtenir de lui le commandement du vaisseau l'Hercule, de cinquante pieces de canon, qu'il avoit si généreusement conquis sur les Forbans; & qu'on avoit remis en bon état, pour éviter par ce moyen d'être dans le même navire. Mais Kerme ne goûtant pas cette proposition, lui représenta avec douceur qu'il seroit beaucoup mieux sur son vaisseau, & qu'il lui feroit plaisir de ne le pas priver de sa présence.

Le Chevalier parut piqué de ce refus, & lui répondit avec assez de fierté qu'il sembloit qu'il fût jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquise, & le quitta sur le champ. Yvon qui craignit que cette altercation ne fut poussée plus loin, & qui aimoit le Chevalier, représenta à Kerme qu'il ne pouvoit refuser cette satisfaction à un ami plein de valeur & de prudence, sans l'offenser

vivement, & sans donner quelques soupçons contre lui. Kerme enfin réfléchissant sur la façon dont le Chevalier de Lunley l'avoit quitté, & craignant sa colere plus que tout ce qu'on lui représentoit, consentit à lui accorder sa demande. Il embrassa Yvon, en le priant de vouloir bien ne point quitter le Chevalier. Car enfin, continua-t-il, je ne souscris à ce que vous souhaitez qu'à condition que vous vous embarquerez sur son bord, que vous l'aiderez de vos conseils, & que vous en prendiez un soin extrême. Cette nouvelle, qu'ils furent porter l'un & l'autre au Chevalier de Lunley, remit le calme dans les esprits, & l'on ne pensa plus qu'à mettre à la voile pour la Jamaïque; ce que l'on fit dès le lendemain de tous ces réglemens, & après avoir embarqué les richesses qu'on venoit de prendre.

Lunley cependant se trouvant en liberté de s'abandonner aux chagrins cuisans qui l'accabloient, parut d'une mélancolie si extraordinaire, que le Colonel Yvon, qui étoit resté avec lui, ne put s'empêcher d'en être surpris. Et comme dans toute cette expédition, & même dans les occasions les plus éclatantes, il lui avoit remarqué un fond de tristesse dont il ne sortoit que rarement, & qu'il l'aimoit d'une tendresse extrême, il prit le temps qu'il se vit seul avec lui pour tâcher de découvrir ce qui se passoit dans son ame. Je m'étonne, lui dit-il avec douceur, qu'après avoir acquis une gloire immortelle, & qu'étant comblé par la na-

ture de tout ce qui peut rendre un cavalier parfait, vous ſoyez ſi mélancolique. Avez-vous quelque ſujet de mécontentement? Quelqu'un vous a-t-il offenſé? Vous ne devez point douter de mon attachement, il eſt ſincere. Je vous ai aimé comme mon fils du premier moment que je vous ai vu; vos actions, votre valeur & votre modeſtie vous ont acquis ſi parfaitement mon eſtime, que je ſerois prêt à répandre mon ſang pour vous, s'il vous étoit néceſſaire. Parlez, brave Lunley, ouvrez-moi votre cœur. S'il faut vous venger, diſpoſez de mon bras; s'il vous faut rendre quelque ſervice, je vous ſuis un ami entiérement dévoué; & s'il vous faut du ſecret, je vous le jure inviolable. Ne croyez pas, continua-t-il, en le voyant changer de couleur, que ce ſoit un effet de ma curioſité qui me faſſe vous preſſer ainſi, l'eſtime & l'amitié la plus pure ſont les ſeuls motifs qui m'y engagent, ſachant par expérience qu'on ſe ſoulage & qu'on trouve bien des remedes à ſes maux lorſque l'on peut les partager.

Yvon parloit trop ſincérement pour que Lunley en pût douter. Son cœur, qui ne cherchoit qu'à s'épancher, ſentit d'abord quelque joie de le pouvoir faire avec un homme dont la ſageſſe reconnue ne lui laiſſoit rien à redouter; mais cette même ſageſſe lui faiſant craindre qu'il ne blâmât ſa conduite, le fit héſiter quelque temps à lui répondre. Enfin, faiſant un effort ſur lui-même: je ſuis trop ſenſible, lui dit-il en ſou-

pirant, aux marques d'estime que vous me donnez, pour ne pas vous en marquer ma reconnoissance par un aveu sincere de ce que vous désirez savoir. Oui, vaillant Yvon, j'ai besoin de votre bras, de votre conseil & de votre discrétion; mais avant que de vous révéler le secret le plus important de ma vie, faites-moi la grace de m'en confier un qui m'enhardira à me découvrir à vous avec plus de facilité. Vous êtes Irlandois, seriez-vous Catholique? Quelque danger, lui répondit Yvon, qu'il y ait à avouer cette religion en servant Cromwel, puisque cela vous est nécessaire, & que je vous ai dit que ma vie est à vous, je ne vous cacherai pas que je n'en professe point d'autre.

Puisqu'il est ainsi, repartit le Chevalier de Lunley, je puis vous apprendre, brave Yvon que, sous l'habit & le nom d'un homme qui vous paroît couvert de gloire, vous voyez la femme de l'univers la plus à plaindre. En vous apprenant qui je suis, il faut vous instruire de mes malheurs, pour justifier en quelque sorte un déguisement que l'austere sagesse dont vous faites profession pourroit désapprouver. Alors elle lui dit sa naissance, ses engagemens avec le Marquis de Padille, son enlevement, l'amour de Kerme, l'étroite captivité où l'avoit retenue son respect pour elle, le motif qui l'avoit portée à se travestir en homme, espérant se pouvoir sauver étant à la Jamaïque; la nouvelle qu'elle avoit eue de l'infidélité de Dom Fernand, & la résolution qu'elle avoit

priſe d'éviter l'eſclavage, & de finir ſa vie en combattant les Forbans. Mais, continua-t-elle, le Ciel n'a pas voulu que ma mort fût ſi glorieuſe : je l'ai cherchée, & n'ai pu la trouver. Cependant nous retournons à la Jamaïque : je ſerai témoin des combats qui ſe vont faire contre ma patrie ; on voudra peut-être armer mon bras contre elle : ce que je ne puis penſer ſans frémir. Mon pere commande le long des côtes : tout indifférent qu'il paroît pour moi, je brûle d'aller à ſes pieds lui demander un cloître pour retraite ; & tout perfide qu'eſt Dom Fernand, je ne puis me réſoudre à reſter plus long-temps avec ſon rival. Vous voyez, vaillant Yvon, que j'ai beſoin de votre bras pour me ſoutenir dans le deſſein que j'ai de me ſauver, lorſque nous ſerons arrivés au Port-Royal de la Jamaïque ; de votre conſeil pour m'y bien conduire, & de votre diſcrétion pour un ſecret d'où dépendent mon bonheur & ma vie.

Léonore auroit pu parler encore long-temps ſans qu'Yvon l'eut interrompue. Il y avoit dans ſon cœur un mêlange confus d'admiration, de reſpect, de tendreſſe & de pitié qui lui ôtoient l'uſage de la voix. Enfin revenant à lui : ſi je vous ai aimé comme mon fils, lui dit-il, étant le Chevalier de Lunley, & ſi je vous ai regardé comme un héros ſous ce déguiſement, je vous aime comme ma fille, étant Léonore, & je vous reſpecte & vous admire comme la plus illuſtre de toutes les femmes. N'en doutez point,

continua-t-il, je vous tirerai des mains de Kerme, & je vous remettrai dans celles de Dom Bernardo de Valeſco; & je ne puis penſer qu'au récit de votre vertu, de votre courage & de votre fidélité, le Marquis de Padille démente ſon ſang, & la conſtance naturelle à ſa Nation, par une perfidie indigne d'un homme d'honneur. Cette réflexion fit ſoupirer Léonore; mais s'abandonnant entiérement aux conſeils d'Yvon, elle reprit un peu de tranquillité.

Cette journée étoit ſi belle qu'elle leur promettoit une heureuſe navigation, & faiſoit eſpérer à Léonore de ſe voir bientôt en état d'exécuter ſon projet. Mais la nuit qui lui ſuccéda, il s'éleva un vent ſi violent, mêlé de pluie & de tonnerre, que l'eſcadre en fut ſéparée & diſperſée. Cette furieuſe tempête dura deux jours & deux nuits, lorſque la troiſieme, le temps s'étant remis au beau, fit voir à Kerme qu'il étoit ſeul. Il fut ſaiſi de la crainte que le vaiſſeau du Chevalier n'eût péri. Il fit tirer du canon pour ſignal, le faiſant répéter à toutes les heures, en s'avançant toujours du côté de la Jamaïque. Il fut joint par pluſieurs de ſes vaiſſeaux; mais aucun ne pouvant donner des nouvelles de l'Hercule, il continua ſes ſignaux pendant pluſieurs jours ſans ſuccès. Alors s'abandonnant à ſa douleur, il ſe reprocha mille fois d'avoir conſenti à ſe ſéparer du Chevalier. Il étoit prêt à prendre quelque réſolution, lorſqu'on l'avertit qu'on voyoit des navires qui venoient à lui; &

reconnoissant que c'étoit l'escadre Espagnole, il ne songea plus qu'à vaincre ou mourir.

En effet, le Marquis de Padille, qui la commandoit, animé de haine & de vengeance, non-seulement par ses pressentimens, mais encore par les discours de Montrose, qui avoit pris parti dans les troupes Espagnoles, brûloit de se voir aux prises avec Kerme, espérant trouver son rival avec lui. Il ne l'eût pas plutôt reconnu, qu'il s'approcha de son vaisseau à la demi-portée du canon, & l'attaqua avec une vivacité surprenante. Les autres vaisseaux, qui se trouverent égaux en nombre, en firent de même, & la nuit ne put ni les séparer, ni affoiblir leur courage. Ils mirent des fanaux pour s'observer réciproquement, & dès l'aube du jour, ils recommencerent avec la même ardeur.

Sur le midi le mât de mizaine du vaisseau du Marquis de Padille fut abattu. Les Anglois chanterent victoire; mais un moment après, le grand mât de celui de Kerme l'ayant été, les Espagnols à leur tour pousserent des cris de joie, & s'approchant de plus près du vaisseau Anglois, le feu du canon & de la mousqueterie devint si violent qu'on ne pouvoit plus ni se voir, ni s'entendre.

Kerme fit si bien qu'il accrocha le vaisseau Espagnol, & Padille de son côté jetta ses crampons sur l'Anglois. Ce fut alors qu'il se fit des actions de valeur dignes d'une

mémoire éternelle. Jamais acharnement ne fut plus grand que celui des deux rivaux. Kerme ne cherchoit que le Marquis de Padille, & Padille n'en vouloit qu'à Kerme: & quoiqu'ils fussent animés par des mouvemens différens, la gloire faisoit sur le cœur de l'Anglois, le même effet que la haine & la vengeance faisoient sur celui de l'Espagnol. Les Anglois sauterent dans le vaisseau de leur ennemi, & en furent repoussés plusieurs fois avec perte. Dom Fernand à son tour fit la même chose dans le vaisseau Anglois avec aussi peu de succès. Kerme étoit couvert de blessures, & perdoit beaucoup de sang, sans vouloir se retirer pour se faire panser. Le Marquis de Padille avoit reçu un coup de mousquet dans la cuisse & trois coups de sabre, sans s'abattre ni se ralentir.

Enfin le feu diminua de part & d'autre, & devint si foible qu'on n'entendoit plus tirer que par intervalle. Il y avoit trois heures qu'ils se battoient corps à corps, & il n'y avoit plus personne dans l'un & dans l'autre vaisseau qui ne fut mort ou blessé, lorsqu'on vit venir un vaisseau à pleines voiles, portant pavillon Anglois. C'étoit celui du Chevalier de Lunley, qui, surpris de cet horrible spectacle, s'approchoit pour donner du secours à ces malheureux. Les vaisseaux Espagnols qui le virent, croyant leur Commandant perdu, s'éloignerent dans la crainte d'être suivis des Anglois, qui cependant étoient dans un si triste état qu'ils se crurent trop heureux que les Espagnols les laissassent en repos.

Le Chevalier de Lunley ayant abordé le vaiſſeau Eſpagnol le premier, n'y trouva que morts & mourans. Mais quel funeſte objet s'offrit à ſes regards, en voyant le Marquis de Padille ſans connoiſſance, & perdant tout ſon ſang ! Jamais la vaillance de Léonore n'eût plus beſoin de ſon courage & de ſa prudence que dans cette occaſion. Elle regarda Yvon qui la ſuivoit, & lui lançant un regard qui l'inſtruiſit de tout ce qu'elle ne pouvoit lui dire, il fit porter auſſitôt Dom Fernand ſur ſon bord pour le faire panſer. Enſuite ayant paſſé ſur celui de Kerme, & l'ayant trouvé dans le même état, elle en eut le même ſoin.

Elle les fit mettre dans des endroits différens. Elle courut au Marquis de Padille, pleine d'une douleur d'autant plus violente : qu'elle étoit obligée de la cacher ; les Chirurgiens ayant étanché le ſang, & mis le premier appareil, aſſurerent qu'il n'y avoit pas une bleſſure qui parut mortelle. Cela remit un peu le calme dans l'ame du Chevalier de Lunley, qui, voulant toujours agir en héros, eut les mêmes attentions pour Kerme, dont les Chirurgiens ne jugerent pas moins favorablement.

Les mouvemens extraordinaires que ſe donnoit Léonore, joints à la contrainte où elle étoit de ne pouvoir faire éclater les différens mouvemens dont elle étoit agitée, firent craindre au Colonel Yvon qu'elle n'y ſuccombât. Il la ſupplia de lui laiſſer le ſoin de toutes choſes, & de ſe calmer, puiſque

Dom Fernand vivoit. Car enfin, Madame, lui dit-il, vous voyez par quels chemins la Providence vous conduit à un bonheur dont vous désespériez : je vous prie d'y avoir confiance, & de me laisser agir pour vous dans une occasion qui va vous prouver que vous n'avez point d'ami plus zélé que moi. Les moyens que je viens d'imaginer pour vous remettre en liberté avec le Marquis de Padille demandent que vous paroissiez toujours le Chevalier de Lunley, c'est-à-dire, le Héros des Anglois. Modérez vos inquiétudes, cachez l'agitation de votre ame, & reposez-vous sur ma foi & sur l'attachement que je vous ai juré.

Des paroles si positives, & sortant d'une bouche que Léonore respectoit, produisirent tout l'effet qu'Yvon pouvoit souhaiter. Je n'hésite point, lui répondit Léonore, à suivre vos avis; je vous regarde comme mon pere; ma gloire & mon bonheur sont entre vos mains, je les livre à votre expérience & à votre sagesse : je vous conjure seulement de vous souvenir que tout ce que j'ai fait jusqu'ici n'a été qu'un entousiasme causé par la jalousie & l'ardeur de mourir; que la présence de Dom Fernand m'a rendu toute la foiblesse de mon sexe, & qu'il faudroit que je cessasse absolument d'être Léonore pour soutenir encore long-temps le personnage du Chevalier de Lunley. Après cet entretien ils se séparerent, Léonore pour visiter les blessés, & Yvon pour exécuter son projet. Comme Dom Fernand & Kerme n'é-

toient pas en état de parler ni d'entendre, le Chevalier les visitoit l'un & l'autre sans qu'ils le vissent.

Il avoit mis Ouesby auprès du Marquis de Padille, avec ordre de ne le point quitter, & de ne lui parler de rien lorsqu'il seroit en situation de pouvoir connoître ceux qui l'approchoient. Et sa générosité ne voulant avoir rien à lui reprocher, lui faisoit rendre des soins aussi attentifs à la vie de Kerme, que s'il l'avoit aimé parfaitement.

Cependant Yvon se mit en chaloupe, & fut sur les bords des autres vaisseaux Anglois, où il trouva tout le monde dans un très-mauvais état. Alors leur représentant la situation où ils étoient, & combien il étoit dangereux que les Espagnols vinssent les attaquer tandis qu'ils étoient sans chef, il leur conseilla de déférer le commandement au Chevalier de Lunley, dont ils connoissoient la valeur & la prudence, & qui seul étoit capable de les défendre. Ce discours prononcé par un homme dont on connoissoit l'expérience & la sagesse, joint à l'amour que le Chevalier s'étoit acquis, fut approuvé généralement, & Lunley fut proclamé Commandant, & reconnu de tous les équipages. Yvon ne perdit point de temps, & faisant savoir cette nouvelle au Chevalier, il lui manda de s'approcher le plus qu'il pourroit des deux vaisseaux qui étoient encore accrochés, d'où l'on tira tous les Espagnols blessés, qu'Yvon fit mettre sur le vaisseau du Chevalier de Lunley, & les An-

glois dans les autres vaiſſeaux. Tout ce qu'il y avoit de richeſſes fut auſſi porté ſur l'Hercule ; & le canon & les autres effets ayant été diſtribués dans l'eſcadre, Yvon fut d'avis d'envoyer tous ces vaiſſeaux à la Jamaïque ; ce qui fut exécuté au grand contentement des Anglois, Lunley leur ayant dit qu'il vouloit ſuivre les Eſpagnols, puiſqu'en l'état où ils étoient, s'il pouvoit les rencontrer, il les prendroit facilement. Ainſi, après avoir mis le feu aux deux vaiſſeaux accrochés, qui ne pouvoient plus être d'aucun uſage, on mit à la voile.

Lorſque le Chevalier de Lunley eut perdu de vue les vaiſſeaux Anglois, il demanda au Colonel Yvon quel étoit ſon deſſein, & comment ils pourroient faire pour aborder ſur les côtes de la domination du Roi d'Eſpagne. Yvon, vieux guerrier & fertile en expédiens, lui dit qu'ils alloient s'approcher de Buenos Ayres, ſous prétexte de piller la côte, & d'y faire des deſcentes ; qu'il ne ſe mit en peine de rien que de commander ce qu'il lui diroit en ſecret. Lunley ſe laiſſa conduire ; & après avoir ordonné qu'on prît la route de Buenos-Ayres, ayant été averti que le Marquis de Padille avoit repris ſes eſprits, & qu'il déſiroit parler à ceux qui commandoient, il pria Yvon d'y aller, ne ſe ſentant pas encore aſſez de force pour paroître à ſes yeux. Cette fidelle amante lui recommanda de pénétrer les ſecrets de ſon cœur, & de ſavoir ſi le ſien ne devoit plus rien eſpérer ; & le quitta pour ſe rendre auprès

de

de Kerme, l'eſprit agité d'eſpérance & de crainte.

Yvon fut voir Dom Fernand, qu'il trouva en aſſez bon état. Je viens, lui dit-il, de la part de notre Commandant, vous rendre les devoirs que mérite un homme de votre valeur, & vous aſſurer que s'il ne craignoit que ſa préſence ne fût importune, il ſeroit venu lui-même vous témoigner le regret de vous voir en l'état où vous êtes. Je crois, lui répondit foiblement le Marquis de Padille, que votre Commandant n'eſt pas en meilleure ſituation que moi, & qu'il auroit de la peine à faire ce que vous dites : du moins, ajouta-t-il en ſoupirant, j'ai fait tous mes efforts pour que cela fût ainſi. Yvon, qui comprit qu'il vouloit parler de Kerme, lui dit qu'il devoit être content, puiſque Kerme étoit encore plus mal que lui ; mais c'étoit le Chevalier de Lunley, qui commandoit à ſa place, qui l'avoit envoyé. Quoi, s'écria Dom Fernand ! le Chevalier de Lunley n'eſt ni mort, ni bleſſé, & c'eſt lui qui commande ! Nous ſerions bien malheureux, lui répondit Yvon, ſi ce guerrier étoit dans l'état où vous ſemblez le ſouhaiter : mais, Seigneur, continua-t-il, vous n'êtes pas dans celui d'entendre ſon éloge, ni de goûter les ſoins qu'il prend de vous. Je vous verrai ſouvent pour lui, & lorſque vous ſerez mieux, j'eſpere vous faire connoître qu'il n'eſt point d'homme dans l'Univers qui mérite mieux que le Chevalier de Lunley l'eſtime & la tendreſſe du vaillant

Marquis de Padille. Dom Fernand ſoupira à ce diſcours, & après avoir rêvé quelque temps, il pria Yvon de lui apprendre l'état où les choſes en étoient. L'Irlandois le fit exactement, mêlant toujours dans ſon diſcours quelques traits avantageux pour le Chevalier de Lunley. A votre récit, lui dit Padille, je vois que je ſuis priſonnier des Anglois. Yvon qui le voyoit dans une agitation qui pouvoit lui être préjudiciable, s'approchant plus près de lui pour n'être entendu de perſonne: votre amitié pour le Chevalier de Lunley, lui dit-il, vous ſervira de rançon: il ne tiendra qu'à vous de ravoir la liberté à ce prix. Cependant il a mis près de vous un Gentilhomme auquel il ſe confie: vous pouvez lui parler librement, & lorſque vous aurez quelque choſe à lui faire ſavoir, il l'en inſtruira exactement. Alors il lui préſenta Ouesby, que Dom Fernand regarda à peine; & comme il fit voir qu'il ne vouloit plus parler, Yvon ſe retira, après avoir inſtruit ſecretement Ouesby de tout ce qu'il devoit dire, & fut retrouver Lunley auprès de Kerme qui n'avoit pas encore recouvré l'uſage de la parole. Yvon rendit compte à Léonore de ſa viſite: elle ne put comprendre pourquoi Dom Fernand paroiſſoit avoir de la haine pour le Chevalier de Lunley; il lui paſſa mille cruelles idées dans l'eſprit ſur cette averſion prétendue; mais les conſeils d'Yvon lui donnant de l'eſpoir, elle voulut encore attendre quelques jours pour parler au Marquis. Cette entrevue ne fut pas portée

aussi loin qu'elle le croyoit ; car Dom Fernand ayant fait réflexion sur tout ce que lui avoit dit Yvon, appella Ouesby, & l'ayant fait asseoir auprès de lui : puisque vous êtes si bien dans l'esprit du Chevalier de Lunley, lui dit-il, pourriez-vous, sans trahir sa confiance, m'instruire de quelques particularités qui le regardent, & qui m'intéressent ? Est-il marié ? a-t-il quelque maîtresse en Angleterre ? & ne puis-je savoir s'il étoit à la premiere descente des Anglois à la Jamaïque ?

Je puis, lui répondit Ouesby, vous instruire de tout ce que vous me demandez, sans blesser la fidélité que je lui dois. Le Chevalier de Lunley ne servoit point encore du temps de cette expédition : il n'est point marié ; & quoiqu'il soit formé pour plaire & pour aimer, je ne lui sais nul attachement en Angleterre. On m'avoit dit cependant, reprit Dom Fernand, avec assez d'agitation, qu'il étoit fort amoureux d'une Dame Espagnole qui étoit tombée entre ses mains : mais vous êtes à lui, & vous craignez de trahir son secret. Pour vous prouver, lui répondit Ouesby, qu'il n'en a point sur cet article, je vous dirai sincérement que Léonore, Dame d'une beauté sans seconde, est en son pouvoir depuis près de deux ans, mais qu'il n'en est point amoureux ; & qu'ayant appris vos engagemens avec elle, il ne cherchoit que les occasions de vous la rendre, lorsqu'il apprit par un Officier nommé Montrose que vous l'aviez oubliée,

& deviez bientôt épouser une de ses parentes à sa place.

Qu'entends-je, s'écria le Marquis de Padille, faisant un vain effort pour se mettre sur son séant ! Achevez, généreux Ouesby, achevez de me rendre la vie. Moi, marié ! moi, perfide à Léonore ! Ah ! cela se peut-il penser ? Mais Léonore est vivante, Léonore est fidelle, & Lunley n'est point amoureux Heureux combat, favorable défaite : hélas ! vous m'êtes mille fois plus glorieuse que les victoires les plus complettes. Le Marquis de Padille parloit avec tant d'ardeur, que le feint Ouesby, qui avoit peine à cacher ses larmes, eut peur que cela ne fît tort à ses blessures. Seigneur, lui dit-il, je suis si sensible aux mouvemens que vous me faites paroître, que je ne tarderai pas à en instruire mon maître, mais à condition que vous calmerez l'agitation où vous êtes : & puisque vous aimez toujours Léonore, conservez-vous pour elle. Le Chevalier de Lunley vous instruira bien mieux que moi de tout ce qui la touche. Ce que je puis vous assurer, aussi bien que lui, c'est qu'elle vous est fidelle, & n'a jamais aimé que vous.

Les remedes les plus prompts & les plus spécifiques ne sont pas capables de faire ce que le discours d'Ouesby produisit sur le corps & l'esprit du Marquis de Padille. Il sentit ranimer ses forces presque éteintes, & la connoissance lui revenant à chaque instant, il fut frappé du son de la voix d'Ouesby ; & le regardant aussi attentivement que

l'état où il étoit le lui pouvoit permettre : mais, lui dit-il, je crois vous connoître ; plus je vous écoute & vous examine, & plus je m'imagine vous avoir vu. De grace, tirez-moi de peine, & m'instruisez comment & par qui vous savez tout ce que je viens d'entendre.

Seigneur, lui répondit Ouesby, en lui prenant les mains, dispensez-moi de faire ce que vous désirez ; c'est un mystere reservé au seul Chevalier de Lunley. Je vais lui apprendre l'état de votre ame, & ferai mon possible pour ne me rendre près de vous qu'avec lui. A ces mots, se faisant effort pour le quitter, son ordre ne s'étendant pas plus loin, & craignant qu'il ne la reconnût, elle courut trouver Léonore & le Colonel Yvon, à qui elle apprit tout ce qui venoit de se passer. Cette femme courageuse, qui avoit cherché tant de fois la mort avec l'intrépidité des plus hardis Guerriers, pensa expirer au récit d'Ouesby. La douleur, la joie, l'amour & la pitié firent un si grand combat dans son ame, que, prête à s'évanouir, elle tomba dans les bras d'Yvon & de Béatrix. Ils la firent promptement revenir, en lui reprochant avec douceur une pareille foiblesse. Vous voyez, brave Yvon, lui dit-elle en rougissant, que je suis véritablement femme, & qu'on ne doit souvent qu'à l'excès des malheurs un courage qui meurt dans la prospérité. Quoique ces réflexions ne la rendissent que plus digne d'admiration, Yvon ne voulut pas s'y arrêter ;

& cherchant à la servir, il renvoya Ouesby auprès du Marquis de Padille, avec ordre de faire retirer tous ceux qui seroient auprès de lui, sous prétexte que le Chevalier de Lunley venoit l'entretenir d'affaires importantes aux deux nations. Ouesby s'acquitta parfaitement de sa commission, & prépara Dom Fernand à voir le Chevalier, qui, suivi du Colonel Yvon, se rendit presque en tremblant dans la chambre du Marquis. Comme ces endroits ne sont pas fort éclairés, Dom Fernand ne put le reconnoître d'abord, & prenant le premier la parole : vaillant Lunley, lui dit-il, vous voyez un homme aussi rempli d'estime & d'admiration pour vous qu'il étoit animé de haine & de jalousie. Ouesby doit vous en avoir appris la cause, & j'ose vous prier d'oublier mes premiers sentimens, & de reconnoître les derniers, en m'apprenant le sort de ma chere Léonore, pour laquelle je voulois mourir, & pour qui seule je puis vivre. En achevant ces mots il lui tendit les bras, & le Chevalier de Lunley s'étant avancé : oui, lui dit-il, mon cher Dom Fernand, il est juste de vous rendre Léonore ; mais pour son sort, c'est à vous seul à nous l'apprendre. Cette voix étoit trop présente au Marquis de Padille pour ne la pas reconnoître. Il n'hésita point, comme avec Ouesby, & ne doutant point que ce ne fût la fille de Valesco qu'il embrassoit : Léonore, s'écria-t-il, ma chere Léonore ; est-ce bien vous que j'entends ! Ces mots furent répétés mille fois, & entrecoupés de

larmes, de transports & de tendres embrassemens. Mais enfin impatient d'apprendre par quel enchantement le Chevalier de Lunley & Léonore étoient la même chose, il lui faisoit cent questions à la fois.

Léonore, qui remarquoit trop d'ardeur & d'amour dans toutes les actions de Dom Fernand pour douter de sa fidélité, le pria tendrement de modérer des transports qui pouvoient lui être funestes; & après lui avoir présenté Yvon comme un homme digne de son estime, & lui avoir fait reconnoître Ouesby pour Béatrix, elle lui conta toute son histoire, qui le remplit d'étonnement, d'amour & d'admiration. Il lui rendit compte à son tour de tout ce qu'il avoit fait pour la trouver, & justifia Montrose, en lui apprenant que ce qu'il avoit dit n'étoit qu'une ruse dont il s'étoit servi exprès à tous les Anglois auxquels il avoit parlé, pour découvrir plus facilement celui qui cachoit Léonore; & que le trouble & les différens changemens de son visage, lorsqu'il s'étoit adressé à elle, lui avoient fait croire que lui seul étoit son rival, & que le rapport qu'il lui en avoit fait ne lui avoit pas donné lieu d'en douter; que c'étoit l'unique cause de la haine qu'il avoit prise pour elle, sous le nom du Chevalier de Lunley; & du redoublement de celle qu'il avoit commencé d'avoir pour Kerme. Cependant, continua-t-il, vous venez de m'en faire un portrait qui me force de l'estimer; & si votre vertu m'empêche de le regarder comme un rival dangereux, la vio-

lence de mon amour pour vous me contraint à redouter un mérite si parfait.

De quelque façon que ce soit, reprit modestement Léonore, Kerme n'est point à craindre pour vous; & quoique je ne veuille manquer en rien à la reconnoissance que je lui dois, vous connoîtrez bientôt, mon cher Dom Fernand, que Léonore ne peut & ne sait aimer que vous. Yvon instruisit alors le Marquis de Padille du projet qu'il avoit formé, qu'il approuva, & dont il lui marqua son contentement par mille remerciemens, & de tendres protestations d'une amitié sincere. Après avoir encore examiné toutes les conséquences d'un dessein qui ne laissoit point d'avoir bien des risques, Yvon fut d'avis que Léonore le quittât, pour ne donner aucun soupçon d'un entretien qui pourroit causer quelque curiosité. Ainsi ces fideles amans se séparerent plus tranquilles & plus amoureux que jamais. Léonore laissa Béatrix auprès de Dom Fernand, & sortit avec Yvon pour reprendre le personnage du Chevalier de Lunley. Cependant le vaisseau approchoit toujours de la côte de Buenos-Ayres; & pour exécuter leur projet, Lunley commença à faire des descentes: on pilla les Paysans, l'équipage faisoit bonne chere à leurs dépens. Cela fut souvent réitéré, & toujours avec succès. Ensorte qu'après avoir accoutumé quelque temps l'équipage à ce jeu, qu'ils croyoient très-sérieux; un jour qu'Yvon commandoit tous ceux dont il se défioit, il leur fit faire

une defcente, où ils furent avec joie. Alors, profitant du moment, il fit lever l'ancre, & fit voile du côté de la ville de Buenos-Ayres. Le Pilote qui étoit Anglois, fe défiant de quelque chofe, refufa d'obéir; mais Yvon lui caffa la tête d'un coup de piftolet, & fit prendre le gouvernail par un Irlandois qui connoiffoit la côte, & qui étoit habile Pilote. Ce brave guerrier, à l'aide des Irlandois qui étoient fous fon obéiffance & du Chevalier de Lunley, fe rendit maître de ceux du vaiffeau dont le fentiment leur étoit oppofé; & ayant fait mettre à fond de cale les plus mutins, ils entrerent avec pavillon Efpagnol dans le port de Buenos-Ayres. Dom Bernardo de Valefco, qui étoit attentif à chaque vaiffeau qui arrivoit, pour avoir des nouvelles du Marquis de Padille, fut des premiers, comme Commandant fur ces côtes, à venir recevoir celui du Chevalier de Lunley. Mais quelle fut fa furprife en voyant tous gens qu'il ne connoiffoit pas, & de fe voir embraffer les genoux & arrofer fes mains de larmes par un jeune homme dont l'air & la beauté rendoient encore l'action plus touchante.

Il recula quelques pas pour l'examiner avec attention; & comme fon cœur étoit déjà attendri par les marques de foumiffion de ce bel étranger, la nature n'eut pas de peine à lui deffiller les yeux: & reconnoiffant Léonore, faifi, furpris de joie & d'étonnement, il l'embraffa, & la tint une heure dans fes bras, fans pouvoir proférer

une parole. Tout le monde étoit attentif à ce touchant ſpectacle, & gardoit un profond ſilence, pour voir quelle ſeroit la fin de cette aventure. Enfin Dom Bernardo reprenant ſes ſens : Léonore, ma fille, s'écria-t-il, ſe peut-il que vous me ſoyez rendue ! Ce peu de mots ayant inſtruit tous ceux qui étoient accourus ſur le port, on entendit mi le cris de joie, & le nom de Léonore répété de tous côtés. Chacun s'empreſſoit de la venir ſaluer ; & de féliciter Dom Bernardo de Valeſco, qui, dans l'excès du contentement où l'on étoit de ce retour imprévu, eut toutes les peines du monde à ſe débarraſſer de la foule pour ſuivre Léonore juſqu'à ſon vaiſſeau, où elle voulut l'inſtruire de ſes aventures ; ce qu'elle fit avec tant d'eſprit & de modeſtie, que Valeſco ne pouvoit ſe laſſer de l'embraſſer, & de s'empêcher de l'interrompre pour lui donner des louanges. Mais lorſqu'il eût appris qu'elle lui ramenoit le Marquis de Padille, ſa joie parut dans toute ſon étendue.

Il remercia Yvon de ſes ſoins généreux, & ayant promis à Léonore d'obtenir du Capitaine-Général qu'elle ſeroit maîtreſſe du fort de Kerme, il ſe fit mener auprès du Marquis de Padille. Dom Fernand le reçut avec ſa tendreſſe & ſon reſpect ordinaires. Après s'être témoignés leur contentement récipoque, Valeſco fit apporter à terre Kerme & Dom Fernand, & les logea chez lui, laiſſant Yvon pour prendre ſoin du vaiſſeau & des autres bleſſés, entre-

lesquels Léonore, qui voulut les voir descendre, reconnut Montrose, dont ses autres occupations l'avoient empêchée de s'informer. Elle le fit conduire aussi chez Dom Bernardo, & l'on peut dire qu'elle entra dans la Ville comme en triomphe. Lorsque Valesco eût tout ordonné chez lui, il fit instruire le Capitaine-Général de cet événement. Comme le Marquis de Padille étoit en grande considération dans toute l'Espagne, & que personne n'ignoroit ses engagemens avec Dom Bernardo de Valesco, qui étoit estimé particuliérement; le Capitaine-Général le félicita, & fut charmé de trouver cette occasion de reconnoître les services de l'un & de l'autre, en accordant à Léonore de disposer non-seulement de Kerme, mais aussi de toutes les richesses dont le vaisseau l'Hercule étoit chargé, comme étant le prix de sa valeur.

Dom Bernardo s'en retourna porter cette nouvelle à Léonore, qui ayant repris ses habits ordinaires, ainsi que Béatrix, recommença de témoigner à Valesco la joie qu'elle ressentoit de le revoir. Après qu'elle eût donné le temps nécessaire à l'amour paternel, elle se rendit auprès de Kerme, qui, par les mouvemens qu'on lui avoit causés en le transportant, avoit enfin repris ses sens & l'usage de la voix. Son étonnement fut sans égal lorsqu'il se trouva couché dans un lit magnifique, occupant un appartement superbe, & entouré d'Espagnols;

mais il redoubla bien plus quand il vit entrer Léonore, suivie de Béatrix, qui s'approchant de son lit, & s'étant assise à son chevet, lui parla en ces termes:

Je ne sais si vous êtes en état d'entendre tout ce que j'ai à vous apprendre, & si cette grande ame que vous m'avez toujours fait paroître ne se démentira point. J'aime assez votre gloire pour attendre le moment où votre santé vous donnera la force de rappeller votre vertu, dans une occasion où je sais que vous en avez besoin. Ce discours, l'habit de Léonore, & tout ce que Kerme voyoit, lui fit deviner une partie de son sort. Dans quelque état que je puisse être, Madame, lui répondit-il, j'écouterai toujours ce que vous aurez à me dire avec le respect d'un homme à qui vous êtes plus chere que la clarté du jour; & quoique j'entrevoie quelque chose de mon malheur, puisque je crois être prisonnier des Espagnols, la crainte d'avoir perdu le vaillant Chevalier de Lunley cede au plaisir de revoir la divine Léonore. Je n'ai rien à redouter, c'est pour votre mort seule, Madame, que je serois capable de manquer de raison & de courage. Vous vivez, cela me suffit, je ne déshonorerai en rien l'attention que vous me marquez pour ma gloire. Alors s'étant tu pour l'écouter, Léonore lui apprit tout ce qui étoit arrivé, sans lui rien déguiser; lui découvrant, sans nul détour, l'amour de Padille & ses engagemens avec lui, les obligations qu'elle avoit à Yvon, le parti qu'a-

voit pris Montrose, & de quelle façon elle étoit dans la maison paternelle. Vous voyez, continua-t-elle, que vous m'aviez enlevée des bras d'un pere & d'un époux, & qu'il m'étoit absolument impossible de répondre à votre amour. Vos soins & votre respect vous ont acquis mon estime & ma reconnoissance; je ne vous trahis point, puisque je n'ai cherché que ceux à qui le devoir & mon cœur m'ont lié depuis mon enfance : ainsi j'espere, généreux Kerme, qu'en vous annonçant que vous êtes libre, & que je ne puis être heureuse qu'avec le Marquis de Padille, vous m'aimerez encore assez pour payer avec joie votre liberté d'un prix qui fait mon bonheur.

Vous aviez raison, Madame, répondit Kerme, de croire que j'aurois besoin de tout mon courage pour entendre ce que vous venez de me dire. Je m'étois préparé à des malheurs moins grands. La perte des vaisseaux que je commandois & de ma liberté ne me paroissoient rien, puisque je vous voyois; mais vous m'annoncez que je ne vous verrai plus, & que j'ai un rival qui va vous voir sans cesse; c'est ce que je ne puis penser sans désespoir. S'il est vrai que j'aie eu le bonheur d'acquérir votre estime, vous deviez me le prouver en prenant, pour me laisser mourir, tous les soins que vous avez eus pour rendre à la vie le plus infortuné de tous les hommes. Cependant, prisonnier du Marquis de Padille, étendu dans un lit chez Dom Bernardo de Valesco, je ne puis

ni ne dois empêcher votre bonheur, & je ſens même, malgré ma douleur, que je vous ſuis obligé, n'ayant rien à craindre de moi, de venir m'inſtruire de votre deſtinée, & de vous juſtifier du coup que vous me portez.

Léonore ne put être inſenſible à l'effort qu'elle vit bien que Kerme ſe faiſoit pour ne lui pas montrer tout ſon déſeſpoir. Elle l'aſſura du ſoin & de la conſidération que l'on auroit pour lui, & le quitta pour lui laiſſer le temps de réfléchir ſur ce qu'il avoit à faire.

Cette généreuſe fille ne voulant pas négliger la moindre partie des choſes qui pouvoient être agréables à Dom Fernand, fut voir Montroſe, que Valeſco avoit déjà inſtruit de tous ces événemens ſinguliers. Si Léonore lui avoit paru le cavalier du monde le plus accompli, elle cauſa ſon admiration ſous ſa forme véritable. Il lui demanda pardon des périls & des peines où ſa ruſe l'avoit expoſée, & ſe trouvant aſſez fort pour ne pas garder le lit, il la pria de permettre qu'il fût auprès du Marquis de Padille. Léonore l'y conduiſit, & ce fut en ſa préſence que ces tendres amans ſe jurerent encore une ardeur éternelle, & que Dom Bernardo les aſſura qu'auſſi-tôt que le Marquis ſeroit en état de quitter la chambre, l'hymen les uniroit pour jamais.

Cependant le Colonel Yvon ayant tout réglé dans le vaiſſeau, ſe rendit chez Valeſco pour prendre ſa part du contentement de

Léonore, auquel il avoit si bien contribué. Il y fut reçu avec l'estime & l'amitié qui étoient dues à son zele & à son mérite particulier. Montrose & lui s'embrassèrent, & se féliciterent réciproquement d'avoir quitté le parti de Cromwel. Yvon ayant appris que Kerme étoit en état d'être vu, pria Léonore de lui permettre de l'entretenir. On le conduisit à son appartement, où il ne fut pas plutôt entré, que Kerme l'ayant reconnu : quoi, lui dit-il ! Yvon, le brave Yvon m'a trahi ! lui en qui j'avois mis toute ma confiance ; lui en qui j'ai reconnu tant de courage & de vertu, s'est joint avec mes ennemis pour me perdre, & pour m'enlever ce que j'avois de plus précieux ! Non, lui répondit Yvon, je ne vous ai point trahi ; mais fidele à mon Roi, je ne me suis attaché à l'Usurpateur que pour trouver une occasion favorable de servir la cause de ma patrie, qui gémit sous les loix d'un tyran, ennemi des Autels, des trois Royaumes & de toute la Noblesse. Je ne vous ai rien enlevé pour donner à vos ennemis : celle dont vous parlez ne pouvoit être à vous, puisque sa foi étoit engagée avant qu'une injuste violence la livrât entre vos mains : & je vous sais moi-même trop de vertu pour ne pas espérer qu'après avoir rendu justice à la vertu de Léonore, vous reviendrez encore de l'erreur où vous êtes, & que le Ciel touchant votre cœur, vous serez un jour le plus zélé défenseur de la majesté de nos Rois. Il semble que le discours d'Yvon fut

une prophétie ; car après la mort de Cromwel, le Général Monk étant entré dans Londres, secondé de l'armée navale, commandée par Montaigu, Kerme fut un de ceux qui furent commandés pour escorter le Roi Charles II, lorsqu'il vint en Angleterre prendre possession de la Couronne de ses Ancêtres.

Mais Kerme n'étant pas encore dans ces sentimens, ne répondit rien en ce moment à Yvon qui pût lui marquer un pareil changement. Cependant sa santé se rétablissant de jour en jour, & sa raison devenant plus ferme, il fit de solides réflexions sur son amour, & par les soins de Valesco, les attentions du Marquis de Padille, & la douceur des remontrances de Léonore, il s'accoutuma insensiblement à voir ces deux amans se donner mille marques innocentes de leur tendresse; & s'étant enfin vaincu tout-à-fait, il parvint au point de presser lui-même leur union pour en être témoin avant son départ.

Cette nouvelle, qu'il leur annonça avec une satisfaction parfaite, combla de joie toute la maison de Valesco, qui, par complaisance pour Dom Fernand & Léonore, attendit que Kerme pût souscrire à leur hymen. Le Marquis de Padille étant entiérement rétabli, on ne songea plus qu'aux apprêts de cette superbe fête, qui fut célébrée avec une magnificence digne de ceux qui en étoient les objets principaux. Kerme n'ayant rien voulu des richesses que Léo-

nore avoit conquifes fur les Forbans, fe réfolut de partir pour la Jamaïque, auffi-tôt qu'elle fut unie avec le Marquis de Padille.

Cette féparation ne fe fit pas fans quelque regret de part & d'autre; mais enfin on fe fépara avec les marques d'eftime que les belles ames ne fe refufent jamais les unes aux autres. Kerme fe rendit à la Jamaïque, fans aucun accident, parfaitement guéri de fes bleffures & de fon amour. Yvon s'établit en Efpagne pour le refte de fes jours, & il devint chef d'une illuftre famille. Montrofe fervit toujours dans les troupes Efpagnoles, jufqu'au moment de pouvoir le faire pour fon véritable Maître. Et le Marquis de Padille & la belle Léonore pafferent des jours que l'amour & la gloire rendirent également illuftres & fortunés.

Uranie n'eût pas plutôt ceffé de lire, qu'il s'éleva un bruit confus de louanges & d'applaudiffemens qui lui firent connoître le plaifir que cette hiftoire avoit fait à cette fpirituelle compagnie. Thélamont même ne put garder le fevere *decorum* que les maris s'impofent ordinairement; & comme il étoit autant amant qu'époux, il admira fon Uranie avec la fincérité que l'on doit aux belles chofes, quels que foient les nœuds qui nous attachent aux perfonnes qui les ont faites. Le jour ayant fini en même temps que l'hiftoire de Léonore, on fit plufieurs tours de promenade en attendant l'heure du fou-

pé, toujours en s'entretenant des plus beaux endroits de cette aventure, chacun se rappellant ce qui l'avoit le plus touché.

Le soupé ayant été annoncé, on se mit à table avec une disposition d'esprit si agréable, que cette aimable compagnie ne crut pas avoir encore passé journée plus amusante. Au sortir du repas on se rendit dans l'appartement d'Uranie, où, après avoir passé le reste de la soirée, ses amis jugeant qu'elle avoit besoin de repos, la laisserent en liberté de jouir avec Thélamont des douceurs d'une union qu'elle savoit si bien décrire.

Fin de la dixieme Journée.

ONZIEME JOURNÉE.

LEs sentimens de cette aimable société étoient trop conformes à ceux qu'Uranie dépeint dans l'histoire de Léonore, pour ne la pas intéresser jusques dans le sommeil même. L'amoureux Alphonse souhaita plusieurs fois avoir essuyé tous les périls du Marquis de Padille, & être au même point de félicité ; & Camille, avec toute sa modestie, désira souvent le sort de Léonore. Les rayons du Soleil, en dissipant les ombres de la nuit, ne firent point évanouir des desirs que l'espoir d'un bonheur prochain augmentoit à chaque instant.

Cependant Uranie ne fut pas plutôt en état de sortir de son appartement, qu'elle se

rendit dans celui des deux belles cousines, suivie du reste de la compagnie. La matinée ne se trouvant pas assez douce pour la promenade, on résolut de rester chez Camille & Florinde jusqu'au dîné. La conversation ne pouvant rouler long-temps sur des matieres stériles entre des personnes aussi spirituelles, tomba bientôt sur les sujets les plus relevés. Camille, qui étoit encore toute pleine de l'ouvrage d'Uranie, après lui avoir donné de nouveaux éloges, dit qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'être toujours surprise de ce qu'une Nation éclairée, dont les hommes ont de l'esprit, de la valeur & un courage héroïque, pouvoit être si souvent tombée dans le désordre affreux des révoltes, des séditions, & dans le crime le plus détestable, en faisant mourir son Roi sur un échafaud. Cet objet, continua-t-elle, me frappe d'une telle horreur, que je doute quelquefois de la vérité de l'histoire. Voilà, dit Uranie, les effets que cause l'ambition. Comme c'est une passion qui n'admet ni loi ni religion, elle en fait la destruction ; & ces deux articles ôtés du cœur des Peuples, il n'est pas mal-aisé de les rendre capables de toutes sortes de violences, de trahisons & d'injustices : & je suis persuadée que si la véritable doctrine s'étoit maintenue en Angleterre, il n'y auroit point eu de ces terribles révolutions.

Il n'en faut pas douter, ajouta Thélamont. De toutes les hérésies qui ont paru depuis la mort du Sauveur du monde, il n'y en a

point eu de plus funeste aux Autels & à la majesté des Rois que celle de Calvin. Elle prit naissance en France, où elle fit des progrès si considérables, que la crainte des châtimens le contraignit à sortir du Royaume ; & fixant son séjour à Geneve, il en fit le berceau de ses fausses opinions. Ce fut delà qu'il répandit son venin presque par toute l'Europe, & qu'il fit les terribles effets qui sont rapportés dans nos annales.

Les habitans de Geneve, devenus hérétiques, renverserent les Autels, chasserent les Prêtres de leurs Eglises, porterent leurs mains criminelles sur leur Evêque, qui étoit leur Souverain, & s'érigerent en république, que la politique de plusieurs grands Rois a conservée jusqu'à présent, mais que leur justice détruira tôt ou tard.

Si on ne vouloit pas convenir avec tous les habiles gens qui ont lu les institutions & les autres ouvrages de Calvin, qui inspirent un air de liberté qui conduit à la désobéissance, à la rebellion, & à tous les crimes qui les accompagnent; les complots, la désolation des Peuples, & les sacrileges qu'ils ont causés en France, en seroient une preuve sans replique : puisque nous en voyons encore les funestes marques dans tous les endroits où ces hérétiques ont été les maîtres.

Rappellons à notre mémoire la conspiration d'Amboise, & celle de Monceaux, où ces scélérats voulurent enlever le Roi & la Famille Royale, dont l'une & l'autre n'é-

chappa que par miracle. Repréſentons-nous un Amiral de Coligny, perdant quatre batailles contre ſon Roi, ſans pouvoir en être abattu, ſon courage & ſon eſprit lui fourniſſant des reſſources pour paroître toujours avec plus d'éclat & de fierté.

Examinons ce Seigneur ſi grand par ſa naiſſance, & plus encore par ſon mérite perſonnel, ſi eſtimé de ſon Roi & de ſa patrie pendant qu'il leur fut fidele, empoiſonné du venin de l'héréſie, devenir rebelle à l'un & à l'autre, faire entrer des troupes étrangeres dans le cœur de l'État; crime capital à un Sujet : dompter, aſſujettir le Royaume par ſes exploits, abattre la royauté, & changer l'état monarchique en état républicain. Enfin voyons périr ce grand homme enveloppé dans une affaire générale qui coûta tant de ſang à ſon parti, & qui fut ſi funeſte à la France; & nous conviendrons, ſans héſiter, que l'héréſie de Calvin a cauſé tous ces déſordres. Delà, tournons les yeux ſur la Hollande. Les Hollandois ne furent pas plutôt infectés de cette héréſie, qu'ils ſecouerent le joug des Rois d'Eſpagne, leurs Souverains; Guillaume de Naſſau, Prince d'Orange, Gouverneur des Provinces de Hollande & de Zélande, déclaré leur Général par les Etats de ces Provinces; & après quarante ans de guerre, obliger leur Prince à renoncer à tous ſes droits de ſouveraineté, & à les déclarer libres & indépendans. Jettons enſuite nos regards ſur l'Angleterre, qui s'étant déjà ſouſtraite à

l'autorité du Saint Siege, n'eut pas de peine à recevoir cette héréſie, puiſqu'il ſuffiſoit d'être ennemi de Rome pour y être bien reçu. Tous ceux qui furent proſcrits en France & dans les Pays-Bas s'y retirerent, & s'y multiplierent à un tel point, qu'ils ont balancé long-temps le pouvoir des Evêques & l'autorité de la religion Anglicane, ayant eu le deſſus en pluſieurs occaſions.

La premiere fut très-funeſte à Charles I, Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, où après une longue guerre les Evêques furent chaſſés, le Roi jugé par ſes propres Sujets, ſa tête miſe ſur un échafaud, la monarchie éteinte, & l'état changé en république. Tout cela cauſé par l'ambition démeſurée de Cromwel, leur Généraliſſime, inſigne hérétique, Calviniſte ou Presbitérien; qui, en habile homme, refuſa le titre de Roi qui lui fut offert par le Parlement, n'acceptant que celui de Protecteur de la République d'Angleterre, qui cependant lui donnoit beaucoup plus d'autorité que l'autre, ſans courir les mêmes riſques. Enviſageons cet homme perſécutant ſans relâche les Catholiques, anéantiſſant les Evêques de l'Egliſe Anglicane, confiſquant leurs biens, ne voulant pas même ſouffrir dans ſon armée un ſoldat Catholique, n'ayant jamais à la bouche que les mots de liberté & de religion, devenir le tyran de ſa patrie. Voyons-le gagner la bataille d'Ambar ſur le Roi Charles II, le faiſant pourſuivre juſques dans les montagnes d'Ecoſſe, auſſi altéré

de ſon ſang qu'il l'avoit été de celui de ſon pere. Remarquons avec quelle adreſſe il ſe ſert de l'autorité du Parlement pour faire mourir ſon Roi, & proſcrire la Famille Royale. Comme il ſe ſert des Ecoſſois pour aſſujettir les Anglois; des uns & des autres pour ſoumettre l'Irlande, & des Anglois pour mettre l'Ecoſſe dans les fers; trouvant le ſecret de ſe faire déclarer Protecteur des trois Royaumes par le Parlement, & enſuite caſſer ce même Parlement, & abolir pour toujours la Chambre des Seigneurs avec ignominie; cette aſſemblée ſi reſpectable, qui repréſente toute la Nation, & que ſes Rois légitimes ne renvoyoient jamais qu'avec des remerciemens, étant aſſis ſur leur trône, revêtus de leurs habits royaux, la couronne ſur la tête, & le ſceptre à la main. Toutes ces actions, violentes & tyranniques, nous prouveront parfaitement par quels degrés conduiſent les principes de Calvin, & que toutes ſortes d'autorités, quelque légitimes qu'elles puiſſent être, ne peuvent jamais convenir à ceux qui profeſſent ſon héréſie.

Il ſemble que Calvin par ſes écrits avoit communiqué ſa propre taciturnité aux trois hommes dont je viens de parler. Le Prince d'Orange fut ſurnommé le Taciturne, & l'étoit en effet. L'Amiral de Coligny & Cromwel ne l'étoient pas moins. Tous trois ne pouvoient ſouffrir jeux, bals, ſpectacles, ni même les plaiſirs les plus innocens & les plus permis; ſéveres à eux-mêmes,

ils ne pardonnoient rien aux autres. Tous trois étoient rémplis d'ambition & d'hypocrisie, sacrifiant autorité, loix & religion pour parvenir à leur but. Tous trois d'une valeur & d'un courage à l'épreuve de tous les revers, trouvant toujours des ressources dans les plus grands malheurs, & sachant tous trois unir par leur adresse ce qui paroissoit le plus opposé.

Cependant le Prince d'Orange & l'Amiral de Coligny arrosent leur mort de leur sang, sans avoir achevé leurs funestes & vastes desseins; & Cromwel plus heureux, après s'être chargé de tous les crimes de la tyrannie, & avoir réussi dans tous ses coupables projets, meurt tranquillement dans son lit, de sa mort naturelle. L'Histoire ne remarque que lui & Denis, tyran de Syracuse, qui soient morts d'une mort seche, tous les autres tyrans l'ayant arrosée de leur sang. Ainsi, continua Thélamont, il faut convenir que, quoique toutes les hérésies soient absolument condamnables, celle de Calvin est la plus pernicieuse par les crimes qu'elle a faits commettre & les malheurs qu'elle a causés, puisque l'Amiral de Coligny, le Prince d'Orange & Cromwel auroient passé pour les plus grands hommes de leur temps, s'ils avoient employé leur valeur, leur courage, & l'étendue de leur génie à des projets justes & légitimes. Au lieu qu'ils ont terni leur mémoire en suivant une hérésie qui les a forcés de changer en vices affreux les plus gran-
des

des vertus; le courage, la fermeté de l'ame, & la ſupériorité de l'eſprit, ne pouvant plus porter le titre de vertu, lorſque l'on ne s'en ſert que pour former ou ſoutenir les crimes. Il eſt certain, dit Orſarne, que la véritable religion ne porte point à de ſemblables déſordres; elle n'enſeigne que l'obéiſſance, la clémence, la juſtice, & un reſpect inviolable pour ſon Roi; au lieu que la réforme que les hérétiques ont prétendu y faire, renverſe entiérement des principes ſi ſages & ſi néceſſaires à tous les hommes.

Il n'eſt rien de plus vrai, ajouta Orophane, puiſque le préjugé de notre religion n'a jamais conduit les eſprits à concevoir des crimes, & que celui de l'héréſie, non-ſeulement les pardonne, mais les fait commettre. Et je ne puis concevoir comment on aime mieux ſuivre le ſentiment d'un homme foible, fragile & pécheur comme nous, que les ordres directs & ſacrés d'un Dieu que l'erreur même ne peut s'empêcher de reconnoître.

Cette réflexion nous conduiroit trop loin, interrompit Julie; & je crois qu'il vaut mieux remettre à cet Arbitre ſouverain des hommes le pouvoir d'en juger, que de nous engager dans un parallele au-deſſus de nos lumieres, quoique nos cœurs en ſentent la force & la différence. Puiſque la ſévere Julie, dit Alphonſe, veut interrompre une diſſertation qui ne laiſſeroit pas d'être intéreſſante, je vais vous faire ſouvenir d'un trait de Charles I, Roi d'Angleterre, qui convient au ſujet dont on vient

de parler. Après qu'il eut perdu la bataille qu'il donna contre ses Sujets rebelles près d'Yorck, d'où il se retira à Oxfort avec beaucoup de risque & de danger ; ayant fait ensorte de rassembler une nouvelle armée, qui fut surprise & battue par Cromwel, ce Monarque malheureux étant informé que les rebelles faisoient des préparatifs pour le venir assiéger dans Oxfort, & n'ayant plus aucune place dans toute l'Angleterre qui ne fût au pouvoir du Parlement, prit la résolution de se jetter entre les bras des Ecossois, quoiqu'ils fussent aussi rebelles & unis avec le Parlement d'Angleterre ; espérant que cette Nation, dont il étoit originaire, le traiteroit plus humainement que les Anglois, ou qu'il pourroit faire quelque accommodement avec eux, qui lui en faciliteroit peut-être un avec l'Angleterre. Ainsi il partit d'Oxfort déguisé en valet, & fut auprès de Neufchâtel, où l'armée Ecossoise étoit campée, commandée par le Général Lessey, qui fut au-devant du Roi, & lui rendit tous les honneurs dûs à la Majesté Royale.

Il se jetta à ses pieds, en lui présentant son épée, qu'il tenoit par la pointe. Le Roi la prit & la lui rendit, en le priant de ne la plus porter que pour son service. Cependant le Parlement d'Ecosse ordonna qu'on le traitât en Roi ; mais toutes ces démonstrations de respect & de fidélité ne tendoient qu'à le surprendre, & obliger Montrose & Hunteley, qui avoient soumis en son nom la

moitié du Royaume d'Ecoſſe, à mettre bas les Armes. Ainſi le Roi ayant été aſſez facile pour accorder tout ce qu'on lui demandoit, les principes de l'héréſie de ces rebelles le portant à abbattre & ruiner l'autorité royale, après avoir détruit l'épiſcopat, ils n'eurent pas plutôt obtenu ce qu'ils ſouhaitoient de ce bon Prince, qu'ils traiterent avec les Anglois pour le leur vendre, ſous prétexte de rançon, qui fut réglée à deux millions.

Choſe énorme, & qu'on ne peut entendre & raconter ſans frémir. Après avoir reçu cette unique rançon d'avance, ils le livrerent entre les mains de ſes plus cruels ennemis : ce qui fit dire à ce Roi vertueux, qu'il aimoit encore mieux être entre les mains de ceux qui l'avoient acheté ſi cher, que d'être entre celles de ceux qui l'avoient vendu ſi lâchement. Vous me faites hériſſer les cheveux, dit Orophane, en rappellant ce trait ; rien n'eſt plus touchant, & rien n'eſt plus affreux. Vous ne ſentiriez pas ces mouvemens d'horreur & de pitié, interrompit Félicie, ſi vous étiez hérétique. La véritable voie nous donne un cœur ſenſible & fidele ; elle nous fait mépriſer la liberté, lorſqu'il nous la faut acheter par des crimes : & nous eſtimons mieux mille fois des fers portés avec innocence, qu'un ſceptre qui peut rendre nos mains criminelles. L'ambition dans un vrai Catholique peut devenir une grande vertu, au lieu qu'elle n'eſt jamais qu'un vice affreux dans un hérétique. Et je

ne puis sortir de cette opinion, lorsque je vois que les troubles qui arrivent entre ceux qui ont une même créance, sont bien plus aisés à appaiser que ceux qui s'élevent entre des Nations qui ont des préjugés différens ; le peu de conformité de religion en mettant toujours dans les sentimens.

Pour moi, dit Florinde, je suis persuadée de cette vérité, & je compare la différence des religions à celle du langage. Mettez plusieurs personnes ensemble, parlant toutes des langues étrangeres, elles parleront, elles articuleront & s'expliqueront même parfaitement pour elles ; mais elles ne pourront se faire entendre les unes & les autres, & ce ne sera qu'une confusion de voix & de cris, où l'on ne pourra rien comprendre. Tels sont ceux qui professent des religions opposées, ils ne peuvent s'entendre les uns & les autres, quoiqu'ils disent les mêmes choses ; comme ils les expliquent différemment, la désunion s'y glisse, & chaque éclaircissement qu'on cherche à se donner ne sert qu'à redoubler les ténebres.

Il faudroit, pour le repos du genre humain, que tous les hommes suivissent la même foi & la même loi : & je trouve surprenant qu'un Monarque qui régit plusieurs Royaumes & plusieurs Provinces ne puisse les unir si bien ensemble, qu'il ne s'y vît jamais de révolte & de sédition. Pourquoi, par exemple, l'Angleterre, dont nous venons de parler, a-t-elle eu tant de peine à soumettre l'Irlande, & combien de troubles

se sont-ils élevés dans ce pays depuis qu'il est soumis ?

Il est bien difficile de régir & de conserver un pays éloigné, dit Thélamont : il semble que l'ancien proverbe nous l'ait voulu prouver en disant que les biens ne valent qu'autant que celui qui les possede les fait valoir par son industrie & son intelligence. Il faut conclure la même chose des Provinces & des Royaumes éloignés de leur Souverain, parce qu'ils ne peuvent les gouverner eux-mêmes.

Il y a, interrompit Alphonse, une grande différence, soit à la guerre ou ailleurs, de faire par soi-même ou par autrui, dit Guichardin. Il est vrai, dit Thélamont, puisqu'il y en a une totale entre les Princes & les Gouverneurs ; attendu que le Prince se contente, avec le bon pasteur, de la laine de ses brebis, sans intéresser leur peau ; qu'il donne sa vie pour elles ; qu'il est content, avec Moïse, d'être effacé du livre, plutôt que de ne pas obtenir leur pardon ; & qu'il est prêt, avec l'Empereur Nerva & Antoninus, de vendre sa vaisselle, ses joyaux, & tout ce qui lui est propre, pour les secourir.

Le bon Prince, sensible aux maux de ses Sujets, donne son temps, ses veilles & ses soins pour leur conservation & leur sûreté. D'ailleurs on porte bien plus de respect au Prince qu'à ses Lieutenans : ce qu'il commande immédiatement a toujours plus de force que les ordres qui viennent par une

autre main que la sienne ; sa seule présence empêche les émotions & les désordres, surtout lorsque c'est un Prince aimé & hardi comme un Jules César ou Annibal, qui faisoient trembler les armées au seul mouvement de leurs yeux, comme le dit Tite-Live.

En effet, ajouta Alphonse, s'il y a quelque plainte à faire, quelque chose à remontrer, ou à demander au Souverain, qui mérite une prompte expédition, comment le pouvoir faire, si le Prince est éloigné? Ce défaut fait manquer les occasions, avorter les projets les mieux digérés, & cause souvent la perte des Provinces entieres, & de l'affection des Sujets.

Strabon rapporte, dit Orsame, que les Rois de Cappadoce tenoient leur Cour sur la montagne Argée, quoiqu'il n'y eût aucune commodité, parce que c'étoit le centre de leur Royaume, & qu'ils étoient à portée de tout voir, de tout entendre, & de donner leurs ordres sans retardement.

Le même Strabon, ajouta Camille, dit que Cyrus, ayant subjugué les Medes & étendu son empire dans l'Asie, établit son séjour dans Babylone, afin de mieux savoir tout ce qui se passoit dans ses Provinces : & *Antoninus Pius* se tenoit toujours en un lieu d'où il pouvoit avoir des nouvelles en peu de temps & sans beaucoup voyager, à cause, disoit ce bon Prince, que les équipages de la suite d'un Empereur, quelqu'exact qu'il soit, sont tou-

jours onéreux à ses Sujets. Il est vrai, reprit Thélamont ; mais comme, malgré tous les exemples que nous venons de citer, il est absolument impossible à un Roi d'être présent dans tous les endroits de son Royaume, il doit s'attacher à en connoître les principales maisons, & les personnes de mérite : c'est une étude nécessaire à un jeune Prince, afin qu'il sache de qui il peut se servir dans les occasions, à qui conférer les charges & les emplois, & à qui donner les récompenses. Lorsqu'un Prince ignore ces choses, il tombe dans des fautes irréparables, étant obligé de s'en rapporter aux Courtisans ou à ceux qui l'approchent, qui le font souvent incliner du côté qu'ils veulent, sans s'inquiéter de la gloire du Prince & du bien de l'Etat.

Un prince qui aime ses Sujets en est toujours aimé ; & c'est le plus grand bonheur d'un Monarque que d'être maître du cœur de son Peuple. C'est alors qu'il peut se dire vraiment Roi : l'union des Sujets avec le Souverain lui aide à soutenir le poids de sa couronne, & l'affermit sur sa tête, parce que cette union le portant à les connoître, il sait le mérite & la capacité de chacun ; un grand Prince ne pouvant prendre trop de précaution lorsqu'il confere à un Sujet le gouvernement de ses Provinces : ainsi il doit savoir par lui-même l'étendue de son génie, son expérience, son affection pour son Roi & pour l'Etat.

Il doit réfléchir qu'il dépose entre ses

mains une partie de l'autorité ſuprême, qu'il l'inveſtit d'un des fleurons de ſa couronne ; & que s'il n'eſt pas homme de bien, il peut s'en emparer, à l'exemple de ces Gouverneurs des Provinces de l'Empire d'Alexandre, qui devinrent ſes Succeſſeurs, & ſe firent Rois de Sujets qu'ils étoient. Le frere d'Edouard IV, Roi d'Angleterre, de tuteur qu'il étoit, ſe fit Roi, après avoir fait mourir ſes pupilles dans la tour de Londres. Jean Cantacuſene, donné pour tuteur au fils d'Andronic, Empereur des Grecs, tâcha d'envahir l'empire. Odon, Comte de Paris, voulut s'emparer du royaume de France pendant la minorité de Charles IV. Les enfans de Théodoſe penſerent perdre l'Empire d'occident par l'ambition de Stilicon, ſuper-Intendant & Gouverneur de l'Empire.

Si toutes ces choſes ſont arrivées dans des Royaumes en préſence de leurs Souverains, que ne peut-il pas arriver dans les pays éloignés, où le Monarque eſt moins connu que ſon Lieutenant : pour remédier à cela il étoit anciennement défendu, par une loix expreſſe, aux Gouverneurs des Provinces d'y acquérir des poſſeſſions, d'y bâtir, de s'y marier, ou d'y marier leurs enfans. Plus un pays eſt éloigné, & moins il eſt indifférent à qui on le confie. Non-ſeulement il faut un homme vigilant & plein de courage pour ſe garantir des ſurpriſes de ſes voiſins & tenir bon contre leurs efforts ; il faut encore qu'il ſoit doué d'une

grande intelligence, & d'un inviolable attachement pour son Prince, pour ne pas prêter l'oreille à ceux qui tâcheroient de le corrompre.

Les Rois sages ont toujours eu une grande attention à ces sortes de choses, pesant avec soin de semblables commissions, ne voulant pas qu'elles fussent de longue durée, attendu que l'autorité & les gouvernemens trop continués, élevent les particuliers à un degré de puissance qui peut devenir funeste au Souverain.

Les Perses ne vouloient pas que ceux qui gouvernoient les Provinces, gouvernassent les Villes, ni que ceux qui commandoient dans les Villes, eussent les châteaux ou les forteresses en leur pouvoir. L'Empereur Commode s'assuroit de la fidélité de ses Gouverneurs en retenant près de lui leurs enfans en ôtage.

Les Rois d'Ethiopie pratiquent la même chose à l'égard des Princes & des Rois qui leur sont tributaires. Non-seulement ils les tiennent par-là dans le devoir & dans la crainte, mais ils accoutument ces jeunes Princes à respecter leur Monarque.

En France, sous le regne d'Henri III, combien de peines & de soins lui donnerent ceux qui gouvernoient ses Provinces ! Ses propres lettres font mention qu'ils s'approprioient les revenus de la Couronne, sans qu'il osât s'en plaindre, dans la crainte d'un plus grand malheur.

Les pays éloignés de leurs Souverains

font les plus ſujets aux invaſions des ennemis & aux outrages des voiſins, & rarement on y remédie promptement. L'éloignement des lieux, les frais immenſes, les choix des Capitaines, & le paſſage qu'il faut quelquefois demander à un troiſieme, qui ſouvent ne le permet pas, font perdre un temps qui donne lieu aux ennemis de s'établir & de vous chaſſer.

L'abſence du berger les encourage à ſe jetter ſur la bergerie ; les habitans ſe voyant ſans ſecours, ſont obligés de céder : d'ailleurs il eſt naturel de conſerver ſon bien & ſa famille. L'affection pour un Prince éloigné ſe ralentit dans ces occaſions : on ne le redoute que foiblement, la crainte de l'offenſer s'étant perdue inſenſiblement.

De-là vient que les colonies éloignées ſont toujours les moins bonnes, d'autant que ne pouvant être ſecourues, elles deviennent la proie de l'ennemi, ou trouvant occaſion de s'émanciper, elles perdent bientôt le reſpect qu'elles doivent à leur Souverain, & le ſouvenir de leur origine.

La réflexion que doit faire le Prince ſur les pays éloignés, c'eſt qu'il lui eſt impoſſible de reconquérir ces mêmes pays, lorſqu'ils ſe trouvent joints aux Etats de celui qui s'en eſt emparé, parce qu'ils ſont plus forts étant joints, & beaucoup plus à portée d'être ſecourus & fortifiés. Ainſi la politique principale que doit avoir un Prince ſage, c'eſt de peſer mûrement toutes ces choſes, & d'avoir l'art de ſe conſerver un Etat nouvelle-

ment acquis, ſoit par force d'armes, ſoit par alliance, comme étant moins aſſuré & plus ſujet aux invaſions que ceux dont il jouit héréditairement. Et pour cela il eſt néceſſaire à un jeune Monarque, pour bien gouverner un peuple, d'en connoître particuliérement les conditions, le naturel, les anciennes loix & les privileges, & de joindre à cette connoiſſance l'hiſtoire, la géographie du pays, les droits de la Couronne, & tous ſes avantages, afin de le traiter ſelon ſes loix, ſon humeur & ſes coutumes.

Un Prince qui ne ſe conduiroit pas ainſi ſeroit en danger de faire de grandes fautes. L'Eſpagne auroit conſervé les Pays-Bas, ſi elle les avoit traités de cette ſorte, ſi elle ne leur avoit pas voulu impoſer avec violence de nouvelles loix & de nouvelles coutumes; & l'Irlande, dont la belle Camille vient de parler, ne coûteroit pas à l'Angleterre tant de ſommes immenſes pour les maintenir dans l'obéiſſance, ſi on la traitoit avec moins de dureté, & ſi on lui avoit laiſſé ſes anciens privileges. Les ſept Provinces des Pays-Bas étoient un bien héréditaire au Roi d'Eſpagne, qui, par l'éloignement de ſon Souverain, n'a pu ſouffrir le joug des Gouverneurs. L'Irlande eſt un pays de conquête, qui par la même raiſon ſe ſouleve ſans ceſſe contre les loix du Conquérant.

Il faut donc ſonger qu'il y a une grande différence entre les Nations Orientales & celles qui habitent à leur oppoſite; que le

genie de celles qui sont au midi est différent en tout à celui de celles du septentrion ; que les plaines & les lieux maritimes en ont d'une autre.

On ne doit pas s'étonner de cette diversité, puisqu'elle se remarque sous nos yeux. Une riviere, une montagne, un espace, nous fait voir des humeurs, de manieres, & même des façons de penser entiérement opposées. L'antipathie, la jalousie du commerce, & tant d'autres passions qui se trouvent dans le cœur de l'homme, font naître toutes ces différences.

Les Clasoménéens ne furent jamais d'accord ensemble, parce qu'une partie de leur ville étoit située en terre ferme, & l'autre enclose dans une isle. Ceux qui habitoient au Pirée d'Athenes ne pouvoient s'accommoder avec ceux de la basse Ville. Et le fameux Périclès fit bien moins bâtir les superbes murailles de cette illustre Ville par la crainte des ennemis, que pour la réunion de ses habitans, malgré le stratagême dont il se servit avec les Lacédémoniens.

Ainsi par la diversité des habitations, la différence qu'il y a entre les Nations, soit par rapport à la langue, à la maniere de vivre, ou aux inclinations naturelles, on doit juger qu'on ne peut les gouverner d'une même sorte, ni les tenir sur un même pied. Il y en a qui ne peuvent souffrir le nom de Roi, comme étoient jadis les Athéniens ; d'autres ne peuvent vivre, ni se soutenir,

ſans un Monarque, comme étoient les Egyptiens. Les uns mettent leur gloire à ſe conſerver fideles à leur Roi ; les autres veulent être dans une liberté indépendante de toute ſujétion. Les uns ſont légers, & les autres ſont graves. Nous avons des voiſins dont la lenteur leur a ſouvent coûté cher : & nous connoiſſons des peuples vifs & prompts qui ſavent prendre leur parti ſur le champ. Les uns veulent être rudoyés, & menés haut la main, d'autres demandent à être traités avec douceur, n'accordant rien que par amitié.

Toutes ces différences bien réfléchies, le Monarque habile & ſage doit faire comme le chaſſeur, l'oiſeleur ou le pêcheur, qui, pour venir à bout de ſon deſſein, ſe ſert de diverſes pratiques, de nouvelles ſubtilités, de pluſieurs amorces, & de différens pieges & filets. C'eſt ainſi qu'il faut en uſer avec les habitans de différens pays, & traiter chacun ſelon ſon génie ; autrement ce ſeroit naviguer à vent contraire, & vouloir échouer tôt ou tard.

Un Prince doit encore conſidérer que, lorſqu'il eſt nouvellement en poſſeſſion d'un état, ſoit par droit de ſucceſſion, d'alliance ou de conquête, il ne peut ſe flatter d'avoir d'abord l'affection de ſes Sujets, choſe ſi néceſſaire pour regner heureuſement. Avant qu'il puiſſe ſe l'acquérir, ils l'examineront avec attention, peſeront toutes ſes actions, pénétreront juſques dans le plus profond de ſon cœur : rien ne leur échap-

ra, n'épargnant ni peines ni ſoins pour le connoître parfaitement. Alors, s'ils le trouvent tel qu'il doit être, il en ſera aimé, reſpecté & redouté, & ils lui donneront tous les ſecours néceſſaires en temps de paix & de guerre.

Alexandre fut aimé & révéré dans toutes ſes grandes conquêtes, non-ſeulement parce qu'il avoit l'art de perſuader par ſes diſcours, mais parce qu'il avoit encore la politique de décharger ſes nouveaux Sujets des impoſitions que leurs anciens Maîtres leur faiſoient payer. Il faiſoit plus, il entroit dans le détail des familles, accommodoit leurs différens, & obligeoit les Gouverneurs des provinces d'en faire de même. Ces attentions ſi belles & ſi rares dans un Souverain, lui attirerent plus de Nations que ſes armes n'en conquirent.

Cet exemple ſeul doit ſervir de regle à tous les Princes, étant inutile d'être bon au commencement, pour reſſembler après à ceux qui ont été déteſtés dans tous les ſiecles, comme Thibere, Caligula, Néron, Maxentius, Denys, & tant d'autres, qui affecterent de la douceur & de l'humanité en montant ſur le trône, & qui, dans la ſuite, ſe rendirent l'opprobre du genre humain par leurs cruautés.

Il faut encore remarquer que les habitans d'un pays ont toujours de l'inclination pour leurs anciens Maîtres; qu'ils les regrettent & les réclament ſans ceſſe : ce qui eſt très à craindre pour le Prince nouvellement éta-

bli, s'il ne s'étudie pas avec ſageſſe à leur en ôter les occaſions, en évitant d'y introduire les nouveautés qui ſuivent ordinairement les mutations, chaque Nation ayant ſes maximes.

C'eſt pourquoi Licurgue abhorroit les étrangers, & diſoit que leur fré uentation corrompoit les bonnes mœurs des Peuples, & les habituoit aux coutumes étrangeres. On peut ajouter à l'idée de ce Légiſlateur l'exemple des Zanchéens pour avoir reçu les Samiens dans leur Ville, & celui des Amphipolites pour avoir donné entrée aux Calcédoniens. Il eſt très-certain, dit Orophane, que toutes les fois qu'il arrive des changemens dans un Etat, c'eſt alors que chacun ſe remue, que les grands coups ſe donnent de toutes parts, & que les traverſes que les ennemis ont coutume de cauſer à un nouveau Prince, ſoit par crainte, ou par envie de ſon aggrandiſſement, ſont d'autant plus aiſées, que tout nouvel établiſſement eſt facile à troubler & à bouleverſer.

C'eſt pourquoi je voudrois, ajouta Orſame, que tous les Princes nouvellement inſtalés, ſuiviſſent les maximes preſc ites par Thélamont, & profitaſſent des fameux exemples qu'il a rapportés, pour ne point faire de nouvelles entrepriſes qu'ils ne fuſſent parfaitement aſſurés du cœur de leurs Sujets.

Le principal égard que doit avoir un Prince nouvellement établi, reprit Thélamont,

est l'opinion qu'il donne de lui à son entrée; la premiere idée étant toujours la plus frappante; celle qu'on se forme de lui à son avenement ne s'effaçant jamais, quoi qu'il puisse faire dans la suite, parce que les hommes remarquent bien plus particuliérement les choses dans leur commencement, soit qu'ils les voient, ou qu'ils en entendent parler, les tenant pour connues & pour certaines, sans prendre la peine de s'en informer, ou d'approfondir la vérité. Si la premiere démarche d'un particulier dans le monde décide souvent de sa réparation, de quelle conséquence n'est-elle pas aux Souverains, sur les actions desquels tous les yeux son attachés ? Il y a plusieurs vertus de qui la réputation peut acquérir l'estime & l'amour des nouveaux Sujets, l'affabilité, la justice, la clémence & la générosité; mais le moyen le plus sûr pour gagner le cœur de tous les Peuples, c'est de laisser les choses dans l'état où on les trouve au commencement, & de ne rien innover. Comines remarque que Louis XI, ce grand & fameux politique, fit une faute lorsqu'il parvint à la Couronne, dont il eut sujet de se repentir, en chassant, des charges & des emplois, tous les vieux serviteurs de Charles VII, son pere, en introduisant de nouveaux impôts, en abrogeant les privileges, & en détruisant les anciens usages, pour en détablir de nouveaux.

Alexandre le Grand, après la mort de Philippe son pere, déchargea son Peuple

de toutes ſortes d'impoſitions ; ce qui lui attira l'amour des Macédoniens & l'eſtime de ſes voiſins. Après la mort d'Antoninus, l'Empereur Macrinus, qui lui ſuccéda, pour s'inſinuer dans les bonnes graces des Romains, proteſta en plein Sénat qu'il avoit réſolu de ne jamais rien faire d'important ſans leur avis, de ſe ſervir de leur autorité & de leur conſeil dans l'adminiſtration de la république ; & leur offrit de remettre même ſon pouvoir entre leurs mains, s'ils le jugeoient avantageux au bien public. Il eſt vrai que naturellement les hommes ſont amateurs de la nouveauté ; cependant, en matiere de coutume, rien ne les offenſe davantage, l'habitude étant une ſeconde nature ; & comme il n'eſt pas ſenſé de croire pouvoir changer ou rompre le naturel, il ne l'eſt pas non plus de penſer que quoique l'on voie de la défectuoſité dans une loi ou dans une coutume, il faille y toucher ; parce qu'il faut craindre d'effaroucher le Peuple, qui ne regarde jamais ce qu'il devroit faire, mais ce qu'il eſt accoutumé de faire, participant en cela à la ſimplicité de la colombe, qui, pour le moindre changement qu'elle apperçoit dans ſa retraite ordinaire, s'enfuit & l'abandonne.

Saint Auguſtin dit qu'il faut tenir pour indifférent d'obſerver ce qui n'eſt pas contraire à la foi & aux bonnes mœurs, afin d'entretenir amitié & correſpondance avec qui on eſt obligé de vivre, & s'accommo-

der à leurs coutumes, dans la crainte de les ſcandaliſer. L'introduction des nouvelles loix & l'abolition des anciennes étoit ſi odieuſe autrefois, que ceux de Locres, ne pouvant ſouffrir ni l'une ni l'autre, n'en abrogeoient jamais aucune, qu'elle ne s'éteignît d'elle-même par la longueur du temps, & ne permettoient à perſonne d'en propoſer de nouvelles, qu'à condition qu'on la viendroit expoſer avec une corde au col, pour être étranglé en cas que l'on ne prouvât pas, par de ſolides raiſons, qu'elle étoit utile au bien public.

Tous les hommes ont tant de zele pour leurs anciennes coutumes, qu'ils combattent pour les maintenir, comme s'il s'agiſſoit de défendre leurs murailles, & ſont prêts à mourir plutôt que de voir introduire des loix étrangeres. Combien de rebellions, de maſſacres & d'affreuſes ſéditions pourroit-on citer qui n'ont été cauſées que par le changement des loix & des coutumes !

Ce fut pour un pareil ſujet que les Juifs ſe mutinerent contre Hérode leur Roi. Les Scythes tuerent leur Monarque parce qu'il vouloit vivre à la maniere des Grecs. Le Prince Anacharſis le Scythe, ce ſavant & ſage Philoſophe, fut tué par ſon propre frere pour la même choſe. Alexandre le Grand, tout aimé qu'il étoit, courut riſque d'être maſſacré par ſes propres ſoldats, pour s'être vêtu à la Perſienne & en

avoir affecté les façons. Agis, Roi de Lacédémone, mit toute la république en combustion pour avoir voulu faire revivre les loix de Licurgue, & perdit lui-même la vie. Et ce n'est qu'au changement des loix qu'on a attribué la tyrannie de Marius & de Sylla.

L'habitude des Peuples, dit alors Uranie, va si loin, qu'elle s'étend même sur les personnes. Souvent un Prince sera bien ou mal reçu de ses nouveaux Sujets, parce qu'il aura un tel nom, qu'il sera fils d'un tel, ou qu'il sera sorti d'une telle maison. Quoique Cambyse fût cruel & farouche, ses vices furent tolérés, parce qu'il étoit fils de Cyrus; & ceux qui avoient le nez aquilin, comme ce grand Prince, étoient considérés dans toute la Perse.

Après la mort d'Auguste, ajouta Florinde, Thibere fut jugé digne de lui succéder, ayant l'âge compétent & de la valeur; cependant parmi le Peuple & dans le Sénat, il y avoit des mécontens, qui disoient qu'il ne devoit pas être Empereur, parce qu'étant de la famille Claudienne, encline à la cruauté, il y seroit porté comme elle. Le nom de Tarquin, dit Félicie, fut si odieux aux Romains, que Tarquinius Collatinus fut obligé de se démettre du consulat, parce que son nom déplaisoit au Peuple, quoiqu'il eût été un de ses plus forts appuis pour chasser les Tarquins.

L'opinion des Peuples sur ce sujet est de tous les temps, dit Alphonse; ils croient

qu'un homme ſorti d'une famille en a les inclinations, quoique l'on voie ſouvent le contraire. Les Romains ſe réjouirent avec leurs voiſins d'avoir pour Roi Ancus-Marius, dans l'eſpoir qu'il reſſembleroit à ſon aïeul Numa ; & croyant que le même bonheur, ou le même malheur, accompagne tous ceux d'une famille, ils eurent de la peine à envoyer Scipion en Eſpagne, & à le faire Gouverneur de cette Province, pa ce que ſon pere & ſon oncle y étoient morts en cette qualité.

Je crois, dit alors Camille avec ſon enjouement ordinaire, que vous avez pris notre appartement pour le cabinet des Livres, par les belles choſes que vous y venez de dire ; je vous avouerai ingénument que j'ai craint de ne me pas amuſer lorſque j'ai vu tourner la converſation ſur une matiere auſſi grave. Cependant je m'y ſuis intéreſſée comme ſi on m'avoit raconté une hiſtoire qui fût à la portée de mon génie ; & il me ſemble que je gouvernerois parfaitement un Etat après ce que je viens d'entendre. Hé bien, dit Uranie en ſouriant, pour nous conſoler de ne pouvoir régir des provinces, faiſons de nos cœurs un empire ; n'y introduiſons jamais de nouvelles loix, reſpectons leurs premieres coutumes, laiſſons-leur l'ancien uſage de conſtance & de fidélité, & nous pourrons nous vanter d'avoir régné avec autant de gloire que les plus grands Monarques.

Cette façon de gouverner, dit Théla-

mont, nous eſt trop avantageuſe pour que nous puiſſions nous y oppoſer, & je puis vous proteſter que vous ne trouverez que des Sujets ſoumis à vos loix.

Tous les hommes applaudirent au diſcours de Thélamont; & il ſe trouva qu'une converſation qui n'avoit roulé d'abord que ſur une matiere des plus ſérieuſes, devint dans la ſuite le ſujet de la plus délicate galanterie. Cette tendre allégorie ne fut interrompue que par l'avertiſſement que l'on vint donner de ſe mettre à table. Auſſitôt que l'on eut dîné on ſe rendit dans la Bibliotheque. C'eſt ici, dit Alphonſe, que la belle Camille veut qu'on traite les matieres ſérieuſes & politiques: ainſi pour ſa ſatisfaction je vais ouvrir la converſation par une aventure que j'ai appriſe à Rome, & qui ſervira encore à prouver le peu de bon ſens qu'il y a dans toutes les héréſies.

Joſeph Bory, natif de Milan, étoit un homme d'un eſprit vif & pénétrant, qui ayant pouſſé ſes études auſſi loin qu'il le falloit pour être des plus ſavans, & qui s'étant attaché à la médecine & à la chymie, ſe ſeroit acquis une haute réputation, ſi ſon libertinage & ſes débauches ne l'euſſent fait méſeſtimer, & ne l'euſſent rendu le mépris de tous les honnêtes gens. L'indignation qu'il s'attira l'obligea à diſparoître de Milan, ſans que l'on pût ſavoir pendant un an entier ce qu'il étoit devenu. Cette longue abſence le fit croire mort ou perdu,

lorſqu'on le vit reparoître ; mais ſi fort changé à ſon avantage, que tout le monde en fut ſurpris. Son air étoit ſage, modeſte & humilié. Il ne fréquentoit que les égliſes, les hôpitaux & les priſons. Cette pieuſe conduite, jointe à ſon air pénitent, perſuada aiſément qu'il étoit converti, & lui rendit l'eſtime de tout le monde. Et comme il avoit un intérêt ſecret, qui le portoit à examiner avec ſoin les idées qu'on avoit de lui, il s'apperçut bientôt que les apparences de dévotion effaçoient les déportemens de ſa vie paſſée. Il s'attacha à voir des malades, ſur leſquels pluſieurs de ſes remedes ayant réuſſi, ſa réputation augmenta ſi bien, que l'Archevêque de Milan prit de l'amitié pour lui, & lui donna des lettres de recommandation pour Rome, où il vouloit aller.

Bory y continua quelque-temps cette piété apparente ; & comme les lettres de l'Archevêque de Milan & ſa qualité de Médecin lui donnoient entrée dans les plus conſidérables maiſons, il devint dans peu en grande conſidération parmi le peuple. Lorſqu'il ſe crut établi dans tous les eſprits, il commença à inſinuer en ſecret à quelques-uns une partie de ſes rêveries, dont la principale étoit qu'il étoit lui-même le Saint-Eſprit incarné dans ſa perſonne, pour ſoutenir & réparer la premiere rédemption du monde, le prix du ſang répandu par la ſeconde perſonne de la Trinité s'étant entierement négligé & perdu, & qu'il alloit

dans peu former une nouvelle Eglise d'ames choisies, qui feroient éclater la premiere innocence des élus. Il donnoit à ses Sectaires les noms de *raisonnables* & d'*Evangélistes*, imposant les mains à ceux qui témoignoient être persuadés de ses discours, les assurant qu'ils recevroient ce Saint-Esprit, c'est-à-dire un écoulement & une participation de lui-même par cette imposition.

Il est incroyable les effets que produisirent toutes ces chimeres dans Rome & aux environs. Le nombre des Sectaires devint si considérable, que la cabale fut découverte. Bory prit la fuite des premiers, & retourna à Milan, où il séduisit encore plusieurs personnes. Mais les assemblées nocturnes de ceux qui suivirent sa secte ayant fait du bruit, & quelques-uns d'entr'eux ayant été mis en prison, & ayant appris les secrets de la cabale, Bory prit de nouveau la fuite.

Il passa à Inspruck, à Strasbourg & en Hollande, où ayant demeuré quelque temps à Amsterdam, la crainte le fit pousser jusqu'à Hambourg, répandant toujours dans sa route ses rêveries. Et chose singuliere! c'est qu'il trouva par-tout des esprits assez foibles pour donner dans ses erreurs, sur-tout dans les pays protestans, où il fit des progrès si considérables, que ni les Magistrats, ni les soins des Ministres n'ont pu la dissiper, même jusqu'aujourd'hui.

De-là il passa en Danemarck, où il exer-

ça la médecine avec ſuccès, ſe mêlant auſſi de la chymie. Sa réputation y devint ſi grande, que Frédéric III, Roi de Danemarck, voulut le connoître : il s'inſinua ſi bien dans ſon eſprit, qu'il eût l'art de lui perſuader de lui fournir de l'argent pour travailler au grand œuvre de la pierre philoſophale. Cet impoſteur amuſa ce Prince juſqu'à la mort; cette perte fut pour lui un coup de foudre. Cet appui lui ayant manqué, il paſſa à Vienne, où il fut reconnu & arrêté par les ſoins du Nonce, qui le livra au Pape, qui le demanda avec de grandes inſtances, mais ſous la promeſſe qu'exigea l'Empereur qu'on ne le feroit point mourir.

Il fut mené à Rome & mis dans les priſons de l'Inquiſition, d'où il n'eſt ſorti qu'une fois pour voir le Maréchal d'Etrées, Ambaſſadeur de France, qui obtint du Pape qu'on le lui ameneroit, pour avoir ſon avis ſur une maladie qu'il avoit alors, & dont la guériſon fut effectivement attribuée à ſes remedes. Après quoi il retourna pour jamais dans ſa triſte retraite.

C'eſt ainſi que l'héréſiarque Bory débita ſes folies, & qu'il trouva d'autres fous qui s'en laiſſerent perſuader, dont la maladie & les déſordres n'étant que dans l'imagination, il fut condamné à une priſon perpétuelle, où, en vielliſſant, il a eu tout le temps de ſe déſabuſer & de ſe repentir de ſes ridicules erreurs.

Il faut être véritablement bien fou, dit alors

alors Julie, pour donner dans de pareilles idées ! & cette aventure, en nous prouvant combien toutes les héréſies ſont dangereuſes, nous prouve auſſi la foibleſſe de l'eſprit humain. Jugez par-là, ajouta Camille, du progrès que font les erreurs où il y a quelqu'apparence de bon ſens, puiſque celle-ci, où il n'y en a pas ſeulement l'ombre, a trouvé des partiſans. Pour moi, dit Florinde, je ne ſaurois comprendre comment on peut changer de religion, ni même en altérer les principes.

Vous trouvez donc étrange, répondit Félicie, qu'un Proteſtant ſe faſſe Catholique, qu'un Muſulman abjure Mahomet, & qu'un Juif ſe faſſe Chrétien. Ce n'eſt pas cela que j'entends, reprit Florinde. Comme je compte tous ceux que vous venez de nommer dans la mauvaiſe voie, je loue leur changement, bien loin de le blâmer ; mais je ne puis ſouffrir qu'un Catholique ſe faſſe Proteſtant ou Turc. Si la belle Camille, dit alors Julie, n'avoit pas établi que l'on ne doit traiter que des matieres graves & ſavantes dans ce cabinet, je pourrois raconter à la compagnie une hiſtoire arrivée dans le milieu du dernier ſiecle, qui prouveroit à Florinde qu'il eſt des occaſions qui contraignent ſouvent à changer de religion malgré ſoi. Mais, répondit agréablement Camille, je n'ai pas fait une loi de mon ſentiment, & je crois qu'il n'en eſt point qu'on ne dût enfreindre pour avoir le plaiſir de vous entendre.

Nous avons assez parlé de politique ce matin, ajouta Uranie, pour mêler quelque galanterie dans notre conversation. Aussi-bien la charmante Julie n'a point encore subi nos regles, & cette occasion se présente à propos pour elle & pour notre satisfaction. Je souhaite, répondit-elle, vous en donner autant que vous l'esperez ; & je vous avouerai que si les aventures que je vais vous dire ne vous font pas plaisir, il faudra que ce soit ma faute, puisque d'elles-mêmes elles sont intéressantes. Alors, voyant qu'on attendoit qu'elle commençât, elle reprit ainsi la parole.

HISTOIRE DE GASAN.

L'Amour dans tous les pays & dans tous les âges a causé des événemens si singuliers, que l'on n'aura point de peine à croire ceux que je vais raconter. Un Gentilhomme de la ville de Toulon, nommé Gasan, âgé de vingt ans, cadet d'une ancienne famille, né avec très-peu de bien, mais d'un esprit si cultivé, & si bien fait de sa personne, que l'on oublioit en le voyant que la fortune ne lui étoit pas favorable ; ou si l'on s'en souvenoit, ce n'étoit que pour la lui souhaiter telle qu'il la méritoit. Indépendamment de tous les exercices du corps, dans lesquels il excelloit, il possédoit encore toutes les sciences qui appartiennent à l'es-

prit ; & s'étoit particuliérement attaché à l'art de la navigation, où il étoit des plus habiles.

Comme il vouloit réparer par son génie ce qui manquoit à sa fortune, il n'avoit voulu rien négliger de tout ce qui pourroit lui en acquérir un jour avec gloire, selon les occasions qui s'en présenteroient. Un mérite si extraordinaire dans un jeune homme le rendit bientôt l'amour de tous ceux qui le connoissoient. Chacun cherchoit à se l'attirer, & il n'y avoit point de famille dans Toulon, qui ne jettât les yeux sur lui : mais son destin le porta à prendre plus l'inclination pour la maison d'un fameux Négociant de Marseille, qui avoit un magasin à Toulon, & qui y étoit alors. Il s'appelloit Masodier, & homme d'esprit, habile dans le négoce, & très-riche. Il trouva à Gasan tant de mérite, & une si forte inclination pour la navigation, qu'il lui conseilla d'aller demeurer à Marseille, où il trouveroit à s'instruire, & même à s'intéresser dans quelques navires, lui offrant sa maison & son crédit. La proposition étoit trop avantageuse pour que Gasan la refusât ; ainsi il partit avec Masodier pour Marseille, où ils arriverent le lendemain de leur départ. Masodier lui tint parole, le logea chez lui, & le présenta à sa femme & à sa fille comme un homme qu'il aimoit infiniment.

La bonne mine de Gasan, son esprit & la grace qui accompagnoit toutes ses actions les prévinrent d'abord en sa faveur. Mais quelque fût cette prévention, elle ne

put l'emporter ſur les ſentimens que lui inſpira la beauté de la jeune Maſodier. Irene étoit une brune âgée de quatorze à quinze ans, de qui les traits réguliers, fins & délicats étoient accompagnés d'un air vif, tendre & ſpirituel, qui la rendoient maîtreſſe de tous les cœurs à la premiere vue.

Gaſan l'éprouva ſur le champ, & il eut beſoin de tout ſon eſprit pour cacher le trouble que l'admiration avoit jetté dans ſon ame. Il la tourna en ſimple galanterie, en félicitant Maſodier d'avoir une auſſi charmante fille, & ſur le danger où il l'expoſoit en le logeant chez lui. Le pere & la mere répondirent à ce compliment ſur le même ton; mais Irene, inſtruite par ſon propre penchant, connut l'effet que ſes charmes avoient produit: & s'applaudiſſant d'une conquête qu'elle trouvoit digne d'elle, elle ne ſongea point à ſe garantir des traits d'une paſſion dont elle ignoroit les plaiſirs & les maux. Elle ne s'attacha qu'à renfermer dans ſon cœur la joie qu'elle reſſentoit d'avoir ſu plaire à un homme qu'elle trouvoit infiniment aimable.

Ainſi cette premiere entrevue ſe paſſa dans une mutuelle contrainte. Cependant Maſodier établit Gaſan chez lui comme ſon fils. La liberté qu'il avoit de voir & d'entretenir Irene à toutes les heures du jour, lui faiſant reconnoître en elle autant d'eſprit & de ſageſſe qu'elle avoit de beauté, ſon amour en prit de nouvelles forces, & cette heureuſe ſympathie qui fait unir les

cœurs ſans qu'ils s'en apperçoivent eux-mêmes, les entraîna ſi bien l'un vers l'autre, que ſans ſe dire qu'ils s'aimoient, ils ſe le juroient à chaque inſtant. Les véritables paſſions n'ont pas beſoin de l'arrangement des paroles; elles trouvent dans elles-mêmes les expreſſions qui manquent au langage pour expliquer leur violence. Un regard, un ſouris en dit bien ſouvent plus que les termes les mieux choiſis. Le ſilence regnoit entre ces deux amans. Irene l'obſervoit par principe d'innocence & de timidité : Gaſan le gardoit par crainte & par reſpect. Mais leurs yeux ignorant ces froids devoirs, ſe tenoient des converſations ſi intéreſſantes, & ils s'entendoient ſi parfaitement, qu'il ſembloit que l'uſage de la voix leur étoit inutile, ou qu'il eût diminué la force de leurs entretiens.

Cette douce intelligence ayant inſtruit Gaſan de ſon bonheur, il redoubla ſes ſoins, que la jeune Irene recevoit toujours avec une tendre complaiſance. Cependant l'amoureux Gaſan ne ſe put croire parfaitement heureux qu'il ne ſe fût expliqué plus ouvertement. Il en cherchoit une occaſion favorable, lorſque Maſodier le mena, avec ſa famille & pluſieurs de ſes amis, dans une de ces aimables baſtides dont le territoire de Marſeille eſt rempli, où il les voulut régaler. Les charmes de la campagne ne ſont pas des remedes contre l'amour, ils ne ſervent qu'à l'augmenter & à l'entretenir.
beau lieu rendit Irene plus tendre, & dé-

termina Gasan à lui découvrir des feux qu'il ne pouvoit plus cacher. Dans cette pensée, s'étant allé promener seul, ses pas le conduisirent dans un cabinet de jasmins, dont ce pays abonde, où s'étant assis sur un gazon, il tira ses tablettes, résolu d'écrire à Irene ce que ses yeux seuls avoient osé lui dire. Lorsqu'il eût fini un ouvrage si intéressant pour son cœur, il songea par quel moyen il pourroit lui faire recevoir sa lettre sans risque. Et comme l'imagination des amans se promene sans cesse sur les objets qui les flattent ou qui les troublent, la sienne se forma cent idées différentes sur la réception qu'Irene feroit à cette déclaration; & sa rêverie l'emporta si loin, & devint si profonde, que le sommeil s'empara de ses sens sans qu'il s'en apperçut.

Il faisoit trop l'agrément des compagnies où il se trouvoit, pour qu'on ne s'apperçût pas de son absence. Masodier le fit chercher avec empressement, sans qu'on pût le trouver. Mais Irene, plus intéressée que les autres à cette recherche, fit tant de tours qu'elle le découvrit endormi dans le cabinet de jasmins. Elle apperçut aussi-tôt les tablettes ouvertes tombées à côté de lui: une tendre curiosité la contraignit à les prendre; elle s'en saisit, & se retira sans faire du bruit. Lorsqu'elle fut en un lieu où personne ne pouvoit la voir, elle ouvrit les tablettes avec empressement, & y trouvant quelque chose d'écrit, elle lut ces paroles.

A l'adorable Irene.

Mes yeux vous parlent tous les jours, belle Irene ; les vôtres me répondent : mais que je crains de mal expliquer leur langage, & que vous n'entendiez pas celui des miens. Je vous adore : vous me marquez de la bonté ; cependant je ne puis être heureux que votre bouche n'ait ſecondé vos regards, & n'ait approuvé l'ardeur dont vous embraſez le fidele Gaſan.

Irene rougit plus d'une fois en faiſant cette lecture ; mais elle ne put être fachée de l'avoir faite, & rendit graces au Ciel d'avoir été la premiere au cabinet de jaſmins. Elle ſerra les tablettes, & rejoignit la compagnie. Cependant Gaſan s'étant éveillé, & ſe ſouvenant de ce qu'il avoit écrit, fut extrêmement affligé de ne pas trouver ſes tablettes. Il les chercha avec ſoin ; mais voyant que ſa recherche étoit inutile, il ſe réſolut à reparoître, & à examiner avec attention ceux de la compagnie qui pouvoient lui avoir fait un vol ſi dangereux, craignant fort que ce ne fût Maſodier lui-même.

Tout le monde fut charmé de le revoir ; & après avoir eſſuyé quelque raillerie ſur ſa petite abſence, il chercha dans les yeux de chacun celui dont il avoit ſujet de craindre l'indiſcrétion. Mais perſonne ne lui paroiſſant donner nulle marque de l'avoir trouvé endormi, il jetta les yeux ſur Irene ; & ren-

contrant les siens, elle rougit si extraordinairement, qu'il ne douta plus que ce ne fût elle qui eût les tablettes. Persuadé de cette vérité il la regarda avec une soumission si tendre & si persuasive, qu'elle ne put se résoudre à le laisser dans l'inquiétude où il paroissoit. Et s'en étant approchée, feignant de lui montrer une boîte à portrait d'une Dame de la compagnie : soyez plus prudent une autre fois, lui dit-elle, & n'espérez pas toujours trouver des confidens aussi discrets.

Elle s'éloigna après ces mots, & Gasan, content de ne s'être pas trompé, le fut encore davantage de ne remarquer ni mépris ni colere dans la charmante Irene.

Sur le soir tout le monde revint à Marseille, où ces amans n'ayant pu trouver l'occasion de se parler du reste de la soirée, furent contrains d'attendre au lendemain. Ils passerent une nuit entremêlée d'inquiétude, d'espérance & de crainte. Ils ne furent pas les seuls de qui le repos fut troublé : la mere d'Irene n'eut pas un sommeil plus tranquille. C'étoit de ces femmes qui joignoient les sentimens à la force de l'esprit. Elle aimoit tendrement Irene : elle en connoissoit tout le mérite, & elle ne lui souhaitoit pour époux qu'un homme qui la sût connoître comme elle. Gasan lui paroissoit être tel qu'elle le désiroit: & sa pénétration l'ayant faite appercevoir de ce qui se passoit dans le cœur de ces jeunes amans, elle ne pensoit qu'aux moyens de porter Masodier à consentir à leur union, sachant parfaitement que le

peu de bien de Gaſan y mettroit un obſtacle qu'elle auroit de la peine à lever. Son ame, qui étoit grande & généreuſe, lui faiſoit enviſager le mérite & la naiſſance comme des choſes ſuffiſantes pour le bonheur de ſa fille, puiſqu'elle étoit née avec une fortune aſſez brillante pour la pouvoir partager avec un époux. Mais elle craignoit que le ſien ne regardât ce mariage avec d'autres yeux; & c'eſt ce qui lui faiſoit employer les jours & les nuits à chercher des expédiens à ſon deſſein. Irene & Gaſan ignoroient ce qui ſe paſſoit dans le cœur de cette tendre mere; & la crainte qui accompagne toujours l'amour, la leur faiſoit mettre au nombre de ceux à qui ils devoient cacher l'ardeur qui les conſumoit. A peine la jeune Irene fut-elle viſible, que Gaſan chercha l'occaſion de l'entretenir en particulier. Comme elle ne l'évitoit pas, il en ſaiſit bientôt une qui lui parut favorable. Ils étoient l'un & l'autre dans l'appartement de madame Maſodier, qui feignant d'avoir quelques lettres à écrire, paſſa dans ſon cabinet & les laiſſa ſeuls. Gaſan profitant de cet heureux moment, ſe jetta aux pieds d'Irene: vous voyez, lui dit-il, l'homme du monde le plus amoureux, & en même-temps le plus à plaindre, ſi vous n'approuvez pas la réſolution que j'ai priſe de vous demander en mariage. Car enfin, belle Irene, je mourrois de déſeſpoir ſi vous pouviez penſer que j'ai oſé vous adorer ſans ſonger à m'unir à vous pour jamais. Parlez, charmante Irene,

les momens nous sont chers; décidez du destin d'un homme dont la vie dépend absolument de votre arrêt.

Gasan parloit avec tant d'amour & de vivacité qu'Irene ne put douter de sa sincérité. Son action l'avoit troublée : peu accoutumée à ce qu'elle sentoit & à ce qu'elle entendoit, elle étoit demeurée quelque-temps interdite; mais s'étant remise tandis que Gasan parloit : je n'ai point encore appris à feindre, lui répondit-elle; mes sentimens me semblent trop innocens pour vous les taire, & les vôtres m'honorent assez pour y devoir répondre. Votre mérite m'est connu, mon cœur n'est point insensible aux marques de votre tendresse; & si vous pouvez m'obtenir de mon pere, je ferai tout mon bonheur de mon obéissance; mais aussi n'espérez pas que je m'oppose à sa volonté, si elle vous est contraire. Malgré le penchant qui m'entraîne, je sacrifierai toujours mon repos & même ma vie aux loix de mon devoir.

Irene, ma chere Irene, s'écria Gasan, je ne vous demanderai jamais rien contre un devoir aussi sacré, trop heureux d'avoir pu ne pas vous déplaire; & je vais.... Comme il achevoit ces mots, madame Masodier sortit de son cabinet, où elle n'étoit entrée que pour écouter cette conversation, comptant bien qu'ils profiteroient de son absence. Elle surprit Gasan encore aux pieds d'Irene, qui toute tremblante, se jetta aux siens, que Gasan embrassoit déjà. Mais cette généreu-

ſe mere les faiſant relever l'un & l'autre : je ne vous ai point écouté, leur dit-elle, pour vous trahir ni pour vous être contraire. La vertu que j'ai remarquée dans l'un & dans l'autre m'en ôteroit l'idée, ſi j'avois pu la former. Je voulois approfondir mes conjectures, & vous guider dans vos deſſeins, ſi je les trouvois conformes aux miens. Allez, Gaſan, continua-t-elle, allez trouver mon époux : peignez-lui votre amour tel qu'il eſt, & j'appuierai ſi bien votre demande, que j'eſpere qu'elle aura un ſuccès heureux.

Jamais grace, accordée à ceux qui ſont prêts à périr, ne donna plus de joie que ce diſcours ſi peu attendu. Irene baiſoit les mains de ſa mere en les baignant de ſes larmes : Gaſan embraſſoit les genoux ; & cette occupation lui paroiſſoit ſi douce, que, ſans l'impatience où il étoit d'aller trouver Maſodier, il ne l'eût pas ceſſée ſi-tôt.

Il s'en ſépara pourtant, & vola dans l'appartement de celui de qui il attendoit tout ſon bonheur. Il trouva Maſodier ſeul, qui liſant dans ſes yeux qu'il avoit quelque choſe d'extraordinaire à lui dire, ne tarda pas à le lui demander.

Je viens, lui dit Gaſan, vous ſupplier de rendre ma vie heureuſe & fortunée. Vous ſavez que vous m'avez promis d'être mon appui dans l'occaſion : il s'en préſente une où vous pouvez tout pour moi. Je ſuis prêt, lui répondit Maſodier, à vous tenir parole ; expliquez-vous : je vous regarde comme

mon fils, & je ferai pour vous tout ce que je ferois pour lui si j'en avois un.

Hé bien, lui dit Gasan en le pressant dans ses bras, faites que je le sois effectivement, ce fils que le Ciel vous a refusé, en accordant la charmante Irene à l'amour le plus tendre & le plus respectueux. A peine eût-il achevé ces mots, que Masodier, reculant quelques pas, avec les marques de la plus grande surprise : quoi, dit-il ! vous demandez ma fille ! Y pensez-vous bien ? Croyez-vous que le mérite sans la fortune suffise pour donner un époux à la plus riche héritiere de Marseille. Si je vous ai promis mon secours & mon crédit, ce n'a été que dans le dessein de vous tirer de l'état où vous étiez ; & lorsque je vous ai dit que je vous regardois avec des yeux de pere, je ne vous ai envisagé que comme le frere d'Irene, & non comme son époux. Je ne me dédis point de ce que j'ai promis : trouvez des occasions où je puisse vous être utile, je vous y servirai de pere & de véritable ami ; mais pour Irene n'y pensez jamais.

Un coup de foudre & ce discours furent la même chose pour Gasan. Il étoit dans une si terrible confusion, qu'il ne put gagner sur lui d'interrompre Masodier. Enfin, revenant à lui, & se trouvant vivement offensé d'un refus si méprisant : je croyois, lui répondit-il, que ma naissance, accompagnée des talens nécessaires pour acquérir les biens que vous estimez tant, me rendroient

digne d'être votre gendre ; & quoique, selon moi, il n'y ait point d'homme qui puisse mériter Irene, je me flattois que, si elle devoit être un jour le partage du plus tendre & du plus fidele époux, le choix pourroit tomber sur moi.

Je sais votre naissance, reprit Masodier, & que votre demande honore ma famille ; mais ma fille n'est point destinée au plus considérable, mais au plus riche. Une réponse aussi séche, & des sentimens de cette nature dans un homme que Gasan respectoit comme le pere de tout ce qu'il aimoit ; l'indignerent si fort, qu'il sortit sans lui répondre, dans la crainte de se laisser emporter à son ressentiment. Il courut chercher la mere d'Irene, dans le sein de laquelle il épancha une partie de sa douleur. Elle en fut vivement touchée, & quoiqu'elle eût bien pensé que son époux feroit quelque difficulté, elle n'avoit pas cru que l'obstacle fût sans remede. Elle consola Gasan le mieux qu'il lui fut possible, & lui promit de ne rien épargner pour faire changer son époux, & le quitta dans l'intention d'y travailler avec empressement.

Le malheureux Gasan prit ce moment pour entretenir Irene, qui se promenoit dans une galerie, en attendant avec une tendre impatience, le destin qu'on lui préparoit. Aussi-tôt qu'elle le vit arriver, elle s'avança à lui pour s'en éclaircir ; mais elle le trouva si changé qu'elle comprit tout son malheur. Je lis sur votre visage, lui dit-elle,

ce que vous avez à m'annoncer. A ces mots le sien se couvrit de larmes. Gasan se jetta à ses pieds, & prenant une de ses mains, il y attacha sa bouche avec une ardeur si forte, mêlée de désespoir, qu'il sembloit dire par cette action qu'il vouloit expirer de douleur en cet état.

Ce spectacle eût attendri l'ame la plus barbare. Irene ne connut bien l'étendue de sa tendresse qu'en ce fatal moment : elle s'étoit flattée d'avoir assez de fermeté pour oublier Gasan, si son pere ne lui étoit pas favorable ; mais elle sentit alors que les loix de l'obéissance & du devoir sont des foibles barrieres pour des cœurs que l'amour unit par l'estime & la connoissance du vrai mérite.

Enfin Gasan lui ayant appris la conversation qu'il venoit d'avoir avec Masodier : vous voyez, continua-t-il, que c'est à mon peu de fortune que je dois un pareil refus ; mais j'atteste ici tout ce que j'ai de plus cher, que si mon désespoir me laisse la vie, j'en abrégerai plutôt moi-même le cours, ou je la rendrai si brillante & si glorieuse, que l'on connoîtra quelque jour que l'amoureux Gasan étoit seul digne de posséder la charmante Irene.

Ces paroles firent revenir Irene comme d'un profond assoupissement. Son courage se ranima, & se reculant de quelques pas : oui, Gasan, lui dit-elle, vivez pour m'aimer & pour m'unir à vous. Contraignez la fortune à vous rendre justice, puisqu'il en

faut auprès de mon pere pour m'obtenir : & je vous promets d'attendre les effets que votre mérite doit produire par-tout où vous serez connu, & de ne m'engager jamais que votre oubli ou votre changement ne m'y contraigne.

Une si tendre assurance donna à Gasan autant de joie qu'il étoit capable d'en prendre en ce moment. Il jura à Irene une fidélité inviolable, & tira d'elle toutes les marques de tendresse que son devoir & sa vertu lui pouvoient permettre de donner : & ils se séparerent, ne voulant pas que Masodier les surprît ensemble. Irene rentra dans son appartement, l'ame pénétrée de la plus vive douleur. Cependant madame Masodier, qui aimoit sa charmante fille autant qu'elle méritoit de l'être, & qui avoit pénétré toute sa tendresse pour Gasan, tenta mille différens moyens pour porter son époux à leur hymen. Elle employa les prieres & les larmes, & ne négligea rien du pouvoir que les femmes ont ordinairement sur le cœur de leurs maris, sans que Masodier sentît ébranler le sien. Il fut enflexible, & lui ordonna de dire à Gasan de chercher dans Marseille une autre maison que la sienne, ne pouvant plus le loger chez lui avec bienséance.

Quelque cruel que parût ce commandement, il fallut y souscrire ; & madame Masodier fut obligé de l'exécuter dans le même moment. Vous pouvez juger du désespoir de Gasan. Assuré du cœur de sa maî-

treſſe, du ſuffrage de ſa mere, & comptant ſur ſa naiſſance, il s'étoit attendu à des incidens bien différens. Il ſe voyoit rebuté avec mépris d'un Négociant, riche à la vérité, mais qui n'avoit que ſa haute fortune pour dignité, dans le temps qu'il avoit refuſé, pour s'attacher à lui, les familles les plus conſidérables de Toulon, qui cherchoient à l'envie ſon amitié. Il falloit qu'il eût autant d'amour qu'il en reſſentoit pour Irene, pour ne ſe pas porter aux dernieres extrêmités contre ce pere ambitieux : mais cette ardente paſſion le retint. Et pour ne pas ſortir des bornes qu'elle lui preſcrivoit, il prit congé d'Irene & de ſa mere, ſans voir Maſodier. Les deux amans trouverent le moyen de s'entretenir encore ſecrettement, & ne ſe ſéparerent qu'après s'être jurés une ardeur éternelle, & s'être donnés des facilités pour s'écrire ſans danger. Cette derniere entrevue redoubla ſi cruellement le déſeſpoir de Gaſan, qu'en ſortant de chez Maſodier, il conduiſit ſes pas au haſard & ſans deſſein ; & ſa rêverie ne le quitta qu'à la vue d'un de ſes amis qui ſortoit de chez l'Ambaſſadeur de France, qui étoit venu à Marſeille pour s'embarquer pour Conſtantinople, où s'adreſſoit ſon ambaſſade. Il trouva Gaſan dans un état ſi différent de celui où il avoit accoutumé d'être, qu'il lui demanda avec vivacité la cauſe de ce changement : & comme les grandes douleurs ne trouvent du ſoulagement qu'en ſe partageant, Gaſan, rempli de la ſienne, ſaiſit avec avidité l'oc-

casion d'en parler. Il raconta à ſon ami ſon aventure en des termes ſi touchans, qu'il n'eût pas de peine à lui perſuader l'excès de ſon amour pour Irene. Cet ami, qui étoit homme d'eſprit & de mérite, entra d'abord dans ſes ſentimens, le plaignit & le conſola. Enſuite voyant que ſes diſcours calmoient un peu ſon ame, il lui dit qu'aux grands maux il falloit auſſi de grands remedes; qu'il devoit ſonger qu'il étoit d'une naiſſance à ne pas vivre comme un ſimple particulier : qu'avant que de s'engager par les nœuds de l'hymen, il devoit s'occuper à faire quelque choſe qui le mît en paſſe d'arriver par degrés à la fortune qui lui manquoit; qu'un homme de ſon âge & de ſon mérite ne pouvoit ſans rougir paſſer ſa vie aux pieds d'une femme ; & que s'il vouloit ſuivre ſon avis, il lui donneroit un moyen preſque certain d'un établiſſement honorable : que l'Ambaſſadeur de France pour la Cour Ottomane, devoit s'embarquer dans peu de jours; qu'il lui feroit avoir près de lui de fortes recommandations; qu'il lui conſeilloit de partir avec lui, & qu'il ne doutoit point que par ſon eſprit, ſa ſcience & ſes talens, il ne s'en fît connoître & aimer, de façon à lui procurer des emplois avantageux; que ce voyage le diſſiperoit & le guériroit peut-être d'un amour qui étoit ſur le point de le perdre. Gaſan écouta tout ce diſcours avec attention : la propoſition lui parut avantageuſe ; & ayant fait toutes ſes réflexions en un moment, ſans s'amuſer à combattre la

derniere penſée de ſon ami, il le remercia, & le pria d'effectuer ce qu'il venoit de lui promettre.

Il voulut s'en acquitter à l'heure même, en le menant chez l'Ambaſſadeur : il y conſentit ; & comme ce Gentilhomme étoit fort connu de lui, ils en furent reçus avec agrément. L'air noble & aiſé de Gaſan lui plût d'abord, il parut charmé de l'envie qu'il lui marqua d'avoir l'honneur de l'accompagner à Conſtantinople. Et comme ſon ami s'empreſſoit pour aſſurer l'Ambaſſadeur qu'il auroit des recommandations auprès de lui qui lui feroient juger de l'eſtime qu'il méritoit, il leur répondit obligeamment que l'inclination qu'il ſe ſentoit pour lui, l'animeroit bien mieux à lui rendre ſervice que toutes les recommandations dont il parloit Enfin le malheureux Gaſan, conduit par ſon déſeſpoir, prit les meſures néceſſaires pour partir avec lui ; & ils ſe ſéparerent très-contens les uns des autres.

Gaſan ſe retira chez ſon ami juſqu'à ſon départ ; & ce Gentilhomme n'épargna rien pour diſſiper la mélancolie qui l'accabloit. Auſſi-tot que Gaſan fut en liberté, il ne ſongea qu'à pouvoir inſtruire Irene de ſa réſolution ; & comme ſon ami l'étoit auſſi de Maſodier, & qu'il avoit entrée dans ſa maiſon, il le pria avec inſtance de ſe charger d'une lettre pour Irene. Car enfin, lui dit-il, n'eſpérez pas que j'aie conſenti à ce que vous avez déſiré dans le deſſein de l'oublier; vous avez fait naître l'ambition dans mon

cœur, mais vous n'en avez pas chaſſé l'amour. Je ne pars que pour chercher la fortune qui m'eſt néceſſaire pour me rendre plus digne d'elle. Ma paſſion eſt à l'épreuve des effets ordinaires de l'abſence. Irene me retient par des nœuds que le temps ne peut rompre, & je ne m'en ſépare que pour m'en rapprocher & m'unir à elle pour jamais.

Gaſan prononça ces paroles avec tant d'ardeur, que ſon ami fut entiérement perſuadé que ſon amour n'étoit pas de ceux qui s'éteignent avec facilité. Ainſi, ne voulant point l'irriter par des conſeils hors de ſaiſon, il lui promit de rendre ſa lettre avec exactitude; & même qu'il lui faciliteroit une entrevue, ſi elle vouloit ſe rendre chez une Dame de ſes parentes, que madame Maſodier voyoit aſſez ſouvent, & qui aimoit Irene très-tendrement.

Gaſan ne trouva point de termes aſſez forts pour le remercier: il l'embraſſa, & lui jura une reconnoiſſance éternelle de toutes ſes bontés. Il fut écrire à Irene, & remit ſa lettre entre les mains de ce fidele ami, qui fut dans le même moment chez Maſodier, où il trouva tout le monde d'une triſteſſe extrême. Il feignit d'en ignorer la cauſe, pour ne donner aucun ſoupçon qui le fit écarter d'elle. Cette belle fille qui le connoiſſoit pour un parfait honnête homme, & uni d'une parfaite amitié avec Gaſan, ſe douta que ſa viſite cachoit quelque myſtere, d'autant plus qu'il avoit toujours les yeux ſur elle. Et comme la converſation étoit

languissante, par la mélancolie qui regnoit dans le fond de tous les cœurs, quoiqu'elle fût causée par des motifs différens, elle proposa à Célimond, c'est le nom de l'ami de Gasan, de venir voir un dessein qu'elle avoit commencé, voulant qu'il lui donnât son avis, sachant qu'il dessinoit avec goût & délicatesse. Célimond ne se fit point prier; & l'ayant suivie dans son cabinet, il ne s'y vit pas plutôt seul avec elle, qu'il lui donna la lettre dont il étoit chargé. Elle l'ouvrit précipitamment, & y lut ces paroles :

A la charmante Irene.

L'ardeur de vous posséder a fait naître dans mon cœur une seconde passion : & quoiqu'elle cede à mon amour, elle va cependant le conduire & le guider pour chercher à me rendre digne de vous. C'est l'ambition, ma chere Irene, à laquelle je vais confier quelques instans d'une vie dont vous faites tout le bonheur. Le généreux Célimond vous instruira de mes desseins : si vous vous souvenez de vos tendres assurances, consentez à la proposition qu'il doit vous faire. C'est le seul moyen d'empêcher la mort de votre fidele Gasan.

Irene laissa couler quelques larmes; & relevant ses beaux yeux sur Célimond : je n'emploierai point le temps, lui dit-elle, à vous remercier des bontés que vous marquez à des malheureux. Il nous est cher, on peut nous venir interrompre; j'en prendrai

un plus favorable pour vous marquer ma reconnoiſſance. Inſtruiſez-moi promptement de ce que Gaſan veut que je ſache, & de ce que je puis faire pour lui.

Alors Célimond lui conta tout ce qui s'étoit paſſé, & la réſolution que Gaſan avoit priſe de ſuivre l'Ambaſſadeur à Conſtantinople; qu'il devoit partir dans trois jours, & que ne pouvant s'éloigner d'elle ſans la voir encore une fois, il la prioit de ſe rendre le lendemain chez Céliſe, amie de ſa mere & la ſienne, où il pourroit l'entretenir & lui dire adieu avec liberté.

Irene pâlit à cette nouvelle: l'abſence de Gaſan réveilla toute ſa douleur, & l'eſpoir d'empêcher un départ qu'elle n'enviſagea qu'avec effroi, la fit conſentir à l'entrevue qu'on lui propoſoit. Elle prit de juſtes meſures avec Célimond pour que rien ne troublât cette innocente partie; & ils rejoignirent la compagnie, dans la crainte qu'un plus long entretien ne parût ſuſpect.

Célimond ſortit quelque-temps après, & fut rendre compte à Gaſan de ce qu'il avoit fait. L'eſpoir de voir Irene le lendemain, lui fit paſſer le reſte du jour & la nuit qui le ſuivit avec plus de tranquillité. A peine l'heure marquée pour cette entrevue ſe fit-elle entendre, qu'il vola chez la parente de Célimond, que ce tendre ami avoit déjà prévenue. Gaſan n'y fut pas long-temps ſans voir arriver la belle Irene, négligée, languiſſante, mais ſi remplie d'attraits, que s'il

ne l'eût pas aimée depuis long-temps, il l'auroit adorée en ce moment. Après les premieres civilités entr'elle & Célise, cette Dame voulant les laisser parler sans contrainte, prit Célimond dans l'embrasure d'une croisée, sous prétexte de lui parler d'affaires.

Lorsque Gasan se vit libre, il se jetta aux pieds d'Irene : je pars, lui dit-il, rempli d'amour & de désespoir ; je conserverai le premier jusqu'à la mort : mais il dépend de vous de chasser le dernier de mon cœur, en me promettant que vous n'oublierez jamais l'infortuné Gasan. Je vous ai déjà donné cette assurance, répondit elle : plus vous êtes malheureux, & plus je me sens attachée à vous. Mais, continua t-elle, en laissant couler quelques larmes, faut-il aller à Constantinople pour chercher une fortune que votre mérite peut vous procurer dans votre patrie ? Vous me quittez, les mers vont nous séparer : qui m'assurera que vous me serez fidele, & si cette ambition à laquelle votre amour sert de prétexte aujourd'hui, ne vous donnera pas dans quelque-temps des idées plus relevées que celle de la passion d'Irene ?

Quoique cette crainte fît tort à la constance de Gasan, il ne put s'en offenser, puisqu'elle lui prouvoit combien il étoit aimé. Il en marqua sa joie dans des termes que l'amour seul pouvoit dicter ; il les accompagna de ces sortes de protestations qui ne manquent jamais de rassurer une

femme raiſonnable, lorſqu'elle eſt perſuadée qu'elles partent d'un homme d'honneur. Enſuite il lui fit entendre qu'il ne pouvoit demeurer à Marſeille ni retourner à Toulon avec gloire, après ce qui s'étoit paſſé entre lui & Maſodier. Que pour détruire tout ce qui pourroit ſe divulguer à leur déſavantage, il falloit qu'il s'en éloignât, afin de faire croire qu'il n'avoit ſuivi ſon pere que dans le deſſein de trouver l'occaſion dont il alloit profiter ; & il ſut ſi bien la perſuader, qu'elle lui demanda pardon d'avoir voulu le détourner de ce voyage. Après cela elle l'inſtruiſit à ſon tour que ſon pere n'avoit point parlé en ſa préſence de ce qui s'étoit paſſé entr'eux ; & que ſans s'informer du ſujet de la mélancolie qu'il lui avoit été impoſſible de cacher, il avoit publié dans ſa maiſon & parmi ſes amis que Gaſan ne logeoit pas chez lui, ne s'y trouvant pas aſſez commodément. Après s'être inſtruit de tout ce qui leur étoit néceſſaire de ſavoir, la belle Irene pria Gaſan d'écrire à ſa mere avant que de partir, méritant cette attention par l'eſtime qu'elle lui avoit témoignée : après quoi ils recommencerent leurs tendres aſſurances de fidélité : elles ne purent ſe faire ſans répandre des larmes. Le moment de ſe ſéparer approchoit, & le terrible mot d'adieu ne ſe put prononcer de part & d'autre ſans les marques de la plus vive douleur. Irene, qui avoit fait avancer Céliſe & Célimond, dans l'eſpoir que leur préſence lui donneroit plus

de fermeté, ne put tenir contre l'excès du déſeſpoir que Gaſan fit paroître lorſqu'il la fallut quitter. Une pâleur mortelle couvrit ſon beau viſage, ſes yeux ſe fermerent, & elle tomba évanouie dans les bras de Céliſe. Quel objet pour l'amoureux Gaſan. La crainte chaſſa de ſon cœur tous les mouvemens qui l'agitoient un peu auparavant ; il ne ſentit plus rien que l'horreur de voir mourir tout ce qu'il avoit de plus cher.

En cet état, tandis qu'à force de remedes Céliſe & Célimond cherchoient à rappeller Irene à la vie, il étoit à ſes pieds, il lui prenoit les mains, & par des diſcours ſans ſuite & ſans arrangement, il exprimoit à leurs yeux tous les mouvemens d'un homme déſeſpéré. Irene ouvrit enfin les ſiens ; & confuſe de ſa foibleſſe, en voulant ſe faire un effort pour ſe démêler des bras de Gaſan, qui embraſſoit ſes genoux avec tranſport, un braſſelet qu'elle portoit au bras, où ſon portrait étoit attaché, ſe rompit & tomba. Gaſan le prit, & ſuivant exactement le reſpect qu'il avoit pour elle, il le lui préſenta, mais avec des yeux qui démentoient l'action qu'il étoit contraint de faire.

Irene entendit trop bien leur langage pour ne le pas comprendre en ce moment. Gardez-le, lui dit-elle en ſe levant, c'eſt un gage aſſuré de ma conſtance & de ma foi. A peine eût-elle prononcé ces mots qu'elle ſortit de l'appartement de Céliſe avec précipitation,

tation, ne voulant plus rien dire ni rien écouter. Le malheureux Gasan la suivit jusqu'à sa chaise sans prononcer une parole, mais en baisant mille fois le présent qu'elle venoit de lui faire. Il la conduisit des yeux aussi loin qu'il le put, & rentra chez Célimond dans un état si douloureux, que ce fidele ami craignit plus d'une fois que sa mort ne prévînt son départ.

Irene n'étoit pas dans une situation moins affligeante; elle revint chez elle avec une grosse fievre: on la mit au lit, & la pénétrante madame Masodier se douta d'une partie de la vérité. Pour son pere, il ne voulut pas faire croire qu'il connoissoit la cause d'un mal si subit, quoiqu'il sentît bien au fond de son ame que son ambition le mettoit au hazard de perdre pour jamais celle qu'il en rendoit la victime.

Il étoit persuadé que les prieres de sa femme, après la demande de Gasan, ne partoient que de la connoissance qu'elle avoit de leur inclination l'un pour l'autre. Mais, ne jugeant des effets de l'amour qu'en homme de son âge & de son caractere, il s'imagina que ces feux seroient aussi faciles à éteindre qu'ils avoient été prompts à s'allumer. Ainsi il crut que le parti le plus sage étoit de ne rien témoigner à sa fille des soupçons qu'il avoit contr'elle.

Comme il l'aimoit véritablement, il s'empressa fort à chercher les remedes nécessaires à son mal. Les plus habiles Médecins furent appellés, & rien ne lui fut épargné:

mais toutes ces marques de tendresse étoient accompagnées d'un tel air d'indifférence sur ce qui en pouvoit être la cause, qu'Irene ne prenoit ses attentions que comme des preuves de sa dureté. Cependant Gasan étant obligé de s'embarquer le lendemain, chargea Célimond d'une lettre pour Irene, & en fit tenir une autre à sa mere. Madame Masodier reçut la sienne la premiere par un domestique de l'Ambassadeur, comme elle sortoit de l'appartement de sa fille pour se retirer dans le sien. L'écriture de Gasan ne lui étant pas inconnue, elle se pressa de voir ce qu'il lui mandoit par une voie si extraordinaire, & elle trouva ces paroles :

Je vais, Madame, dans d'autres climats chercher à réparer les injures du sort. Vos bontés pour moi, mon amour pour l'adorable Irene, & mon respect pour vous, ne me permettent pas de partir sans vous assurer que le temps, l'absence ni le mépris d'un homme qui vous est cher ne pourront arracher de mon cœur mes premiers sentimens. J'ose vous supplier de me conserver aussi ceux que vous avez bien voulu me témoigner, & de me laisser la consolation de croire que s'il eût dépendu de vous, l'incomparable Irene seroit déjà unie au sort de Gasan.

Madame Masodier ne put s'empêcher d'être sensible à cette nouvelle. Elle questionna l'homme qui lui rendoit la lettre; &, ayant appris que Gasan partoit pour Constan-

tinople avec l'Ambassadeur, elle le pria d'attendre sa réponse ; & entrant dans son cabinet, elle écrivit à Gasan dans ces termes :

LETTRE.

J'ignore quel dessein vous force à nous quitter si promptement. Quel qu'il puisse être, je souhaite que vous y réussissiez. Je vous avois désiré pour mon fils, ainsi je fais des vœux pour vous comme une véritable mere. Vous me rendez justice, je vous estime infiniment, & j'aime Irene : c'en est assez pour vous faire juger de mes sentimens. Si leur continuation peut apporter quelque soulagement à votre douleur, ou vous procurer quelque avantage, soyez persuadé qu'ils dureront autant que ma vie.

Cette lettre donna à Gasan un plaisir extrême, voyant qu'il laissoit Irene au pouvoir d'une mere tendre, capable d'adoucir ses maux pendant son absence, & il s'embarqua avec l'espoir de retrouver dans peu de temps sa maîtresse fidelle, & ses parens favorables à ses vœux. Il partit le lendemain même qu'il lui avoit dit adieu, après avoir recommandé à Célimond de lui donner sa lettre, & pris des mesures avec Célise pour lui écrire & recevoir ses réponses. La séparation des deux amis fut des plus touchantes, quoique Célimond fût moins affligé que Gasan, dans l'idée que l'absence le guériroit de son amour, & que son mé-

rite lui procureroit une fortune digne de lui. Ils s'embrassèrent mille fois, & Célimond ne quitta Gasan qu'après l'avoir vu embarquer. Il ne manqua pas de se rendre chez Masodier, où il apprit qu'Irene étoit très-mal. On le conduisit dans son appartement, dont sa mere ne sortoit que pour s'aller coucher. Aussi-tôt qu'elle le vit entrer elle fut à lui, en lui demandant avec empressement s'il ne savoit rien de Gasan. Célimond lui apprit qu'il étoit parti avec l'Ambassadeur, & que toute la Ville, qui savoit déjà son dépa t, le regrettoit infiniment. Irene ayant entendu ces dernieres paroles, le pria de s'approcher d'elle : quoi, lui dit-elle d'un ton de voix entre-coupé de sanglots, Gasan est parti sans m'écrire & sans m'assurer encore !..... N'accusez point Gasan, Madame, interrompit Célimond, en lui donnant sa lettre, tandis que sa mere parloit à quelqu'un qui l'étoit venue demander ; Gasan vous adore, & je suis persuadé que s'il avoit su l'état où vous êtes il ne seroit pas parti. Célimond alloit continuer de justifi r son ami, lorsqu'Irene lui fit signe que sa mere se rapprochoit d'eux. Ils s'entretinrent encore quelque-temps ; après quoi Célimond se retira. Irene ne fut en liberté de pouvoir lire ce que Gasan lui écrivoit que bien avant dans la nuit. Madame Masodier s'étant retirée plutôt qu'à l'ordinaire; aussi-tôt qu'elle fut partie, Irene, n'ayant près d'elle qu'une fille en qui elle avoit confiance, se fit apporter des bougies, & lut

en soupirant ces tristes marques de l'amour de Gasan.

» Mon cœur ressent d'avance tous les » tourmens d'une absence rigoureuse. Un » vain fantôme de la fortune m'avoit d'a- » bord séduit, en me faisant croire que dans » l'espoir de vous rapporter un cœur fidele » & des biens dignes de vous être offerts, » il me seroit facile de m'éloigner de vous. » Mais, ma chere Irene, qu'il est différent » de penser de cette sorte en présence de » ce que l'on aime, ou lorsqu'on en est sé- » paré ! Je n'envisage plus rien d'heureux » parce que je cesse de vous voir : les idées » brillantes que je m'étois formées s'éva- » nouissent. La crainte de vous perdre, » l'incertitude où je serai de savoir si l'on » ne vous contraindra point de donner vo- » tre main à un autre, sont présentement ,, toute mon occupation. Je compte cepen- ,, dant sur vos tendres assurances ; & j'ose ,, me flatter que cette fermeté d'ame que je ,, vous ai toujours reconnue vous servira ,, encore dans l'occasion la plus importan- ,, te de ma vie. Célise vous donnera souvent ,, de mes nouvelles ; j'ai pris mes mesures ,, avec elle pour vous rendre sûrement mes ,, lettres. Ne ménagez point les vôtres ; ,, que je sache jusqu'aux moindres circons- ,, tances de ce qui se passera dans votre ,, cœur. C'est la seule chose qui peut appor- ,, ter quelque soulagement à ma douleur. ,, Ma chere Irene, n'oubliez jamais votre ,, fidele Gasan. "

La belle Irene aimoit avec trop de vivacité pour n'être pas touchée de l'état où se trouvoit Gasan : elle le plaignit, & lui jura dans son cœur une constance éternelle. La certitude de son départ lui donna de cruels momens, & elle passa cette triste nuit à verser un torrent de larmes, & à s'entretenir de son malheur avec sa confidente.

Le lendemain madame Masodier s'étant rendue auprès d'elle, & la trouvant beaucoup mieux, malgré l'agitation où elle avoit été, prit cet instant favorable pour lui apprendre que Gasan lui avoit écrit, & qu'il étoit parti. J'en ai assez vu, continua-t-elle, pour être persuadée de son amour pour vous, & de votre tendresse pour lui. J'aurois souhaité que vous eussiez été unie à son sort ; mais, ma chere Irene, puisque votre pere est absolument opposé à cet hymen, je vous crois trop raisonnable pour y penser désormais. L'absence & le temps guériront Gasan de son amour, & le devoir & l'obéissance doivent étouffer votre tendresse.

C'est à regret que je vous parle de cette sorte ; le caractere de mere m'y oblige : mais pour en adoucir la rigueur, j'y joindrai celui d'amie, en ne permettant pas que votre pere contraigne votre inclination. Je vous ordonnerai d'oublier Gasan ; mais je ne vous forcerai point d'en aimer un autre. J'attendrai que votre cœur soit d'accord avec la raison pour vous faire envisager ce

qui pourra vous être avantageux. Enfin, ma chere Irene, ajouta-t-elle en l'embraſſant, ma ſévérité ne ſera jamais ce que vous aurez à craindre.

Irene prit une des mains de ſa mere, & l'arroſant de ſes larmes : je ne puis déſavouer, Madame, lui dit-elle, que le malheureux Gaſan m'ait ſu plaire ; il eſt le premier qui m'ait fait connoître ce que peut le mérite ſur un cœur généreux. L'aveu que vous aviez donné à notre tendreſſe mutuelle m'avoit comblé d'un eſpoir ſi doux, que j'en trouvois Gaſan mille fois plus aimable. Mon pere nous ſépare, mon pere s'oppoſe à mon bonheur, je n'oſe en murmurer ; mais, Madame, c'eſt tout ce que je puis en ce monde : il n'eſt pas en mon pouvoir d'oublier ce que j'ai aimé, & que j'aime encore. Conſervez-moi cette bonté que vous venez de me promettre, & je vous jure à mon tour que ſi le temps & l'abſence apportent quelque changement dans mon cœur, je ſerai la premiere à vous en inſtruire, quoique je ſente parfaitement que je ſuis incapable de briſer des nœuds que la vertu ſeule a ſu former.

Madame Maſodier ne voulut pas preſſer ſa fille pour cette fois, eſpérant qu'inſenſiblement elle l'améneroit au point qu'elle ſouhaitoit, ne voyant nulle apparence qu'elle pût jamais épouſer Gaſan. Cependant ce malheureux amant faiſoit en ce moment toute l'attention de l'Ambaſſadeur, qui, ayant reconnu, dans les converſations qu'il

eut avec lui, que son esprit étoit des plus ornés, & qu'il n'ignoroit aucune science, prit une si forte amitié pour lui, qu'il ne pouvoit s'en séparer.

Pour Gasan, lorsqu'il avoit quelques momens, il les employoit auprès du Pilote, le questionnant, & s'instruisant de mieux en mieux dans l'art de la navigation. Lorsqu'ils furent arrivés à Constantinople, l'Ambassadeur le mit au nombre de ceux en qui il avoit le plus de confiance. L'habit Turc qu'il lui fit prendre lui étoit si avantageux, & relevoit si parfaitement l'air noble & majestueux qu'il avoit reçu de la nature, qu'on ne pouvoit le voir sans admiration.

Il fut admis à toutes les audiences, ce qui lui procura la connoissance de plusieurs Bachas, avec lesquels il parloit la langue Franque, usitée dans tout le Levant, & qu'il avoit apprise en Provence. Il ne s'en tint pas là, il voulut encore savoir la langue Turque; & comme il avoit un esprit capable de tout, il s'y appliqua avec tant de succès, que l'Ambassadeur ne se servoit plus que de lui dans les négociations d'importance qu'il traitoit avec les Ministres de la Porte, dont il s'acquitta toujours à la satisfaction des uns & des autres. Méhéme-Azem, Capitan-Bacha, ou Général de la Mer, beau-frere du Grand-Visir, prit pour lui une si forte estime qu'il ne passoit point de jours sans lui faire des présens considérables; & l'on peut dire que si

l'amour n'eût pas enchaîné Gasan, il eût été dès ce moment le plus heureux des hommes.

Mais l'image d'Irene le suivoit par-tout ; & quoiqu'elle fût le principe de l'ambition qu'il cherchoit à faire naître dans son ame, les honneurs qu'il recevoit, l'estime qu'on lui témoignoit, & la fortune même qui sembloit s'approcher de lui à grands pas, lui trouvoient un fond d'indifférence qu'il avoit de la peine à surmonter. Il se croyoit même à plaindre d'inspirer à des Barbares des sentimens qu'il eût voulu dans le cœur du pere de sa maîtresse. Et lorsqu'il comparoit la considération qu'on avoit pour lui à Constantinople, au mépris que Masodier lui avoit témoigné, il ne pouvoit s'empêcher de soupirer & de s'abandonner à la douleur. Cependant, comme il n'étoit parti de Marseille que dans l'idée de chercher la fortune, sa raison ranima son courage, & lui fit connoître que pour se rapprocher d'Irene il ne falloit rien négliger des occasions qui se présenteroient pour relever son destin. Il se fortifia dans cette résolution : & pendant les trois années de l'ambassade il se fit autant d'amis qu'il vit de monde ; & il avoit déjà commencé une espece de fortune lorsque le Roi rappella son Ambassadeur.

Mais le Bacha de la mer, qui avoit connu la capacité du génie de Gasan, ne put se résoudre à le laisser partir ; & comme il faisoit travailler à un armement considera-

ble par ordre de la Porte, il offrit à Gasan de l'employer sur cette flotte, se chargeant d'obtenir le consentement de l'Ambassadeur. Cette proposition s'accordoit trop bien avec les projets de Gasan pour qu'il la refusât : il cacha cependant ses desseins au Bacha, & lui fit entendre que son seul attachement pour lui le forçoit à consentir à quitter sa patrie pour trouver les occasions de lui marquer son zele. Le Musulman charmé de cet aveu en parla à l'Ambassadeur, qui estimant Gasan, & le voyant par-là en chemin de faire une haute fortune, ne voulut point s'opposer aux desseins du Bacha. Ainsi lorsqu'il fut parti, Méhémet-Azem logea Gasan chez lui, & lui fit de si riches présens, qu'il le devint lui-même en peu de temps. Mais ne pouvant encore profiter de ces richesses selon ses intentions, il songea en homme sage à les augmenter jusqu'au moment qu'il pourroit les aller offrir à Irene.

Le Capitan-Bacha fit plusieurs campagnes où Gasan, à qui il avoit fait donner une commission de Capitaine de Sultane, servit toujours en second sur son bord ; & dans les différens combats qui furent donnés contre la flotte des Vénitiens, il y donna tant de marques de valeur & d'habileté, que le Bacha se crut obligé d'en parler à Mahomet IV., qui regnoit alors. Il le fit si avantageusement, ainsi qu'au premier Visir, que l'un & l'autre voulurent le voir & l'entendre.

Gasan parut devant le Grand-Seigneur,

auquel il répondit sur toutes les questions qu'il lui fit touchant les affaires de la Marine, avec une prudence, une science si consommée, que le Sultan voulant engager à son service un homme si bien-fait & si habile, en parla au Visir Azem, qui lui promit d'y faire son possible. En effet, dès le même jour il communiqua les intentions du Sultan au Bacha de la mer, qui, aimant trop Gasan pour chercher à le contraindre, répondit qu'il le savoit si fort attaché à sa religion qu'il ne croyoit pas qu'il fût facile de lui faire embrasser celle de Mahomet; que cependant il n'y épargneroit rien; mais qu'il prenoit la liberté de conseiller à Sa Hautesse de tirer toujours de ce Chrétien les services qu'il étoit capable de lui rendre, & que peut-être le temps & les honneurs qu'il recevroit l'engageroient au changement qu'elle désiroit.

Le Sultan se contenta pour-lors de cette tentative, & se résolut de suivre l'avis du Capitan-Bacha, qui instruisit Gasan de ce qu'il avoit dit. Cette prudente réponse lui ayant fait connoître qu'il avoit un véritable ami dans Méhémet, il lui en marqua sa reconnoissance dans des termes qui persuaderent le Bacha que Gasan méritoit tout ce qu'il faisoit pour lui. On n'ignoroit point à Marseille la fortune où il couroit: les Provençaux qui partoient du Levant publiant par-tout l'estime qu'on faisoit de lui à la Porte, il ne se trouva personne qui n'en fût satisfait; & Masodier, quoique surpris

d'une si prompte élévation, en eut une joie sincere, ne se pressant pas même, sans qu'il le fît paroître, de contraindre Irene à prendre un époux. Il s'en étoit presenté plusieurs dont les biens lui convenoient ; mais la fidelle Irene témoignoit une si forte répugnance pour tous ceux qu'on lui proposoit, que Masodier étoit charmé de pouvoir prendre ce prétexte pour ne rien conclure.

Ces vues intéressées n'étoient pas ce qui faisoit agir cette charmante fille : le seul bonheur de se conserver pour Gasan animoit ses actions ; elle n'envisageoit sa fortune avec joie que parce qu'elle étoit une récompense due à son mérite, & un sûr moyen de l'obtenir de son pere. Si elle eût été maîtresse d'elle-même, elle se feroit faite un plaisir d'amante délicate de procurer à Gasan par ses mains les avantages dont il ne jouissoit que par un coup du hazard. Il lui avoit écrit réguliérement l'état où il étoit, & l'espoir qu'il avoit de la revoir bientôt ; & cette belle fille entretenoit par ses réponses une passion que, malgré la connoissance de ses charmes, elle craignoit que l'absence n'affoiblît. Les choses étoient en ces termes lorsque la saison étant devenue propice, le Bacha se mit en mer, & sortit du port des Dardanelles avec une flotte de quarante Sultanes, & de soixante & quinze galeres, pour aller chercher celles des Vénitiens jusqu'auprès de l'isle de Corfou, où les Turcs l'attaque-

rent avec fureur. Les Vénitiens se défendirent vaillamment; il y eut de part & d'autre des galeres coulées à fond, & des vaisseaux démâtés, sans que la victoire se déclarât pour aucun parti. Mais un boulet de canon ayant tué le Bacha de la mer aux côtés de Gasan, il eut l'adresse de couvrir son corps, & de cacher une perte dont dépendoit le salut de la flotte Ottomane. Continuant de donner les ordres au nom du Bacha, & profitant d'un vent favorable, il fit redoubler les attaques contre les vaisseaux Vénitiens si à propos, qu'ayant le vent contraire, ils furent obligés de se retirer sous la forteresse de Corfou. Gasan prit un des vaisseaux de la République de soixante pieces de canon, qui avoit combattu en second contre la Sultane qui portoit pavillon Impérial. Après le combat Gasan, couvert de gloire, apprit aux Généraux la mort du Bacha de la mer, & rendit compte au Conseil de la maniere dont il s'étoit conduit. Il fut unanimement approuvé, & le détail qu'on envoya à la Porte de sa valeur, de sa conduite & de sa prudence, faisant connoître au Grand-Seigneur qu'il avoit jugé sainement du mérite de ce jeune guerrier la premiere fois qu'il l'avoit vu, il redoubla ses instances au Visir-Azem pour gagner, à quelque prix que ce pût être, un homme si utile à l'Empire; ajoutant que le Capitan-Bacha avoit fait voir son discernement en se l'attachant par les nœuds de l'amitié; & que par-là il avoit

rendu un service considérable à l'Etat. Un éloge de cette nature dans la bouche d'un maître redoutable fit promettre au Visir de tout tenter pour lui donner cette satisfaction. Après la campagne Gasan revint à Constantinople, où il fut reçu du Visir avec tant de distinction, que les Officiers qui étoient présens à l'audience marquerent leur surprise de voir faire de pareils honneurs à un Chrétien. Mais ils le furent encore davantage lorsque le Visir lui dit que le Sultan vouloit apprendre de sa bouche le récit du combat & de la victoire que sa flotte avoit remportée sur les ennemis, & qu'il se tint prêt le lendemain pour recevoir cet honneur.

Si les Courtisans furent étonnés, Gasan ne le fut pas moins. Il répondit au Visir avec tant de sagesse & de modestie, que toute la Cour en fut charmée, & l'on ne parloit plus que de lui dans Constantinople. Il fut introduit le lendemain dans le Serrail par le Visir Azem ; le Sultan le reçut avec bonté : & lui ayant ordonné de lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé, il le fit avec cette hardiesse respectueuse qui donne des graces aux moindres expressions, en paroissant augmenter la majesté des Princes à qui on parle. Il fit l'éloge du Bacha de la mer, son bienfaicteur, dans des termes magnifiques, & plaignit sa perte, & parla avantageusement de tous ceux qui s'étoient distingués dans cette grande action, sans dire un seul mot de lui-même. Le Grand-

Seigneur parut content de son récit : mais, lui dit-il, tu as oublié de parler du plus brave Officier de la flotte, en ne disant rien de toi, toi qui as le plus contribué à cette victoire.

Je suis trop heureux, lui répondit modestement Gasan, d'avoir été témoin de la gloire des armes de ta Hautesse ; & si j'osois me vanter de qu lque avantage sur tant de braves guerriers qui combattoient pour elle, ce ne seroit que de l'ardeur de mon zele qui a eu la force d'étouffer la douleur que je ressentois de la perte d'un ami qui m est d'autant plus cher que c'est à ses bontés que je dois l'honneur que je reçois en ce moment. Hé bien, lui dit le Sultan, pour récompenser ce zele & ton courage, je te donne tous les biens de ton ami Méhémet, qui ne font aujourd'hui que la moindre partie de ce que tu dois attendre de mes bienfaits ; & sois persuadé, continua-t-il en le regardant fixement, qu'il n'y aura jamais que toi seul qui puisse mettre obstacle à la haute fortune que je te destine.

Ces paroles embarrasserent Gasan ; & lorsqu'il fût retiré il en chercha l'explication avec un soin extrême. Mais n'y pouvant rien comprendre, il se détermina à se les faire expliquer par le Visir : & dès le même soir, ayant été faire sa cour à ce premier Ministre, comme il cherchoit l'occasion de lui parler en secret, le Visir le prenant par la main, le fit entrer dan sons

cabinet, & ſans lui donner le temps de parler : vous voyez, lui dit-il, Gaſan, par quels degrés d'honneur la fortune va vous faire monter. Le Sultan s'eſt expliqué, il vous a donné les biens de mon beau-frere ; je n'en ſuis point jaloux, & j'y joins mon ſuffrage avec plaiſir.

Mais, Gaſan, continua-t-il, il faut ſatisfaire le Sultan & répondre à ſes bontés, en vous faiſant inſtruire dans la religion de Mahomet, notre Prophete : c'eſt ce que ſa Hauteſſe attend de votre zele pour elle, & de ſon eſtime pour vous ; & c'eſt ce qu'elle a prétendu vous dire, en vous aſſurant qu'il n'y avoit que vous qui puiſſiez mettre obſtacle à l'éclat de ſes bienfaits. Cette propoſition fit frémir Gaſan : il pâlit, & ſon trouble fut ſi marqué, que le Viſir, qui s'y étoit attendu, ſe leva, & le regardant avec douceur : je vous donne quinze jours, lui dit-il, pour me rendre réponſe ; ce temps vous doit ſuffire pour faire vos réflexions. Je ſais une partie de ce qui ſe paſſe dans votre ame, & je vous diſpenſe aujourd'hui de m'expliquer vos penſées ; mais ſongez qu'il n'eſt qu'un inſtant pour ſaiſir la fortune, & que qui la laiſſe échapper ne la recouvre jamais.

Il fut heureux pour Gaſan que cette converſation finît à l'heure où le Viſir congédioit tout le monde ; il n'auroit pu ſoutenir les regards curieux de la nombreuſe cour qui l'environnoit. Il reprit le chemin du palais du Capitan Bacha, dont il étoit en

possession, dans un état digne de pitié. Il sentit plus que jamais la perte qu'il avoit faite de ce généreux ami ; il détesta mille fois les faveurs de la fortune, & souhaita avec ardeur sa premiere indigence. Quoi, disoit-il en se promenant à grands pas ! je n'ai donc cherché la gloire & les biens que pour renoncer à celui qui m'en a comblé ; & c'est à Mahomet que l'on veut que je sacrifie mes amis, ma patrie & mon Dieu. Irene, continua-t-il, ma chere Irene, vous aurois-je donc quittée pour jamais ? n'auriez-vous aimé qu'un perfide, capable de violer ses sermens & sa loi, pour des biens qu'il vous juroit de ne chercher que pour les aller mettre à vos pieds ? Une idée si accablante le faisoit frissonner d'horreur ; & son courage reprenant de nouvelles forces, il se réitéra à lui-même tout ce qu'il avoit promis à Irene ; & se sentant animé d'une sainte ardeur il se prosterna, &, la face contre terre, il jura de souffrir plutôt la mort que de changer de religion. S'étant affermi dans cette généreuse résolution, il se flatta qu'il trouveroit peut-être dans les quinze jours qu'il avoit pour répondre, quelque moyen de s'échapper, s'étant fait des amis en assez grand nombre pour espérer d'en trouver quelqu'un qui le servît dans son dessein.

Cette pensée l'ayant tranquilisé ; maître absolu du palais & des trésors de Méhémet, il ne songea plus qu'à régler ses affaires domestiques, afin d'être en état de partir

quand l'occasion s'en présenteroit. Comme le Bacha de la mer avoit plusieurs femmes, selon la coutume des Musulmans, Gasan les fit venir, & après leur avoir fait part des biens de son ami, il leur permit de se retirer où elles voudroient, n'ayant point d'enfans qui les empêchassent d'être maîtresses & contentes de leur sort. Cette magnanimité releva encore l'estime qu'on faisoit de lui, & le bruit s'en étant répandu on n'entendoit que ses louanges à la Cour & dans la ville.

Mais une des femmes de Méhémet, fille du Bacha du grand Caire, jeune & belle, refusa les présens de Gasan. Trop sensible au mérite qu'il faisoit éclater, elle l'aima avec cette violence qui accompagne toutes les passions des personnes de ces climats : & se flattant qu'elle pourroit lui plaire, elle le pria de reprendre ses bienfaits, le Bacha son pere étant assez puissant pour satisfaire son ambition; & qu'elle ne lui demandoit pour toute grace que de la laisser dans le palais de son époux jusqu'à ce que son pere eût disposé de son sort. Gasan, qui ne pénétroit point son dessein, lui accorda sa demande, ne croyant pas la devoir refuser à une femme de sa naissance. Mais quelques jours après, profitant de la liberté que Gasan lui laissoit dans le palais, elle vint le trouver, & s'appercevant que ses regards n'étoient pas entendus, elle se hazarda à s'expliquer plus ouvertement. Mais Gasan, dont le cœur & l'esprit n'étoient occupés

que de la ſeule Irene, ne parut pas plus ſenſible à ſes paroles qu'au langage de ſes yeux ; & quoiqu'il accompagnât ſon indifférence de toutes les galanteries que les hommes ſe croient obligés de faire dans ces ſortes d'occaſions, il lui fit connoître qu'elle ne pouvoit prétendre à ſon cœur.

Si les femmes du Levant ſont promptes à s'enflammer, elles le ſont encore davantage à ſe venger des affrons que l'on fait à leurs charmes : elles aiment & haïſſent avec le même excès ; & le mépris que l'on fait de leur amour étant pour elles l'injure la plus ſenſible, il n'y a rien dont elles ne ſoient capables pour perdre ceux qui les offenſent. Roxane, c'eſt le nom de la nouvelle amante de Gaſan, outrée de ſa froideur, après avoir employé inutilement toutes ſortes de moyens pour l'engager, eut recours à la vengeance la plus cruelle. Tous les Chrétiens qui ſont dans l'Empire Ottoman ſont ſoumis à la loi, qui leur défend d'avoir aucune habitude avec les femmes Turques, ſous la peine du pal, dont ils ne peuvent ſe garantir qu'en embraſſant la religion Mahométane. Ce fut le prétexte que prit la vindicative Roxane pour perdre Gaſan : elle fut trouver le Cadi de Conſtantinople, & l'accuſa d'avoir eu commerce avec elle ſous la promeſſe de ſe faire Turc, & de l'épouſer. Non contente de cette plainte, elle en fit encore inſtruire le Mufti, qui trouvant la choſe digne d'attention, l'aſſura que ce Chrétien périroit ou qu'il tiendroit ce qu'il avoit promis.

Le malheureux Gasan fut arrêté chez lui le lendemain, & conduit en prison : il eut beau protester de son innocence, la Justice étant militaire dans tout l'Empire, son procès fut fait & parfait en trois jours. Pendant ce peu de temps il avoit fait savoir au Visir sa funeste aventure, qui lui manda que le Sultan étoit très touché de ne pouvoir lui faire grace ; que le Mufti étant informé du fait, & la loi inviolable, sa perte étoit certaine s'il n'obéissoit. Il n'eut pas plutôt reçu cette réponse que le Cadi vint lui lire sa Sentence. Gasan étoit jeune, plein d'esprit & de valeur, mais mauvais Théologien. Dans cette perplexité il conçut un dessein qui lui sauva une partie de ce qu'il craignoit. Il écrivit au Visir qu'il le prioit de lui envoyer un Docteur de la loi pour être instruit de la religion de Mahomet, & que s'il y trouvoit de la vérité, il l'embrasseroit & obéiroit au Sultan. Le Visir, charmé de cette ouverture, courut en faire part au Sultan, qui, n'ayant nul dessein de faire mourir Gasan, avoit déjà défendu qu'on mît la Sentence à exécution. Il fit donner ordre au Mufti d'envoyer à Gasan deux des plus habiles Docteurs pour l'instruire & faire les cérémonies nécessaires pour le rendre bon Musulman. L'ordre fut exécuté sur le champ; & comme le bruit de la sentence avoit affligé tous les Courtisans de la Porte, celui de sa conversion les combla de joie, & l'on ne douta point qu'après cela on ne le fît Bacha de la mer. Julie alloit continuer,

lorſqu'Uranie lui dit que, prévoyant que ſon hiſtoire ſeroit encore de longue haleine, elle étoit d'avis qu'on en fût écouter la fin ſur la terraſſe au bord de l'eau. Toute la compagnie approuva l'idée d'Uranie, avec d'autant plus de plaiſir que cela donnoit un peu de relâche à Julie, & la mettoit en état de continuer ſon récit ſans incommodité. On ſe rendit dans le jardin, où, après quelques tours d'allées, on fut ſur la terraſſe, où chacun ayant pris ſa place, & témoigné à Julie l'impatience où l'on étoit d'entendre la ſuite des aventures de Gaſan, elle reprit ainſi.

Suite de l'hiſtoire de Gaſan.

LEs Docteurs furent choiſis & envoyés à la priſon de Gaſan, avec leſquels il eut pluſieurs conferences, où il leur fit des objections qui les mirent ſouvent en déroute; mais qui, par leurs réponſes, lui donnerent occaſion de juger de la fauſſeté du ſavoir & de l'intégrité dont ils faiſoient profeſſion. Cette découverte lui fit concevoir l'eſpérance de réuſſir dans ſon deſſein; & pour mieux y parvenir il n'y eut rien qu'il ne tentât pour attirer la confiance & l'amitié de ces Docteurs. Comme il paroiſſoit qu'il vouloit abſolument changer de religion, & que, pour ſe faire honneur à eux-mêmes, les Docteurs publioient que Gaſan étoit auſſi docte que grand guerrier, mais

qu'ils étoient assurés de le réduire, il avoit la liberté d'envoyer de ses nouvelles à son palais, d'où on lui apportoit tout ce qui lui étoit nécessaire.

Ainsi il n'y avoit point de jour qu'après les conférences Gasan ne fît quelque riche présent aux Docteurs. Il n'y a guere de Nation plus intéressée que celle-là : on vient à bout des choses les plus difficiles à la Porte lorsque l'on y emploie l'or & les pierreries. Celles de Gasan firent leur effet ordinaire sur les deux Docteurs préposés pour l'instruire : &, comme ils virent que toute leur science ne pouvoit le gagner, ils jugerent à propos de se laisser séduire à sa générosité & aux marques d'amitié qu'il leur donnoit, cherchant eux-mêmes avec lui des expédiens pour lui sauver la vie.

Lorsque Gasan les eût amenés à ce point, il leur proposa le sien, qui étoit de feindre qu'ils l'avoient converti; mais que ce qui lui faisoit le plus de peine étoit la principale des cérémonies qui se pratiquoient en ces occasions, se faisant ordinairement en public, & qu'il demandoit qu'elle se fît dans sa prison par les mains des Docteurs qui l'avoient instruit, sans autres témoins. Qu'après cela il promettoit d'aller à la Mosquée se soumettre à tout ce qu'il falloit faire pour rendre sa conversion authentique; & que s'ils venoient à bout de ce qu'il exigeoit d'eux il leur compteroit deux mille sequins à chacun aussi-tôt qu'il seroit en liberté.

L'avantage étoit trop grand, & Gasan les

avoit trop bien assujettis pour qu'il pût craindre d'en être refusé. Ils accepterent le parti avec joie, & lui promirent un secret inviolable. Gasan leur jura la même chose, en leur promettant sa protection dans tous les temps. Toutes ces protestations étant faites, les Docteurs ne tarderent pas à publier que cet illustre Chrétien étoit enfin convaincu des grandes vérités que renfermoit l'Alcoran; & ayant exposé au Mufti le scrupule de Gasan, ils obtinrent de lui le pouvoir d'achever entiérement leur ouvrage.

Le Mufti, qui avoit ordre du Sultan de ne rien épargner de ce qui ne seroit point contraire à la loi pour sauver la vie de Gasan, fit expédier aux Docteurs ce qui leur étoit nécessaire. Munis d'un ample pouvoir, ils furent retrouver Gasan, qui, pour rendre la chose aussi vraisemblable qu'elle le devoit être, resta dans son palais, où il fut ramené, sans voir personne, tout le temps destiné à sa guérison prétendue, toujours entouré de ces deux Docteurs, auxquels il tint exactement parole. Lorsqu'il fut en état d'être vu, il fut visité des plus grands Seigneurs de la Porte; & le jour qui fut pris pour le conduire à la Mosquée fut un jour de triomphe. Tous les Bachas qui se trouverent à Constantinople voulurent y assister; les rues étoient remplies d'un Peuple inombrable, qui crioit à haute voix: *alla*, *alla*. La cérémonie finie, Gasan fut reconduit chez lui avec les mêmes honneurs, & le lendemain il reçut ordre du Grand-Visir de ve-

nir recevoir les marques de la bonté du Sultan. Il obéit, & ce premier Ministre le conduisit au pied du trône du Monarque, qui, content de voir ce proséiyte qu'il aimoit tendrement, lui fit mille caresses, le régala de présens considérables, & le fit Bacha d'Egypte, à la place du pere de celle qui avoit cherché à le faire périr, lui laissant la liberté de renvoyer ou d'épouser Roxane.

Gasan accepta tous ces bienfaits, avec d'autant plus de plaisir que la dignité dont il l'honoroit le mettoit en situation d'exécuter ce qu'il avoit projeté; & profitant de la permission qu'il lui donnoit, il fit sortir Roxane de son palais, comme une femme indigne de la grace qu'il lui avoit faite en lui accordant d'y rester. Cependant toutes ces faveurs & l'estime générale qu'il s'étoit acquise à la Porte commencerent à inquiéter le Grand-Visir, & à jeter dans son cœur des semences de jalousie. Il devint si préoccupé, qu'il ne songea plus qu'au moyen d'éloigner Gasan. Une révolution qui arriva dans le gouvernement que le Sultan lui venoit de donner, lui en fournit une occasion favorable; & du consentement du Sultan, il ordonna à Gasan de partir pour aller soumettre les rebelles. On lui donna un corps de Janissaires, avec d'autre infanterie, qui furent joints par un corps considérable de Spahis, qui est la meilleure cavalerie de l'Empire. Toutes ces troupes se mirent en marche, & Gasan, avant que de partir, fit encore de nouveaux présens

aux

aux deux Docteurs, qui étoient devenus ses amis & ses confidens.

La conversion qu'ils paroissoient avoir faite, les avoit mis dans une si haute réputation, que le Mufti étant mort quelques jours avant le départ de Gasan, il eut le plaisir de voir un de ces Docteurs élevé à la dignité de Mufti. Il lui en marqua une joie sincere; & s'étant jurés de nouveau une amitié fidelle & un secret inviolable, il partit pour son gouvernement, où il fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Il ne tarda pas à se mettre à la tête de ses troupes, & fit marcher l'armée au lieu où les rebelles étoient retranchés.

Aben-Seïra, c'étoit le nom de leur chef, avoit de la valeur & de l'expérience. Il avoit été Bacha de Syrie, & s'en acquittoit selon son devoir, lorsque le Grand-Visir, excité par le même principe de jalousie qui lui avoit fait éloigner Gasan, ne put souffrir les louanges qu'on donnoit à Aben-Seïra; & mille trames secrettes, capables de le perdre, l'avoient jetté dans le désespoir, & conduit à la rebellion. Son armée étoit beaucoup plus forte que celle de Gasan, & ses amis craignoient la suite de cette affaire. Comme il étoit généralement aimé à Constantinople, on y parloit hautement du danger où on l'avoit exposé. Le Mufti même écrivit à Gasan de se ménager dans cette occasion, de faire agir sa prudence bien plus que sa valeur, l'avertissant que le Visir avoit jetté des yeux jaloux sur lui, & qu'il n'attendoit que le

moment propice pour le perdre, comme il avoit fait d'Aben-Seïra.

Cet avis persuada Gasan de l'amitié du Mufti, & le confirma dans la résolution d'abandonner le service de la Porte aussi-tôt qu'il le pourroit sans risque. Mais voulant terminer glorieusement ce qu'il avoit entrepris, il fit retrancher son armée sur le bord d'une riviere dont les rebelles occupoient l'autre; & chaque jour il la faisoit passer à des partis pour reconnoître le terrein, qui souvent combattoient les partis de l'armée d'Aben-Seïra. Mais comme cela tiroit en longueur, Gasan voulut reconnoître le pays par lui-même, & ayant trouvé un gué, non loin de la source de la riviere, il fit passer sans bruit une partie de son armée, & la fit défiler derriere des côteaux qui la mettoient à couvert. Lorsqu'il sut que la chose avoit réussi, il attaqua les Rebelles de tous côtés: un grand nombre de bateaux plats qui portoient son infanterie, aborderent pendant que les batteries qu'il avoit faites mettre sur les bords de la riviere battoient de face & à revers les retranchemens d'Aben-Seïra. Les Rebelles se défendirent en désespérés, & ce ne fut qu'avec des peines extrêmes que l'infanterie de Gasan put aborder.

Mais s'étant logée sur le bord du même côté des Rebelles, Gasan fit passer le reste de son armée; & se mettant à la tête d'un corps de Janissaires, il attaqua les retranchemens des ennemis, qui se défendirent avec une vigueur extrême. Cependant les troupes que

Gaſan avoit fait paſſer derriere les côteaux, ayant débouché & attaqué les Rebelles par les derrieres de leur camp, ils furent obligés de partager leurs forces. Aben-Seïra faiſoit le devoir de Soldat & de Capitaine; mais les retranchemens ayant été forcés, les troupes Impériales y entrerent, & firent main-baſſe ſur tout ce qui leur réſiſtoit. Le Soldat, avide du butin, quitta ſes rangs pour courir au pillage, malgré les ordres du Général. Aben-Seïra, qui avoit un corps de réſerve qui n'avoit point encore combattu, s'appercevant de ce déſordre, voulut en profiter; mais Gaſan, dont le feu & la pénétration lui tenoient lieu d'expérience, eut bientôt raſſemblé ſes troupes, & repouſſa ſi vivement les ennemis, qu'Aben-Seïra déſeſpérant de vaincre, ſe jetta au milieu des Spahis, ſuivi d'un gros de cavalerie, qui commençoit à les ébranler; lorſque Gaſan voulant terminer une affaire d'où dépendoit toute ſa gloire, voyant la valeur & l'intrépidité du Général ennemi, tourna de ſon côté, le joignit, l'attaqua ſi vivement, qu'Aben-Seïra en fut étonné. Il ſe défendit cependant avec un courage digne de celui de ſon adverſaire; mais Gaſan, plus adroit & plus heureux que lui, lui ayant porté un coup au défaut de la cuiraſſe qui le fit tomber ſur l'arçon de la ſelle, & d'un ſecond coup lui ayant abattu la tête, les Rebelles prirent la fuite.

Mais ils furent ſuivis de ſi près par les troupes Impériales, qu'il y en eut peu qui

échapperent au cimeterre des Vainqueurs. Gaſan coucha ſur le champ de bataille, & donna le lendemain le camp ennemi au pillage à ſes troupes victorieuſes. La tête d'Aben-Seïra fut envoyée à Conſtantinople, où la nouvelle & le détail de cette victoire donna tant de joie au Sultan, qu'il ordonna qu'elle fût annoncée au peuple par pluſieurs décharges de l'artillerie du Serrail & du Port : l'on fit des feux, des illuminations, & la fête dura pluſieurs jours. Cependant Gaſan, après avoir ſoumis toutes les Villes qui avoient été dans le parti d'Aben-Seïra, puni les chefs de la rebellion, rétabli l'ordre & l'obéiſſance dans tout ſon gouvernement, & fait ſavoir à la Porte la façon dont il s'étoit comporté, ne ſongea plus qu'aux moyens de pouvoir retourner dans ſa patrie.

Pour cet effet, ayant ſu qu'il y avoit alors au Grand-Caire un fameux Négociant de Marſeille qu'il connoiſſoit, qui avoit des établiſſemens à Smyrne & à Alexandrie, & qu'il ſavoit homme de probité, il jetta les yeux ſur lui pour l'exécution de ſon deſſein. Il le fit venir ſecrétement chez lui ; & s'en étant fait reconnoître, il lui demanda des nouvelles d'Irene & de toute ſa famille, ſes dernieres occupations lui ayant ôté les moyens de lui écrire. Le Négociant lui apprit que la mere d'Irene étoit morte de douleur, par la perte de la meilleure partie de leur bien, que des banqueroutes & des pertes ſur mer leur avoient enlevé ; qu'Irene étoit toujours belle, & que ſon pere n'avoit

pu la résoudre à se marier, quoiqu'il se fût présenté des partis considérables avant sa ruine.

Mais que Masodier, ne pouvant se relever de la perte qu'il avoit faite, s'étoit résolu de s'embarquer pour Smyrne, où il avoit des parens, dans le dessein de chercher à y rétablir ses affaires. Gasan fut très-touché de cette nouvelle; mais l'espoir qu'il conçut de se voir bientôt en état d'offrir une brillante fortune à Irene le consola; il demanda avec empressement au Négociant si Masodier étoit déjà parti, & s'il emmenoit sa fille avec lui; il lui répondit qu'ils étoient encore à Marseille lorsqu'il en étoit parti, & qu'Irene le suivroit à Smyrne. Cette réponse chagrina Gasan; mais comme il s'étoit apperçu que le Négociant avoit évité dans son récit de lui dire ce que l'on pensoit de lui à Marseille, il le pria de l'en instruire, en l'assurant que, quelque chose qu'il lui dît, il n'en seroit point offensé. Tout Marseille, lui répondit-il, a été sensible à votre gloire & à votre fortune; mais ce n'a pas été sans douleur qu'on y a su votre changement de religion, qui n'a été causé, dit-on, que par l'amour que vous avez eu pour une Sultane que vous avez épousée : si vous voulez que je vous parle avec franchise, cette aventure a terni toutes vos belles actions dans l'esprit de ceux qui vous connoissoient. Ce discours fit rougir Gasan, & ne doutant point que ce bruit ne lui eût fait tort auprès d'Irene, il en parut extrêmement affligé.

Cependant ne voulant pas qu'un aussi honnête homme que Royer, c'est le nom du Marchand, restât dans une erreur qui lui étoit préjudiciable, il lui raconta toutes ses aventures, ce qu'il avoit fait pour se conserver Chrétien, & lui apprit le dessein qu'il avoit d'abandonner pour jamais un pays où l'innocence étoit sans cesse exposée aux plus grands périls. Que pour y parvenir, il le prioit de lui acheter ou de lui faire fabriquer un vaisseau de cinquante pieces de canon, & de le faire monter par des Provençaux. Et pour commencer à lui prouver l'ardente envie qu'il avoit de partir le plutôt qu'il se pourroit, il le chargea d'une cassette remplie de ce qu'il avoit de plus précieux en pierreries, le priant de la lui garder & de lui faire des visites de temps en temps pendant quelques jours, pour emporter secrétement les choses qu'il estimoit le plus.

Royer ne put trouver de paroles capables d'exprimer sa joie à cette nouvelle ; il se contenta de la témoigner en lui promettant de le satisfaire incessamment. Quelques jours se passerent en allées & venues, dans lesquelles Royer emporta tout ce que Gasan avoit de plus précieux. Ce qui se faisoit sans aucun risque, parce qu'étant Marchand, il ne venoit jamais voir le Bacha qu'avec des gens chargés des plus belles marchandises, sous prétexte de lui en vendre, & il remportoit avec elles ce que Gasan lui vouloit confier. Après cela Royer ne s'occupa plus qu'à exécuter ce qu'il avoit promis ; & il le

fit avec tant d'exactitude, qu'en moins de six mois il lui fit savoir que le vaisseau arriveroit dans les ports d'Egypte, puissamment armé; & que pour ne donner aucun soupçon aux Turcs, il l'avoit fait charger de bonnes marchandises, & que, sous divers prétextes, il navigueroit dans les différens ports de l'Egypte, & auroit soin de l'instruire de tous ses mouvemens, afin qu'il se trouvât toujours à temps & à point nommé pour le recevoir.

Gasan, charmé de la fidélité & de la diligence de Royer, attendit l'instant favorable d'en profiter, lorsque la jalousie du Visir lui en fournit une, qui, quoique précipitée, n'en fut pas moins heureuse. Les galeres de Malte ayant attaqué trois galères du Grand-Seigneur qui portoient à Constantinople le tribut de Syrie & d'Egypte, ainsi que les autres revenus de cet Empereur, qui montoient à des sommes immenses; après une heure de combat, les galeres Turques furent enlevées par les Chevaliers de Malte, & menées en triomphe dans leur Isle.

La nouvelle de cette prise jetta la consternation dans Constantinople; le premier Visir en fut le moins touché, espérant avoir trouvé dans cette perte un motif certain pour causer celle de Gasan, pour lequel le Sultan conservoit une estime si grande, qu'il ne songeoit qu'aux moyens de le rendre encore plus puissant: ce qui faisoit craindre au Visir qu'il ne fût mis à sa place.

Pour prévenir ce coup, ce Ministre saisit

l'affaire de Malte, en le rendant complice de la victoire des Chevaliers; pour cet effet, il fit semer le bruit que des espions Chrétiens avoient donné avis aux Maltois du départ des galeres du Grand-Seigneur. La chose fut portée au Divan, où il fut ordonné qu'on feroit une exacte recherche de cette trahison. Le Visir fut le premier à s'en charger; & tandis qu'il paroissoit s'y occuper, il fit insinuer au Sultan que l'avis qu'on avoit donné aux Maltois étoit parti de l'Egypte, & conduisit si bien sa trame qu'il fit tomber les soupçons de ce Prince sur Gasan. Le fidele Mufti, informé des plus secrets mouvemens du Serrail, écrivit aussi-tôt au Bacha tout ce qui se passoit contre lui, en le pressant de songer à se garantir de la foudre qui étoit prête d'éclater. Gasan jugea bien qu'il étoit perdu, s'il ne se mettoit en sûreté contre les noirceurs du Visir. Il régla ses affaires, se tint sur ses gardes, & ne laissa approcher de son palais & de sa personne que ceux qui lui étoient absolument dévoués, en attendant que tout fût prêt pour assurer sa fuite. Le Visir cependant ayant fait faire de fausses informations où Gasan étoit déclaré coupable de cette trahison, on les porta au Sultan, dont la fureur fut d'autant plus violente que ses bienfaits avoient été excessifs; & n'écoutant que son indignation, il signa un Sapheta contre le Bacha. Mais comme, lorsqu'il s'agit de faire mourir un Bacha

ſur de pareilles accuſations, on conſulte le Mufti, il eut le temps de faire avertir Gaſan qu'il étoit condamné à être étranglé, & que les muets alloient partir de Conſtantinople pour cette exécution. Le Bacha, qui connoiſſoit les allures de la Porte dans de ſemblables occaſions, ne balança point à fuir. Il avoit fait tenir, dans une des embouchures du Nil, ſon vaiſſeau bien monté & bien armé, où il avoit fait porter toutes ſes richeſſes. Ainſi, la même nuit qu'il reçut le dernier avis du Mufti, il partit, accompagné de tous les gens qui lui étoient fideles, & arriva le matin à ſon vaiſſeau, qu'il monta & viſita exactement. L'ayant trouvé en bon ordre, & en état de ſoutenir le combat contre toutes ſortes de Corſaires; il en prit le commandement; & profitant d'un vent frais, il fit voile vers la Provence, & s'éloigna pour jamais de cette funeſte terre.

Pendant le cours de ſa navigation il écrivit une relation de tout ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit au ſervice du Grand-Seigneur; les conquêtes qu'il avoit faites, les périls qu'il avoit courus, & ſon inviolable fidélité, faiſant voir la fauſſeté des accuſations du Grand-Viſir, & prouvant ſon innocence ſi parfaitement, qu'il anéantiſſoit toutes les ruſes de ſon ennemi. Et ayant trouvé ſur ſa route un vaiſſeau marchand qui alloit à Nicoſie, capitale de l'iſle de Chypre, il le chargea de ſon paquet, avec ordre de le remettre au Bacha de

Nicosie, pour le rendre à l'Aga des Janissaires, auquel il étoit adressé, Gasan sachant qu'il étoit ennemi mortel du Grand-Visir. Il continuoit sa route vers la Provence, avec toute l'impatience d'un amant fidele & tendre, & s'approchoit des côtes de Sicile, lorsqu'il découvrit un vaisseau de trente pieces de canon qui lui parut être Algérien; comme il avoit le vent sur lui, il l'eut bientôt joint, & lui fit le signal pour amener. Mais le Corsaire, bien loin d'obéir, s'étant mis en défense, Gasan l'attaqua à la portée du mousquet si rudement, qu'en moins d'une heure toutes les manœuvres du Corsaire furent en désordre; & ayant plusieurs coups à l'eau, il fut obligé de se rendre. Le victorieux Gasan fit passer sur son bord tous les Turcs, qu'il fit mettre à la chaîne, & mit les Chrétiens en liberté, qui, voyant Gasan habillé à la Turque, ne savoient que s'imaginer; craignant qu'on ne les menât à Constantinople, où l'esclavage est d'autant plus cruel, qu'on ne peut jamais être racheté lorsque l'on est esclave du Grand-Seigneur. Mais leur crainte fut bientôt dissipée, en entendant les ordres qu'il donnoit pour leur ôter leurs fers. Les premiers qui sentirent les effets de sa bonté coururent embrasser ses genoux, & l'avertirent que la veille du combat l'Algérien avoit pris un vaisseau François, sur lequel il avoit fait plusieurs prisonniers de conséquence, entre lesquels il y avoit deux femmes, dont l'une étoit d'une beauté parfaite.

Gasan ordonna aussi-tôt que l'on conduisît les femmes avec respect dans la chambre de poupe de son vaisseau, ne voulant pas les voir, par un principe de délicatesse qui lui faisoit craindre d'être obligé d'admirer quelqu'autre que sa chere Irene. Lorsqu'il eût mis ordre à tout, & qu'il eût visité les richesses que l'Algérien avoit pillées, il se retira dans sa chambre pour se livrer quelques instans aux plaisirs qu'il ressentoit d'aller revoir celle pour qui il avoit bravé tant de périls. Il avoit amené d'Egypte un jeune Turc, qui s'étoit attaché si fortement à lui, qu'il n'avoit point voulu l'abandonner dans sa fuite, & qui ayant su dans le cours de la navigation que Gasan étoit Chrétien, lui avoit promis d'abjurer sa religion lorsqu'il seroit à Marseille. La fidélité, l'intelligence & l'esprit de ce Turc lui avoient acquis toute la confiance de Gasan; & c'étoit avec lui, qu'en cherchant un moment de repos, il s'entretenoit de sa passion pour Irene, dont il lui avoit confié les aventures. Il n'y avoit pas long-temps qu'il se donnoit cette satisfaction, lorsqu'il entendit quelques soupirs qui partoient d'une chambre à côté de la sienne. L'envie de soulager les malheureux, & la crainte qu'on n'eût pas exécuté ses ordres pour tous ceux qui s'étoient trouvés sur le vaisseau Algérien, lui firent prêter l'oreille aux plaintes qu'il entendoit. Je ne vois pas, disoit une femme à la personne qui se plaignoit, quel sujet vous

avez de redoubler vos pleurs avec cette abondance ; le Ciel ſemble favoriſer tous vos vœux : vous étiez au déſeſpoir de quitter Marſeille & d'aller à Smyrne ; un vaiſſeau Algérien combat, & prend le nôtre : eſclave du Corſaire, vous gémiſſiez encore plus fortement de la rigueur de votre ſort, lorſque, pour vous délivrer, un vaiſſeau Turc attaque l'Algérien, le prend & briſe vos fers ; & bien loin de vous conduire à Conſtantinople, comme vous le redoutiez pendant le combat, on vous ramene dans votre patrie. Pour moi, continua cette femme, je ne vois dans tout cela que des ſujets de joie ; & je vous avoue, Madame, que je commence à aimer les Turcs, puiſque celui qui commande ce vaiſſeau, non-content de nous rendre à tous la liberté, nous conduit encore dans notre pays. Et moi je les déteſte, répondit alors la perſonne affligée, puiſqu'ils m'ont enlevé tout ce qui m'étoit cher. Oui, Clitie, continua-t-elle, c'eſt la vue de tous ces Turcs qui renouvelle ma douleur ; quand je ſonge que Gaſan eſt comme eux, que Gaſan eſt infidele, mon déſeſpoir n'a point de bornes.

Le premier mot qu'avoit prononcé cette belle affligée avoit ſi fort ſurprit Gaſan, que l'excès de ſa joie & de ſon étonnement l'empêcherent d'éclater. Il ne pouvoit revenir de l'extaſe où l'avoit jetté un ſon de voix qui lui étoit ſi cher. Avoir tiré Irene de l'eſclavage, & l'avoir dans ſon

vaiſſeau, étoient des choſes ſi extraordinaires pour lui, qu'il douta quelque temps s'il devoit croire ce qu'il entendoit. Il alloit chercher à s'en éclaircir, quand la premiere perſonne qui avoit parlé reprit la parole : je veux bien, Madame, que vous haïſſiez les Turcs; mais pour celui-ci, je ne vous le pardonne pas, puiſque vous ne l'avez point vu. On m'a dit qu'il étoit auſſi bien-fait que vaillant, & je ſuis très touchée que ſon indifférence pour nous me prive du plaiſir de le voir Car enfin il faut que ce ſoit un homme fort extraordinaire, ou fort amoureux de quelque belle eſclave, pour avoir dédaigné de vous venir admirer.

Je ne ſais, lui répondit Irene, quel plaiſir tu goûtes à m'entretenir ainſi ; mais je t'avoue que ton enjouement ne me divertit point. Il m'importe très-peu que ce Turc ſoit bien-fait, qu'il ſoit fidele ou indifférent ; & quel qu'il puiſſe être, je le crois auſſi Turc que les autres, puiſqu'il m'a ſéparée de mon pere, & que j'ignore ſon ſort. A ces mots, ayant recommencé ſes pleurs, Gaſan n'y put plus tenir ; & ayant appellé du monde, il fit chercher Maſodier avec empreſſement, faiſant céder l'impatience qu'il avoit de s'aller jeter aux pieds d'Irene à un devoir ſi ſaint. On ne fut pas longtemps à le lui amener ; comme il avoit reçu la liberté ainſi que les autres, & qu'il étoit reſté avec pluſieurs Chrétiens, ſans dire qui il étoit, on n'avoit eu pour lui nulle attention particuliere. Auſſi-tot qu'il fut devant

Gasan, il le reconnut, malgré son habillement, & se reculant quelques pas : vous pouvez vous venger, lui dit-il ; mais s'il vous reste encore quelque sentiment de générosité, ne me séparez point d'Irene, & nous donnez les mêmes fers.

Si j'avois quelques desirs de vengeance, lui répondit Gasan avec douceur, je vous conduirois à Constantinople, & non pas en Provence, où vous voyez que nous allons ; mais puisque vous avez reconnu Gasan, malgré son déguisement, reconnoissez-le tout-à-fait. Alors le prenant dans ses bras, & l'embrassant tendrement, il lui fit un récit succinct de tout ce qui lui étoit arrivé ; & lui ayant marqué dans le cours de sa narration le dessein qu'il avoit toujours formé de revenir dans sa patrie, & d'offrir à Irene la fortune dont il jouissoit : vous voyez, continua-t-il, que, malgré votre refus, je me suis conservé fidele amant & véritable ami, puisqu'ayant appris votre malheur je n'allois à Marseille que dans l'espoir de le faire cesser. Ensuite il lui apprit la conversation qu'il venoit d'entendre entre Irene & sa confidente, & le pria de ne pas retarder le plaisir qu'elle auroit de se réunir à un pere qui lui étoit si cher, & celui qu'il alloit avoir en se jettant aux pieds de cette charmante fille. Masodier étoit dans un étonnement si prodigieux de tout ce qu'il venoit d'apprendre, & la générosité de Gasan le rendoit si confus, qu'il ne put long temps s'exprimer que par de tendres embrassemens.

Enfin, voulant réparer ce qu'il avoit fait autrefois, il le pressa de le conduire où étoit Irene, pour être le premier à lui annoncer un bonheur où sans doute elle ne s'attendoit pas.

Gasan ne lui répondit qu'en le prenant par la main; & l'ayant mené à la chambre d'Irene, il n'y fut pas plutôt entré qu'il se jetta à ses pieds. Cette action passionnée, & son pere qui l'embrassoit d'un autre côté, la jetterent dans un embarras difficile à exprimer. Elle rendit les caresses à l'un & regardoit l'autre avec une espece d'effroi qui lui interdisoit l'usage de la voix. Enfin la présence de Masodier la rassurant un peu: que veut ce Turc, lui dit-elle en tremblant, & que pouvons-nous pour lui dans un lieu où apparemment nous sommes esclaves? Il n'y a point d'esclave ici que moi, belle Irene, lui répondit Gasan en levant la tête, qu'il avoit toujours tenue baissée; moi seul y porte des chaînes que je préfere aux couronnes de l'Univers. Oh Ciel, interrompit Irene! Gasan..... Mon pere, que vois-je! Elle ne put continuer: la joie, la crainte & mille autres mouvemens que l'habillement de Gasan & son infidélité prétendue firent naître dans son cœur, l'agiterent si vivement, qu'un torrent de larmes lui coupa la voix, & fit connoître à ce tendre amant tout ce qu'elle pensoit en ce moment.

Oui, ma fille, lui dit son pere, qui vit son embarras, vous voyez Gasan; mais vous le

revoyez Chrétien, fidele, & enfin comme un homme que je vous donne pour époux, puiſqu'il veut bien oublier ce qu'un indigne amour de la fortune m'a fait faire, & qu'il vient partager la ſienne avec vous. Alors Gaſan, ſans vouloir ſe relever, quelque ſigne qu'elle lui en fît, lui apprit tout ce qu'il avoit déjà dit à Maſodier.

Un diſcours ſi intéreſſant fut écouté avec une attention qui rappella bientôt ſa tendreſſe. Irene n'en attendit pas la fin pour lui en marquer le retour; & ſon pere lui ayant fait un ſigne d'intelligence, elle tendit une main à Gaſan, & paſſant l'autre autour de ſon col, elle fit goûter à ce fidele amant une ſatisfaction ſi parfaite, qu'il crut en ce moment que, malgré tous les périls qu'il avoit courus, il n'avoit pas encore aſſez acheté une ſemblable faveur. Maſodier regardoit avec admiration un amour ſi conſtant; & reſpectant les effets qu'il produiſoit, il gardoit un ſilence qui n'étoit interrompu que par des geſtes & des regards qui témoignoient ſa joie & ſon amitié.

Cette touchante ſcene & cette réunion fut bientôt ſue de tout l'équipage, & ces amans furent forcés d'interrompre leur tendre converſation pour recevoir les complimens de félicitation que tout le monde vint leur faire. La ſatisfaction du Commandant ſe répandit ſur ceux qui lui obéiſſoient & ſur ceux qui l'avoient accompagné. Ils firent le reſte de leur navigation avec un air de contentement qui ſe remarquoit dans les

moindres de leurs actions ; & ils arriverent enfin dans le port de Marseille comme en triomphe. Le vaisseau Algérien, que Gasan avoit fait amariner, suivoit aussi le sien. Avant que de descendre, Gasan envoya avertir Célimond de son arrivée & de celle d'Irene. Ce fidele ami se doutant bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans cette aventure, & qu'elle ne pouvoit être qu'à l'avantage de Gasan, assembla ses amis, qui étoient les principaux de la Ville, pour aller recevoir des personnes qui lui étoient si cheres. La curiosité y ayant joint un monde infini, Gasan, Irene & Masodier se trouverent reçus avec des honneurs qu'ils n'auroient osé espérer. Après qu'ils eurent embrassé Célimond, & salué ceux qui étoient venus leur marquer leur joie sur cet heureux retour, Gasan pria Irene & Masodier d'aller chez Célimond, qui leur offrit sa maison, voulant faire mettre à terre les richesses dont son vaisseau étoit chargé.

Cela fut exécuté selon ses desirs ; & lorsqu'il eût donné ordre à tout, il fut les rejoindre. Le reste de cette journée se passa en récits de ce qui étoit arrivé aux uns & aux autres, & en témoignages d'amitié, de tendresse & d'amour. La nuit qui la suivit se passa avec une tranquillité que Gasan & Irene n'avoient goûtée depuis long temps. Mais ne voulant pas que rien retardât davantage le bonheur de ces amans, dès le lendemain Masodier accompagna Gasan chez l'Evêque, auquel ayant conté ce qui

lui étoit arrivé, il demanda d'être réconcilié à l'Eglise; ce qui lui fut accordé: & la cérémonie s'en étant faite le même jour, il fit tout préparer pour épouser Irene avec l'éclat & la magnificence que demandoient son amour & la haute fortune qu'il avoit faite. Les noces furent célébrées avec autant de pompe que de joie, & ces tendres époux se récompenserent, par les douceurs d'un heureux hymen, de tous les maux qu'ils avoient soufferts. Le jeune Turc qui avoit suivi Gasan, s'étant fait instruire, & son baptême s'étant fait avec les cérémonies ordinaires, épousa Clitie, celle des filles d'Irene qu'elle aimoit le plus. Pour Masodier, les grands biens dont Gasan lui fit part le mirent bientôt en état de rétablir ses affaires, & de ne rien regretter de ses pertes.

Julie ayant cessé de parler: cette histoire, dit Uranie, est des plus singulieres; mais Julie l'a contée avec tant de grace, que je crois qu'elle lui doit une bonne partie du plaisir qu'elle m'a fait. Pour moi, dit Orophane, je trouve qu'elle a eu beaucoup d'art à conserver Gasan Chrétien sous l'habit Turc.

Ne me donnez point l'honneur de cette aventure, interrompit Julie; je ne l'ai point inventée, elle est véritable, & je l'ai eue d'une copie d'un manuscrit que Gasan lui-même avoit écrit. Quoi qu'il en soit, ajouta Félicie, elle fait bien connoître que, selon les occasions & les génies, l'amour

cause des événemens singuliers. Elle prouve encore, ajouta Florinde, qu'il ne faut jamais mépriser ceux qui ne joignent pas la fortune au mérite, puisque la vertu est toujours préférable aux plus grands biens. Le mérite, l'esprit, les talens & la véritable sagesse peuvent conduire à la fortune ; & la fortune seule ne donne ni les uns ni les autres à ceux qui ne les possedent pas.

Sans doute, dit Camille ; & puisque Julie assure que cette histoire est arrivée, je trouve que Masodier auroit été plus coupable que Gasan, s'il s'étoit fait Turc véritablement, l'ayant conduit à cette extrêmité par un refus dont le Ciel le punit lui-même, en lui ôtant des biens qu'il chérissoit avec tant d'ardeur.

Cette conversation ayant mené jusqu'à l'heure du soupé, on se mit à table, où le repas se passa avec les agrémens ordinaires à cette aimable compagnie. Alphonse, qui avoit pris un plaisir sensible à l'histoire de Gasan, ne cessa point d'en parler, se trouvant, disoit-il, capable d'en faire autant que lui, pour mériter la possession de la belle Camille. Vous ne trouverez personne ici, lui dit Orsame, qui ne vous assure de la même chose ; mais ce qui est le plus surprenant, ajouta-t-il en souriant, c'est que vous y verrez des maris capables de faire pour leurs femmes ce que Gasan a fait pour épouser la sienne. Cela est si flatteur pour nous, reprit Julie, que vous nous mettez en état d'être touchées de ne pouvoir vous donner

de pareilles preuves de tendresse. Pour moi, ajouta Thélamont, j'ose me flatter qu'Uranie me fait la justice de croire qu'il n'y a point de périls que je n'eusse affrontés pour parvenir au bonheur dont je jouis, & qu'il n'y en a point où je ne me risquasse pour me le conserver. Comme je juge de vos sentimens par les miens, lui répondit-elle, je ne doute nullement que vous ne pensiez ain . Il n'y a qu'Orophane, dit Félicie, qui ne fait point ces tendres protestations, ce qui me fait croire qu'il ne hazarderoit ni son repos ni sa vie pour me conserver.

Vous êtes bien cruelle, lui dit-il, d'être ici la seule qui ne rendiez pas justice à ce que vous aimez, & vous me faites croire bien malheureux de n'avoir eu que votre indifférence à combattre pour vous posséder. Mais quoique je dusse me venger en vous laissant dans votre erreur, je veux bien vous protester ici que, sans me piquer de valeur ni de témérité, il n'y a rien de si dangereux à quoi je ne m'exposasse pour vous conserver à moi, & rien à quoi je ne me fusse exposé pour vous posséder.

Orophane dit cela d'un ton si véhément & si furieux, que la compagnie, qui connoissoit son humeur enjouée, ne put s'empêcher de rire d'y trouver ce changement. Mais Félicie connoissant qu'elle l'avoit piqué véritablement, chercha dans les graces qui la suivoient toujours, de quoi réparer ce petit différent. Et comme la moindre caresse de ce que l'on aime a tout pouvoir sur

un cœur ſincérement épris, elle ne fut pas long-temps à rappeller la joie dans le cœur de ſon époux.

Cette aimable diſpute ayant fini avec le ſoupé, Uranie, qui ne vouloit pas qu'elle pût recommencer, ſe leva, en prenant Florinde ſous le bras, & conduiſit la compagnie dans un jardin de fleurs, nouvellement fait à côté du ſallon. Il n'y a que vous, belle Florinde, lui dit-elle, qui ne ſachiez point ce que l'on ſeroit capable de faire pour vous conquérir & pour vous conſerver : je ſuis pourtant perſuadée que ſi quelqu'un ſe croyoit aſſez heureux pour vous plaire, il tenteroit tout pour vous mériter.

J'ai trop éprouvé le contraire, lui répondit-elle, pour douter du peu que je vaux : il faut meſurer l'amitié avec l'amour ; l'une rend juſtice, elle eſtime ce qu'elle poſſede ; & l'autre, aveugle, inconſtant, dédaigne ce qui lui appartient, & court ſouvent au plus facile ; & s'il ſe trouve des Thélamont, des Orophane, des Orſame, c'eſt qu'il ſe voit des Uranie, des Félicie, des Julie & des Camille. Ainſi, je conçois que Florinde n'ayant rien de tout ce qu'elles ont, n'a pu trouver des cœurs tels que ſont ceux qu'elles poſſedent.

Florinde prononça ces paroles avec un air de chagrin qui lui étoit ſi peu naturel, quoiqu'elle fût ordinairement ſérieuſe, qu'Uranie en fut étonnée, & conçut dans ſon cœur un violent deſir d'en ſavoir la cauſe ; mais voyant que Florinde en étoit reſtée-là,

ſans paroître vouloir l'éclaircir, elle changea la converſation, voulant trouver une occaſion plus favorable de s'en inſtruire. Camille, dont l'eſprit vif pénétroit les penſées les plus cachées, jugeant de l'embarras de Florinde par ce qu'elle avoit entendu, aida Uranie dans ſon deſſein: ce qui me ſurprend, dit-elle en reprenant l'hiſtoire que Julie avoit contée, c'eſt la prompte fortune de Gaſan: ſe peut-il qu'un homme, étranger & d'une autre religion, la faſſe en ſi peu de temps chez une Nation auſſi fiere & auſſi terrible que les Turcs?

Sans doute, dit alors Thélamont; il y en a mille exemples fameux: il n'y a point de pays où l'on parvienne plus vîte aux ſuprêmes grandeurs, & d'où on tombe plus promptement qu'à la Cour Ottomane. Les fortunes éclatantes qui s'y font ne doivent ſurprendre perſonne, & ſur-tout ceux qui ont pratiqué le Levant, ou qui ſavent la politique du Grand-Seigneur, qui n'éleve le plus ſouvent ſes eſclaves ſi haut, que pour rendre leur chûte plus terrible. L'hiſtoire des Turcs eſt remplie de ces funeſtes événemens; mais entr'autres celle d'Ibrahim eſt des plus ſingulieres. C'étoit un enfant de tribu, qui ayant été trouvé d'une complexion trop foible pour être mis dans le Serrail, fut donné à un Bacha, qui l'ayant pris en amitié, le fit inſtruire avec ſoin. Ibrahim réuſſit ſi parfaitement dans tout ce qu'on lui montra, que le Bacha le trouva digne d'être

offert au Prince Soliman, fils aîné de Selim I, qui, après la mort de cet Empereur, regna avec tant de gloire.

Soliman reçut Ibrahim avec plaisir. Comme il étoit de son âge, il étoit aussi de tous ses plaisirs, & il s'en fit aimer si tendrement, qu'il ne vouloit être servi que par lui. Ibrahim profita de sa faveur; mais ne s'en servit que pour se faire des amis, & protéger les malheureux. Soliman, qui avoit l'ame grande & toutes les inclinations élevées, fut charmé de cette générosité, & l'en aima davantage; ce qu'il lui prouva aussi-tôt qu'il fut Empereur, en le faisant Capigi-Bachi, ou Capitaine des portes intérieures du Serrail, & peu de temps après Aga des Janissaires ou Capitaine-Général de l'Infanterie Turque.

Ibrahim voyant la rapidité de sa fortune, en craignit l'inconstance; il réfléchissoit continuellement aux malheurs des Grands de la Porte: leur mort funeste remplissoit son esprit des plus tristes pensées; il devint sombre & mélancolique, & son humeur agréable, qui avoit tant de fois amusé Soliman, ayant changé tout-à-coup, il s'en apperçut; & comme il l'aimoit avec tendresse, il lui en demanda la cause. Ibrahim ne balança point: il lui avoua que le sujet de sa tristesse venoit des réflexions qu'il faisoit sur les bontés que Sa Hautesse avoit pour lui, qu'elles lui feroient des jaloux & des ennemis, qui pouvant le desservir, lui feroient avoir le sort des Grands, qui avoient été précipités du

haut de leur grandeur dans un abyme de malheurs, & qu'enfin il périroit comme eux par une mort infame. Que cette crainte l'occupoit nuit & jour, & qu'il le supplioit de ne lui donner qu'un bien raisonnable pour pouvoir couler ses jours dans la paix & dans la tranquillité, lui pouvant aussi-bien marquer l'ardeur de son zele dans un état médiocre, que dans le rang où sa bonté l'avoit mis. Un discours si sage dans la bouche d'un favori, pénétra le cœur du Sultan : il loua sa modestie ; & ne voulant rien épargner pour dissiper ses craintes, il lui jura par un serment solemnel qu'il n'attenteroit jamais à sa vie durant le cours de la sienne, pour quelque cause que ce pût être.

Ibrahim, rassuré par une si sainte promesse, s'attacha encore plus fortement à lui ; & Soliman, pour lui donner des preuves toujours nouvelles de sa confiance, le fit premier Visir ou Lieutenant-Général & Chancelier de l'Empire. Le Sultan porta ses armes en Hongrie, dans la Perse, s'empara de l'isle de Rhodes, & par-tout il fut victorieux. Ibrahim le suivoit toujours, & eut part à tous ces triomphes : il en devint si riche & si puissant, & dans un si haut degré de faveur, que tout trembloit sous lui.

Les Sultanes mere, & Roxelane, femme de Soliman, en devinrent jalouses : rien ne passoit plus par leur canal, tout se faisoit par le Visir ; c'en fut assez pour chercher les moyens de le perdre. Ibrahim fut

fut averti de leur dessein ; & craignant que l'oisiveté ne donnât le temps à Soliman de se laisser séduire par les caresses d'une femme & par les tendresses d'une mere, il engagea ce Prince dans une nouvelle guerre contre la Perse. C'étoit le piquer dans son endroit sensible ; jamais Prince n'aima plus la guerre, & n'y fut plus heureux. Il hésitoit cependant, à cause d'un nouveau traité qu'il avoit fait avec Tachmas, Roi de Perse : mais Ibrahim, voulant le déterminer, trouva le moyen de faire venir un Astronome de Damas, nommé Muley, qui passoit pour un homme à qui l'avenir étoit connu. Les Princes ont leur foible comme les autres : heureux ceux qui en ont le moins ! Soliman fut curieux de voir l'Astronome ; Ibrahim l'introduisit auprès de lui, après lui avoir fait sa leçon ; & lui ayant prédit qu'il seroit couronné Roi de Perse, s'il y portoit la guerre, ce Prince aveuglé par son ambition ne se souvint plus de son traité : & se mettant à la tête d'une armée de six cents mille hommes, il marcha contre la Perse. Il y passa plusieurs années : la guerre fut malheureuse ; & il revint à Constantinople, son armée réduite au quart, & très en colere contre l'Astronome & contre son Ministre. Les Sultanes, s'appercevant de son mécontentement, ne manquerent pas d'attribuer le malheur de cette guerre à la trahison du Visir ; & formant une cabale contre lui, elles découvrirent à Soliman que ce Ministre avoit des intelligences avec Tach-

mas, de qui il tiroit des pensions immenses; & ayant fait venir à la Porte le Bacha de Babylone, elles l'introduisirent secrétement dans le Serrail, & il fit voir clairement à Soliman la perfidie du Visir. Dans le même temps les Sultanes ayant su que Charles-Quint & Ferdinand son frere, avoient eu de grandes correspondances avec le Visir, trouverent moyen d'avoir ses lettres en original, qu'elles mirent entre les mains du Sultan, qui, bien convaincu de tous ses crimes & de son ingratitude, se résolut à le faire mourir.

Mais se souvenant de son serment, il fit assembler les principaux Imans & Prédicateurs du Serrail, & en présence du Mufti il leur exposa le fait & ses scrupules. On délibéra long-temps sans rien conclure; mais l'un d'eux prenant la parole, dit au Sultan, que, puisqu'il avoit promis au Visir de ne le point faire mourir pendant sa vie, il n'avoit qu'à donner ordre qu'on l'étranglât quand Sa Hautesse dormiroit, que le sommeil étant une privation de la vie, il exécuteroit ce qu'il avoit promis par son serment. L'avis fut suivi. Soliman charmé du sophisme, manda Ibrahim, le fit souper avec lui; après quoi s'étant fait apporter une cassette dans laquelle étoient ses propres lettres, il lui dit de les ouvrir & de les lire. Cette lecture étant faite, le Sultan lui reprocha sa trahison & son ingratitude; & l'ayant fait saisir, il ordonna qu'on l'étranglât aussi-tôt qu'il seroit endormi, ce qui fut exactement exécuté.

Je vous avoue, dit alors Camille, que je ne voudrois nullement des grandeurs de la Porte, puisqu'on les paye si cher, & je suis infiniment surprise que de tels Princes aient des Sujets. Ce n'est pas à la Cour Ottomane seule, dit Uranie, que les hautes fortunes sont à craindre ; elles le sont dans tous les endroits de l'Univers, lorsque l'on en mésuse ; & si les Empereurs ne faisoient mourir leurs Sujets que pour de semblables causes, je les trouverois plus justes que cruels : mais il se trouve que l'envie, la jalousie & les noires pratiques perdent des innocens, à qui on ne donne ni le temps ni les moyens de se justifier.

Il faut donc convenir, ajouta Florinde, que pour vivre sans crainte on doit être sans ambition, & que ceux qui sont honorés de la faveur de leur Maître, doivent en si bien user, qu'on ne puisse rien trouver dans leur conduite qui détermine le Prince à s'en défaire. C'est ce qui m'a fait dire, reprit Thélamont, qu'un Prince ne sauroit trop prendre garde à qui il donne sa faveur & les grands emplois ; ces deux choses étant un attrait fatal à la foiblesse de ceux qui n'envisagent que leur grandeur particuliere, sans se soucier de celle du Prince & de l'Etat. Nous aurions de belles réflexions à faire sur un sujet de cette étendue ; mais je m'apperçois, par le silence des Dames, que le repos leur est plus nécessaire ce soit qu'une plus longue conversation. A ces mots, ayant pris congé les uns des autres,

chacun se retira dans son appartement, espérant goûter dans les douceurs du sommeil une heureuse préparation aux amusemens de la Journée suivante.

Fin de la onzieme Journée.



DOUZIEME ET DERNIERE JOURNÉE.

LOrsque l'heure de se rassembler fût venue, Uranie, qui s'étoit trouvée incommodée, envoya prier la compagnie de passer dans son appartement. Florinde fut la premiere à s'y rendre avec Félicie : après s'être embrassées, Uranie se souvenant de ce que Florinde avoit dit la veille sur le changement des hommes, en voulut savoir davantage. Puisque le hazard, dit-elle, nous fait rencontrer seules, expliquez-nous, ma chere Florinde, le motif qui vous porta hier à parler comme vous fîtes sur la difficulté de trouver un cœur fidele ; une personne de votre esprit ne dit rien sans sujet : & la tendre amitié que j'ai pour vous me donne une curiosité dont je ne suis pas la maîtresse. Félicie vous est chere, & je crois vous l'être assez pour que vous nous donniez cette marque de confiance.

Ce n'est point un manque de confiance ni d'amitié, répondit Florinde en rougissant,

qui m'a fait vous cacher les particularités qui m'obligent à penser de la sorte. Il est de certaines choses que l'on laisse ignorer à ses amis, parce qu'on voudroit les ignorer soi-même; & lorsque notre gloire se trouve intéressée au secret que nous craignons de confier, on aime mieux souffrir & se taire, que de se soulager en racontant ce que nous croyons qui pourroit nous faire du déshonneur. Telle est la nature du secret que vous voulez que je vous confie. Mais comme je veux vous prouver que mon amitié est absolument sans réserve, je vous apprendrai ce que Camille même ne sait pas, & ce que je serois au désespoir que d'autres que vous deux vinssent à savoir. Cependant, n'attribuez point la résolution que je prends à l'indiscrétion d'avoir laissé échapper le discours d'hier, ni à votre persuasion d'aujourd'hui. Je ne venois que pour vous en instruire : un songe que j'ai fait cette nuit, & qui a renouvellé tous mes maux, m'avoit déjà résolue à chercher près de vous un soulagement que je ne trouve nulle part.

Un préambule si intéressant augmenta vivement l'impatience où étoit Uranie, & pour ne pas retarder de la satisfaire, elle pria Thélamont, qui entra dans sa chambre, d'aller entretenir le reste de la compagnie, & de l'amuser assez de temps pour lui donner celui d'entendre les aventures de Florinde. Ce tendre époux, qui n'avoit jamais d'occupation plus douce

que celle de lui marquer ſa complaiſance, la quitta pour faire ce qu'elle ſouhaitoit, en la priant galamment de ne pas jurer à Florinde un ſecret inviolable, ne voulant pas être privé du plaiſir de la connoître entiérement. Florinde y conſentit ; & lorſqu'il fût ſorti, Uranie & Félicie la prierent de faire ſon récit. Il ne ſera pas ſi long que vous le croyez, leur dit cette aimable fille ; & s'il a quelque choſe d'ennuyeux, ce ne ſera que par la peine que j'aurai à trouver des termes pour adoucir mes fautes. Les deux amies ne purent douter de ce qu'elle diſoit, par la violence qu'elles virent qu'elle ſe faiſoit pour commencer ſon diſcours. Elle rougit, elle pâlit, vingt fois elle ouvrit la bouche, & vingt fois elle la ferma. Enfin, ſe faiſant un effort, elle adreſſa de cette ſorte la parole à Uranie.



HISTOIRE DE FLORINDE.

VOus ſavez déjà, ma chere Uranie, que nous ſommes reſtées fort jeunes, Camille & moi, ſans pere ni mere, & que, maîtreſſes d'un bien raiſonnable, que nos tuteurs faiſoient valoir, nous n'avons jamais ſenti les douceurs de l'autorité paternelle ; ce qui peut être mis au nombre des plus grands malheurs pour des filles qui n'ont pour ſe conduire que leurs ſeules lu-

mieres & le foible préjugé de la pudeur attachée à leur sexe. La femme d'un de nos tuteurs nous éleva l'une & l'autre avec attention, & nous donna toute l'éducation qui peut rendre de jeunes personnes recommandables. Camille avoit quatorze ans, & j'en avois seize, lorsque la femme de mon tuteur fut obligée d'aller à une terre considérable qu'elle avoit en Poitou, pour régler quelques affaires. Comme Camille n'étoit point si avancée que moi avec ses Maîtres, elle ne fut point du voyage, & je suivis seule Arélise à sa terre : c'est le nom de la femme de mon tuteur. Je ne vous ferai point un détail des beautés de ce lieu, ni des plaisirs qu'on y goûte ; il suffit de vous dire qu'Arélise étant Dame d'une assez grande étendue de terre, il ne se faisoit point de fête dans tout le canton dont je ne fusse priée. Comme Arélise étoit âgée, elle n'étoit presque jamais de ces sortes de divertissemens, me faisant ordinairement accompagner par ses femmes. La plupart de ces amusemens étoient champêtres, & se faisoient par ceux du pays ; la course, la lutte & la danse étoient tour-à-tour l'objet des assemblées : & c'étoit à moi à donner le prix des unes & des autres à celui que les Juges préposés pour cela en trouvoient digne.

Vous n'ignorez pas que les Poitevins & les Poitevines excellent dans tous les talens : une vivacité spirituelle anime leurs moindres actions & les rend infiniment aimables.

La premiere fois que je fus admise à leurs plaisirs, & qu'ils m'en firent la souveraine, la course étoit l'objet de l'émulation des jeunes hommes du canton ; elle se faisoit dans une place assez vaste, entourée de deux rangs d'arbres touffus qui forment un couvert charmant. Le long de ces arbres, vis-à-vis les uns des autres, on avoit fait bâtir des gradins pour la commodité de ceux qui vouloient voir. A un des bouts de la place étoit construit une espece de petit trône, élevé de terre de quinze marches, où j'étois assise seule. Un peu plus bas, à mes deux côtés, étoient les Juges ; ainsi je tenois le milieu d'une assez grande étendue de monde. Celui qui remporta le prix attira tous mes regards : insensible à l'espece d'hommage que l'on me rendoit, je n'eus d'yeux que pour les assaillans, qui vinrent me saluer profondément avant que de commencer. L'air, la taille, la beauté & la grace d'un des deux me firent d'abord souhaiter que la couronne que je devois donner au vainqueur fût pour lui ; mais si sa présence me fit faire des vœux en sa faveur, la mienne me parut avoir fait sur lui un effet semblable. Car après avoir baisé le bas de ma robe, s'étant relevé, & me montrant un visage où toutes les graces regnoient avec d'autant plus d'éclat, qu'il n'avoit que dix-neuf à vingt ans : l'ambition de vaincre, me dit-il, m'avoit seule engagé à disputer le prix aujourd'hui ; mais l'honneur de le recevoir de votre main

anime à préſent mon courage d'un nouveau deſir, & ſi je ſouhaite être le vainqueur, c'eſt bien moins pour paroître le plus adroit, que pour me montrer le plus digne d'une couronne préférable à celle de toute la terre, puiſque c'eſt vous qui la devez donner.

Ce diſcours, prononcé avec une nobleſſe infinie, me ſurprit & me charma. Je vous trouve ſi digne, lui répondis-je, d'un plus grand prix, que je voudrois augmenter celui qu'on deſtine au vainqueur. Mais puiſque vous trouvez qu'il a quelqu'avantage étant donné de ma main, je ſouhaite, pour votre gloire & pour ma ſatisfaction, que vous le remportiez tel qu'il eſt. Il ne répondit à cela que par une profonde révérence, & fut joindre ſon adverſaire. La courſe commença & finit ſelon mes ſecrets deſirs, c'eſt-à-dire que le jeune étranger remporta l'avantage par trois fois différentes. Tandis que les acclamations de l'aſſemblée faiſoient retentir les lieux d'alentour, je m'informai qui il étoit ; mais on ne put m'en rien apprendre, ſinon que c'étoit un étranger, arrivé depuis très-peu de temps dans la Province ; qu'il logeoit chez un riche Fermier, qui paroiſſoit avoir une forte tendreſſe pour lui, & que depuis ſon arrivée il avoit bien voulu ſe mêler des jeux de ceux du pays, & que dans toutes ſortes d'exercices il avoit toujours remporté les prix ; mais que ſes manieres douces, affables & engageantes empêchoient que l'on

en eût de la jalousie, & que ceux même sur qui il avoit l'avantage ne pouvoient se dispenser de l'aimer.

Pendant que l'on me parloit ainsi de lui, il acheva glorieusement sa derniere course, & ayant été jugé digne du prix, il vint se mettre à genoux devant moi pour le recevoir. Enfin, Madame, me dit-il, je l'ai remporté ce prix glorieux destiné au vainqueur : le fortuné Lisarque va se voir couronné par les mains de la divine Florinde; mais l'honneur qu'il est prêt à recevoir ne tournera qu'à sa confusion si vous ne joignez pas votre approbation au prix dont vous allez l'honorer. Non-seulement, lui dis-je, vous avez mon approbation, mais j'y joins encore l'estime qu'on ne peut refuser sans injustice à votre mérite : à ces mots je lui mis la couronne sur la tête. Et, puisqu'il faut ici avouer toutes mes foiblesses, jamais je n'ai senti une plus grande satisfaction que de pouvoir donner à ce jeune homme des marques de mon inclination sans en pouvoir rougir. L'assemblée se sépara; je montai dans ma caleche, & je rentrai chez Arélise si fort occupée du jeune Lisarque, que je ne parlai que de lui. Il n'y avoit pas deux heures que j'étois de retour, lorsque je vis entrer ce charmant étranger, suivi des plus considérables du canton, au son de plusieurs instrumens. Il avoit changé d'habillement; & quoiqu'il fût vêtu assez simplement, il regnoit un certain air de galanterie dans tout son ajus-

tement, qui me le fit paroître encore plus aimable. Il vint, selon la coutume, pour m'offrir le bal. Arélise m'ordonna de l'accepter, & mon cœur me fit obéir avec joie. La fête devoit se donner chez le Fermier où demeuroit Lisarque.

J'y fus conduite au son des mêmes instrumens qui l'avoient amené. Quoique je m'attendisse à ne rien voir que de rustique, le plaisir d'entretenir l'étranger me tenoit lieu de tout. Je trouvai une assez belle salle, remplie de quantité de Dames de la Province, qui étoient venues pour prendre leur part des divertissemens, qui devoient durer huit jours.

Le Fermier ne parut point; Lisarque ordonnoit en maître dans cette maison, & il en fit les honneurs comme un homme qui n'avoit jamais quitté la Cour & le beau monde. Il n'abandonnoit point mes pas, & ses yeux incessamment attachés sur les miens me forçoient de lire les premices d'une passion qui ne devint que trop forte dans la suite. Le bal fut précédé d'un repas délicat & des mieux ordonnés. J'entretins souvent Lisarque; & il me montra tant d'esprit & des sentimens si relevés, que je ne doutai point qu'il ne fût quelque chose de considérable. Comme il devoit, peu de jours après, disputer le prix des danses Poitevines, on ne dansa que celles de Paris, dont Lisarque s'acquitta de façon à se faire admirer. L'heure de se retirer étant venue, il monta à cheval pour m'accompagner, en

me disant qu'il ne vouloit me quitter que le plus tard qu'il pourroit. Enfin nous nous séparâmes : & si je m'apperçus qu'il avoit de la peine à me quitter, il ne put ignorer celle que je ressentis par l'empressement que j'eus à le prier de venir le lendemain chez Arélise. Les amusemens de la journée, le monde, la joie & le desir de plaire m'avoient si fort occupée, que je n'avois pas eu le temps de réfléchir sur aucune de mes actions.

Mais lorsque la solitude & les ombres de la nuit m'eurent rendue à moi-même, & que je fis attention sur les mouvemens extraordinaires que je sentois, je connus en rougissant que j'aimois, & que je n'avois plus d'autre soin que celui de me faire aimer. En vain je voulus opposer la raison à cette tendresse naissainte, en vain je me disois que j'allois livrer mon cœur à un inconnu, & qui étoit peut-être fort au-dessous de moi : aussi-tôt son air noble s'offroit à mes regards & m'assuroit de sa naissance. Je me le représentois volage, inconstant & léger; mais mon cœur, de concert avec lui pour me tromper, ranimoit en moi l'amour-propre, & me flattoit du doux espoir de fixer le sien. Enfin je passai la nuit dans un perpétuel combat, & le jour ne parut que pour mieux éclairer ma defaite. Mes réflexions s'évanouirent, ma raison se perdit, & je ne pensai plus qu'à chercher des ajustemens qui pussent me rendre aimable aux yeux de mon vainqueur, sans songer que c'étoit encore lui prêter des

armes contre moi. Perſuadée qu'il viendroit je me parai avec un ſoin extrême.

Je ne fus pas trompée dans mon attente ; il vint, & cette ſeconde entrevue acheva de lui aſſurer ſa conquête. Aréliſe, à qui je n'avois pas ceſſé d'en parler, le reçut avec plaiſir, & le retint tout le jour chez elle. Nous ne nous dîmes rien de nos ſentimens ; mais nos actions, nos regards & même notre ſilence nous en inſtruiſirent bien mieux que les paroles. Comme dans la huitaine il devoit diſputer le prix de la danſe, & que l'on vint m'avertir que je le donnerois tel qu'il me plairoit, Aréliſe, qui avoit une tendreſſe aveugle pour moi, me voyant embarraſſée ſur ce que je ferois, ſe fit apporter une caſſette dans laquelle elle mettoit ſes bijoux.

Je ſuis bien aiſe, me dit-elle, de laiſſer dans ma Province des marques du pouvoir que vous y avez eu. Voilà, continua-t-elle en me préſentant mon portrait, le prix que je ſouhaite que vous donniez au vainqueur.

Mais, lui dis-je en ſouriant, Liſarque n'eſt pas de ce pays, & s'il remporte le prix, je n'aurai rien laiſſé à votre Province. Hé bien ! me répondit-elle, toutes les apparences étant que vous ne reverrez jamais Liſarque paſſé ceci, il aura la ſatisfaction d'avoir remporté un prix qui le fera ſouvenir éternellement de celle qui le lui aura donné. Ce diſcours nous fit rougir l'un & l'autre ; nous ne pûmes entendre ſans trouble que nous courions riſque de ne nous revoir jamais.

Dans quelque lieu que puisse être la divine Florinde, répondit Lisarque, je me ferai une douce loi d'aller lui rendre mes hommages ; & si je suis assez heureux pour mériter son portrait, je le conserverai même au péril de ma vie. Lisarque prononça ces mots avec tant de feu, que craignant qu'Arélise ne découvrît le secret de son ame, je rompis la conversation, & la fis tomber sur un autre sujet ; mais je ne pus me dispenser de la renouer peu de temps après dans les jardins du château, où la beauté du temps nous invita de descendre. Lisarque, qui avoit son dessein, sut si bien partager la compagnie, qu'il se trouva seul auprès de moi ; & comme nous étions dans une allée dont la longueur laissoit la liberté de se promener séparément, sans se perdre de vue, & qu'il pouvoit m'entretenir sans être entendu de personne : je suis vivement touché, me dit-il, de ce que votre portrait sera le prix de la danse. Un gage de cette importance ne devoit être destiné qu'aux victoires les plus glorieuses. La valeur, la constance ou l'inviolable fidélité pourroient seuls les mériter ; & je trouve que c'est si peu de chose que de danser mieux qu'un autre, que quand même j'en remporterois le prix je croirois ne m'en être pas rendu digne.

Il est facile, lui répondis-je, de changer ce qu'Arélise a résolu ; & quoique je n'aie pas la vanité de croire que mon portrait dût être la récompense des vertus que vous venez de nommer, la crainte qu'il ne tombe

en des mains qui n'en connoîtront pas le prix m'a déjà fait prendre la résolution d'en donner un autre.

Ah ! pour moi, répondit-il, je sais toute la conséquence d'un pareil présent ; mais je voudrois le disputer au péril de mes jours, & non pas dans un frivole amusement. Cependant, divine Florinde, ne changez rien à l'intention d'Arélise ; & pour entrer en quelque façon dans mes sentimens, si je suis jugé digne du prix, ne me le donnez point comme à celui qui danse le mieux, mais comme à l'homme du monde qui vous est le plus dévoué, qui vous respecte le plus, & qui a le plus d'ardeur à vous marquer son zele.

Vous me demandez tant de choses, lui dis-je, que, pour finir l'embarras où vous me mettez, je laisserai faire au hazard, contente de savoir en secret celui que j'aurai trouvé le plus digne de cette faveur. A ces mots je rejoignis la compagnie, voulant éviter la réponse de Lisarque. Il s'en apperçut, & ne put s'empêcher d'en soupirer ; mais du reste du jour il lui fut impossible de me parler en particulier, par le soin que j'apportai à lui en ôter l'occasion.

Il étoit venu tant de monde chez Arélise cette après-dinée, que l'on ne put se retirer que tard ; & comme il y avoit bien près d'une lieue de son château à la demeure de Lisarque, elle le pria de rester, avec deux autres Dames qu'elle retint pour passer la semaine chez elle. Lisarque s'en défendit quelque temps par considération, &

il ſe laiſſa gagner avec joie. Nous paſſâmes ſix jours dans des fêtes continuelles, Liſarque inventant à chaque inſtant quelque plaiſir nouveau. Le ſeptieme, lorſque le ſoupé eût été pouſſé aſſez loin pour faire croire qu'il étoit temps de ſe retirer, chacun prit le chemin de l'appartement qui lui étoit deſtiné. Comme le mien donnoit ſur les jardins, & que les ſentimens que Liſarque m'inſpiroit m'empêchoient de goûter les douceurs du ſommeil, je deſcendis dans le parc, ſuivie ſeulement d'une fille que j'aimois, qui couchoit ordinairement à côté de ma chambre. Ma rêverie m'ayant conduite dans une allée ſur laquelle donnoient les fenêtres de Liſarque, je m'y arrêtai, croyant l'avoir entendu parler. Mais à peine eus-je fait quelques pas pour m'en approcher, que je me ſentis ſaiſie par derriere avec une violence qui me fit juger qu'on craignoit que je n'échappaſſe. Je fis un cri ſi terrible, que Liſarque, qui n'étoit pas couché, l'entendit; & s'étant mis à la fenêtre, il vit que je me débattois dans les bras d'un homme qui faiſoit ſes efforts pour me traîner à une porte du parc qui rendoit ſur le bord de la Charente.

La fille qui étoit avec moi étoit traitée de la même ſorte par le compagnon de mon raviſſeur. Cette vue anima Liſarque d'une telle colere, qu'ayant pris ſon épée, ſans ſonger à appeller du ſecours, il accourut à moi dans le temps que l'homme qui me tenoit me tiroit du côté de la porte qui étoit ouverte.

Je redoublai mes cris en le voyant arriver, afin d'obliger ceux du château à venir le seconder; mais avant que ma voix eût porté jusques-là, Lisarque avoit déjà barré le passage de la porte à ceux qui nous vouloient enlever. Celui qui me tenoit fut d'abord sur lui l'épée à la main pour l'obliger à la lui livrer. Lisarque, qui l'attendoit dans la même posture, s'avançant à lui de quelques pas, le chargea si vivement, que, voyant qu'il ne pouvoit se défendre avec facilité en me tenant, il me lâcha dans le moment que j'étois prête à tomber évanouie. La foiblesse où je me trouvois me contraignit de me laisser aller à terre, où je fus témoin du plus terrible combat qui se soit jamais fait. Deux tigres acharnés l'un sur l'autre ne sont pas plus furieux que l'étoient Lisarque & mon ravisseur. Cependant le vaillant Lisarque perça son ennemi, le terrassa, le désarma & lui alloit faire demander la vie, lorsque celui qui tenoit celle qui m'avoit suivie vint à lui, & lui donnant un coup d'épée sur la tête, l'obligea de songer à se défendre. Sans vous détailler ce second combat, il suffit de vous dire que Lisarque traita cet adversaire de la même sorte que l'autre; que maître de leurs épées, il s'avançoit à moi, lorsque nous vîmes arriver tous ceux du château, armés indifféremment de bâtons, de fourches & de fusils, s'étant saisis sur l'heure de ce qui s'étoit trouvé sous leurs mains. Plusieurs portoient des falots, à la clarté desquels nous

apperçûmes nos raviſſeurs nageant dans leur ſang. Liſarque s'approcha du premier, & le reconnut pour celui qu'il avoit vaincu à la courſe.

Comme il reſpiroit encore, ainſi que ſon compagnon, on les porta au château, après avoir viſité les dehors du parc du côté de la Charente, où on avoit entendu le bruit de quelques chevaux. En effet, on apperçut deux hommes à cheval qui fuyoient à toute bride. Nous ne jugeâmes pas à propos de les faire ſuivre, puiſque nous tenions nos raviſſeurs. Cependant Liſarque perdoit tout ſon ſang par trois grandes bleſſures qu'il avoit reçues. Je m'en apperçus, & le faiſant prendre ſous les bras par deux de nos gens, nous regagnâmes le château, avec Amélie, qui étoit accourue, ſuivie de tout ſon monde. Je lui appris en marchant ce qui m'étoit arrivé, & de quelle maniere Liſarque m'avoit ſecourue. Elle m'inſtruiſit à ſon tour que l'on ne ſeroit peut-être pas encore venu à nous ſans cette fille qui étoit avec moi, qui ſe voyant abandonnée de ſon homme, pour combattre Liſarque, avoit couru d'une vîteſſe extrême éveiller toute la maiſon, en criant qu'on enlevoit Florinde, & qu'on aſſaſſinoit Liſarque.

Vous avez vu, continua-t-elle, combien on s'eſt intéreſſé à votre ſort; car chacun s'eſt armé de tout ce qu'il a pu trouver pour venir à votre ſecours; mais votre défenſeur vous a prouvé qu'il n'avoit beſoin que de

lui-même pour vous ſauver & ſe défendre. Avec de ſemblables diſcours nous rentrâmes dans la maiſon : nous fimes mettre Liſarque au lit, & ſes deux ennemis dans une chambre ſéparée du corps du château. Aréliſe envoya promptement chercher des Chirurgiens, qui, ayant viſité d'abord les bleſſures de Liſarque, ne les trouverent dangereuſes que par le ſang qu'il avoit perdu : ils y mirent le premier appareil, & ordonnerent qu'on le laiſſât en repos. Enſuite ils furent aux deux autres, dont les bleſſures étant trouvées mortelles, ils aſſurerent que le premier n'avoit pas trois jours à vivre. Cette nouvelle ne laiſſa pas de nous inquiéter; & comme Liſarque avoit reconnu & nommé mon raviſſeur, Aréliſe envoya avertir un oncle qu'il avoit pour toute famille. Cet homme vint auſſi-tôt; & lorſqu'il eût appris ce qui s'étoit paſſé, il n'en parut nullement ſurpris; & s'étant fait conduire auprès de ſon neveu, où Aréliſe le ſuivit : hé bien malheureux, lui dit-il ! c'eſt donc là le fruit de mes leçons, & le cas que vous avez fait de mes conſeils ?

Madame, continua t-il en parlant à Aréliſe, je vous dois apprendre que ce jeune homme que vous voyez eſt devenu éperdument amoureux de Florinde le jour qu'elle donnoit le prix de la courſe; & qu'outré de déſeſpoir d'avoir été vaincu par Liſarque, & de le voir traité avec diſtinction de vous & d'elle, il prit la réſolution de s'en venger : j'entendis une converſation qu'il

eut avec celui qui l'a ſecondé aujourd'hui, où ils comploterent de ſe défaire de Liſarque par des voies indignes.

Allarmé d'une telle conſpiration, je me préſentai à eux, & menaçai mon neveu de le mettre hors d'état de jamais faire de mal à perſonne, s'il ne ſe repentoit de ce qu'il venoit de dire, & s'il ne me faiſoit ſerment de ne rien attenter contre les jours de Liſarque. Surpris & confus de ce que j'avois entendu ſa converſation, il ſe jetta à mes pieds, & me iura qu'il ne feroit rien de ce que je venois d'entendre, pourvu que je vinſſe vous demander Florinde, ayant aſſez de bien pour lui faire un ſort heureux. Quoique cette propoſition me parût ridicule, je feignis d'y conſentir, & lui accordai tout pour l'obliger à attendre votre réponſe.

Cependant je chaſſai de chez moi celui qui lui donnoit des conſeils ſi pernicieux; & prenant mon neveu par la douceur, je l'amuſai de l'eſpoir de poſſéder Florinde. Mais comme je n'avois nul deſſein de venir vous entretenir de ſa folie, il s'eſt apperçu que je ne ſongeois à rien moins qu'à le ſatisfaire : outré de déſeſpoir, il s'eſt échappé de chez moi avant-hier pour exécuter le projet de cette nuit, puiſque j'ai ſu par les deux valets qui les ont ſuivis avec des chevaux, que lui & ſon ami avoient ouvert la porte du parc avec des inſtrumens propres à cela, & qu'ils devoient ſe tenir cachés juſqu'au moment qu'ils pour-

roient trouver le moyen d'enlever Florinde.

Cependant, continua-t-il, ces domestiques ayant entendu le cliquetis des épées & le bruit de quantité de voix différentes, ne voyant point revenir leurs maîtres, ont fui à toute bride, & sont venus chez moi m'instruire de tout ce qu'ils savoient, & me demander grace. Il ne me reste plus, Madame, qu'à vous supplier de la faire à un misérable assez puni de sa témérité par l'état où vous le voyez.

Le mourant écouta tout ce discours sans répondre un seul mot. Mais lorsque son oncle eût cessé de parler, il confessa qu'il n'avoit rien dit qui ne fût vrai : ajoutant seulement que le dépit de voir Lisarque dans le même château que moi, sans que nous l'eussions admis à toutes nos fêtes, l'avoit fait résoudre à m'enlever ; & que son dessein étoit de me mener dans une terre qu'il avoit au fond du Poitou, & m'y contraindre à l'épouser. Cette déclaration mettoit Arélise en état de poursuivre cette affaire avec violence ; mais les prieres de l'oncle & le repentir du neveu la déterminerent à l'étouffer, en cas que Lisarque ne fût pas blessé mortellement.

Cependant je ne le quittai point ; le secours qu'il m'avoit donné autorisant mes soins, je cachai sous le titre de la reconnoissance les secrets motifs qui m'attachoient à lui. On leva le premier appareil, & il ne se trouva aucune de ses blessures qui fût dangereuse. Cette nouvelle me rendit la

vie, & ramena dans mon cœur les sentimens de piété pour son adversaire que la crainte de le perdre en avoit bannie. La certitude où l'on fut que mon défenseur étoit sans danger fit que, de son consentement, Arélise donna à l'oncle & au neveu une assurance par écrit de ne jamais poursuivre cette affaire, & qu'elle tira du premier une semblable promesse en faveur de Lisarque, en cas que le neveu vînt à mourir. Cette précaution ne fut pas tout-à-fait inutile, ce malheureux étant mort deux jours après. Son oncle ne parut pas aussi touché de cette perte qu'il l'eût été dans un autre temps, persuadé qu'il s'étoit attiré son malheur. Pour son ami, comme ce n'étoit pas un homme fort considérable, & qu'il pouvoit être transporté sans danger, on le fit conduire chez lui, où l'oncle du mort en prit soin. Comme cette aventure avoit interrompu les divertissemens du pays, dont Lisarque faisoit tout l'agrément, il n'y eut personne dans le canton qui ne vînt pr ndre part à cet accident. Le Fermier chez lequel il logeoit fit demander la permission de le voir : on la lui accorda avec plaisir ; & quoique cet homme dût être rustique par le seul titre qu'il portoit, il n'y eut point de remercie-mens & de termes éloquens dont il ne se servît pour marquer la reconnoissance qu'il avoit du traitement que nous faisions à Lisarque. On les laissoit seuls ordinairement lorsqu'il venoit le voir, & leurs en-

tretiens étoient toujours très-longs. Cela commença à m'inquiéter ; & comme j'ignorois la naiſſance de Liſarque, il me prit une crainte mortelle qu'il ne fût le fils de ce Fermier, d'autant plus que je le trouvois accablé de triſteſſe toutes les fois qu'ils ſe ſéparoient. Cette penſée me jetta moi-même dans une mélancolie dont Liſarque s'apperçut bientôt. Un jour qu'il ſe trouva en état de quitter la chambre, nous ayant accompagnées, Aréliſe & moi, dans les jardins, & ne voulant pas le faire marcher longtemps pour la premiere fois, nous nous aſsîmes autour d'un baſſin d'eau qui faiſoit le milieu de pluſieurs allées de charmes. Aréliſe, qui avoit compagnie, s'éloigna de nous pour ſe promener ; & Liſarque me voyant tombée dans une profonde rêverie, que je marquai en badinant dans l'eau avec diſtraction, me regarda faire quelque temps ſans parler. Mais s'appercevant que je croyois être ſeule : je commence, me dit-il, à envier le ſort de Criton, c'étoit le nom de celui qu'il avoit tué ; car, Madame, depuis ſa mort vous n'avez pas ſeulement ſongé ſi Liſarque étoit en vie. Ce reproche me tira de ma rêverie, & le regardant avec quelque chagrin : je ne ſais laquelle de mes actions, lui répondis-je, vous a fait ſi mal juger de moi ; mais je puis vous aſſurer que je ſuis incapable d'avoir cette indifférence pour un homme qui m'a ſauvé l'honneur, & que je voudrois ſavoir les moyens de reconnoître dignement un ſervice de cette

importance. Ah! belle Florinde, interrompit-il, il n'eſt que trop bien payé, ce ſervice, par la gloire de l'avoir rendu. Mais vous ne me devez rien; j'ai travaillé pour moi, puiſque je n'ai combattu que pour conſerver tout ce que j'adore, & tout ce que j'adorerai juſqu'au tombeau. Etonnée d'une déclaration ſi vive: Liſarque, lui dis-je, vos bleſſures ont-elles fait quelque impreſſion ſur votre eſprit; & ſongez-vous que vous allez perdre en un inſtant le prix d'une reconnoiſſance qui devoit être éternelle?

Non, me dit-il, je poſſede toute ma raiſon: c'eſt elle qui m'a forcé de vous aimer, & c'eſt elle aujourd'hui qui me contraint à vous le dire. Cet aveu ne doit point vous ſurprendre; vous avez trop d'eſprit pour ne vous être pas apperçue d'un amour dont mes moindres actions vous ont marqué la violence. Cependant j'aurai encore laiſſé parler mes yeux, & ma bouche ſe feroit contrainte au ſilence, ſans le trouble où m'a jetté la mélancolie où vous êtes depuis quelques jours. La jalouſie s'eſt emparée de mes ſens; & pour vous la faire connoître, il falloit vous en découvrir la cauſe. Voilà le motif de ma témérité: je ne la porte pas juſqu'au point de vouloir être aimé; mais j'exige, puiſque vous croyez me devoir quelque choſe pour ce que j'ai fait, que vous me diſiez ſi vous en aimez un autre, & quel eſt le ſujet de la triſteſſe où je vous vois. Cette déclaration ne vous doit faire nulle peine, vous ne reverrez peut-être

peut-être jamais celui à qui vous la ferez. Je pars, belle Florinde, & je vais dans d'autres climats traîner une vie que je n'ai pu perdre pour vous, & qui ne peut être heureuse qu'avec vous. Ces dernieres paroles, continua Florinde en versant quelques larmes, m'ôterent le peu de raison qui me restoit; je ne pus entendre sans effroi que Lisarque m'alloit quitter; j'oubliai tout en ce moment pour ne songer qu'à cela, & sans lui marquer nulle colere sur un aveu si hardi : il est aisé, lui répondis-je, de satisfaire votre curiosité. Je ne suis point embarrassée de vous prouver que je n'en aime point un autre; mais je crains que vous ne le soyez en m'apprenant qui vous êtes. Depuis que nous nous connoissons je n'en ai pu rien savoir, & j'avoue que mon chagrin ne vient que de m'être apperçue des sentimens que je vous ai inspirés, sans connoître si je puis vous les permettre sans honte. Ce discours, que je fis avec une douceur qui ne présageoit rien de fâcheux à Lisarque, le rassura; & voyant qu'il ne pouvoit être apperçu, il se leva, & s'étant mis à genoux devant moi : c'est avec un regret mortel, me dit-il, que je ne puis encore vous instruire de ma naissance; mais, adorable Florinde, elle ne me rend point indigne de vous; & je vous aurois caché avec un soin extrême ce qui se passoit dans mon cœur, si je n'avois pas su que je pouvois vous adorer sans vous faire rougir. Le mystere que suis contraint de vous faire ne sera

pas de longue durée, & vous connoîtrez dans peu que ma témérité est excusable. Lisarque m'avoit si fort prévenue en sa faveur, que je ne doutai point de ses paroles ; & me piquant d'une généreuse discrétion, je ne le pressai plus de me dire qui il étoit, mais je lui demandai avec empressement ce qui l'obligeoit à nous quitter. Votre indifférence, me répondit-il, la crainte de vous déplaire, & le désespoir de n'être pas aimé. Il prononça ces mots avec les marques d'une si vive douleur, que ne pouvant plus me contraindre : ne partez donc point, lui dis-je ; & si votre naissance répond à vos sentimens, & se trouve telle que je la souhaite, vous n'aurez jamais d'indifférence & de rivaux à craindre. Comme Lisarque ne s'attendoit pas à une réponse si favorable, il en marqua sa joie & sa surprise avec transport, sans pouvoir l'exprimer par ses paroles. Il se prosterna à mes pieds, il embrassa mes genoux, & jamais je ne vis un amour plus tendre & plus soumis ; je le forçai à se relever & à rejoindre Arélise. Que vous dirai-je enfin, ma chere Uranie ? Depuis ce jour il ne s'en passa point que nous ne nous jurassions une ardeur éternelle. Une tendre confiance regnoit entre nous ; nous pensions de même ; nous agissions par les mêmes motifs ; l'amour nous animoit, la sympathie nous unissoit ; & tout conspirant à me perdre, j'aimois autant que je croyois être aimée. Cependant sa santé étant entiérement réta-

blie, les plaiſirs recommencerent, & l'on remit dans leur nombre le prix que Liſarque devoit diſputer pour la danſe. Cette fête ſe donna chez une dame des amies d'Arélife. Je ne vous en ferai point la deſcription; je vous dirai ſeulement que Liſarque danſa à la Poitevine avec une grace ſi parfaite, qu'il fut jugé digne du prix d'une commune voix. Il vint le recevoir avec un plaiſir bien plus grand que l'autre, puiſque c'étoit mon portrait, & qu'il ſavoit que j'avois autant de joie à le lui donner, qu'il en reſſentoit à le recevoir. A qui le donnez-vous, me dit-il, ce divin portrait? Votre cœur ne diſtingue-t il point l'amant d'avec le danſeur? Je le donne, lui répondis-je, à celui qui m'a ſauvé l'honneur au péril de ſa vie: & j'en fais le gage de mon eſtime & de ma reconnoiſſance. Comme le lieu ne nous permettoit pas une plus longue converſation, Liſarque ne me répondit que par des regards qui m'aſſurerent du plaiſir que lui faiſoit mon préſent. Le bal étant fini, il nous reconduiſit au château, & nous nous ſéparâmes, toujours plus charmés l'un de l'autre; car il ne logea plus chez Arélife, du moment qu'il eût repris ſa ſanté. Cependant l'âge avancé d'Arélife, & ſes fréquentes incommodités, jointes à la frayeur que mon aventure lui avoit cauſée, la firent tomber malade à l'extrêmité. Les ſoins qu'elle avoit pris de mon éducation, ſa complaiſance & ſon amitié pour moi m'avoient ſi fort attachée à elle,

que je fus vivement touchée de l'état où elle étoit.

Je ne la quittai point ; & Lisarque attentif à tout ce qui pouvoit me plaire, n'épargna rien dans cette occasion pour me prouver que tout ce qui m'appartenoit lui étoit cher. Quoiqu'Arélise fût mourante, elle s'apperçut des soins de Lisarque, qui la veilloit toutes les nuits, ne s'en reposant pas sur son monde, & ne voulant pas permettre que je le fisse : elle sut aussi qu'il avoit fait venir à grands frais un habile Médecin pour la secourir. Sensible à ces marques d'amitié, elle prit une entiere confiance en lui, & le chargea des affaires qui l'avoient attirée dans ce pays, qu'il termina en moins de quinze jours avantageusement pour elle ; ce qu'elle n'avoit pu faire en cinq mois qu'il y avoit que nous étions en ce lieu. Mais, malgré tous nos soins & la science des Médecins, elle mourut après trois semaines de maladie, avec la consolation de laisser ses affaires en bon état, me recommandant en mourant d'engager son époux à chercher les moyens de reconnoître les obligations que nous avions à Lisarque.

Cette perte me coûta des larmes; mais les tendres empressemens d'un amant aimé les eurent bientôt essuyées. Cependant ne pouvant pas rester dans ce pays avec bienséance, il fallut songer à partir ; j'en parlai à Lisarque, en le priant de m'accompagner jusqu'à Paris. Cette proposition le troubla : il me dit que, pour des raisons

que je ſaurois inceſſamment, il lui étoit impoſſible de paroître dans cette Ville; qu'il m'y rejoindroit dans peu, dans un état aſſez brillant pour oſer m'offrir de partager ſon ſort; qu'il étoit obligé de faire un voyage avant ce moment heureux pour y pouvoir parvenir; qu'il ne me demandoit pour toute grace que celle d'ajouter foi à la parole qu'il me donnoit que je le verrois près de moi avant qu'il fût trois mois.

Les actions de Liſarque m'avoient toujours paru ſi pleines de franchiſe, que je ne doutai point qu'il n'eût de fortes raiſons pour en agir ainſi; & quelque douleur que je ſentiſſe à m'en ſéparer, l'eſpoir de le revoir pour ne le jamais quitter, en calma la violence. Mais lorſque tout fut prêt pour mon départ, Liſarque, qui juſques-là m'avoit fait voir une fermeté qui commençoit à m'inquiéter, montra un déſeſpoir qui me ſurprit: je n'oubliois rien pour l'adoucir; mais plus je lui montrois de tendreſſe, plus il étoit inconſolable. La crainte de me perdre, celle que je ne vinſſe à l'oublier, & d'apprendre mon union avec un autre, le troubloient d'une ſi cruelle façon, qu'il étoit ſans ceſſe à mes pieds, en me priant d'avoir pitié de l'état où je le laiſſois. Vaincue par un amour qui me paroiſſoit ſi parfait, & encore plus par le mien; attendrie de mes propres ſentimens, & banniſſant raiſon, gloire & prudence, pour l'aſſurer d'une inviolable fidélité, je lui donnai ma foi, & je reçus la ſienne, dans la cha-

pelle du château, par les mains de l'Aumônier d'Arélise, qui m'étoit dévoué, & que nous engageâmes au secret par un présent considérable. Cette action rendit à Lisarque sa premiere tranquillité ; & quoiqu'il fût vivement touché de se séparer de moi, les nœuds qui nous unissoient le rassurant sur mon changement, il ne me fit voir que transports & qu'amour jusqu'au moment de mon départ, qui fut le surlendemain de notre union secrete. Nous nous séparâmes avec une peine égale à notre ardeur. J'ignore ce qu'il pensoit en cet instant ; mais pour moi, aveuglée de ma passion, je partis sans crainte, sans soupçons & sans remords, n'imaginant pas que l'on pût jamais briser des nœuds si beaux. Je revins à Paris dans le dessein de les cacher jusqu'à l'arrivée de Lisarque, qui m'avoit promis de m'écrire aussi tôt que j'aurois pu lui marquer où il devoit adresser ses lettres. Je trouvai Camille si belle, si bien faite, & d'une humeur si charmante, que mon cœur, instruit par l'amour à connoître l'amitié, en prit une véritable pour elle. Mon tuteur étoit au lit malade très dangereusement depuis un mois ; ce qui avoit fait qu'il n'avoit appris la mort de sa femme que depuis trois jours, qu'il étoit entiérement hors de danger.

Les commencemens de mon retour, les amitiés de Camille, les visites que je reçus, tout cela me dissipa quelque-temps, & me le fit passer sans inquiétude, ayant écrit à

Liſarque mon arrivée, & comment il devoit m'écrire. Mais le temps de ſa réponſe étant paſſé ſans que j'en euſſe aucune nouvelle, je commençai à m'alarmer. J'écrivis lettre ſur lettre, ſans que Liſarque répondit. Pénétrée de douleur, j'écrivis à l'Aumônier, qui me manda que le ſecond jour de mon départ Liſarque avoit diſparu, ſans qu'on ſût ce qu'il étoit devenu, & que le Fermier chez lequel il demeuroit, en paroiſſoit dans une peine extrême; que les lettres que j'avois écrites étoient entre ſes mains, mais qu'il ne vouloit pas les rendre, diſant qu'il falloit que Liſarque revînt, & qu'il vouloit les lui remettre. Ces funeſtes nouvelles rappellerent ma raiſon; j'enviſageai l'action que j'avois faite comme une honte irréparable; je ne doutai plus que je n'euſſe été trompée, & m'enſeveliſſant dans les réflexions les plus cruelles, je n'en ſortois jamais ſans verſer un torrent de larmes. Trois mois s'écoulerent de cette ſorte; & comme on aime à ſe flatter, j'eſpérois encore voir arriver Liſarque après ce temps; mais les mois s'étant ſuccédés les uns aux autres ſans qu'il parût, je ne trouvai point d'autre parti pour moi que de cacher mon aventure avec un ſoin extrême, réſolue à mépriſer les hommes juſqu'au dernier moment de ma vie.

Huit ans ſe ſont paſſés ſans que mon ſecret ſoit ſorti de ma bouche, & ſans que j'aie pu ſavoir ce qu'eſt devenu Liſarque. Le Ciel même a voulu contribuer à cacher

ma honte & ma douleur, en ôtant du monde l'Aumônier d'Arélise, six mois après mon départ. Ainsi n'ayant plus personne en qui me confier, ni qui pût me faire craindre, j'ai déguisé sous une feinte indifférence mes secretes douleurs. Nous sommes venues à vous connoître; votre amitié & vos amusemens spirituels me les ont souvent fait oublier; l'aventure de Camille m'a donné aussi une occupation qui n'a pas peu contribué à me dissiper; mais malgré toutes ces choses, je sens des retours de tendresse pour le perfide Lisarque qui troublent mon repos. Et mon imagination, qui me le représente sans cesse, me l'a fait voir cette nuit embrassant Thélamont : j'ai vu Félicie qui me forçoit d'embrasser aussi cet ingrat. Quelques efforts que je fisse pour m'arracher de leurs bras, je m'y retrouvois toujours; & je me suis éveillée si remplie de mon songe, que ne pouvant trouver de repos, je me suis levée dans le dessein de chercher aujourd'hui près de vous une consolation qu'il y a huit ans que je me refuse. La belle & malheureuse Florinde cessa de parler, bien moins pour n'avoir rien à dire que par l'abondance des larmes qui l'y contraignit.

Uranie & Félicie l'embrasserent, & la consolerent autant qu'il leur fut possible. Je voudrois, lui dit Uranie, qu'il fût en notre pouvoir de défaire ce qui est fait; mais puisqu'il n'y faut pas songer, j'approuve, ma chere Florinde, le secret que vous gardez

d'une pareille aventure, & je vous engage à ne la jamais révéler. Cependant, si le portrait que vous nous avez fait de Lisarque n'est point flatté, j'ai bien de la peine à me déclarer contre lui : sans vouloir vous donner une vaine espérance, ni chercher à vous attendrir, je ne puis m'empêcher de croire que des raisons absolument importantes l'ont forcé d'en agir de la sorte, ou que quelque funeste accident vous en a privé tout-à-fait. Pour moi, ajouta Félicie, un intérêt secret me porte à souhaiter que le songe de Florinde soit accompli ; il y a tant de rapport entre Lisarque & une personne dont Orophane est en peine, que je serois persuadée que ce n'est qu'une seule chose, si je n'y trouvois un obstacle dans la différence des Provinces. Je veux m'éclaircir de mes doutes avant que de vous apprendre ce que je pense, d'autant plus que c'est un secret dont je ne suis pas la maîtresse. Mais si ce que je désire pouvoit être, ma chere Florinde, dit-elle en l'embrassant, une partie de vos maux seroit bien adoucie.

A peine Félicie eût-elle achevé ces mots, que toute la compagnie entra dans la chambre d'Uranie. Camille & Julie lui firent de tendres reproches sur ce qu'elle les avoit privées du plaisir de la voir. Uranie les remercia, & s'excusa en leur disant qu'elle n'avoit pas cru que ce qu'elle avoit voulu faire voir à Florinde & à Félicie la conduisît si loin. Les hommes voyant qu'elle vou-

loit se lever, se retirerent pour lui en laisser la liberté. Lorsqu'elle fût habillée, toute la compagnie se rejoignit, & l'on se résolut à passer le reste de la matinée dans les jardins. On se rendit sur le bord de l'eau; & comme chacun se promenoit jusques-là sans ordre & sans conversation réglée, Félicie prit ce temps pour instruire Orophane de ce qu'elle venoit d'apprendre. Il en marqua une surprise qui fit espérer à cette aimable femme que le sort de son amie pourroit n'être pas si malheureux.

Ne doutez point, ma chere Félicie, lui dit-il, que si Lisarque se trouve être celui que nous pensons, je ne l'oblige à rendre justice à Florinde, puisque mon pere me mande dans ses dernieres lettres qu'il est vivant, & que j'aurai le plaisir de le voir incessamment. La différence des Provinces ne doit pas nous arrêter, & nous empêcher de croire que Lisarque ne puisse être Erasme, puisque je sais, à n'en pouvoir douter, que mon pere l'avoit donné en garde à un homme qui avoit été autrefois son valet-de-chambre, & qui est devenu dans la suite assez riche pour se charger d'une grosse ferme dans le Poitou. Ainsi ce pourroit bien être le même que Florinde a connu; cependant nous en serons bientôt éclaircis, puisque, de la maniere dont mon pere écrit, Erasme doit arriver ici au premier jour; & je vous proteste que quelqu'envie que j'aie de voir un frere qui m'a été caché si long-temps, je le désire encore davantage par l'intérêt que

vous prenez à ce qui regarde Florinde, tout ce que vous aimez m'étant aussi cher que ma vie.

Félicie remercia son époux; & se trouvant sur la terrasse, où la compagnie avoit déjà pris sa place, ils prirent la leur, pour être témoins d'une conversation qui avoit eu pour sujet une réflexion assez singuliere qu'avoit fait Camille.

Lorsque je contemple, dit-elle en regardant la riviere, les vagues qui s'élevent de temps en temps sur l'onde par l'agitation que le vent lui donne, je les compare à ceux que l'ambition d'une haute fortune agite continuellement, & qui, à force d'intrigues & de mouvemens, s'élevent à la fin plus haut que ceux qui les ont fait naître, & ceux même qui ont été les instrumens de leur grandeur. C'est savoir profiter de tout, répondit Alphonse; mais si personne ne s'élevoit en richesses, en charges & en emplois, il n'y auroit plus de subordination, puisque tous les hommes seroient égaux, & que le mérite, la vertu & l'expérience se trouveroient sans espoir de récompense.

Il est vrai, dit Orsame; mais je voudrois ne voir dans une certaine élévation que ceux qui possedent les qualités qu'Alphonse vient de citer. Si on ne donnoit les charges & les emplois, dit Uranie, qu'à ceux de qui l'expérience est connue, & dont l'âge avancé a fait voir la vertu, les récompenses seroient trop tardives, & ceux qui les recevroient n'auroient pas le temps d'en jouir; &

je suis de l'opinion qu'il faudroit donner les grands emplois & le premier rang dans le ministere aux plus grands Princes, préférablement aux particuliers les plus habiles, sans considérer l'âge & l'expérience.

Cependant, ajouta Orophane, il semble que la raison veut que l'on se serve des plus habiles, à l'imitation des Romains, qui agrandirent & illustrerent leur Etat en récompensant le mérite & la vertu de chacun, sans s'arrêter à la condition. Ils pousserent même la chose si loin, qu'ils élurent pour leur Roi Numa Pompilius, à cause de la réputation qu'il s'étoit acquise d'être juste & homme de bien, quoique cette élection fût contre la raison & la politique de l'Etat, attendu que Numa étoit Sabin, & que c'étoit donner à ce peuple un grand avantage sur les Romains.

Nonobstant ce fameux exemple, dit alors Thélamont, je suis persuadé que les Grands doivent être préférés, & les premiers avancés dans les charges d'importance, quoique le Monarque voulût, par raison ou par inclination, y placer ceux d'une naissance inférieure, parce qu'ils auroient plus d'habileté. La raison est que les Grands ont toujours une éducation beaucoup au dessus de celle des particuliers, ce qui les rend capables de concevoir & d'exécuter des grandes choses. Nés au tour du trône, ils y puisent les vertus & les qualités nécessaires au bon gouvernement & à l'héroïsme, même dans leurs plus jeunes ans.

Les hommes d'une naissance illustre possédent en venant au monde l'amour & le respect des Peuples & des Soldats. La présence des Princes au berceau a plusieurs fois été cause du gain des batailles : elle a souvent arrêté les révoltes, & terminé les dissensions; tant il est vrai que l'ombre seule de ceux que nous savons être nés pour commander nous impose de la crainte, de l'amour & du respect.

Que l'on présente au Peuple l'enfant d'un particulier, en lui assurant qu'il sera sage, vaillant, généreux, & parfaitement homme de bien, on ne le croira pas, & l'on dira qu'il faut attendre que l'âge & l'expérience les instruisent; mais présentez au Peuple & aux Soldats le fils du Prince, & dites-leur seulement que c'est lui, ils feront des acclamations de joie, ils le béniront, & lui rendront les mêmes respects qu'il pourroit exiger d'eux dans un âge plus avancé.

Persuadés que sa naissance lui inspirera de grands sentimens, & le conduira dans les grandes actions, ils n'attendent ni l'âge ni l'expérience pour en être convaincus. Cette prévention n'est pas de celles qui n'ont pour fondement que l'entêtement du peuple, celle-ci tire sa solidité de mille exemples passés & récens. Cyrus & Alexandre commandérent leurs armées en personne dans un âge où l'on ne devoit attendre rien moins que les fameux exploits qui les ont couverts de gloire.

Pendant qu'Annibal étoit aux portes de

Rome, le Sénat envoya le jeune Scipion en Eſpagne, qui devint l'amour de ſa patrie & la terreur de ſes ennemis. Gaſton de Foix, ce jeune Guerrier que la fortune ne fit que montrer à la France, commandoit en Italie les armées de Louis XII : la mort nous le ravit au ſein de la victoire.

Le grand Prince de Condé, ce Héros dont le nom ne périra jamais, dans un âge où ſes pareils étoient encore aux écoles, gagna pour ſon Roi la fameuſe bataille de Rocroy & celle de Lens ſur les Eſpagnols, où il détruiſit ces redoutables Terces qui s'étoient couverts de lauriers en tant d'occaſions, & qui étoient la gloire & le rempart de cette ſuperbe Nation : ces grandes actions ne furent que le prélude de celles qui dans la ſuite le rendirent l'admiration de ſon ſiecle.

Il n'eſt donc pas extraordinaire de dire que l'âge & le défaut d'expérience ne doivent point être une raiſon pour empêcher le Prince de charger des premiers emplois les plus grands de ſon Royaume, puiſque les hauts ſentimens qu'ils tirent de leur naiſſance leur ſervent de tout ce qui eſt abſolument néceſſaire aux particuliers, qui ne ſont pas éclairés comme eux par les nobles préjugés d'une éducation relevée. D'ailleurs, les Grands étant perſuadés qu'ils ne peuvent devenir plus grands qu'ils le ſont, & n'attendant de nouveaux honneurs que par les mains de la gloire, n'agiſſent jamais que par elle, & mettent toute leur attention au bien de

l'Etat & à la grandeur du Souverain; l'ambition vulgaire ne troublant point leurs ames, ils ne sont occupés que du plaisir d'en pouvoir faire : toutes leurs pensées ne sont tournées qu'au soulagement des peuples.

Les honneurs & les grands emplois étant les principales choses par où les Rois peuvent donner de l'émulation aux Grands de leur Etat, perdent leur éclat & leur valeur lorsqu'ils en revêtissent leurs inférieurs, puisque ce sont les hommes qui font estimer les charges, & non pas les charges qui font estimer les hommes; & que, pour avilir les plus beaux emplois, on n'a qu'à les donner indifféremment.

Cicéron étoit un grand personnage; cependant toute la Noblesse Romaine ne pouvoit souffrir qu'il fût Consul, & qu'une si haute dignité fût donnée à un homme nouveau, disant que c'étoit avilir la majesté de l'Empire. Charles VII, désirant faire connoître que durant les troubles qui avoient si cruellement agité les commencemens de son regne on avoit fait plusieurs Chevaliers indignes de l'être, fit porter à toute sa garde une étoile d'or sur le chapeau, qui étoit la marque de chevalerie : deux jours après il n'y eut ni Princes, ni Seigneurs, ni Officiers qui voulurent porter cette marque dont auparavant ils s'étoient crus honorés, & l'Ordre de l'Etoile devint ce que nous le voyons aujourd'hui. Les Athéniens avoient introduit l'ostracisme, loi par laquelle les plus relevés étoient envoyés en exil, seu-

lement par la crainte qu'ils ne voulussent s'élever à la suprême puissance, sans toutefois qu'ils perdissent leurs honneurs & leurs biens: l'appas de cette distinction satisfaisant leur vanité, ils n'en murmuroient pas. Mais lorsque le Sénat eût fait valoir la force de cette loi contre un homme de néant, appellé Hyperborus, le Peuple s'en offensa, & ne voulut plus s'en servir, dans la crainte de scandaliser les gens de bien; rien n'étant plus outrageant pour un homme de bien que d'être mis au nivau d'un méchant, & rien n'étant plus offensant pour les Grands que d'être égalés à leurs inférieurs.

Si l'on donne les grands emplois aux particuliers qui n'auront pour eux que l'expérience & l'habileté, ceux à qui on les préfere, animés de haine & de jalousie, emploient leurs soins, leurs amis & leurs veilles à faire échouer tous leurs desseins, sans se soucier de la gloire du Prince, ni de l'intérêt de l'Etat. Il ne faudroit pas remonter bien haut dans nos annales pour trouver là-dessus des exemples dont la plaie a saigné long-temps. D'ailleurs les Peuples & les Soldats n'obéissent jamais si volontiers au particulier qu'au Prince; au contraire, ils se croient quelquefois méprisés & déshonorés de leur obéir: semblables aux Argiraspides, qui regardoient comme une hontd'avoire un autre chef qu'Alexandre.

C'est un grand malheur pour un Prince, & encore plus grand pour son Peuple, lorsqu'il est obligé de voir par les yeux d'autrui.

La vérité lui eſt toujours cachée, s'il n'en eſt éclairci par lui-même ou par un Miniſtre zélé, qui n'a d'intérêt que celui de ſon Roi. Le véritable moyen d'y parvenir eſt de faire le Prince Miniſtre lui-même; obligé de tout voir & de tout entendre, travaillant ſans relâche pour le bien public, acceſſible à tout le monde, on ne peut le tromper, & le Souverain eſt ſûr de ſes projets & de ſes deſſeins: les Livres ſacrés diſent que c'étoit aux Rois à juger; auſſi le faiſoient-ils avec exactitude: les Auteurs profanes parlent de même.

Au premier Livre des Rois, les enfans d'Iſraël demandent un Roi pour les juger; & il eſt dit au même Livre que Samuël exerçoit la judicature en Iſraël tous les jours de ſa vie.

Ariſtote dit que le Roi eſt le chef de la guerre, le Juge des différens, & l'Arbitre de la paix. Joſeph rapporte que quand Philippe, frere d'Hérode Antipater, alloit à la campagne, il faiſoit porter ſon Siege, & qu'il s'y ſéyoit pour faire droit à tout le monde. Suétone aſſure qu'Auguſte paſſoit les nuits au jugement des affaires, & que même étant malade il jugeoit dans ſon lit, ou ſe faiſoit porter au Siege, pour ne pas faire ſouffrir les cliens.

Ces exemples ſont, je crois, ſuffiſans pour faire connoître de quelle néceſſité il eſt à un Monarque d'être inſtruit des affaires du Peuple & de l'Etat. Mais comme il eſt preſqu'impoſſible qu'il veille à tout, je

crois qu'il ne s'en doit repoſer que ſur ceux qu'il peut regarder comme d'autres lui-même, qui ſont les Princes & les Grands de ſa Cour. Un Miniſtre de cette ſorte eſt reſpecté de ſa Nation, & ſe rend reſpectable à tout l'Univers ; il n'excite ni trouble ni jalouſie : le particulier n'a point à ſe plaindre qu'on en éleve un autre à ſon préjudice, & le Seigneur ſe trouve honoré d'avoir affaire au Miniſtre ; & par-là, le Peuple & les Grands ſont contens, & le Roi voit & fait par lui-même. Que ne doit-on donc pas eſpérer des ſoins de l'arriere-petit-fils de ce Héros dont j'ai déjà parlé, le grand Condé ! ce Prince à qui notre jeune Monarque a remis le ſoin du gouvernement de ſon Royaume, & qui ſans relâche appliqué au bonheur des Peuples, par un juſte diſcernement, a ſi bien choiſi les grands hommes qui lui aident au maniement des affaires d'une ſi puiſſante Monarchie. Pour moi, je trouve cette politique des plus ſages & des plus ſenſées, d'autant plus que l'on peut tout attendre de ceux de qui le ſang eſt formé pour les grandes actions; & je dirai avec un Auteur de nos jours :

Les Peuples ſans regret reconnoiſſent un Maître,
Quand ils ſavent, Seigneur, qu'il étoit né pour l'être,
Et que les droits du ſang, le rang & la valeur
Autoriſent en lui la ſuprême grandeur.

Tout ce que vient de dire Thélamont, dit alors Julie, me paroît très-juste. Mais comment les Rois peuvent-ils récompenser la vertu, le mérite & l'expérience des petits, s'ils ne doivent donner les belles charges & les emplois de conséquence qu'aux Grands de leur Royaume.

Je ne prétends pas, reprit Thélamont, priver par-là les autres Sujets d'un Prince des graces qu'ils en peuvent espérer ; je n'ai parlé que des premiers emplois, qui doivent être remplis par les Grands, préférablement aux petits ; mais les Princes ont tant d'autres occasions de répandre leurs bienfaits, que les Sujets n'ont pas lieu de craindre que la source s'en épuise, lorsqu'il sait connoître & distinguer leur mérite.

Les Romains n'oublioient jamais les services rendus à la République. La statue qu'ils érigerent à l'honneur d'Horace Coclès pour avoir tenu bon sur le pont contre les ennemis, l'héritage qu'ils donnerent à Mutiu Scévola pour sa belle action, & le superbe temple qu'ils édifierent à la gloire des Dames Romaines, pour avoir appaisé Coriolan, sont des exemples trop fameux pour que les Princes ne soient pas portés à les suivre, en récompensant la vertu par-tout où elle se trouve.

Cicéron, dit Uranie, vouloit qu'on favorisât la Noblesse, parce que, disoit-il, il étoit utile d'avoir des gens nobles & dignes de leurs ancêtres ; & c'étoit une marque

d'estime pour la mémoire de ceux qui avoient rendu des services signalés à la République, que d'élever leurs descendans. C'est par cette même raison, ajouta Orsame, que les Républiques de Grece avoient coutume de donner l'hospitalité, des honneurs & des récompenses aux enfans de ceux qui avoient bien servi. Les Athéniens faisoient une pension perpétuelle au plus ancien descendant de Licurgue. La Noblesse de France, d'Espagne & de Portugal a toujours été considérée comme étant le plus ferme appui de ces Etats, les ayant relevés en plusieurs occasions.

Mais, dit Alphonse, les étrangers qui servent dans un Etat, prétendent aux récompenses & aux mêmes honneurs que les naturels du pays, & demandent souvent la préférence, se fondant sur la raison, qu'ayant quitté leur patrie & leurs foyers pour s'attacher au service du Prince, il doit avoir plus d'égard pour eux que pour ses Sujets, qui sont obligés à le servir sans pouvoir s'en dispenser. Je ne trouve pas cette raison des plus justes, dit Félicie, puisque les étrangers ne viennent que dans l'espérance du gain, & que les Sujets ne servent que pour l'honneur & par l'amour qu'ils portent à leur Prince & à leur patrie.

Il y a de l'exagération des deux côtés, reprit Thélamont; mais c'est au Monarque à peser le mérite & la vertu des uns & des autres, afin de distribuer ses graces ensorte qu'il fasse le moins de mécontens qu'il

lui ſera poſſible, puiſqu'il eſt de la grandeur & de l'utilité des Rois d'avoir à leur ſervice des étrangers, même de toutes les Nations, tant pour la magnificence de leurs Cours, que pour ſe faire aimer & reſpecter dans les autres Pays, où il faut qu'ils aient des correſpondances & des gens propres à y envoyer, & qui ſachent diverſes langues, qui connoiſſent les humeurs, les intérêts, la politique & les coutumes de toutes ces Nations différentes.

Rien ne ſatisfait davantage les Sujets & les étrangers, que de voir qu'un Prince examine avec ſoin les ſervices qu'on lui rend, & qu'il donne au mérite & à la vertu des hommes, préférablement à la naiſſance & à la Nation, ſans ſe laiſſer ébranler par les importunes recommandations des Courtiſans, faiſant tout pour la juſtice & pour le bien public. Toute la compagnie applaudit au diſcours de Thélamont, & ſe préparoit à l'écouter encore, lorſque l'on vint avertir que l'on avoit ſervi. On ſe leva pour regagner la maiſon ; mais comme Félicie s'apperçut que Florinde étoit dans une profonde rêverie, & qu'elle n'avoit pris nulle part à la converſation, elle s'approcha d'elle, & la prenant ſous le bras, elle la détacha de la compagnie, & la pria, en marchant, de ſe tranquilliſer l'eſprit le plus qu'il lui ſeroit poſſible, puiſqu'elle eſpéroit lui donner bientôt des nouvelles de Liſarque. C'eſt ce qui cauſe ma rêverie, lui répondit Florinde. Je ſuis trop ſincere pour

vous pouvoir cacher que j'ai entendu une partie de la converſation que vous avez eue avec Orophane. Je marchois derriere vous, & l'attention que vous aviez à ce qu'il vous diſoit, vous ayant empêchée de m'appercevoir, j'ai eu tout le temps d'avaler le doux poiſon d'une eſpérance qui ſera peut-être vaine. Mais enfin, ma chere Félicie, continua-t-elle en la regardant fixement, comment ſe pourroit-il faire que Liſarque fût frere d'Orophane, lui que tout le monde croit unique ?

Puiſque vous nous avez entendus, lui répondit Félicie, & qu'il vous eſt néceſſaire d'être inſtruite de ce ſecret, je ne ferai point de difficulté de vous l'apprendre. Le pere d'Orophane l'a toujours aimé ſi parfaitement, qu'étant reſté veuf avec un bien conſidérable, il lui donna tous ſes ſoins; mais lorſqu'il y penſoit le moins il devint amoureux d'une fille de condition, très belle & très-pauvre, qui étoit venue d'Anjou, ſa Province, avec ſa mere, pour ſolliciter un procès dont la perte les pouvoit mettre dans la derniere miſere. Le pere d'Orophane crut d'abord que des ſoins & des ſervices aſſidus & eſſentiels ſuffiroient pour lui livrer ſa conquête; mais il trouva autant de vertu que de beauté. Des ſentimens ſi rares dans une ſituation malheureuſe le firent réſoudre à l'épouſer ſecrétement. Il le propoſa à la mere, qui, trouvant un avantage conſidérable pour ſa fille dans ce mariage, y conſentit, & d'autant

plus volontiers, que la belle Matilde, c'eſt le nom de la Demoiſelle, avoit une eſtime particuliere pour lui. Ainſi cette union ſe fit dans toutes les formes, quoique très-ſecrétement, le pere d'Orophane l'ayant avantagée d'une ſomme conſidérable, & ne voulant déclarer ſon mariage que lorſqu'Orophane ſeroit établi. Cependant Matilde, ayant perdu ſon procès, ſe trouva ſi heureuſe d'avoir un époux qui la mettoit à l'abri de l'état déplorable où elle ſeroit tombée ſans lui, qu'il n'y avoit point de tendreſſe & de complaiſance qu'elle n'employât pour lui en marquer ſa reconnoiſſances. Son époux, enchanté de ſes manieres délicates, voulut ſe livrer entiérement à elle; & pour cet effet il ſe retira dans une terre qu'il a encore dans la Province de Matilde, ayant confié le ſoin de l'enfance & de l'éducation d'Orophane à ces perſonnes illuſtres qui ſavent ſi bien élever la Nobleſſe.

Matilde étoit groſſe & accoucha, fort peu de temps après ſon départ, d'un fils qui fut nommé Eraſme; mais dans la crainte qu'on ne ſoupçonnât la vérité, il fut donné à un homme en qui le pere d'Orophane avoit une entiere confiance, & qui faiſoit ſa réſidence dans le Poitou, où il tenoit une groſſe ferme. Cependant, ma chere Florinde, pour vous abréger un récit dont les circonſtances vous ſont inutiles, Matilde mourut, & ſon époux, vivement touché de ſa perte, mit tous ſes

ſoins à l'éducation du jeune Eraſme, qu'il envoya ſecrétement à Paris, où il apprit ſes exercices & tout ce qu'un jeune homme doit ſavoir, avec une promptitude extrême. Pluſieurs années s'écoulerent de cette ſorte, juſqu'à ce que ſon pere, impatient de voir ce fils qu'il ne connoiſſoit que par le récit que ſon homme lui en faiſoit, lui ordonna de le rappeller, & qu'il iroit lui-même le prendre pour ſe faire connoître à lui : car Eraſme ſavoit bien qu'il étoit homme de condition ; mais il ignoroit le nom de ſon pere. Il pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans lorſqu'il retourna en Poitou, dont il étoit ſorti à ſept ans ſous la conduite d'un Précepteur que le pere d'Orophane lui avoit donné, & qui mourut ſur le point qu'Eraſme devoit revenir ; ce qui s'accorde avec l'âge de Liſarque. Tandis qu'il faiſoit ce voyage, une affaire des plus importantes ayant obligé le pere d'Orophane de ſe rendre à Rennes en Bretagne, il manda à celui qui devoit recevoir Eraſme, de le retenir chez lui en attendant ſon retour, & de lui donner un autre nom, ne voulant pas qu'il portât le ſien dans le Poitou pendant ſon abſence.

Cependant, ſon affaire n'ayant pu ſe terminer auſſi promptement qu'il l'avoit eſpéré, il fut contraint de reſter un an à Rennes, pendant lequel il tomba malade à l'extrêmité. La crainte de mourir ſans avoir fait reconnoître Eraſme, l'obligea de man-

der Orophane, qui partit ſur le champ : ſon pere ſe croyant à la mort lui conta tout ce que je viens de vous dire, & le pria de ſe rendre en Poitou pour y chercher Eraſme, & le reconnoître pour ſon frere. Orophane aſſura ſon pere de ſa ſoumiſſion & de ſa tendreſſe pour celui dont il lui parloit, lui témoignant une douleur extrême de ce qu'à ſa conſidération il avoit caché une choſe qui ne lui faiſoit aucune peine, ayant l'ame trop belle pour n'être pas charmé de partager ſa fortune avec un homme de ſon ſang.

Je ne ſais ſi ſes proteſtations firent ce que tous les remedes n'avoient pu faire, ou ſi le mal du vieil Orophàne étoit ſur ſa fin, mais depuis ce jour il fut de mieux en mieux, & il ſe rétablit ſi bien, qu'il diſpenſa ſon fils du voyage de Poitou, où il voulut aller lui-même, promettant à Orophane qu'il ameneroit Eraſme à Paris. Orophane y revint ; mais ſon pere lui écrivit qu'il n'avoit point trouvé ſon fils, & que l'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, lui marquant un déſeſpoir extrême de cette aventure.

Orophane y fut auſſi ſenſible qu'on le peut être pour un frere que l'on n'a jamais vu, & n'oublia rien pour en ſavoir des nouvelles, & conſoler ſon pere. Dans cet intervalle de temps je vins à le connoître, & ayant obtenu, comme vous le ſavez, le conſentement de ſon pere pour notre mariage, il avoit un peu ralenti ſes recherches ſur Eraſme, dont il y a huit à neuf ans que ſon pere n'a pu rien ſavoir ; lorſqu'il y a près

de trois ſemaines qu'il lui a mandé que ce fils étoit retrouvé ; mais qu'il vouloit le ſurprendre agréablement en le lui envoyant, pour apprendre de ſa bouche ſes aventures, & que ce ſeroit inceſſamment.

Voilà, ma chere Florinde, continua Félicie, ce qui m'a donné lieu de croire que Liſarque & Eraſme étoient la même choſe, le temps & les lieux ſe trouvant abſolument ſemblables. Il y auroit, dit alors Florinde, un ſi grand bonheur pour moi dans cette aventure, que je n'oſe m'en flatter. Cependant je ne puis m'empêcher d'en concevoir quelque eſpérance. Elles alloient continuer : mais elles ſe trouverent ſi proche du ſallon, où la compagnie entroit comme elles, qu'elles quitterent cet entretien pour ſe mettre à table. Le repas fut auſſi agréable qu'à l'ordinaire : Florinde même ſe contraignant, & ſe laiſſant entraîner à l'eſpoir qu'on venoit de lui donner, y parut avec ſon humeur accoutumée.

Alphonſe, qui avoit pour elle une eſtime parfaite, lui dit pluſieurs fois qu'il ne manquoit, pour la rendre accomplie, que d'avoir le cœur dans la même ſituation que le reſte de la compagnie : elle prit galamment ce reproche, & l'aſſura que ſi on pouvoit lui trouver un homme tel qu'elle le ſouhaitoit, elle ſe ſoumettroit volontiers à porter les chaînes dont il parloit. Je ſerois preſque ſûr de vous voir engager, lui répondit-il en riant, ſi un ami que j'ai étoit ici ; c'eſt un des cavaliers le plus parfait que je connoiſſe ;

il m'avoit promis de me joindre inceſſamment en ce pays ; mais je perds l'eſpoir de l'y voir jamais : ſans cela j'en ferois le portrait, & vous conviendriez que Néandre, c'eſt le nom de mon ami, eſt un des hommes du monde le plus aimable. A ces mots toute la compagnie pria Alphonſe de le dépeindre, ſans crainte que l'on eût trop de chagrin de ne pouvoir le connoître, l'aſſurant que l'on feroit de ſon récit ce que l'on fait d'ordinaire en regardant le portrait de tant d'hommes illuſtres dont il ne reſte que le nom.

Puiſque vous le voulez, continua Alphonſe, je vous dirai que Néandre peut avoir vingt-neuf ans ; qu'il eſt à-peu près de la taille d'Orophane, c'eſt-à-dire, ni grand ni petit ; qu'il eſt parfaitement bien-fait, ayant la jambe belle, la phyſionomie noble, les cheveux noirs, longs & bouclés ; qui danſe & fait tous ſes exercices avec une grace toute particuliere ; ſon eſprit eſt cultivé, galant, vif & pénétrant, inventif en amuſemens, quoique je ne l'aie vu que rempli d'un chagrin ſecret qui lui ôtoit ſouvent une partie de ſes agrémens : il eſt brave, mais ſans fanfaronnerie, ne cherchant point à faire parade de ſa valeur.

Pour le caractere de ſon cœur, il eſt digne d'être joint à ceux de cette belle ſociété, puiſqu'il eſt tendre, généreux, conſtant, & qu'il ne lui inſpire que de nobles ſentimens. Voilà, continua Alphonſe, une eſquiſſe du portrait de Néandre, qui ſeroit ſans doute

aimé de toute la compagnie, si elle le connoissoit.

Je n'en saurois douter, dit alors Thélamont ; & sur cette peinture vous me donnez une forte envie de voir votre ami. Tout ce discours intéressa vivement Florinde, y reconnoissant les traits de Lisarque ; mais elle n'osa jamais rien demander à Alphonse, qui étoit son ami, dans la crainte qu'on ne pénétrât dans le fond de son ame ; elle se contenta de dire en badinant qu'elle avouoit qu'un homme tel que Néandre ne lui seroit pas indifférent. On dit encore plusieurs choses sur cette matiere ; & le dîné étant fini, on prit le chemin de la Bibliotheque. Comme Orophane étoit prêt à y entrer avec le reste de la compagnie, on vint l'avertir qu'un cavalier, qui ne vouloit être vu que de lui, l'attendoit dans son appartement ; il y courut, laissant ses amis assez inquiets de ce que ce pouvoit être.

Orophane, dont l'imagination étoit encore frappée du portrait qu'Alphonse venoit de faire, extrêmement surpris, en entrant dans son appartement, de se voir embrassé par un homme qui y étoit parfaitement ressemblant ; mais se sentant porté à lui vouloir du bien par un penchant secret, il lui rendit ses caresses avec plaisir. Vous ne me connoissez point, dit le charmant étranger ; mais, continua-t-il, en lui présentant une lettre, voici qui vous instruira du sort d'un homme à qui vous êtes extrêmement cher, & qui souhaite ardemment vous le devenir.

Ce compliment fit concevoir à Orophane une partie de la vérité, & regardant l'inconnu avec des yeux où la joie étoit peinte : vous ne devez pas ignorer, lui répondit-il, le pouvoir de votre présence sur les cœurs. Je me sens porté à vous aimer sans une plus parfaite connoissance. Mais, comme je désire fortement que vous soyez tout ce que je pense, pardonnez-moi l'empressement où je suis de lire cette lettre, où je reconnois le caractere d'un pere dont les volontés me sont sacrées. A ces mots il l'ouvrit, & lut à haute voix ces paroles :

LETTRE.

Le Ciel, sensible à ma peine & à vos généreux sentimens, m'a rendu un fils, & à vous un frere. C'est lui, mon cher Orophane, qui vous rend ma lettre ; c'est cet Erasme que vos tendres soins, & votre complaisance pour moi, vous ont fait chercher inutilement depuis neuf ans. Je vous conjure de l'aimer & de le reconnoître pour votre frere ; il en est digne : je ne puis rendre trop de grace à la Providence, qui m'a donné deux fils dont je tiens à honneur d'être le Pere. Je lui laisse le soin de vous conter ses aventures ; il a un plein pouvoir, signé de ma main, pour leur donner une fin heureuse. Le reste dépend de vous, puisqu'Uranie & Félicie possedent le seul bien qui peut le satisfaire. Adieu, je vous embrasse, & attends avec impatience de vos nouvelles & de celles d'Erasme.

A peine Orophane eût-il achevé de lire, qu'il se jetta dans les bras d'Erasme; ils ne purent long temps s'exprimer que par leurs caresses réciproques. Erasme, lui dit-il, mon cher Erasme, soyez persuadé qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous rendre heureux, avec d'autant plus de plaisir que je suis persuadé que je vois en vous un Lisarque dont le sort m'a déjà vivement intéressé. Erasme, étonné d'entendre ce nom, pria Orophane de lui apprendre par qui il en avoit été instruit, en lui avouant qu'il l'avoit porté quelque-temps. Il n'en fallut pas davantage à Orophane; & pour le tirer d'inquiétude, il lui apprit tout ce qu'il avoit su de Félicie: mais, lui dit-il, je ne veux rien savoir de ce qui vous est arrivé depuis, que devant Florinde, & une compagnie à qui votre vue va donner autant de plaisir qu'à moi. Alors le prenant par la main, il le contraignit à le suivre à la Bibliotheque, où on n'avoit point eu d'autre entretien que l'inquiétude de ce que l'on vouloit à Orophane: & Thélamont se préparoit à l'aller joindre lorsqu'il entra avec Erasme. Cette vue produisit par une même cause des effets bien différens. Alphonse courut à lui les bras ouverts, en criant, Néandre. Florinde tomba évanouie en prononçant le nom de Lisarque, & Orophane s'empressoit à le faire connoître sous celui d'Erasme; & jamais une compagnie, composée de dix personnes, ne se trouva dans une pareille confusion. On vouloit secourir Florinde; Camil-

le demandoit l'explication de ce qu'elle voyoit ; Alphonſe vouloit queſtionner ſon ami ; & ce tendre & fidele amant eut toutes les peines du monde à ſe démêler de ſes bras, pour courir aux pieds de Florinde, qu'Uranie & Félicie avoient fait revenir de ſon évanouiſſement.

Enfin, y étant parvenu : oui, lui dit-il, adorable Florinde, je ſuis le trop heureux Liſarque, mais Liſarque fidele, & de qui les noms différens n'ont rien changé dans ſon cœur ; ſi ma fuite, mon ſilence & mon abſence m'ont rendu criminel, leur cauſe ſervira à ma juſtification. Florinde, ma chere Florinde, je vous adore ; redonnez-moi votre tendreſſe, & par une injuſte rigueur ne troublez point la joie d'Orophane, de trouver dans votre amant & votre époux, un frere qui ne s'eſt jamais rendu indigne de ces titres glorieux.

Il s'étoit fait un ſi profond ſilence, tandis qu'Eraſme parloit, que Félicie & Uranie n'eurent pas de peine à comprendre toute cette aventure, & s'empreſſerent à porter Florinde à donner des marques de pardon à Eraſme. Félicie la prit dans ſes bras : voulez-vous, lui dit-elle, m'ôter la douceur de vous être alliée, en dédaignant Eraſme, lorſqu'il eſt reconnu pour le frere d'Orophane ? Non, lui répondit-elle en l'embraſſant, c'en eſt fait, je pardonne à Eraſme tous les maux que Liſarque m'a fait. Puiſqu'il eſt ainſi, lui dit alors Eraſme en prenant une de ſes mains, achevez mon bonheur, charmante

te Florinde ; il ne ſuffit pas de me pardonner un crime que je n'ai point commis, il faut me dire que vous m'aimez ; vous ne devez point rougir d'un pareil aveu, puiſque vous ne le ferez qu'à un époux qui ne conſerve le nom d'amant que par l'ardent amour qu'il aura pour vous toute ſa vie.

Uranie, Thélamont, Orophane & Félicie s'étant joints au tendre Eraſme, Florinde ſe laiſſa vaincre entiérement ; & ſerrant ſa tête dans ſes bras : cruel, lui dit-elle, ſi je ne vous aimois pas toujours, votre oubli m'auroit-il été ſi ſenſible, & votre préſence m'auroit-elle donné tant de joie ? On ne peut exprimer celle d'Eraſme à ce diſcours ; il la marqua par mille tranſports qui firent aſſez connoître la vivacité de ſa tendreſſe.

Cependant il fut contraint de les modérer, pour ſatisfaire à l'impatience de la compagnie, qui demandoit ſans ceſſe qu'on lui expliquât cette énigme, ſur-tout Camille, dont l'étonnement étoit peint ſur le viſage. Avoir vécu avec Florinde ſans ſavoir qu'elle aimoit, qu'elle étoit engagée, & trouver dans celui dont elle étoit aimée le frere d'Orophane, étoient pour elle des choſes ſi extraordinaires, qu'elle n'en pouvoit revenir. Félicie, à la priere de Florinde, fit à la compagnie un récit ſuccinct de ce qu'elle ſavoit ; & ayant conjuré Eraſme de le continuer en racontant ce que l'on ignoroit, il prit ainſi la parole.

Suite de l'hiſtoire de Florinde.

QUoique la belle Félicie ait fini ſon diſcours au départ de Florinde pour Paris, je ſuis obligé de reprendre de plus haut, pour vous faire mieux connoître tout ce que j'ai à vous dire. Oronte, c'eſt le nom de celui qui a toujours pris ſoin de moi, m'ayant envoyé à Paris, à l'âge de ſept ans, ſous la conduite d'un Précepteur, je n'y fus occupé que de choſes qui concernent une ſérieuſe éducation. Comme j'étois trop jeune pour être inſtruit du ſecret de ma naiſſance, on me cacha auſſi avec ſoin le motif qui portoit mon Précepteur à ne me mener dans aucun endroit où je puſſe voir du monde. Nous logeâmes dans un College, où on me pouſſa dans l'étude auſſi loin qu'il le falloit pour n'être pas un ignorant. Lorſque quelques années de plus m'eurent rendu capable de faire mes exercices, il n'y en eut aucuns qu'on me laiſſât négliger, & j'oſe dire que je m'en acquittai de façon à faire honneur à mes Maîtres. Cependant la vie que je menois commença à m'ennuyer; je m'en plaignis à mon Précepteur, qui étant un homme d'eſprit & de bon ſens, & voyant que j'en avois aſſez pour apprendre une partie du ſecret de ma naiſſance, me la déclara, ſans pourtant me nommer mon pere.

Il ajouta, que comme il étoit allié à Paris à pluſieurs perſonnes de conſidération, il avoit expreſſément défendu qu'on me fît

connoître du monde, dans la crainte qu'on ne cherchât à développer ce qu'il avoit résolu de cacher encore quelque temps. Cette confession me tranquillisa, charmé de n'être point le fils d'Oronte, & de me trouver d'une naissance conforme à mes sentimens. Je ne songai plus qu'à les fortifier, pour me rendre digne de paroître un jour aux yeux du pere dont on me flattoit.

Je coulai donc le temps en m'occupant à me perfectionner dans tout ce que l'on m'apprenoit, lorsque mon Précepteur reçut ordre de me ramener en Poitou. Mais étant tombé malade à la mort, Oronte fut obligé de me venir chercher lui-même.

Je ne puis vous exprimer la joie qu'il fit paroître en me trouvant tel qu'il pouvoit le souhaiter. Il me confirma ce que je savois de ma naissance, en me cachant toujours le nom de mon pere, & m'assura d'une fortune assez belle pour satisfaire mon ambition. Oronte ne resta à Paris que le temps qu'il lui falloit pour se reposer, & nous en repartîmes pour le Poitou après avoir rendu les derniers devoirs à mon Précepteur, qui mourut de sa maladie. Nous arrivâmes chez Oronte, où il trouva des lettres qui me parurent l'attrister. Mon cher Erasme, me dit-il, vous ne pouvez voir votre pere aussi-tôt que je le croyois; il m'ordonne de vous garder chez moi en attendant qu'il vous vienne chercher, & veut que vous changiez de nom tout le temps que vous serez dans cette Province.

Ce discours me pénétra de douleur, & elle fut si sensible, qu'Oronte, pour me consoler, m'assura que rien ne me manqueroit ; que la Province avoit des amusemens qui me dissiperoient ; qu'il me permettoit d'en être, de voir tous les honnêtes gens, & d'y faire telle dépense que je voudrois, étant en état de fournir à tout.

Si cette assurance ne m'ôta pas tout-à-fait mon chagrin, elle l'adoucit beaucoup. Nous résolumes donc que je me ferois appeller Lisarque; & profitant de la bonté d'Oronte, je commençai à visiter toutes les personnes de considération de la Province, & j'en fus reçu avec un agrément qui me consola de l'attente de voir celui de qui je tenois le jour. Je fus de toutes les fêtes qui se firent; & ayant vu faire plusieurs courses, je voulus en disputer le prix comme les autres.

Vous savez que ce fut dans ce temps que je vis la charmante Florinde ; la passion qu'elle m'inspira fut aussi vive que prompte ; & comptant sur l'espoir qu'on me donnoit d'une illustre naissance & d'une fortune éclatante, je me livrai tout entier à mon amour, résolu de ne rien négliger pour me faire aimer. Cependant je ne fis parler que mes yeux, jusqu'au temps de l'aventure de Criton, où je me déterminai à déclarer mes sentimens, malgré les conseils d'Oronte, qui s'étant apperçu de mon amour, & y étant confirmé par la mort de mon ri-

val, me remettoit ſans ceſſe devant ſes yeux que je ne devois pas livrer mon cœur ſans le conſentement de mon pere ; que Florinde étoit une fille de condition, mais dont l'alliance ne conviendroit peut-être pas à ma famille, & que cela pourroit me jeter dans des malheurs dont j'aurois de la peine à me relever. J'étois trop amoureux pour goûter de pareils conſeils ; je ſentois des mouvemens d'indépendance à l'égard d'Oronte, qui ne me rendoient pas ſes avis aſſez reſpectables pour en profiter ; & comme j'ignorois la force de l'autorité paternelle, & que je ne connoiſſois que celle de l'amour, je m'y abandonnai ſans réſerve. Ainſi, quoique ſes converſations me cauſaſſent toujours quelqu'inquiétude, je les oubliois auſſi-tôt que je revoyois Florinde.

Je ne vous répéterai point ce qu'elle vous a déjà conté ; il ſuffit de vous dire, & de l'aſſurer, que la certitude d'être aimé augmenta ſi violemment mon amour, que je brûlois d'impatience de connoître mon pere, bien moins par les mouvemens de la nature, que par l'ambition de partager ma fortune avec elle. Je voyois Oronte dans un ſi grand chagrin de mon attachement, que, craignant qu'il ne me deſſervît auprès de mon pere, je me réſolus de tout employer auprès de Florinde pour rendre nos liens indiſſolubles, comptant bien que la choſe étant faite, & Florinde étant d'égale con-

dition, ce pere, que je ne connoissois pas encore, seroit obligé d'y consentir.

Je ne pus cependant trouver les moyens de faire entendre mes de rs à l'adorable Florinde, que lorsque la mort d'Arélise la força de revenir à Paris. Vous savez qu'elle me pressa de l'y suivre; mais comme je devois attendre mon pere, je pris des prétextes plausibles pour refuser la chose du monde que je souhaitois le plus, n'ayant jamais osé lui découvrir que j'ignorois qui j'étois. Le temps de son départ étant arrivé, je me sentis pressé d'une ardeur si cruelle, que je fus mille fois tenté d'abandonner tout pour ne la poi .t quitter.

Mais réfléchissant que je ne pouvois la suivre que comme un aventurier, je m'arrêtai à la résolution de lui faire voir tout l'excès de mon désespoir, puisqu'il pouvoit seul lui exprimer celui de mon amour. Elle s'en laissa toucher; & pour me le prouver, elle consentit à l'ardente priere que je lui fis de nous unir pour jamais. L'Aumonier d'Arélise nous maria, trois jours avant qu'elle partit, & fut le seul confident de cette union secrete: mon bonheur, ma joie & mon amour ne se peuvent exprimer. J'adorois Florinde, elle m'aimoit tendrement; je la tenois unie à moi par des liens sacrés; je croyois être à l'abri des revers de la fortune. Tout cela me donna des idées si flatteuses, que je la vis partir avec bien moins de peine que d'espoir de la rejoindre bientôt. Lorsque je l'eus perdue de vue, je rentrai chez Oronte pour

chercher dans mon esprit par quels moyens je pourrois l'obliger à me conduire à mon pere sans l'attendre davantage. Je le trouvai qui se promenoit à grands pas dans son jardin ; d'aussi loin qu'il me vit, il me fit signe de m'approcher : Grace au Ciel, me dit-il, Florinde a donc quitté ce pays, & j'espere que l'absence chassera de votre cœur une passion qui n'y devoit jamais entrer.

Et pourquoi, lui dis-je, l'amour seroit-il une passion indigne d'un honnête homme? Pour moi, le mien ne m'inspire rien que de noble, puisqu'il ne m'a fait aimer qu'une personne de condition, & que je puis épouser sans faire de honte à ma famille. Epouser, me répondit Oronte avec étonnement! oseriez-vous bien concevoir cette pensée, vous qui ne savez pas encore qui vous êtes? Hé quoi, lui dis-je alors! ne m'avez-vous pas assuré que ma naissance étoit égale à la sienne.

Oui, reprit-il ; mais je ne vous l'ai assuré que pour vous donner des sentimens relevés, & pour justifier la noble éducation que je vous ai donnée ; mais non pas pour vous soustraire à l'obéissance que vous me devez ; car enfin, sachez aujourd'hui le secret de cette naissance dont vous tirez tant de vanité ; vous n'avez point d'autre pere que moi, ni d'autre famille que la mienne. Jugez à présent si vous pouvez espérer d'épouser Florinde ; je voulois vous faire un sort heureux & tranquille en cachant que vous étiez mon fils, pour vous laisser jouir du plaisir d'être

regardé avec considération ; mais votre amour, contraire à mes desirs, me force aujourd'hui à vous déclarer la vérité, dans la crainte que vous ne fassiez quelque trait de jeune homme, & ne voulant point contribuer à tromper une fille telle que Florinde.

Ce discours me frappa jusqu'au fond de l'ame : mes yeux se fixerent sur la terre : je devins immobile, & mon désespoir fut si violent, que mon premier mouvement fut de me percer le sein de mon épée. J'y portai la main; mais Oronte m'arrêtant le bras: ingrat, me dit-il, mes soins, mes attentions & mes bontés n'ont donc rien mis pour moi dans ton cœur ? Et le frivole honneur d'une naissance chimérique t'est plus sensible à perdre que la douceur de connoître un pere qui t'aime si tendrement ?

Ces paroles rappellerent ma raison : j'eus honte du dessein que je venois d'avoir d'attenter sur moi-même. Pardonnez, répondis-je à Oronte, les premiers mouvemens d'une douleur que vous ne pouvez blâmer, puisque vous en avez causé le motif. Je ne rougis point d'être votre fils, mais d'avoir cru l'être d'un autre ; d'avoir aimé ce que je n'aurois dû que respecter ; d'avoir trompé sous cet espoir la seule chose qui m'est chere, & de m'en trouver indigne. Mon mal est sans remede, n'en parlons plus ; & pour derniere grace, accordez-moi la liberté d'aller chercher avec moi-même les moyens de me reconnoître pour votre fils.

A ces mots je le quittai, sans attendre sa

réponse, & je fus m'enfermer dans ma chambre, où je m'abandonnai aux réflexions les plus accablantes. Je ne pus penser sans frémir à l'action que j'avois fait faire à Florinde, en la contraignant de donner sa foi à un homme d'une condition si peu conforme à la sienne. Je me la représentois me reprochant ma bassesse, détestant mon amour & sa foiblesse; je me donnai mille fois pour elle les noms les plus odieux, & jamais situation ne fut plus terrible que la mienne. Tantôt je voulois partir pour aller lui avouer mon malheur, lui rendre sa foi, & mourir à ses yeux pour l'assurer du secret de son infortune; tantôt je me résolvois de lui écrire, & d'attendre ce qu'elle décideroit de mon sort.

Et de toutes ces résolutions, mon cœur n'en approuvoit aucune. Je sentois à travers de mon désespoir un amour si tendre, si pur, & des sentimens si relevés, que je me flattois quelquefois qu'Oronte avoit voulu m'éprouver.

Mais enfin, ne trouvant que trop d'apparence à tout ce qu'il m'avoit dit, je pris mon parti, qui fut de quitter pour jamais ma patrie, & de mettre Florinde en état, par mon silence, de perdre l'espoir de me revoir, & de m'oublier; me promettant à moi-même de lui être fidele jusqu'à la mort, quoi qu'elle pût penser de moi, ou quoi qu'elle en pût apprendre, me flattant que si elle venoit un jour à savoir qui j'étois, elle connoîtroit la cause de ma fuite, & ne

l'attribueroit qu'au respect que je lui portois, étant trop honnête homme pour vouloir abuser des droits qu'elle m'avoit donnés sur son cœur.

Je m'affermis si bien dans cette pensée, que, profitant du crédit qu'Oronte m'avoit donné auprès d'un homme auquel il sous-fermoit une grande quantité de terres, je montai à cheval, & me rendis chez lui, où m'étant fait conter une somme assez forte, je ne voulus plus rentrer dans ce fatal pays; & sans savoir précisément où j'allois, je quittai le Poitou pour gagner l'Auvergne; de-là je me rendis dans le Languedoc, ne séjournant par-tout que le temps qu'il falloit précisément pour que mon cheval ne vînt pas à me manquer : je fus à Montpellier, & de-là à Cette, où je m'embarquai pour aller à Rome.

J'avois si bien ménagé mon argent, que j'arrivai dans cette superbe Ville ayant encore de quoi y passer quelques mois sans crainte. Je ne vous dis point que mon amour me suivoit par-tout; il vous est aisé de juger qu'il ne s'est jamais ralenti. Le portrait que Florinde m'avoit donné, faisoit tous mes plaisirs; je m'entretenois sans cesse avec lui, & je me justifiois à lui, comme s'il eût pu me pardonner. J'avois quitté les noms de Lisarque & d'Erasme, afin que si Oronte envoyoit sur mes traces on ne pût me découvrir; & je pris celui de Néandre, qui fut le premier qui s'offrit à ma pensée, sous lequel j'arrivai à Rome.

Je visitai avec exactitude cette superbe Ville; & comme ma curiosité étoit mêlée d'un air de tristesse qui me faisoit croire indifférent aux belles choses que j'examinois, un jour que j'étois dans cette occupation au Capitole, je vis assez près de moi un jeune cavalier, dont l'air & la bonne mine attirant mes regards avec une attention que je n'avois encore eue pour personne, nos yeux se rencontrerent, nous nous saluâmes, & comme de concert nous avançâmes l'un vers l'autre. Vous me paroissez être nouvellement en ces lieux, me dit-il, & vous me feriez un plaisir extrême si vous vouliez permettre que je vous accompagnasse dans tous les endroits où votre curiosité vous obligera d'aller: il y a déjà quelque-temps que je suis à Rome, ainsi je pourrai vous y être utile.

Je n'y suis que depuis quatre jours, lui répondis-je; si je croyois ne vous point incommoder, j'accepterois l'offre obligeante que vous me faites. A ce que je vois, reprit-il, nous sommes Français l'un & l'autre: & c'est un si grand agrément dans un Pays étranger, que de se trouver avec des gens de sa Nation, quoiqu'il y en ait plusieurs ici qui seroient charmés de vous avoir, je vous prie de me préférer. Je m'appelle Alphonse, ma famille est établie à Paris; je n'ai plus de pere, & mon bien étant considérable, ma mere a consenti à l'ardeur que j'avois de voyager. J'ai pris une forte inclination pour vous, d'abord que je vous ai vu: ainsi je vous conjure de venir partager l'apparte-

ment que j'occupe, & que nous fassions nos voyages ensemble.

J'écoutois Alphonse avec attention, & le détail qu'il me faisoit de sa famille m'ayant arraché des soupirs, il se douta que j'étois pénétré de quelque violent chagrin; il ne voulut pas s'en instruire en ce moment; mais il me pressa si fortement de ne lui pas refuser de loger avec lui & de ne nous point quitter, que sans savoir à quoi cette connoissance me meneroit, & me laissant seulement entraîner au penchant que je me sentois pour lui, je lui accordai sa demande. Je fus bientôt installé chez Alphonse, mon équipage étant trop simple pour être difficile à transporter; il étoit très-bien logé: deux laquais & un valet-de-chambre composoient son domestique. Comme il y avoit deux lits dans cette chambre, il voulut que j'en occupasse un: nous soupâmes ensemble, & je trouvai tant de charmes dans sa conversation, & il y joignit une ouverture de cœur si parfaite, que je me sentis forcé de lui apprendre mes malheurs. Ainsi, lorsque nous fûmes seuls, je lui en fis un récit sincere, en ne lui taisant que le nom de Florinde.

Alphonse me parut sensible à ma peine, & me témoigna une vive reconnoissance de ma confiance. Mais, me dit-il, je ne suis point dans votre erreur; Oronte vous a trompé, vous n'êtes point son fils: votre désespoir vous a aveuglé, en vous ôtant la liberté de voir que la seule crainte que vous ne suiviez votre maîtresse lui a fait trouver cet

artifice, afin de vous obliger à l'oublier?

Ce discours me fit rêver quelques momens, & me flatta d'un peu d'espoir. Si j'en croyois mes sentimens, généreux Alphonse, lui répondis-je, je ne douterois point que je ne fusse d'une naissance relevée : mais quoi ! les petits ne peuvent-ils pas penser comme les grands, & ne voit-on pas tous les jours que dans une naissance obscure il est des ames dignes d'une haute fortune ? N'importe, me dit alors Alphonse, qui que vous soyez, je vous jure une éternelle amitié ; mes amis, mes biens, tout ce que je possede est à vous présentement, & y sera autant que je vivrai.

De pareilles protestations ne trouverent pas un cœur ingrat ; & je fis mes efforts pour l'assurer de ma reconnoissance & de mon attachement. Il m'apprit qu'il y avoit déjà long-temps qu'il voyageoit, & que c'étoit pour la premiere fois qu'il venoit à Rome, où il avoit résolu d'attendre le temps du carnaval de Venise pour s'y rendre. Nous visitâmes tout ce qu'il y avoit à voir à Rome, sans jamais nous séparer d'un moment ; & plus nous vînmes à nous connoître, & plus nous nous attachâmes l'un à l'autre. Enfin nous partîmes pour Venise. Je ne ferai point de détail de tout ce que nous y vîmes, & des divertissemens que les étrangers y goûtent, puisque je sais que je parle à des personnes qui n'ignorent de rien.

Nous quittâmes Venise pour nous rendre à Milan, & de-là à Genes, d'où nous nous

embarquâmes pour paſſer en Eſpagne, où nous reſtâmes quelques années, Alphonſe fourniſſant ſans ceſſe à ce qui m'étoit néceſſaire. Enfin, après avoir paſſé huit ans à ſatisfaire notre curioſité, Alphonſe étant ſans engagement, & moi toujours amoureux, je le priai de permettre que je revinſſe en France. Cette propoſition ne lui fit aucune peine, ayant reçu des lettres de Céphiſe, ſa mere, qui le preſſoit d'en reprendre la route. Comme nous étions en Eſpagne pour lors, nous nous rendîmes à Bayonne; mais j'y tombai ſi dangereuſement malade, que je ne pus ſuivre Alphonſe à Paris, qui étoit indiſpenſablement obligé de s'y rendre, ſelon ce que lui mandoit Céphiſe. Il me quitta avec une douleur extrême, & laiſſa près de moi ſon valet-de-chambre, avec ordre de ne me point abandonner; il ne borna pas là ſon attention, il me força d'accepter une lettre de crédit chez un Banquier qu'il avoit à Bayonne, & me dit adieu, en me faiſant promettre de le rejoindre auſſitôt que je ſerois en état de me mettre en chemin.

Il partit, & je reſtai encore ſix ſemaines après ſon départ ſans pouvoir ſortir de la chambre. Enfin je me rétablis, & je me vis bientôt en état d'aller rejoindre ce généreux ami. Je m'y préparois, lorſqu'un jour, ſortant de chez moi pour aller prendre l'air, je vis un homme qui me regardoit avec attention; cela me le fit examiner, & l'ayant reconnu pour le fils de celui à qui Oronte

ſous-fermoit ſes terres, le même qui m'avoit donné de l'argent lorſque je quittai le Poitou, je courus à lui, dans le temps que, me reconnoiſſant auſſi, il venoit à moi: ah! Seigneur, me dit-il, que je ſuis heureux de vous trouver ici! que votre fuite a coûté de pleurs, & que votre retour va faire de plaiſir à Oronte, & cauſer de joie à votre pere! Ce diſcours me ſurprit, & ne voulant pas tarder à m'éclaircir de ce qu'il ſignifioit, je le fis entrer chez moi, & le priai de m'expliquer ce qu'il venoit de me dire.

Je vois bien, Seigneur, me répondit-il, que vous croyez être le fils d'Oronte: mais vous ſeul aujourd'hui êtes dans cette erreur. Orophane, homme riche & de condition, eſt votre pere, & toute notre Province eſt inſtruite de cette vérité, la douleur de votre départ ayant contraint Oronte à la publier pour pouvoir vous faire retrouver. Alors il m'apprit que lorſqu'Oronte me retint en Poitou, c'étoit par l'ordre d'Orophane mon pere, qui étant obligé d'aller en Bretagne, voulut que j'y attendiſſe ſon retour; mais qu'y étant reſté plus de temps qu'Oronte ne l'avoit cru, ce fidele ſerviteur, voyant mon attachement pour Florinde, avoit réſolu de m'en détourner, en me faiſant croire que j'étois ſon fils; & me ſachant honnête homme, il ſe doutoit bien que je ne voudrois pas abuſer de la crédulité d'une perſonne de la condition de Florinde, en paſſant près d'elle pour ce que je n'étois pas. Mais que ma fuite l'ayant mis au déſeſpoir,

il avoit envoyé ſur toutes les routes avec les noms différens d'Eraſme & de Liſarque, croyant que je prendrois l'un ou l'autre ; & qu'après une inutile recherche de la part de ceux qu'il avoit employés, il ſe réſolvoit à la faire lui-même, quand Orophane, ſon maître, revint en Anjou, d'où il ſe rendit en Poitou, chez Oronte.

Vous pouvez juger, continua ce jeune homme, de la douleur d'un pere qui venoit avec empreſſement pour voir un fils qui, ſur le récit qu'on lui en avoit fait, étoit digne de toute ſa tendreſſe. Il ne s'amuſa point à faire des reproches à Oronte, voyant bien qu'il n'avoit pêché que par excès de zele. Comme il avoit reçu des lettres de Paris qui vous étoient adreſſées, Orophane les ouvrit & comprit, parce qu'il y lut, que vous aviez formé des engagemens ſecrets avec celle qui vous écrivoit. Alors il ne douta plus que le déſeſpoir où vous étiez de n'avoir qu'une naiſſance obſcure, ne vous eût porté à fuir. Enfin, Seigneur, Orophane, votre pere, & un frere que vous avez d'un premier lit, n'ont rien négligé pour avoir de vos nouvelles, depuis près de neuf ans que vous êtes parti, ſans qu'ils en aient rien appris. Il y a un mois que je ſuis arrivé à Bayonne pour des affaires de famille, dont mon pere m'a chargé, & je me trouve trop heureux d'avoir fait ce voyage, puiſque je vous revois, & que j'ai pu vous inſtruire le premier de ce qui a cauſé votre malheur, & de ce qui va faire votre bonheur.

Je vous ai trop bien marqué l'état de mon ame, continua Erafme, pour que vous puiffiez douter de l'excès de ma joie à ces nouvelles. J'embraffai mille fois celui qui me les donnoit; & profitant du fecours généreux qu'Alphonfe m'avoit laiffé, je partis de Bayonne avec fon valet-de-chambre, & me rendis en Anjou, à la terre de mon pere, où le fils du Fermier m'avoit dit que je trouverois Oronte. Je le fis demander de la part d'un homme qui lui apportoit des nouvelles de Lifarque. A ce nom il courut à mon pere, qui, voulant voir auffi qui c'étoit, ordonna qu'on me fît entrer. Il étoit affis dans un fauteuil, le bras appuyé fur une table, duquel il foutenoit fa tête: Oronte étoit debout vis-à-vis de lui. Auffi-tôt que je parus, Oronte s'avança à moi; mais malgré neuf ans d'abfence, & une longue maladie, il me reconnut dans le moment; & fe jettant aux pieds d'Orophane: ah! Seigneur, lui dit-il, le voilà lui-même cet Erafme. Il n'avoit pas achevé de parler, que j'étois aux genoux d'Orophane, les embreffant avec un tranfport que la nature feule pouvoit exciter: je m'étois d'abord fenti ému en le voyant. Pour lui il le fut fi vivement, qu'il n'eut pas la force de prononcer un feul mot: il me tint une heure dans fes bras, n'exprimant fa joie que par fes larmes: j'y mêlois les miennes, & le fidele Oronte nous embraffoit l'un & l'autre, en faifant mille cris de joie.

Enfin, cette touchante fcene fit place aux explications.

explications. J'inſtruiſis mon pere de tout ce qui m'étoit arrivé, & comment j'avois appris que j'avois le bonheur d'être ſon fils.

Ce tendre pere me dit à ſon tour les raiſons qu'il avoit eues de cacher ma naiſſance; & me reprenant avec douceur du tort que j'avois eu de quitter Oronte, il me fit connoître qu'il ſavoit mon amour & mes engagemens.

Je me rejettai à ſes pieds, lui avouai tout; & lui montrant le portrait de Florinde, je le ſuppliai de me pardonner ma faute en faveur de ſa cauſe. Il examina cette peinture quelque temps ſans rien dire, puis relevant les yeux ſur moi : oui, mon cher Eraſme, me dit-il, je te le pardonne. Hé, pourquoi n'excuſerois-je pas à ton âge les effets d'une paſſion dont la vieilleſſe n'a pas été exempte, & ſans laquelle je ſerois privé d'avoir un fils ſi cher ? Je fais plus, continua t-il en m'embraſſant, je ratifie tes engagemens, puiſque Florinde eſt libre encore; mais c'eſt à condition que tu donneras quelques jours à l'amour d'un pere que ta perte avoit accablé de douleur.

Cette promeſſe m'offrit un ſort trop doux pour ne pas conſentir à tout; & quelque impatience que j'euſſe de venir aſſurer Florinde de ma fidélité, & d'embraſſer mon frere & mon ami, je me rendis aux tendres ſollicitations d'un pere que je ne pouvois trop aimer & reſpecter. Je ne voulus point renvoyer le valet-de-chambre d'Alphonſe, me faiſant un plaiſir extrême de le ſurprendre.

croyant bien qu'il avoit perdu l'eſpoir de me revoir, puiſqu'il s'étoit paſſé huit mois depuis notre ſéparation; car, pour vous abréger mon récit, je ne vous ai point fait une exacte mention des temps & des lieux, & j'en uſe encore de même en vous diſant que j'ai reſté deux mois en Anjou, pendant leſquels mon pere écrivit à Orophane mon frere qu'il avoit eu de mes nouvelles, & que je ſerois inceſſamment auprès de lui. Enfin, jugeant que je brûlois d'être à Paris, il me permit de m'y rendre. Ainſi, après m'avoir donné un plein pouvoir de m'unir authentiquement avec ma chere Florinde, il me laiſſa partir. Nous arrivâmes hier, le valet-de-chambre d'Alphonſe & moi, qui me mena d'abord à la maiſon de Céphiſe, où j'eſpérois le trouver: je me fis annoncer ſous le nom de Néandre. Comme apparemment ce généreux ami s'étoit ſouvent entretenu de moi, Céphiſe me reçut en homme qui ne lui étoit pas inconnu.

Elle m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre ſéparation, & ſes engagemens avec la belle Camille. Comme dans ſon récit elle nomma pluſieurs fois Florinde, je la ſuppliai de me dire qui elle étoit; & reconnoiſſant que c'étoit celle que j'adorois, je rendis mille graces au Ciel de ce que j'allois être encore plus étroitement uni avec un ami à qui j'avois de ſi grandes obligations. J'inſtruiſis Céphiſe de la cauſe de ma joie, & elle y fut auſſi ſenſible que ſi j'euſſe été ſon fils; & m'ayant appris qu'il étoit ici avec mon

frere, Camille & Florinde, j'ai pris la résolution d'y venir aujourd'hui. Céphise m'en parut charmée, d'autant plus que ne pouvant quitter Paris, elle trouvoit par-là une occasion favorable de presser Alphonse & Camille de se rendre près d'elle pour terminer leur union, à laquelle je brûle de joindre celle de ma chere Florinde avec moi.

Erasme cessa de parler, & les embrassemens recommencerent de part & d'autre, avec cette franchise qu'inspire l'amour parfait & la véritable amitié. Toute la compagnie félicita Florinde sur l'heureux changement qui lui arrivoit; & il sembla que l'arrivée de l'aimable Erasme eût renouvellé la tendresse & l'estime qui unissoit cette douce société. Après que les marques de bienveillance eurent été prodiguées de tous côtés, Uranie, qui ne s'occupoit jamais que du plaisir d'en procurer à ses amis, leur dit qu'elle étoit d'avis que l'on retournât à Paris dès le lendemain : nos amusemens, ajouta-t-elle, ne pouvant rien produire de plus intéressant que la double union dont nous devons être témoins. Tout le monde souscrivit à cet arrêt; & comme le récit d'Erasme n'avoit pas laissé d'être long, on n'eut que le temps de faire quelques tours de promenade, dans lesquels Florinde & Erasme réunirent leurs pensées & leurs cœurs avec d'autant plus de joie qu'ils ne dévoient plus être séparés. Alphonse & Camille avoient la même satisfaction, & se la témoignerent avec autant d'ardeur; & quoi-

que Thélamont, Orophane, Erafme, Uranie, Félicie & Julie fuffent au comble de leurs vœux par une paffion tranquille, leur amour n'en étoit pas moins vif, & ils fe parloient le même langage dont Alphonfe & Erafme entretenoient Camille & Florinde. Ce fut avec ces tendres difpofitions que cette belle compagnie fut fe mettre à table. L'efprit, l'amour ; la confiance étant du repas, on ne peut douter des plaifirs qui s'y goûterent, auxquels on fit fuccéder ceux d'une nuit que la joie & l'efpérance fit trouver des plus douces, & dignes des amufantes journées qu'on avoit paffées dans la maifon d'Uranie. Ce qui doit prouver aux hommes que l'agrément de la fociété confifte dans l'union, & que cette union ne fe peut former que par la fageffe, l'efprit, les bonnes mœurs & la cordiale amitié : qualités que l'on acquiert facilement, lorfque l'on veut profiter de fon étude & de fa fcience pour réfléchir fur foi-même, préférablement à l'occupation frivole de fronder les autres.

Fin du quatrieme Tome.

BINDING SECT. JUL 5 - 19[illegible]

PQ Gomez, Madeleine Angélique
1985 (Poisson) de
G7J6 Les journées amusantes
1776 9. ed. revue et corr. avec
t.3-4 figures

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY